



C. W. Appleton
Paris.
1852

UN

DOCTEUR EN HERBE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1er AVRIL 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DERBIGNY, 50 ans	MM.	KALEKAIRE.
ISIDORE, son fils, étudiant en droit		LEVASSOR.
LAMBERT, jeune médecin, 26 ans		GERMAIN.
DE LA PIERRE MEULIÈRE, 50 ans		SAINVILLE.
UN GARDE CHAMPÊTRE		AUGUSTIN.
PAULINE, jeune fille de 17 ans	Mmes	DURAND.
PAMÉLA, grisette		LEMÉNIL.

DEUX GARÇONS D'HOTEL, au premier acte.
HABITANTS DE BRIARE, au second acte.

La scène est, au premier acte, dans un hôtel garni, à Paris; au deuxième acte, chez Derbigny, à Briare.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre où ils sont placés relativement au spectateur. Le premier à gauche, etc. — Les changements de position sont indiqués par des notes. — Toutes les indications de mise en scène sont données de la salle.

ACTE I.

Une pièce commune d'hôtel garni. — Porte au fond, donnant à l'extérieur ; à gauche, au premier plan, une fenêtre ; au troisième plan, la chambre de Lambert. — A droite, au premier plan, la chambre d'Isidore ; au troisième plan, celle de Derbigny et de Pauline ; à gauche, premier plan, une table faisant face au public, sur laquelle sont des cahiers et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une autre table à droite, en face du public, près de la chambre d'Isidore.

Au lever du rideau, il fait nuit.

SCÈNE I.

DERBIGNY, ISIDORE, *hors de vue ; puis* LAMBERT.

(*Derbigny sort de chez lui à droite en robe de chambre, il apporte une lampe de travail allumée qu'il pose sur la table à gauche.*)

DERBIGNY.

Il n'est pas levé, j'en étais sûr, le garçon de l'hôtel aura oublié de le réveiller. (*Il va frapper à la porte du premier plan à droite.*) Isidore !... Isidore !... allons mon garçon, allons, allons.

ISIDORE, *hors de vue, s'éveillant en bâillant.*

Hein ?

DERBIGNY.

Voilà six heures ; il faut se lever, c'est demain que tu passes ton premier examen, et tu as à travailler.

ISIDORE, *bâillant.*

Oui, mon papa.

DERBIGNY, *apercevant Lambert, qui entre par le fond.*

Eh ! c'est notre jeune docteur !...

LAMBERT, *tenue négligée, habit, cravate de couleur, moustache et favoris.*

Comment, M. Derbigny, déjà levé * ?

DERBIGNY.

Eh ! bien et vous ?

LAMBERT.

Moi, je reviens du bal.

DERBIGNY.

Ah ! vous revenez du bal... à votre âge, moi, je n'en revenais pas.

LAMBERT.

Comment cela ?

* Lambert, Derbigny.

DERBIGNY, *riant.*

J'y restais toujours.

LAMBERT, *souriant.*

J'avoue que je ne suis pas de cette force là... travailler d'abord, s'amuser ensuite, voilà mon système.

DERBIGNY.

Ah! ah!

LAMBERT.

Je compare l'étude à une machine à vapeur, dont le plaisir est la soupape de sûreté.

DERBIGNY, *gaiement.*

Et, chez vous, la soupape fonctionne passablement?

LAMBERT, *gaiement.*

Mais oui, ce qui ne m'a pourtant pas empêché de quitter le bal avant la fin. Je me suis dit : Mon garçon, tu as dans ce moment-ci un catarrhe...

DERBIGNY, *avec intérêt.*

Et vous êtes sorti par ce froid?

LAMBERT, *continuant.*

Une pleurésie, deux fièvres typhoïdes, une paralysie, trois hépatites dont deux aiguës... tu as besoin de te ménager, et je suis rentré.

DERBIGNY, *riant.*

Que le bon Dieu vous bénisse! vous m'avez effrayé... Je comprends; ah! malgré votre amour pour le plaisir, vous êtes laborieux, vous!

LAMBERT.

C'est que je n'ai pas été élevé dans du coton. Je n'ai pas eu, comme votre fils Isidore, une tante pour me dorloter, pour me tenir toujours comme un *Kings-Charles* dans son manchon.

DERBIGNY.

Isidore était si chétif.

LAMBERT.

Et de plus par une femme dévote qui a cultivé l'esprit d'Isidore à sa manière... Culture de serre chaude... qui craint le grand air... Tenez, M. Derbigny, puisque vous me faites l'honneur de m'entretenir de ces détails, je vous dirai franchement que je ne conçois pas un grand dadais de dix-neuf ans, naïf et timide comme une jeune fille. — Comment diable avez-vous souffert que l'intelligence de votre fils fût ainsi mise sous le boisseau?

DERBIGNY.

J'avais mes raisons... Je ne voulais pas mécontenter ma sœur dont Isidore était l'héritier, elle lui a laissé une ferme qui vaut 200,000 fr.

LAMBERT.

Ah! j'ignorais...

DERBIGNY.

Et pour laquelle, par parenthèse, j'ai déjà eu bien des ennuis; un procès qui n'est pas encore vidé; mais ce qui m'inquiète, voyez-

vous, c'est de laisser Isidore faire son droit ici tout seul ; vous comprenez que je ne peux pas rester à Paris, moi.

LAMBERT, *gaiement.*

Et que l'École de Droit ne peut pas aller à Briare!

DERBIGNY.

Bien entendu.

LAMBERT.

Vous voudriez quelqu'un pour piloter votre fils ?

DERBIGNY.

C'est ça.

LAMBERT.

Eh! ne suis-je pas là, moi!

DERBIGNY.

Vous me rendrez un service d'ami!... vous qui avez de l'expérience...

LAMBERT.

Je le mettrai dans la bonne voie, soyez tranquille.

DERBIGNY.

Il y est, tâchez seulement qu'il ne s'en écarte pas.

LAMBERT.

Il faut qu'un homme sache un peu de tout.

DERBIGNY.

Pas trop, pas trop, pas trop!

LAMBERT.

Comptez sur moi.

DERBIGNY.

Merci, merci! (*S'impatientant.*) Mais voyez s'il sortira de sa chambre aujourd'hui... (*Il va à la porte d'Isidore.*) Isidore!... allons donc, paresseux!... Isidore!... (*Isidore entre par la droite, premier plan, en étendant les bras et en bâillant.*) Allons donc, monsieur le dormeur!...

SCÈNE II.

LAMBERT, DERBIGNY, ISIDORE.

ISIDORE. (*Perruque blonde frisée, habit noir de forme passée de mode, gilet blanc, pantalon gris clair, un peu court ; bas blancs, souliers.*)

Me voilà, mon papa, me voilà!... c'est que je m'habillais, et j'avais égaré mes bretelles... elles étaient tombées dans mes bottes!...

DERBIGNY, *avec humeur.*

Il lui arrive toujours des choses comme ça!...

ISIDORE, *embrassant Derbigny.*

Bonjour, mon papa... Tiens! c'est Lambert! Comme vous êtes beau! Vous dînez en ville?

LAMBERT, *qui s'est assis sur l'angle de la table à gauche.*

A six heures du matin, c'est un peu tôt, mon jeune ami ; je rentre.

ISIDORE.

Ah !

DERBIGNY.

Allons, garçon, c'est demain le grand jour, le jour où ton répétiteur vient pour t'examiner; serons-nous prêt?

ISIDORE.

Oh ! oui, papa.

DERBIGNY *à Lambert.*

Je vous en supplie, interrogez-le donc un peu, docteur.

LAMBERT.

Tout ce que vous voudrez.

DERBIGNY.

Allons, travaille bien, moi, je rentre. (*Il salue Lambert.*) Bon courage, garçon. (*Il sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE III.

ISIDORE, LAMBERT.

ISIDORE.

Ce n'est pas le courage qui me manque ; mais c'est que ce titre des hypothèques est si ennuyeux.

LAMBERT.

Vous n'avez pas de goût pour le droit?

ISIDORE.

Pardonnez-moi, je l'aimerais beaucoup... s'il ne fallait pas l'étudier : — ah ! j'aurais mieux aimé apprendre la peinture; mais papa dit que cela fait faire des connaissances dangereuses...

LAMBERT.

Ah ! ah ! je le reconnais bien là.

ISIDORE.

Et puis, il paraît qu'il y a beaucoup de peintres de mérite qui meurent de faim, tandis que les avocats gagnent tous de l'argent ; on dit que le talent est inutile pour ça, et qu'il ne faut que pouvoir parler longtemps sans s'arrêter et sans boire : on dit ça, c'es peut-être vrai. Un état que je n'aurais pas aimé, c'est la médecine... Passer les nuits, rentrer à six heures du matin, comme vous.

LAMBERT.

Moi, je sors du bal...ici en face. (*Il indique la fenêtre à gauche.*)* je n'avais que la rue à traverser.

ISIDORE.

Un bal, finir si tard que ça !

* Lambert, Isidore.

LAMBERT.

Il n'est pas fini ; j'ai laissé la danse au moment le plus intéressant, quoique j'y aie eu beaucoup de plaisir : une petite femme charmante qui m'a captivé toute la nuit...

ISIDORE, *allant à lui avec intérêt.*

Une petite femme, dites-vous?... Vous la connaissiez, bien entendu?

LAMBERT.

Nullement, elle s'est qualifiée de princesse russe...

ISIDORE.

Une princesse?

LAMBERT.

Oh! princesse de la rue Saint-Jacques, petite noblesse qui ne compte qu'un quartier; le quartier Latin. Moi je lui ai dit que j'étais Egyptien, neveu d'Ibrahim Pacha, et que je venais en France étudier la polka pour la propager sur les bords du Nil.

ISIDORE, *scandalisé.*

Grand Dieu! vous l'avez trompée! vous vous êtes mis dans le cas de subir l'application (*avec volubilité*) de l'article 405, section 2 du chapitre 2 du code pénal.

LAMBERT, *légèrement.*

Oh! nous autres médecins, nous ne sommes pas légistes... et puis, dans un bal de grisettes, on n'y regarde pas de si près.

ISIDORE, *avec étonnement.*

Un bal de grisettes? qu'entendez-vous par un bal de grisettes?

LAMBERT, *gaiement.*

Ah! c'est vrai, vous n'avez aucune idée de rien, vous.

ISIDORE, *naïvement.*

Pardonnez-moi, depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai vu les Invalides, la colonne Vendôme... et puis bien des petites choses, mais pas de bal de grisettes.

LAMBERT.

Un bal de grisettes, mon ami?.. c'est le paradis de Mahomet, plus le punch, qui n'était pas inventé du temps de ce célèbre bédouin!

ISIDORE

Vraiment? jamais mon papa ne m'a parlé de ça.

LAMBERT, *gaiement.*

Je le crois. Figurez-vous une réunion charmante de trente, de quarante, de cinquante jeunes gens et d'autant de demoiselles, tous plus ingambes, plus alertes et plus joyeux les uns que les autres...

ISIDORE, *avec intérêt.*

Ah!... Et puis?

LAMBERT.

Où chacun dit toutes les folies qui lui passent par la tête, sans gêne,, sans façon d'une part, sans pruderie de l'autre; (*riant*) c'est un pêle-mêle, un tohubohu général, où chacun danse à sa guise et selon sa science. (*Il imite un pas d'étudiant.*)

ISIDORE, *vivement et avec naïveté.*

Malgré l'article 330?...

LAMBERT, *gaiement.*

Malgré l'article 330.

ISIDORE, *avec volubilité.*

Section 4, paragraphe 3, chapitre I du titre 2... Et puis?...

LAMBERT.

Ah! mon cher ami!... le rire, la joie circulent dans toute la salle... On donne un baiser à sa danseuse... v'lan!

ISIDORE, *s'animant.*

Un baiser!... Et puis?...

LAMBERT.

Elle vous agace, pour s'en faire donner un autre.

ISIDORE, *plus animé.*

Oh!... Dieu!... Oh!... Dieu!... Oh!... Dieu!...

AIR : *Ah! si ma dame me voyait!*

Et vous, fûtes-vous entraîné?...

LAMBERT.

De la façon, mon cher, la plus joyeuse!

ISIDORE.

Quoi, vous-même, à votre danseuse,
Avez?...

LAMBERT.

Quoi!

ISIDORE.

Vous avez donné...
(*Il fait avec les lèvres le signe de donner un baiser.*)

LAMBERT, *riant.*

Parbleu, non! je me suis gêné!

ISIDORE, *scandalisé.*

Dieu!... j'en rougis jusqu'aux oreilles!...
Peut-on s'abandonner sans frein
A des extrémités pareilles!...
(*Avec naïveté.*)
Et s'en aller avant la fin.

Lambert, vous me trompez; il n'est pas possible qu'on ose embrasser comme ça une demoiselle... de but en blanc... Oh!

LAMBERT, *raillant.*

Ah! ça, mon cher ami, vous êtes donc né sous un chou?

ISIDORE, *très animé.*

C'est que... voyez-vous?... si c'était vrai!... (*S'animant davantage.*) Oh! ça serait trop!...

LAMBERT, *l'examinant.*

Trop quoi?

ISIDORE, *avec confusion.*

Trop affreux!... non!... vous vous serez trompé... d'abord, papa ne m'a jamais rien dit de tout ça... au contraire...

LAMBERT, *riant.*

La belle raison. Du reste, je n'ai pas mission de vous convertir.

(*Il fait un mouvement pour sortir.*) Ah!... avez-vous fini de lire la Physiologie de l'étudiant, que je vous ai prêtée?

ISIDORE.

Oui, oui... je l'ai même finie... trois fois, elle est dans ma chambre.

LAMBERT.

N'oubliez pas de me la remettre, j'en ai besoin... je rentre chez moi. (*Il rentre dans sa chambre, au troisième plan à gauche*).

SCÈNE IV.

ISIDORE, *seul, allant s'asseoir à la table à gauche.*

Oui, j'ai à travailler, j'ai encore à repasser tout le titre dix-huit et une composition à faire!... voyons, voyons, mettons-nous à la besogne... Où en étais-je?... (*Il ouvre un livre, après l'avoir feuilleté, il lit* :) « L'hypothèque est un droit réel... » (*S'interrompant.*) Quel dommage qu'il ait besoin de sa Physiologie de l'étudiant... J'aurais voulu la lire une quatrième fois... (*Il cherche à se remettre*). « L'hypothèque est un droit... » Il y a le chapitre de l'enlumineuse surtout qui est bien intéressant!... mais il paraît qu'il en a besoin... (*Il cherche à se remettre.*) Voyons donc, voyons donc... « L'hypothèque est un... » C'est ce que m'a dit Lambert, qui est bien étonnant! des hommes et des femmes qui s'embrassent en dansant, pendant toute une nuit... quel dérèglement!... c'est en face, à ce qu'il m'a dit... (*Sans se lever, il jette les yeux sur la fenêtre à gauche.*) Oui, ces salons encore éclairés... Je voudrais bien savoir si c'est aussi abominable qu'on le dit... (*Avec une plume qu'il tient à la main il écarte le rideau.*) Ah! oui, c'est là, je vois!... (*Il regarde avec attention, jette un cri de surprise et se lève.*) Oh!... oh! la belle danseuse!... que de grâces en tournant... comme elle tient son cavalier à deux bras!... Eh! mais... quelle étoffe a-t-elle donc sur les épaules?... Dieu!... (*Il redescend la scène avec confusion.*) Elle n'a rien!... elle n'a rien... c'est elle-même!... Oh! comment ose-t-on regarder ça?... (*Il se remet à la fenêtre.*) Mais c'est qu'elles sont bien blanches ses épaules, ça joue le satin à s'y tromper!... c'est abominable!... (*Il regarde de nouveau et se met à rire tout à coup.*) Eh! eh! eh! eh! eh! eh! un cavalier qui danse sans bouger de place!... Eh! eh! eh! eh! eh! eh! Ils sautent tous sur une jambe à présent!... Ils s'en vont... Ah! c'est fini... quel dommage!... Si je pouvais seulement la voir encore... Non, la voilà qui quitte le bal, Dieu! la belle femme... je la reconnaîtrais entre mille... En voilà un qui danse sur le trottoir. (*Il se remet à rire et reste le visage collé à la vitre. Derbigny entre et le surprend dans cette attitude.*)

SCÈNE V.

ISIDORE, DERBIGNY, *venant de la droite, ensuite* LAMBERT.

DERBIGNY, *il a passé un habit.*

Eh ! bien !... Que fais-tu donc là ?

ISIDORE, *interdit, descendant en scène.*

Moi, mon papa... rien... je réfléchissais... à mes hypothèques.

DERBIGNY, *allant à la table de gauche.*

A la fenêtre ?

ISIDORE, *à part.*

Un mensonge !... ô Dieu !... (*Il gagne à droite* *.)

DERBIGNY.

Une lampe allumée, et il fait grand jour... (*A part, en éteignant la lampe.*) Pauvre garçon ; c'est l'ardeur au travail. (*Haut.*) As-tu fini ta composition ?

ISIDORE, *interdit.*

Oui, oui mon papa ! (*A part.*) Encore un ! J'abuse de sa confiance, article 406. (*Haut, avec énergie.*) Article 406, papa !

DERBIGNY.

Article 406, tant mieux !... Ah ! ça, je voulais te dire... Tu sais que la Pierre-Meulière m'a chargé de ramener à Briare sa fille, Pauline, qui était allée passer quelques mois chez sa marraine à Auteuil. J'ai été la chercher hier, elle est ici ; j'espère que tu ne vas plus être gauche avec elle : te voilà Parisien, il faut te montrer galant.

ISIDORE.

Elle se moque toujours de moi ; ça ne pousse pas à la galanterie, ça.

DERBIGNY.

Parce que tu es maladroit, emprunté ; les jeunes personnes n'aiment pas ça... un mot aimable, un cadeau, cela fait très bien.

ISIDORE.

Un cadeau, avec mes trente sous par mois...

DERBIGNY.

J'y ai pourvu... tiens, offre-lui ce bijou. (*Il lui donne une broche.*)

ISIDORE.

Oh ! la jolie broche !

DERBIGNY.

Je tiens à ce que tu plaises à Pauline... Il le faut pour gagner l'affection de son père.

ISIDORE.

Oui, mon papa.

* Derbigny, Isidore.

DERBIGNY.

Il y a entre nous certain projet... que tu n'as pas besoin de connaître.

ISIDORE.

Non, mon papa.

DERBIGNY.

Tu vois ma confiance en toi...

ISIDORE.

Oui, mon papa.

DERBIGNY.

La Pierre-Meulière est riche, il a le bras long...

ISIDORE.

Ah ! je n'ai pas remarqué...

DERBIGNY.

C'est une façon de parler.

ISIDORE.

Ah ! bien ! bien !

DERBIGNY.

Il veut faire de toi un magistrat... un procureur du roi... Tu deviendras la bête noire des accusés, tu requerras contre eux les peines les plus... affligeantes... C'est gentil, ça !

ISIDORE.

Oh ! oui, mon papa.

DERBIGNY.

Sois donc bien aimable avec Pauline.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PAULINE, PAMÉLA.

PAULINE, *en entrant, par la droite du troisième plan, à Paméla.*

Mais, je vous répète, mademoiselle... *

DERBIGNY.

Qu'est-ce donc ?

ISIDORE, *vivement à part.*

Dieu ! la belle danseuse de tout à l'heure !

PAULINE.

N'êtes-vous pas envoyée par ma couturière ?

PAMÉLA.

Juste.

PAULINE.

Eh bien ! mademoiselle, ma robe va très mal.

PAMÉLA.

Très mal ? non seulement ça m'étonne, mais ça me surprend. Enfin, qu'est-ce qu'il manque à cette robe ?

* Derbigny, Paméla, Pauline, Isidore.

DERBIGNY.

Elle n'est pas assez montante, puisqu'il faut vous dire le mot. (*Pendant ce qui suit, Pauline va au fond et met son chapeau.*)

PAMÉLA.

On les porte comme ça... voyez, moi?... ça avantage. (*Elle ouvre son châle.*)

DERBIGNY, *sévèrement.*

C'est immodeste, mademoiselle... Je vous prie d'y ajouter quelques millimètres...

PAMÉLA.

Comme vous voudrez; chacun son goût... mais vous avez tort.

DERBIGNY, *sévèrement.*

Mademoiselle... je vous prie d'y ajouter quelques millimètres!

PAMÉLA.

Ne vous fâchez pas... je la ferai montante jusqu'au bout du nez... qu'est-ce que ça me fait?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Du bon goût, je n'suis pas l'enn'mie,
Mais ça m'est bien égal, ma foi!
En s'env'loppant comme un' momie,
Mam'zelle y perdra plus que moi;
J'respecte vos scrupul's barbares,
Mais je tiens à mes opinions;
Et je déteste les avares
Qui cachent leurs napoléons.
(*Elle remonte.*)

DERBIGNY.

Eh bien! et Pauline?... tu ne lui souhaites pas le bonjour?

ISIDORE.

Si, mon papa...

PAULINE, *qui a redescendu la scène, et d'un ton railleur.*

Oh! moi, j'ai l'habitude d'être oubliée d'Isidore... Il me traite en amie... Je ne compte pas.

ISIDORE, *allant à Pauline.*

Bonjour, Pauline...* (*Regardant Paméla.*) Elle est encore mieux de près.

PAMÉLA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder, ce petit? (*Haut.*) Et cette robe, mademoiselle?

PAULINE

Là, dans ma chambre.

PAMÉLA.

Ça sera fait en deux temps... J'ai laissé de l'étoffe en dedans. (*Elle entre dans la chambre de droite troisième plan.*)

* Derbigny, Pauline, Isidore; Paméla au second plan.

ISIDORE, *à part, désolé.*

Oh !... elle s'en va !... *

DERBIGNY.

Ah ! ça, avant de retourner à Briare, nous avons quelques emplettes à faire, offre ton bras à Pauline. (*Bas, en passant derrière lui.*) Tu feras ta paix en route **.

ISIDORE, *embarrassé.*

Mon papa... c'est que...

DERBIGNY.

Quoi encore ?

ISIDORE.

C'est demain l'examen.

DERBIGNY.

Ne m'as-tu pas dit que ta composition est faite ?

ISIDORE.

Oui, papa, oui... mais on croit être prêt, et puis... il arrive... vous comprenez..,

DERBIGNY.

Pas trop !

PAULINE, *riant.*

Mon Dieu, Isidore, que vous avez l'air drôle !.. Dites donc tout de suite que vous avez besoin de revoir votre travail... nous sortirons bien sans vous... On ne vous en voudra pas...

ISIDORE.

Oh ! merci, mademoiselle Pauline!

PAULINE.

Il n'y a pas de quoi, allez !

DERBIGNY.

Que ne le disais-tu?... le devoir avant tout. (*Il donne le bras à Pauline.*)

AIR : *De Lucie de Lamermoor* ***.

ENSEMBLE.

Allons, courage et persévère ;
Sois bien attentif, et demain,
Avec succès, oui, je l'espère,
Tu passeras ton examen.

ISIDORE.

Je tremble et je me désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Je dois passer mon examen.

PAULINE.

Je vois ce qui le désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Il doit passer son examen.

* Pauline, Derbigny, Isidore.

** Pauline, Isidore, Derbigny.

*** Pauline, Derbigny, Isidore.

(*Derbigny et Pauline sortent. Isidore les reconduit jusqu'au fond.*)

SCÈNE VII.

ISIDORE, *puis* LAMBERT.

ISIDORE, *seul.*

Elle est là!... Oh! rien que cette idée là, ça me fait un effet...

LAMBERT, *sortant de chez lui, à la cantonade.*

Le temps de faire deux visites, et je reviens.

ISIDORE, *allant vivement à lui.*

Ah! Lambert! Lambert!... mon ami!... J'ai vu une femme! une femme charmante!... une femme adorable, un ange... une...

LAMBERT.

Diable! seriez-vous amoureux?

ISIDORE, *baissant les yeux.*

Oh! Lambert, pouvez-vous supposer?.. J'admire, mais je ne suis pas... ce que vous dites!... Oh! non! Je desirerais seulement pouvoir causer avec elle; on dit qu'on se forme dans la société des femmes, qu'on devient spirituel... Je voudrais bien me former; et devenir spirituel... Oh! j'ai bonne envie d'apprendre, allez!

LAMBERT, *riant.*

Je vois!... et vous avez besoin d'un avis, pour entrer en relations?

ISIDORE.

Ah! oui, Lambert.

LAMBERT.

D'abord, quelle est cette dame?

ISIDORE, *scandalisé.*

Une dame? me croiriez-vous capable d'entraîner une malheureuse épouse dans l'article 337... Oh! non!... c'est une demoiselle... et qui a un état bien joli... couturière!

LAMBERT, *gaiement.*

Couturière?... Cela aplanit bien des difficultés.

ISIDORE, *avec joie.*

Vous croyez?

LAMBERT.

Mon ami, il y a trois moyens de se faire écouter des femmes.

ISIDORE, *avec joie.*

Trois! oh! tant mieux! je les prends tous les trois.

LAMBERT.

Le premier, c'est l'esprit.

ISIDORE, *un peu déconcerté.*

L'esprit?... Ah! c'est l'esprit?

LAMBERT, *vivement,*

Soyez vif, brillant, léger... toutes les femmes vous écouteront.

* Lambert, Isidore.

ISIDORE.

Oui, oui, je crois bien... (*Ingénument.*) Lambert, si ça vous était égal, j'aimerais mieux le second moyen.

LAMBERT.

Il est plus infaillible encore ;... c'est l'audace, la témérité !..:

ISIDORE, *effrayé.*

Comment l'audace ?

LAMBERT, *avec gaîté et vivement.*

Braver tous les obstacles, sauter à pieds joints sur les pères, sur les oncles... mâles ou femelles... séduire les portiers, faire parvenir des déclarations par des voies inconnues, tenir les patrouilles pour des chimères, considérer l'écharpe municipale comme un simple préservatif contre l'obésité... au besoin, triompher par escalade, avec ou sans effraction !

ISIDORE, *vivement.*

Arrêtez !... Et le code pénal, mon ami ?... Oh ! si c'est ce genre d'audace qu'il faut déployer... décidément, je préfère le troisième moyen !

LAMBERT.

Le troisième moyen, c'est le plus sûr de tous, surtout avec une grisette.

ISIDORE.

Il paraît qu'ils sont tous très bons... Voyons donc ! voyons donc ! Qu'est-ce que c'est ?

LAMBERT.

Ce sont les cadeaux !

ISIDORE, *scandalisé.*

Mais c'est de la corruption, ça !

LAMBERT, *gaiement.*

D'accord ; mais que voulez-vous ?... Il faut attaquer l'ennemi par son côté faible... Et, généralement, la beauté capitule quand on la canonne avec de la bijouterie.

ISIDORE.

Vraiment ?

LAMBERT.

J'en suis sûr. Maintenant, vous voilà renseigné, je vous laisse. Je donne, ce matin, un punch d'adieu à d'anciens camarades de l'école, et il faut que je voie mes malades auparavant, dans leur intérêt.

ISIDORE.

Dites-moi, Lambert, c'est que je n'ai pas de bijouterie pour... canonner, comme vous dites...

LAMBERT.

Tant mieux ; vous essaierez de mes deux premiers moyens... ils sont économiques.

ISIDORE, *s'animant.*

Oui, Lambert !

LAMBERT.

Je n'emploie que ceux-là...

ISIDORE, *s'animant davantage:*

Oui, Lambert!

LAMBERT.

Allez! poussez ferme!

ISIDORE, *avec assurance;*

Oh! oui, Lambert! (*Lambert sort et ferme la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

ISIDORE, *puis* PAMÉLA.

ISIDORE, *d'abord seul, très animé.*

Il m'a électrisé!... oui!... si elle était là, je sens que je serais très... spirituel et très audacieux... Ah! quel dommage qu'elle ne soit pas là!

PAMÉLA, *venant de la droite.*

On n'y voit goutte là dedans... c'est d'un sombre... *

ISIDORE, *interdit.*

Dieu!... c'est elle!... Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!... (*Il recule effrayé jusque derrière la chaise qui est à la table à gauche.*)

PAMÉLA.

Tiens, vous voilà!... (*Elle travaille à la robe de Pauline.*)

ISIDORE, *avec embarras.*

Oui, oui, mam'zelle, oui... (*A part.*) Si j'essayais du premier moyen... (*Haut, en jouant avec la chaise pour se donner une contenance.*) Oui, oui, mam'zelle... (*A part.*) Je ne trouve rien, quel ennui!... moi qui avais tant de choses à lui dire .. Je ne me rappelle plus au juste... mais, bien sûr, c'était plus drôle que ça!

PAMÉLA, *lui prenant la chaise des mains.*

Bien obligée, jeune homme! (*Elle s'assied un peu à gauche et coud.*) Ah! j'ai une envie de dormir à quarante sous par tête.... C'te scélérate de *Polkanka*, ça vous confond les jarrêts!...

ISIDORE, *cherchant à faire l'aimable.*

Polkanka?... J'ignore cette manière de prononcer... Je vous l'ai vue danser cette nuit, de cette fenêtre... et je me disais en vous voyant... Si vous saviez ce que je me disais... en vous voyant!..

PAMÉLA.

Eh! ben!... qu'est-ce que vous disiez?... (*A part en riant.*) A-t-il l'air bête, ce pauvre garçon!

ISIDORE, *changeant d'intention.*

Mademoiselle, savez-vous ce que je pense dans ce moment-ci?

PAMÉLA.

Ah! ben! en v'là une salée, de question!.. Et comment diable voulez-vous que je le devine?

* Isidore, Paméla.

ISIDORE.

Je pense que vous avez bien de l'esprit.

PAMÉLA, *sans le regarder et travaillant à part.*

Ah ! ben ! je ne pourrais pas lui rendre le réciproque, comme on dit.

ISIDORE.

Et que, ayant de l'esprit comme vous en avez, si jamais vous vous mariez, vous rendrez votre mari bien heureux!

PAMÉLA, *piquée.*

Comment? si jamais je me marie? Eh! bien, je vous trouve gentil... Vous croyez donc que je ne trouverai pas à me marier ?

ISIDORE, *vivement.*

Oh ! Dieu ! plutôt dix fois qu'une!... tout l'esprit étant d'un côté, votre mari sera doublement heureux de trouver dans sa femme...

PAMÉLA.

Eh ! ben ! c'est encore pas trop mal gracieux ! c'est à dire, à vous entendre, que je ne trouverai jamais qu'une oie !... Merci !

ISIDORE, *désolé.*

Mais non !... mais non !... ah ! j'ai du malheur !... je vous ai déplu... moi qui aurais tant voulu...

PAMÉLA.

Me plaire, peut-être?...

ISIDORE, *comme malgré lui.*

Oh !

PAMÉLA, *riant.*

Ah ! ben !.. vous y êtes drôlement !... Vous prenez par Pantin pour aller à Arpajon, mon cher !...

(Elle continue de coudre sans s'occuper d'Isidore.)

ISIDORE, *à part.*

Décidément, je crois que je n'arriverai pas par ce moyen là !... Essayons de l'audace, qui réussit toujours, à ce que dit Lambert. (*Il tourne autour de Paméla sans oser l'aborder.*) Allons de la témérité... (*Il tourne toujours.*) * Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire? (*Il prend son essor comme pour s'élancer vers elle, puis il s'arrête interdit.*) C'est étonnant comme on a peur quand on est audacieux! (*Il tourne toujours derrière Paméla.*)

PAMÉLA, *travaillant sans le regarder.*

Jeune homme !.. comment est-ce qu'on vous appelle ?

ISIDORE, *vivement.*

Isidore, mademoiselle...

PAMÉLA, *sans le regarder.*

Eh ! ben, puisque je jouis de votre nom, actuellement, je vous dirai, monsieur Isidore, que vous me tournez au cœur, en tournillant autour de moi, comme un chien qui fait son lit...

ISIDORE, *déconcerté.*

Ah ! j'ignorais::: je suis bien fâché.:. je ne voulais pas.:: vous incommoder.::

* Isidore, plus haut que la table, à gauche; Paméla, assise un peu plus vers le bas du théâtre.

PAMÉLA.

Il n'y a pas d'offense.

ISIDORE, *à part.*

Quel beau col elle a!... et blanc!... un cygne !..: J'en vois justement un ; mais il est noir celui-là, et si ce n'était le nœud de ce bonnet... (*Il le relève.*) Oh! que c'est joli là dessous!... (*Il fait, avec la bouche le geste d'embrasser et n'ose pas.*) Muh !..: muh !...

PAMÉLA.

Voilà qu'il me chatouille, à présent!... (*Elle se retonrne, voit Isidore derrière elle et se lève vivement.*) Comment! vous alliez m'embrasser * ?

ISIDORE, *vivement et avec confusion.*

Non !.: oh! non, mademoiselle... n'allez pas croire... je n'aurais jamais osé... oser !..: vous êtes bien trop respectable...

PAMÉLA, *scandalisée, elle a posé la robe sur la table à droite.*

Respectable!... ah! voilà le bouquet! j'ai donc quatre-vingts ans, à vous entendre? M'embrasser, passe encore, ça se fait; mais me traiter de respectable!... vous êtes un mal appris, mon cher!

ISIDORE.

Mon Dieu! mon Dieu? vous avez mal interprété... (*Il fouille machinalement dans sa poche et en retire la broche.*) Je suis désolé... Oh! comme ça se trouve... troisième moyen!... la broche à papa!...

AIR : *Des Artistes par occasion.*

Si ma conduite est une injure,
Daignez oublier mon erreur ;
Je voulais vous laisser, j'en jure,
Un souvenir bien plus... flatteur!
(*Il montre la broche.*)
J'avais là... cette... bagatelle!
Je disais : C'est bien peu pour elle!...
Je voulais vous l'offrir... pourtant
Je ne l'ai pas osé...

PAMÉLA.

Vraiment?

ISIDORE.

On craint d'offenser une belle.
Quand on s'y prend trop brusquement.

PAMÉLA.

Même air.

Votre conduit' fut très légère,
Mais tout gît dans l'intention ;
Il n'est de règle si sévère
Qui n'admette une exception...
Quand douc'ment de moi l'on s'approche...

ISIDORE, *avec joie.*

Quoi! sans me faire aucun reproche,
Vous acceptez?...

* Isidore, Paméla.

PAMÉLA, *avec sévérité.*
Un p'tit moment !...
ISIDORE, *avec chagrin.*
Vous refusez ?...
PAMÉLA, *avec dignité.*
Certainement !...
Je la refuse... comme broche,
Mais j' l'accepte... comm' sentiment !...

ENSEMBLE.

ISIDORE, *avec joie.*
Ell' la refuse comme broche,
Mais elle l'accept' comm' sentiment.
PAMÉLA.
Je la refuse... etc.

ISIDORE, *au comble de la joie.*

Vrai ? est-il possible !... vous acceptez?.... Elle accepte !... j'ai réussi !... Si vous saviez la joie que j'éprouve, le plaisir que ça me fait !... Et vous vous souviendrez de moi ?...

PAMÉLA, *mettant la broche.*

Toujours et encore !... (*A part.*) C'est une chose étonnante qu'il n'y a que les très *jeune-hommes* et les hommes respectables qui donnent dans c'te quincaillerie-là... ça ne fait pas l'éloge du moyen-âge, savez-vous ?...

ISIDORE, *la regardant avec admiration.*

Et vous me laisserez causer avec vous ?.. c'est que, voyez-vous, je suis très timide...

PAMÉLA, *riant.*

Ah ! vous êtes jeune !...

ISIDORE, *naïvement.*

Dix-neuf ans.

PAMÉLA.

Je ne vous demande pas si vous êtes jeune, je vous dis que vous êtes jeune; et j'ajoute que, par la suite des temps, vous deviendrez un fameux mauvais sujet !

ISIDORE, *effrayé.*

Oh ! je ne veux pas le devenir... on m'a toujours dit qu'on détestait les mauvais sujets.

PAMÉLA.

Des fois, des fois !... *(Elle le lutine.)*

ISIDORE, *riant.*

Hé ! hé ! hé !.. Je suis timide. (*Elle le lutine.*) Eh ! eh ! mais je suis chatouilleux aussi !...

PAMÉLA, *le lutinant encore.*

Vous verrez, petit sournois !..

ISIDORE.

Hé ! hé ! hé ! (*A part, avec exaltation.*) Je la trouve de plus en plus belle !

LAMBERT, *au dehors.*

Oui, quatre bols de punch... au rhum, chez moi !

PAMÉLA, *effrayée, à part.*

Ciel de Dieu !... c'est la voix de mon étranger de cette nuit... (*A Isidore.*) Jeune homme...

ISIDORE.

Mademoiselle...

PAMÉLA.

Si vous avez un cœur, cachez-moi !

ISIDORE.

Dedans?

PAMÉLA, *à part.*

Lui qui me croit princesse, je ne peux pas me démonétiser à ses yeux ! (*Haut.*) c'est là votre chambre?

ISIDORE.

Certainement.

PAMÉLA.

Merci, j'accepte.

ISIDORE.

Comment!... Mais, mademoiselle, permettez...

PAMÉLA.

Pas de façon, allez... on sait bien ce que c'est qu'une chambre de jeune homme. (*Elle entre dans la chambre d'Isidore, premier plan et en pousse la porte.*)

ISIDORE.

Ah ! mon Dieu ! Elle y est !

SCÈNE IX.

LAMBERT, ISIDORE, *deux garçons d'hôtel portant un punch et une corbeille couverte d'une serviette.*

LAMBERT.

Portez ceci par là (*Les garçons entrent à gauche, troisième plan.*) !... et servez chaud !

ISIDORE, *allant vers Lambert, au fond.*

Lambert!... Lambert!... vous ne savez pas ! Elle a accepté une broche.

LAMBERT.

Parbleu!... c'était sûr!... Mais, pardon, j'attends des amis, je rentre..

ISIDORE, *le retenant.*

Ce n'est pas tout ! quand elle a entendu que quelqu'un venait, elle s'est réfugiée dans ma chambre, mon ami... dans ma chambre !

LAMBERT.

Pour vous forcer de l'y rejoindre.

ISIDORE, *fort surpris.*

Croyez-vous?

LAMBERT, *gaiement.*

Fausse retraite, je vous dis.., vieille ruse de guerre!... Bonne

chance !... au revoir !... (*Il rentre chez lui à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE X.

ISIDORE, *puis* DERBIGNY *et* PAULINE.

ISIDORE, *d'abord seul.*

Ruse de guerre !... Je comprends, mais moi, aller dans ma chambre tandis qu'elle y est ! (*Avec naïveté.*) Ce n'est réellement pas convenable... et cependant, si on la surprenait là ! (*Il s'élance vers la porte, lorsque Derbigny et Pauline entrent par le fond.*)

DERBIGNY.

Allez, ma chère Pauline, ne perdez pas un instant !

ISIDORE, *à lui-même.*

Papa !... Je suis perdu si elle bouge !

DERBIGNY.

Préparez tout pour notre départ.

PAULINE.

Oui, mon ami. (*Apercevant sa robe sur une chaise, elle redescend.*) Ah ! et ma robe* !

ISIDORE, *la prenant sur la chaise et la mettant en paquet.*

La voilà, Pauline... Vous sortez de suite, papa, vous dînez dehors ?

DERBIGNY.

Non, mon enfant.

PAULINE, *prenant la robe.*

Ah ! vous l'abîmez ! (*Elle sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE XI.

DERBIGNY, ISIDORE, *ensuite* PAMÉLA.

DERBIGNY.

Une lettre que j'ai reçue du père de Pauline, me rappelle impérieusement... Nous partons aujourd'hui même, dans l'instant.

ISIDORE.

Ah !... (*A part, avec joie.*) Elle pourra s'échapper ! (*Haut.*) Comment...

DERBIGNY.

Ne t'afflige pas trop, mon enfant, cette séparation est nécessaire.

ISIDORE, *à part.*

Pauvre père !... ça me fait de la peine de le quitter, et je suis content qu'il s'en aille !

IDERBGNY.

Ah ! ça, dis-moi, tu n'oublieras pas de donner à Pauline la broche que je t'ai achetée...

* Derbigny, Pauline, Isidore.

IIDORE, *à part, désolé.*

Ah! mon Dieu!

DERBIGNY.

Est-ce que je ne te l'ai pas remise?

ISIDORE, *interdit.*

Si!... si, papa, mais, c'est que... c'est que...

DERBIGNY.

Je gage que tu l'auras égarée... tu laisses tout traîner.

ISIDORE, *à part.*

Me voilà bien! que faire?...

DERBIGNY, *qui a été chercher sur la table à gauche.*

Comment?... et ton examen? (*Il prend un cahier.*) Cette composition... il n'y a d'écrit que le titre! tu m'avais dit cependant...! (*Avec sévérité.*) Qu'est-ce que cela signifie?

ISIDORE, *à part.*

J'ai des éblouissements, les yeux me piquent, j'ai la bouche sèche...

PAMÉLA, *se montrant à la porte de la chambre d'Isidore, qui ouvre sur le théâtre.*

Je crois qu'à présent je peux...: Ah! (*Elle rentre vivement et ferme la porte.*)

DERBIGNY.

Que vois-je!... une femme chez lui!:.. (*Il va vivement à la porte d'Isidore.*)

ISIDORE, *à part.*

Oh! là! là! je suis perdu! *

DERBIGNY, *frappant à la porte.*

Sortez, mademoiselle! sortez!... (*On entend fermer le verrou en dedans.*) On saura bien vous y contraindre!

ISIDORE, *hors de lui.*

Que devenir?..:

DERBIGNY, *furieux, à Isidore.*

Voilà donc à quoi vous passez votre temps, menteur! vaurien! paresseux!

ISIDORE, *perdant la tête.*

Papa, papa, je... je voudrais vous dire!..:

AIR : *Doux moment.*

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Laissez-moi! (*bis*)
C'est un affreux outrage!
Mais pour vous rendre sage,
J'invoquerai la loi!

ISIDORE.

Quel effroi! (*bis*)
Pour lui, c'est un outrage,

* Isidore, Derbigny.

Ah ! je sens mon courage
Défaillir malgré moi !

ISIDORE.

J'ignore encor, je vous le jure...

DERBIGNY.

Cacher une femme chez lui ! !

ISIDORE.

Oh ! pardonnez, je vous conjure....

DERBIGNY.

Voilà la jeunesse aujourd'hui !

ISIDORE.

Ne m'accablez pas davantage...
Mon bon père...

DERBIGNY.

Il n'est plus d'enfant !
Un pareil tour... à dix-neuf ans !
Que feras-tu donc à mon âge ?...

ISIDORE.

Oh ! mon papa, je serai sage !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Laissez-moi !... etc.

ISIDORE.

Quel effroi !... etc.

LAMBERT, *sortant de la chambre.*

Mais quel bruit !... et pourquoi ?
D'où vient donc ce tapage ?
S'il promet d'être sage,
Croyez-le sur sa foi !

SCÈNE XII.

ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY.

LAMBERT.

Mon Dieu !... qu'est-ce donc ?

DERBIGNY.

Un malheureux qui fera la honte de sa famille ! un examen à passer demain, et il n'a encore rien fait... Vous qui êtes laborieux, comprenez-vous cela ? (*Il remonte un peu.*)

ISIDORE, *suppliant et remontant aussi.*

Papa, ne vous fâchez pas, je serai prêt, je vous le promets !

LAMBERT, *à part sur l'avant-scène.*

Pauvre garçon !... Il faut que je le tire de là ! (*A Derbigny qui redescend. Haut.*) D'autant plus facilement que l'examen est ajourné de quinze jours, l'examinateur est malade, c'est moi qui le traite, il ne sortira de mes mains que quand Isidore sera prêt.

DERBIGNY, *montrant Isidore, qui est redescendu aussi.*

Il le savait donc ?

LAMBERT.

Parbleu !

ISIDORE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit là?

DERBIGNY.

Malheureux enfant, pourquoi ne m'avoir pas parlé de cela ?

ISIDORE.

Papa... papa... c'est... parce que...

LAMBERT, *à Derbigny, avec reproche.*

Parce que vous l'avez attaqué avec une telle violence, qu'il n'a plus su où il en était.

DERBIGNY.

Bon ! vous allez me persuader aussi que c'est moi qui ai introduit cette femme, là, dans sa chambre.

ISIDORE, *à part.*

Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! ça va recommencer !

LAMBERT.

Quoi !.. il ne vous a pas confié... généreux ami !... (*Il se jette dans les bras d'Isidore.*)

ISIDORE, *très étonné.*

Il m'embrasse à présent !

DERBIGNY.

Expliquez-vous.

LAMBERT, *avec aplomb.*

C'est pour moi qu'elle est ici.

DERBIGNY.

Pour vous?

ISIDORE.

Ah !

LAMBERT.

En tout bien, tout honneur... une jeune fille qui est venue me consulter... pour sa mère... en me quittant, elle entendit la voix d'un de mes clients... sa démarche pouvait être mal interprétée... je suis garçon... vous comprenez... Elle me pria de la cacher... la chambre d'Isidore était ouverte, elle s'y précipita, et lui, en ami dévoué, au risque de vous déplaire, ne voulut pas révéler...

DERBIGNY.

Est-il possible ?

ISIDORE, *émerveillé, à part.*

Ah ! comme il ment bien !

DERBIGNY.

Et je l'accusais !

LAMBERT, *avec reproche.*

Le soupçonner, lui, si candide ! Ah ! M. Derbigny !

DERBIGNY.

En effet, ça n'avait pas le sens commun !... et moi qui soupçonnais cette vertueuse jeune fille ! Mais aussi, tu te troubles d'un rien ; voyez ! il est encore tout tremblant.

ISIDORE.

Le fait est que je suis... ah ! je suis bien ému !

DERBIGNY, *allant à Isidore* *.

Voyons, remets-toi, et tâche de te rappeler où est la broche que j'ai achetée pour Pauline.

LAMBERT, *à part.*

En voici bien d'une autre !

ISIDORE, *désolé, à part.*

Ah !... je croyais que c'était fini !...

LAMBERT, *gaiement, et cherchant à donner le change.*

Je gage que vous avez cru qu'il l'avait donnée à cette...

DERBIGNY.

Je l'avoue, je m'en accuse, franchement, je l'avoue... Mais, qu'en a-t-il fait ? (*Il cherche à gauche sous la table.*)

LAMBERT.

Ah ! oui, qu'en a-t-il fait ? (*A part, en remontant la scène à droite.*) A moins d'un miracle, du diable si je sais comment le tirer de là, par exemple !

ISIDORE, *à part.*

Je n'en sortirai jamais !

(*Paméla entrouvre la porte et met la broche sur la table. Lambert seul aperçoit ce mouvement, mais sans pouvoir reconnaître Paméla.*)

LAMBERT, *à part.*

Voilà le miracle !... Une grisette qui restitue !... (*Haut, allant à la table.*) Il est impossible qu'en cherchant bien... (*Il prend la broche.*) Non, rien !... (*Passant auprès d'Isidore et la lui mettant dans la main.* (*Haut.*) Mais il l'a à la main !

ISIDORE.

Hein ?.. Tu dis... quoi... (*Regardant dans sa main et jetant un cri de surprise mêlée de joie.*) Ah !... ah !... Mais la voilà !...

DERBIGNY.

Ah ! ça, mais tu l'avais donc ?

ISIDORE.

Non, papa... (*Lambert le tire par l'habit.*) C'est à dire je l'avais donc... Oui, papa... il paraît...

DERBIGNY.

Etourdi. (*Avec importance.*) Vois comme l'innocent est parfois en butte à d'injustes soupçons... Vois comme les preuves les plus accablantes sont quelquefois trompeuses !

ISIDORE.

Je vois.

DERBIGNY.

Et, si jamais tu deviens procureur du roi, n'oublie pas cette leçon. (*Il passe à droite et au deuxième plan pour prendre son paletot.*)

* Isidore, Derbigny, Lambert.

LAMBERT, *d'un ton solennel et railleur.*

Profitez, jeune homme !

ISIDORE.

Oh ! je n'oublierai rien.

SCÈNE XIII.

PAULINE, ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY, *un peu au fond.*

PAULINE, *sortant de sa chambre et apportant un petit carton qu'elle va poser sur la table à gauche.*

Mon ami, mon ami, la voiture est en bas, on vient d'emporter nos malles.

DERBIGNY, *regardant Isidore.*

Déjà ?

ISIDORE, *à part.*

A présent, ça me fait de la peine de les voir partir. — Mademoiselle oserais-je vous offrir?...

PAULINE.

Ah ! la jolie broche; merci monsieur Isidore.

ISIDORE.

Gardez-la en souvenir de moi... C'est papa qui l'a achetée pour que je vous la donne.

DERBIGNY, *descendant entre Isidore et Lambert tout en mettant son paletot.*

Monsieur Lambert, vous êtes de bon conseil... Permettez-moi de vous recommander cet enfant là.

LAMBERT.

Vous le reverrez homme, j'en réponds.

DERBIGNY, *à Lambert.*

Et si, un jour la vie parisienne vous lassait, et qu'il vous convînt de vous créer une bonne clientèle en province, rappelez-vous que vous avez à Briare, (car, vous êtes notre compatriote... Briare est votre patrie, comme c'est la nôtre)... Rappelez-vous que vous y avez de bons amis, qui seront charmés d'employer leur crédit à vous être agréables.

(*Pendant ce qui précède, Lambert a aidé Derbigny à mettre son paletot et a passé à gauche.* *

PAULINE, *d'un ton gracieux.*

Moi d'abord, j'en parlerai à mon père.

LAMBERT.

Croyez, mademoiselle, que le desir de me rapprocher d'une aussi aimable personne...(*Il salue.*) Ne vous dérangez pas. (*A part en rentrant chez lui.*) Elle est charmante!

DERBIGNY, *à Isidore.*

Allons, suis bien mes conseils et surtout, évite les mauvaises connaissances!

* Pauline, Isidore, Lambert, Derbigny.

ISIDORE.

Oh! oui, papa!...

AIR : *De votre offr' mon âme est blessée.*

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Adieu, garçon! que le destin prospère
Veille ici sur ton avenir!
Oui, nous partons, mais bientôt, je l'espère,
Le sort pourra nous réunir.
Adieu! adieu!

ISIDORE.

Comptez sur moi, je tâch'rai d'vous complaire.
Vous que je ne puis trop chérir.
Adieu, papa, que le destin prospère
Puisse bientôt nous réunir!
Adieu! adieu!

PAULINE.

Partons! je dois obéir à mon père;
Mais, n'importe, pour l'avenir,
D'une amitié qui doit m'être bien chère,
J'emporte un joli souvenir.
Adieu! adieu!

(*Isidore les reconduit jusqu'au fond, baise la main de Pauline et embrasse son père avec émotion. Pauline et Derbigny sortent.*

SCÈNE XIII.

ISIDORE, PAMÉLA, *ensuite* LAMBERT.

ISIDORE, *d'abord seul, à la cantonade.*

Bon voyage, papa... Portez-vous bien, Pauline, bien des choses à votre père... (*On entend la voix de Derbigny:* Sois bien sage!) Oui, papa, je serai bien sage... (*Il redescend la scène en pleurant.*)

PAMÉLA, *sortant de la chambre d'Isidore.*

Les oiseaux sont dénichés!... Oh? ben, en v'là une faction qui peut compter pour une garde...

ISIDORE, *pleurant.*

Ah! mam'zelle, ils sont partis... j'ai bien du chagrin, allez!...

PAMÉLA.

Ça se sèchera. Il faut vous distraire... c'est justement jour de Prado, je dois y exécuter une mazourka de ma composition... et si vous voulez...

ISIDORE, *vivement.*

Vous me permettriez de vous y accompagner?...

PAMÉLA.

Tiens? c'te bêtise!...

ISIDORE.

Vous n'êtes pas une mauvaise connaissance, vous, n'est-ce pas?

PAMÉLA.

Quelle est cette question saugrenue?

IDIDORE.

Oh! non, vous n'en êtes pas une! (*Il se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises*).

PAMÉLA.

Eh! ben! eh! ben! il m'embrasse!

ISIDORE, *pleurant.*

J'ai tant de chagrin! laissez-moi me consoler!

PAMÉLA, *se laissant embrasser.*

Puisque ça le console... Il m'intéresse, ce petit.

LAMBERT, *venant de la gauche.*

Eh bien!... Ne vous gênez pas! (*Isidore et Paméla se séparent.*) Dieu! ma princesse russe *.

PAMÉLA, *stupéfaite.*

Mon marquis égyptien!...

ISIDORE.

Marquis?... C'est Lambert... médecin!

PAMÉLA.

Médecin! Ainsi, vous m'avez joué un pied à la Sainte-Menehould? vous m'avez joué un pied, quoi!

LAMBERT.

Votre Altesse m'en jouait un, j'ai bien été obligé de tenir.

ISIDORE, *naïvement.*

Qu'entendez-vous par jouer des pieds?

LAMBERT.

Si vous ne comprenez pas le mot, vous entendez fort bien la chose, mon gaillard!

ISIDORE, *naïvement à part.*

Je ne devine pas pourquoi il me dit ça.

PAMÉLA.

Et, pour faire son entrée dans le monde, je l'emmène ce soir au Prado.

ISIDORE.

Puis-je, Lambert?

LAMBERT.

Certainement, puisque j'irai. Ralliez-vous à mon panache, vous le trouverez toujours sur le chemin...

LAMBERT et PAMÉLA *l'interrompant.*

Du Prado! **.

* Isidore, Lambert, Paméla.

** Isidore, Paméla, Lambert.

ISIDORE.

Quel bonheur!... Mais quel dommage que papa ne soit plus ici!... Il aurait été si content de me voir me distraire sans faire de mauvaises connaissances!

PAMÉLA.

Au Prado!

LAMBERT *et* ISIDORE.

Au Prado!

CHOEUR FINAL.

AIR : *Du final de l'Ile de Robinson.*

En attendant
L'heureux moment
Où la danse
Commence,
Qu'un punch brûlant et pur,
De sa flamm' de pourpre et d'azur,
Vienne éclairer,
Vienne enivrer
D'amis nombreux
Le cercle joyeux.

(*Pendant le chœur, Lambert et Paméla se dirigent vers la chambre de Lambert en dansant un pas comique; Isidore, exalté par leur exemple, les imite gauchement. Tableau.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon ouvrant sur un jardin. — A gauche, premier plan, un bureau-pupitre adossé au mur. — Au second plan, une porte d'appartement, avec œil de bœuf à hauteur d'entresol. — A droite, au second plan, touchant au mur, un corps de bibliothèque; sur le même plan, en gagnant sur le théâtre, un bureau-table; entre cette table et la bibliothèque, un fauteuil de bureau. — Au troisième plan, une porte. — Au fond, trois portes, chaises, etc.

SCÈNE I.

DERBIGNY, *debout, au pupitre à gauche et écrivant;* LAMBERT *et* UN HOMME DE PEINE, *chargé de dossiers et de cartons de bureau, entrant par le fond.*

LAMBERT, *tenue sévère et distinguée, pantalon, gilet, habit noirs, paletot marron, cravate blanche; il ne porte plus de moustaches. (Au commissionnaire.)* Posez ces cartons ici (*il indique la bibliothèque*), ces dossiers là (*il indique le bureau à droite*).

DERBIGNY, *allant à lui.*

Quoi ! monsieur Lambert, si matin ?

LAMBERT.

On commence les réparations à notre mairie, je déménage les archives de l'état-civil, auxquelles vous avez bien voulu accorder l'hospitalité.

DERBIGNY.

En qualité de votre adjoint, n'était-ce pas à moi de vous épargner cet embarras ?

LAMBERT.

Je ne suis pas convenablement logé... Un célibataire... et puis, appelé sans cesse hors de chez moi par mes malades...

DERBIGNY.

Et vous n'en manquez pas, c'est vrai ! Qui aurait dit, quand je vous quittai à Paris il y a deux ans, qu'aujourd'hui, vous seriez maire de Briare et le premier médecin de la ville ?

LAMBERT, *souriant.*

D'abord, je suis seul, ou à peu près.

DERBIGNY.

Vous avez su inspirer une telle confiance à vos clients qu'ils vous ont tous voulu pour leur représentant, et que vos administrés se font malades par partie de plaisir, pour avoir la satisfaction d'être soignés par vous... un véritable engouement !

LAMBERT.

Que je dois à votre bienveillance, monsieur Derbigny.

DERBIGNY.

Dites à votre travail persévérant, à votre mérite.

LAMBERT.

Ah !... cela vous surprend, vous qui, à Paris, m'avez vu jeté dans les plaisirs... Mais il y a temps pour tout.

DERBIGNY.

Ah ! oui, votre système, la soupape de sûreté... j'aime toujours beaucoup cette comparaison. A propos de sûreté, j'ai préparé un petit travail... des feuilles de signalement ; voulez-vous voir ?... Je sais que vous ne signez qu'après avoir lu. (*Il va au bureau à gauche.*)

LAMBERT, *y allant aussi.*

C'est que je me rappelle les étranges habitudes de mon prédécesseur. (*Il signe debout pendant les cinq premiers vers.*)

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse !*

Quand il partait pour aller en voyage,
Pour que l'état-civil n'en pût souffrir,
Ce brave maire, au bas de chaque page,
Signait en blanc les actes à venir,

Que le greffier plus tard devait remplir.
(Revenant en scène.)*
Grâce à ce singulier système,
Ce magistrat, prévoyant à l'excès,
Se trouve avoir signé lui-même
Son acte de décès (*bis*).

(*En souriant.*) Je ne veux pas m'exposer à cela.

DERBIGNY, *riant.*

Et vous avez raison... Maintenant, me permettez-vous de passer un instant chez M. de la Pierre Meulière ?

LAMBERT.

Je vous en prie.

DERBIGNY.

Il est chez moi depuis hier.

LAMBERT.

Oui, avec mademoiselle Pauline.

DERBIGNY.

Il s'agit d'un arrangement pour notre vieux procès... ** Mille pardons de mon impolitesse.

LAMBERT, *le reconduisant.*

Allons donc !.. vous plaisantez.
(Derbigny sort par la gauche.)

SCÈNE II.

LAMBERT, *seul.*

Oui, Pauline est ici, je le savais !.. Pauline, que j'ai à peine remarquée à Paris, il y a deux ans, et qu'aujourd'hui j'aime comme un insensé !.. Car, il m'a suffi de quelques jours passés l'été dernier dans sa famille pour apprécier toutes les charmantes qualités de son esprit et de son cœur. Aussi, je n'ai plus eu qu'un but, une pensée : conquérir une position digne d'elle ; et je suis venu me fixer à Briare, qui est la ville la plus rapprochée du château de son père ; j'ai remplacé mes habitudes de désordre par une conduite sévère ; je me suis retrempé dans le travail, ce qui m'a déjà valu l'estime et la confiance de mes compatriotes...

SCÈNE III.

PAULINE, LAMBERT.

PAULINE, *entrant par la gauche.*

Ah ! c'est vous, docteur !

* Lambert, Derbigny.
** Derbigny, Lambert.

LAMBERT.

Chère Pauline, quel bonheur de vous revoir !

PAULINE.

Ne nous hâtons pas de nous réjouir... Je ne sais quelle affaire amène mon père chez M. Derbigny, mais, j'ai besoin de vous parler.

LAMBERT.

Allez-vous enfin m'autoriser à dire à M. de la Pierre Meulière tout l'amour que vous m'inspirez ?

PAULINE.

Il s'agit bien de cela !.. Vous ne savez pas... un malheur terrible nous menace !..

LAMBERT.

O ciel ! qu'est-ce donc?

PAULINE.

Un mot échappé par hasard m'a tout révélé... Mon père veut me marier.

LAMBERT.

Vous marier ! est-il possible ?

PAULINE.

Il faut empêcher ce mariage, docteur... j'ai compté sur vous.

LAMBERT.

Et quel est celui qu'on vous destine ?

PAULINE.

Voilà ce que je ne sais pas.

LAMBERT.

Oh ! je le saurai, moi !.. Je verrai M. de la Pierre Meulière... et je lui dirai... Mais... c'est que c'est bien embarrassant...

PAULINE.

C'est bien simple. Mon père a toute confiance en vous ; il suffit que vous lui fassiez entrevoir que ce mariage là... le rendra malade : il vous croira.

LAMBERT.

Le moyen est un peu hasardé.

PAULINE.

Du tout... Dites-lui, par exemple, que s'il devient souffrant...

LAMBERT, *souriant.*

Et il croit l'être constamment.

PAULINE.

Il serait abandonné à des soins étrangers... tandis que moi, sa fille, qui resterais toujours auprès de lui...

LAMBERT.

J'entends bien... mais alors cette raison subsistera éternellement...

PAULINE.

Oh ! mais, non ; plus tard nous nous arrangerons d'une autre manière.

LAMBERT.

Lorsque j'aurai écarté ce rival inconnu.

PAULINE, *vivement et avec ingénuité.*

C'est ça.

LAMBERT.

Et que vous m'aurez permis de parler pour mon compte.

PAULINE, *de même.*

C'est ça !... vous lui direz alors que sa santé est complètement rétablie, que le spectacle du bonheur de sa fille ne peut que l'améliorer encore... et mille choses... (*Bruit de voix en dehors.*)

LAMBERT.

Votre père !... Je vais de ce pas... *

PAULINE.

Non... il est avec M. Derbigny... ils discutent leurs intérêts...

LAMBERT.

Qu'importe !

PAULINE.

Vous échoueriez... Il n'a pas d'oreilles pour les affaires de cœur quand il parle argent.

LAMBERT.

Cependant il faut...

PAULINE, *l'obligeant à remonter.*

Mais partez donc !

AIR : *D'une valse de Strauss.*

ENSEMBLE.

Oui, tous les deux sachons nous taire,
Soyez prudent, soyez discret,
Notre bonheur veut du mystère,
Gardons pour nous notre secret.

LAMBERT.

Je veux parler à votre père,
Ne craignez rien ; je suis discret,
Et dès demain, oui, je l'espère,
Il connaîtra ce doux secret.

(*Lambert s'échappe par le fond et se dirige à gauche. Pauline sort par le troisième plan à droite.*)

* Lambert, Pauline.

SCÈNE IV.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, DERBIGNY, *venant de la gauche et tenant chacun un papier à la main. Ils entrent en discutant; on a entendu leurs voix hors de vue.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *très animé.*

Ventrebleu, Derbigny! je suis un ancien volontaire des Cent-Jours, j'ai désarmé un Prussien à la barrière du Roule; vous comprenez que j'ai la tête diablement près du bonnet, et que je n'aime *pointe* les affaires qui traînent! J'ai quitté mon château de Hochepot malgré ma santé délicate.

DERBIGNY, *raillant.*

Oh! votre santé... votre santé !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Elle est très frêle... ça n'en a pas l'air... mais elle est très frêle! Nonobstant, j'ai bravé les conséquences pour venir causer avec vous de notre procès pour la ferme du Mesnil... Il faut en finir... Je veux marier ma fille avant mon trépas, que diable... Voulez-vous que cette ferme serve de dot à nos enfants... oui ou non? C'est net, oui ou non!

DERBIGNY.

Plus de procès! mais c'est tout ce que je demande.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *lui montrant le papier qu'il tient.*

Eh bien! alors, signez.

DERBIGNY.

Il est bien entendu que celui de nous deux qui se refuserait au mariage perdrait par ce fait tous ses droits sur la ferme?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ce ne sera pas moi!

DERBIGNY.

Ni moi!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Signez!

DERBIGNY, *à part.*

Elle vaut deux cent mille francs.

(*Ils vont signer au bureau à gauche.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je signe un double.

DERBIGNY.

Moi, l'autre.

(*Ils les échangent.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Voici une affaire faite.

(*Ils reviennent en scène.*)

DERBIGNY.

Et maintenant, pour que vous ne la regrettiez pas, je vous ai gardé pour la bonne bouche la note des dépenses d'Isidore pendant le mois dernier ; vous pourrez ainsi apprécier le caractère de votre futur gendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il vous rend des comptes... Ah ! l'innocent, je le reconnais là... Moi, qui suis un ancien gaillard, je n'en rendais *pointe*. J'en faisais à mes parents ; mais je ne leur en rendais *pointe*.

DERBIGNY.

Lisez-moi ça.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *lisant*.

« Note de mes dépenses pendant le mois dernier : Déjeûners et dîners, 48 fr. 25.

DERBIGNY.

Trente-deux sous par jour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est maigriot.

DERBIGNY.

Il se prive bien certainement du nécessaire.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Menus plaisirs et spectacles, 2 fr. 75 c. »

DERBIGNY.

Est-ce trop ? Dites, la Pierre Meulière, peut-il s'abstenir absolument...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est un niais ! Moi qui étais volontaire en 1815 et qui ai captivé un Prussien... je faisais mille farces... J'ai eu plus de duels que vous n'avez de cheveux sur l'occiput, mon brave ami.

DERBIGNY.

Vous, oui ! mais Isidore n'a pas été élevé dans ces idées là.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est le mal !... c'est le mal ! (*Lisant.*) « Location de livres de » droit, 33 fr. ! » Diable ! il est donc bien savant ?

DERBIGNY.

Il travaille trop, je vous dis.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Briquets phosphoriques, 12 fr. » Pour un mois, c'est inouï !... Il passe donc sa vie à allumer des bougies ?... Décidément, ce doit être un garçon fort éclairé.

DERBIGNY, *avec enthousiasme*.

Hein, la Pierre Meulière ? hein ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Souscription pour doter une rosière couronnée par les élèves » de l'Ecole de Médecine, 20 fr. »

DERBIGNY.

C'est admirable !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec emphase.*

Ah ! je suis touché !... Ah ! je suis ému !... Ah ! je suis mordu au cœur !

DERBIGNY.

Ce cher enfant ! Et c'est demain ! demain, que nous allons le revoir ! Après deux ans de séparation... il nous consacre ses vacances !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Aussi, dès que j'ai su qu'il arrivait, je suis venu m'installer chez vous avec ma fille, pour le recevoir ; et ma foi, quoiqu'il ne soit pas tout à fait ce que j'aurais voulu... nous avancerons le mariage. *Il se frotte les mains.)*

DERBIGNY.

Vous me comblez de joie, mon cher la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

(On entend un coup de fusil ; la Pierre Meulière saute sur lui-même.)

Hein ?

DERBIGNY, *remontant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? *

ISIDORE, *hors de vue.*

Marguerite ! sont-ils levés... Peut-on les voir ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! ça, mais cette voix...

DERBIGNY, *avec joie.*

C'est lui, Isidore !

SCÈNE V.

DERBIGNY, ISIDORE, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

(Isidore porte la barbe complète, cravate de couleur éclatante, gilet d'une mode exagérée à grands carreaux, pantalon et paletot très courts en nankin.)

(Le caractère du personnage est complètement transformé ; au lieu de la timidité qui contenait la chaleur de sa nature au premier acte, il a maintenant toute la franchise et l'entrain d'un farceur d'estaminet.)

AIR : *Du morceau d'ensemble, d'*ADAM.

ENSEMBLE.

Oui, c'est {lui, le / moi, me} voici !
C'est un jour à jamais prospère !

* Derbigny, de la Pierre Meulière.

Pour un fils, pour un père,
Quel bonheur de se voir ainsi !

ISIDORE, *qui est entré vivement et seulement après la première moitié de l'ensemble qui précède, s'est jeté avec effusion comique dans les bras de son père. — Tout ce mouvement se fait, au troisième plan, sur le seuil de la porte du fond.*

Pour vous prouver cela,
Ah! que tous deux, avec ivresse,
Sur mon cœur je vous presse.
Bonjour, monsieur ! Bonjour, papa !

ENSEMBLE, *reprise.*

Oui, c'est {lui, le / moi, me} voici ! etc.

DERBIGNY.

Cher ami ! je ne t'attendais que demain.

ISIDORE, *vivement.*

Une surprise ! que je vous ménageais... Je suis arrivé ici à la petite pointe du jour... Marguerite allait vous réveiller... Moi, je n'ai pas voulu... Ah ! ça m'a coûté, je l'avoue... Mais je me suis dit : Ils rêvent peut-être que j'arrive... ils sont heureux... ça leur ferait deux plaisirs pour un, et pour ne pas perdre de temps, j'ai été revoir le parc, la plaine, les environs... Et en revenant, pour vous préparer tout doucement, sans secousse, à mon retour, j'ai tiré un coup de fusil dans le jardin.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'était lui !... Il appelle cela sans secousse !

DERBIGNY, *avec joie.*

N'importe, le voilà !

ISIDORE.

Oui me voilà !.. en chair et en os... (*Riant.*) Plutôt en os qu'en chair ; mais... les bons coqs ne sont jamais gras.

DERBIGNY, *étonné.*

Bons coqs !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah çà ! mais comment diable es-tu fagoté ?

ISIDORE.

Fagoté ? Et comment voulez-vous donc que je sois ?

DERBIGNY.

En effet, dans ma joie, je n'avais pas remarqué !...

ISIDORE, *se dandinant d'un air satisfait, et mettant la main dans ses goussets.*

Tenue suprême !... genre mouscatchini !... espoir de la France !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! c'est là... la mode actuelle... à Paris ?

ISIDORE.

Pour la bonne société, bien entendu...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est bien surprenant.

DERBIGNY, *embarrassé.*

Non... pas trop. *(Il cherche à changer la conversation.)* Et le travail ? comment gouvernons-nous le travail ?

ISIDORE.

Ah ! papa... parfait ! inscriptions en poche... examen... vainqueur. Mes examinateurs ont été frappés de stupeur en m'interrogeant.

(*Il remonte en faisant une pirouette sur lui-même.*)

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

J'en étais sûr ; vous voyez !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Laissez ! je le scrute... je le scrute... *

ISIDORE, *à part.*

Le fait est qu'il sont été pas mal surpris. (*Redescendant à droite.— Haut.*) Je travaille mes auteurs... douze heures par jour.

(*De la Pierre Meulière descend à droite; il examine Isidore en passant derrière lui.*)

DERBIGNY.

Douze heures !

ISIDORE.

Quelquefois vingt-quatre, souvent moins, jamais plus ! **

DERBIGNY.

Et tu n'as pas fait de mauvaises connaissances ?

ISIDORE, *reprenant le milieu.*

Pas une, papa ! Elles sont toutes bonnes ; toutes de première qualité.

DERBIGNY.

Enfin, tu as suivi mes conseils ?

ISIDORE.

A la piste, papa !

DERBIGNY.

Et je suis sûr que tu t'en es applaudi ?

ISIDORE.

A trois reprises, papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Je l'ai scruté !... je trouve que ses allures, ses manières... (*A Isidore.*) Tu t'es donc déluré ?

ISIDORE, *lui donnant une tape sur le ventre.*

Un peu ! En italien, *un poco !*

DERBIGNY.

Toi, qui avais de la timidité, de la réserve... qu'as-tu fait de tou cela ?

* Derbigny, de la Pierre Meulière, Isidore.

** Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière.

ISIDORE.

Ma timidité, je l'ai usée; et comme je ne m'en servais plus, je l'ai cédée à un de mes amis, un étudiant de première année; quant à la réserve, c'est autre chose; on n'en est qu'à 55 ans, d'après la loi sur la garde nationale : je n'ai pas l'âge; j'attends.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *riant.*

Ah! parfait... il est gai... décidément je crois qu'il s'est formé! Mais qu'est-ce que c'est que cette barbe affreuse?

ISIDORE.

Ah! monsieur de la Pierre Meulière, j'ai l'amour-propre de croire qu'il n'y a rien à dire sur ma barbe, qui a fait bien des jaloux dans le onzième arrondissement (*à part*), sans compter les jalouses.

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Mon ami, c'est l'usage, les jeunes gens la portent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

L'usage, l'usage! s'il était sapeur ou Turc, je le comprendrais, mais à un futur avocat, cette fourrure?

ISIDORE.

Précisément! voyez Lycurgue, qui certainement n'était ni un sapeur, ni un Turc, et qui même était un professeur de droit très distingué... se rasait-il? Jamais!... Jamais Lycurgue! jamais Lycurgue!

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Au fait je n'ai pas ouï dire...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il se peut, il se peut.

ISIDORE.

Et Solon? qui n'était pas un gamin, se faisait-il la barbe? Jamais!... Jamais Solon! Jamais Solon!

DERBIGNY, *imitant son geste et son inflexion.*

Jamais Solon! Jamais Solon!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne dis pas...

ISIDORE.

Et Cicéron? un avocat cependant... et qui pinçait le latin un peu *chicandardement!...*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Chican?...

ISIDORE.

Dardement...

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Dardement, mon ami!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel est cet odieux adverbe?

ISIDORE.

Il est peut-être inconnu ici? Je m'honore de l'arborer le premier et de le faire flotter sur ma ville natale. (*Il se découvre et agite son*

chapeau en l'air.) Ce qui n'est pas une faveur légèrement *chocnosophe !*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! ça, mais il parle une langue ?...

ISIDORE.

C'est la langue du palais.

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

La langue du palais, mon ami ; vous n'êtes pas jurisconsulte, ni moi... voilà pourquoi, vous ne...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cette explication me satisfait.

ISIDORE, *à de la Pierre Meulière.*

Ah ! sac à papier, pardonnez-moi ! Et mademoiselle Pauline comment se porte-t-elle ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très bien ! elle est ici !

ISIDORE.

Voilà deux ans que je ne l'ai vue... elle doit être un peu chouette, à présent !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *surpris.*

Ma fille chouette ?

DERBIGNY.

C'est la langue du palais.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! oui !... j'oublie toujours !... Pourquoi les avocats ne parlent-ils pas comme tout le monde ? c'est une étude qui doit être bien aride. (*Il remonte et appelle.*) Pauline ! Pauline !

DERBIGNY, *bas à Isidore.*

J'ai l'idée que tu n'as plus peur des demoiselles, maintenant.

ISIDORE.

Pardon !... il y en a qui m'épouvantent encore beaucoup.

DERBIGNY.

Lesquelles ?

ISIDORE.

Les vieilles.

SCÈNE VI.

DERBIGNY, ISIDORE, PAULINE, *venant de la droite,* DE LA PIERRE MEULIÈRE.

PAULINE, *avec surprise.*

Monsieur Isidore !...

ISIDORE.

Mademoiselle Pauline !... je vous présente tout ce que j'ai de mieux en hommages, en respect... en...

PAULINE.

Je les accepte avec plaisir... Je ne vous aurais vraiment pas reconnu.

DERBIGNY.

N'est-ce pas qu'il est changé ?

PAULINE.

Oh ! oui ! (*A part.*) Pas en beau.

ISIDORE.

Avez-vous toujours ma broche?

PAULINE.

Toujours, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Alors, pour vous remercier d'avoir gardé mon souvenir, permettez que je vous embrasse.

PAULINE, *se défendant.*

Monsieur... (*Il l'embrasse.*) Voilà un procédé bien singulier...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *riant.*

Ah ! bravo ! Ah ! très bien !

ISIDORE.

Ce n'est point un procédé... c'est un baiser, ma foi, un baiser... accent aigu, comme nous disons à l'école. (*Derbigny lui parle bas.*)

PAULINE, *à de la Pierre Meulière.*

Ah ! mon père !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est gauche !... c'est écolier... ça manque d'aplomb ; mais il se fera.

DERBIGNY, *bas à Isidore.*

Observe-toi ! 300,000 francs d'espérances, je te dis.

ISIDORE, *bas à Derbigny.*

Est-ce que je savais ; je vas arranger ça. (*Haut.*) Mademoiselle Pauline, je me suis acquitté des petites commissions dont vous m'aviez chargé.

PAULINE.

Vous y avez pensé ?

ISIDORE.

J'ai là dans ma poche toutes vos parfumeries, l'eau de Portugal, la crème d'Hébé, le patchouli, le diable et son train...

PAULINE.

C'est très aimable à vous.

ISIDORE, *donnant des paquets et des flacons à Pauline.*

J'embaume ; depuis Paris, les chiens me suivent.

PAULINE, *les portant sur la table, à droite.*

Dieu ! quelle affreuse odeur ! ça infecte le tabac !

ISIDORE, *feignant l'étonnement.*

Tiens ! tiens ! tiens !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-ce que tu fumerais par hasard ? *

ISIDORE.

Jamais par hasard ! Il y a longtemps que j'ai renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pipes.

AIR : *De Mazaniello.*

Moi fumer ? pas le moins du monde ;
Le mot seul me fait mal au cœur ;
Car pour cette habitude immonde
J'ai la plus invincible horreur !
Je trouv' ça tell'ment exécrable,
Que j'donn'rais mon sang, voyez-vous,
Pour que tout's les pip's fuss'nt au diable,
(*A part.*) Et qu' les cigar's fuss'nt à deux sous !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure !

ISIDORE.

De temps en temps, je l'avoue... et pour obliger un ami dans la peine, je me charge de l'éducation d'une pipe, j'entreprends de la cul...

DERBIGNY, *vivement, l'interrompant.*

Heu !...

ISIDORE.

De la cultiver jusqu'à ce qu'elle soit... mûre... et si vos parfumeries ont contracté un petit goût de... caporal torréfié, c'est que j'aurai oublié une de mes élèves dans ma poche. (*Il se fouille.*) Justement. (*Il tire une pipe toute noire de sa poche.*)

PAULINE.

Quelle abomination !

DERBIGNY.

Elle n'est pas à lui.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Puisqu'elle n'est pas à lui, il n'y a rien à dire. Allons, allons, il me va ! Rendez-vous promptement chez le notaire et terminons au plus vite.

DERBIGNY.

Tout de suite, mon ami, tout de suite. (*A Isidore.*) Ah ! quel bonheur !...

PAULINE, *à part.*

Qu'ont-ils donc pour être si joyeux ?

ENSEMBLE.

AIR : *De F. Lautz.*

PAULINE.

Je ne sais pourquoi sa présence

* Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Pauline.

Ne me présage rien de bon;
J'aimais mieux son air d'innocence
Qu'une audace de mauvais ton.

DERBIGNY.

Il est un peu jeune, je pense,
Pour diriger une maison;
Mais s'il manque d'expérience,
L'hymen formera sa raison.

ISIDORE.

Je crois vraiment que ma présence
Trouble un peu toute la maison;
J'aurai quelque peine, je pense,
A leur faire entendre raison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il a pris beaucoup d'assurance,
Et j'aime cet air sans façon;
Il a de l'aplomb, de l'aisance,
J'aime cela chez un garçon.

(*Derbigny et Isidore sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, PAULINE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Eh bien, ma fille, le voilà revenu, le voilà revenu!

PAULINE.

Mais... oui, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu le trouves bien, n'est-ce pas? Moi aussi.

PAULINE.

Oh!... d'abord son costume, et puis cette affreuse barbe...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec importance.*

Ma fille! Lycurgue et Solon, qui certes n'étaient pas des paltoquets, se rasaient-ils? — jamais!... Ah! — ces grands jurisconsultes, ainsi que beaucoup d'autres statues que tu as été à même d'apercevoir dans le jardin des Tuileries, ne se faisaient *pointe* la barbe... Crois-en un père qui ne voudrait pas te tromper.

PAULINE.

Excusez-vous aussi ce baiser qu'il m'a donné avec tant d'inconvenance?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il n'y a pas d'inconvenance à cela, il n'y en a *pointe!*... et si je l'eusse trouvé inconvenant, je l'aurais souffleté!

PAULINE.

Ah! mon père!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tout fils qu'il est de mon ami; et je l'aurais contraint à échanger

une botte avec moi. J'ai fait mes preuves, mademoiselle de la Pierre Meulière; malheureusement l'état de ma chétive santé s'oppose aujourd'hui à ce que je provoque personne; mais, par la morbleu, si l'on me poussait à bout... une, deux, là! une, deux, là!

PAULINE.

Mon Dieu! je n'ai pas le projet de vous animer contre M. Isidore; car, au fond, tout cela m'est bien indifférent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure! il te plaît, j'en étais sûr; il me va, c'est tout ce qu'il faut. Une fois avocat, il ne tardera pas à être substitut, procureur du roi, président. Quel honneur pour toi!

PAULINE.

Comment, pour moi!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai toujours desiré un magistrat dans ma famille. J'ai engagé ma parole; c'est arrangé.

PAULINE.

Sans m'en avoir parlé!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je tenais tant à éteindre notre vieux procès avec Derbigny... il s'agit de la ferme du Mesnil, qui vaut 200,000 francs; je pouvais perdre... Je crois même que j'aurais perdu, car j'ai le bon droit pour moi. J'en aurais fait une maladie.

PAULINE, *à part.*

Mais c'est affreux!... Que faire! et comment empêcher?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quelqu'un! Silence! * Cache ton bonheur à tous les yeux... cache-le! cache-le!

PAULINE, *à part.*

Oh! je n'aurai pas de peine à le cacher.

SCÈNE VIII.

PAULINE, DE LA PIERRE MEULIÈRE, LAMBERT, *venant du fond et par la droite).*

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec joie.*

Eh! c'est ce cher docteur!

PAULINE, *à part.*

Il arrive à propos.

LAMBERT, *saluant.*

Mademoiselle... ** Et comment allez-vous, monsieur de la Pierre Meulière?

* Pauline, de la Pierre Meulière.

** Pauline, Lambert, de la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *naïvement.*

J'allais vous le demander.

PAULINE.

Mon père va très bien, docteur!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *présentant son poignet à Lambert.*

Tâtez! ne craignez pas de me dire la vérité.

LAMBERT, *lui tâtant le pouls.*

Le diagnostic est excellent... le pouls parfait.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *un peu surpris.*

Vous trouvez?

PAULINE.

Mais, papa, pourquoi voulez-vous toujours paraître malade?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne te parle pas, tu n'es pas médecin... Ah! si tu étais médecin; mais tu ne l'es *pointe!* Retourne-toi un peu, je vas montrer ma langue. (*Il la tire.*)

LAMBERT.

Vous vous portez à merveille, vous dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec bonhomie en redescendant.*

Allons! eh bien, tant mieux!

PAULINE, *bas à Lambert.*

Docteur, j'ai à vous parler. (*Allant à son père.* *) Aussi... pour vous maintenir dans cette bonne disposition, vous allez faire votre promenade habituelle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne me sens pas très disposé ce matin.

PAULINE.

Il le faut! l'exercice vous est bon... n'est-ce pas, docteur?

LAMBERT.

Excellent!...

PAULINE.

Il est même indiqué... dans la position... n'est-ce pas docteur?

LAMBERT.

Tout à fait indiqué!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec empressement.*

Dès que c'est indiqué... autant que cela... c'est différent...

ENSEMBLE.

AIR : *Allez retrouver votre père.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.	LAMBERT ET PAULINE.
Allons, il faut qu'on obéisse Aux ordres de la Faculté, Puisqu'on prétend que l'exercice Est favorable à la santé.	Toujours il faut qu'on obéisse Aux ordres de la Faculté, Et soyez sûr que l'exercice Est favorable à la santé.

* Lambert, Pauline, de la Pierre Meulière.

(*De la Pierre Meulière sort par la droite. L'orchestre joue piano le milieu et la fin de l'air, ce qui doit occuper toute la scène IX et finir exactement à l'apparition d'Isidore.*)

SCÈNE IX.

LAMBERT, PAULINE.

PAULINE, *le regardant sortir.*

Ah ! enfin !...

LAMBERT, *allant à elle un peu au fond.*

Qu'y a-t-il donc, chère Pauline ?

PAULINE, *sans redescendre.*

Ce que, ce matin, je croyais être un projet vague, est maintenant une certitude : mon mariage est arrêté !

LAMBERT.

Est-il possible !

PAULINE.

Rassurez-vous, ma résolution est formée... nous lutterons, docteur.

LAMBERT.

Vous m'aimeriez assez ! ah ! Pauline... tant de bonheur ! (*Il lui baise la main.*)

PAULINE.

Et celui qu'on veut me faire épouser, c'est...

ISIDORE, *au fond, voyant Lambert qui baise la main de Pauline. Lambert lui tourne le dos, il ne le reconnaît pas.*

Ne vous gênez pas ! je suis myope.

(*Pauline et Lambert jettent un cri et se sauvent sans regarder derrière eux. Lambert disparaît au fond, à gauche, et Pauline entre à droite.*)

SCÈNE X.

ISIDORE, *seul.*

Prrrrt !... envolés comme une compagnie de perdreaux ! Ah ! ah ! c'est charmant ! allons, allons, la province marche... Cette petite Pauline, qui jette des cris de paon pour un baiser que je lui donne en famille... *coram populo !* Elle s'en laisse parfaitement dérober en cachette ! allons, allons, décidément, la province marche !... la décentralisation s'opère. Mais quelle est cette redingote marron, qui se livre à ces joyeusetés en temps prohibé ? Je n'ai pas vu son *facies ;* d'après sa tenue, je suppose que c'est quelque bel esprit départemental, quelque Lovelace d'arrondissement !... (*Gaiement et très en dehors.*) Ma foi, que mademoiselle Pauline s'arrange ! (*Tout à coup avec éclat et comme par souvenir.*) Comment ! qu'elle s'ar-

range !... mais c'est elle qu'on me destine !... la partie se joue à mes frais !... (*Il fait un mouvement de menace, s'arrête et dit d'un air calme et en souriant :*) Après ça, quelle lubie de vouloir faire de moi un mari, à mon âge, moi qui n'ai aucune infirmité? Il y a des moments où je suis tenté de croire que les pères n'ont jamais été jeunes.

SCÈNE XI.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, ISIDORE. (*De la Pierre Meulière a traversé de droite à gauche le jardin au fond; et c'est après avoir aperçu Isidore qu'il vient en scène par le fond à gauche.*)

ISIDORE, *à lui-même.*

Ah ! c'est M. de la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *entrant par le fond.*

J'étais sorti pour faire un tour de promenade, mais je t'ai vu rentrer seul, et je veux causer sérieusement avec toi... Je suis enchanté de te voir, mon garçon.

ISIDORE.

Et moi aussi. (*A part.*) Il arrive bien !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment trouves-tu ma fille ?

ISIDORE, *à part.*

La question n'arrive pas mal non plus. (*Haut.*) Mais...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Parle franchement. Quelle est ton opinion touchant ma fille ?

ISIDORE.

Elle ne vous ressemble pas, mais elle est jolie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Alors elle te plaît, tu es ravi de l'épouser ; j'en étais sûr.

ISIDORE.

Mais si elle ne me convenait pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment peut-elle ne pas te convenir, puisqu'elle te plaît ? (*A part.*) Est-ce qu'il serait bête ?

ISIDORE.

Pardon ! mais si par hasard... il arrivait que...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que quoi?

ISIDORE.

Que je ne l'épousasse pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu es libre.

ISIDORE.

Voilà tout ce que je voulais savoir, et je profiterai de cette liberté pour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai la parole de ton père : s'il la retire, il renonce à toutes prétentions sur la ferme du Mesnil; c'est 100,000 francs que tu perdras, mais tu es libre.

ISIDORE.

Ah ! ah ! très bien... Et si mademoiselle Pauline, elle, malgré les innombrables qualités que je me plais à me reconnaître, ne m'aimait pas?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est impossible ! — Je lui ai ordonné de t'aimer, et jamais ma fille ne m'a désobéi.

ISIDORE.

C'est à dire qu'il faut que j'épouse mademoiselle votre fille, ou que je ruine mon père ?...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très bien !... tu as saisi la position avec une intelligence qui m'enchante ; c'est moi qui ai combiné ce mariage avec Derbigny : nous faisons quatre heureux à la fois.

ISIDORE, *à part.*

Sans compter la redingote marron !... Mais, morbleu, nous verrons !

SCÈNE XII.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, LE GARDE CHAMPÊTRE, ISIDORE, *qui se tient d'abord à l'écart.*

LE GARDE CHAMPÊTRE, *d'abord hors de vue et entrant vivement.*

M. Derbigny ! où est M. Derbigny ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel air époulaillé ! Qu'avez-vous, Benoît? Benoît ! qu'avez-vous?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Ah ! monsieur de la Pierre Meulière !.. Quelque chose de hideux ! Il y a une émeute dans Briare ! les gendarmes sont en tournée, le maire est absent, et M. Derbigny n'y est pas ; je suis seul d'autorité dans ce moment ici.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Mille bombes ! je vais aller revêtir un sabre ! Mais quelle est la cause de cette conflagration ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

A propos d'une comédienne... le café du Commerce est en révolution !... (*Mouvement de joie d'Isidore à part ; il s'assied sur le bureau à droite et se croise les jambes en riant.*) Il paraît que c'est le fils de M. Derbigny qui est cause de tout ; il a provoqué les habitués, qui viennent ici en masse pour avoir sa peau. (*Isidore rit.* —

Le garde champêtre remonte ; il est d'abord stupéfait, puis fait le guet audehors.)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Grand Dieu !

ISIDORE, *allant à de la Pierre Meulière, en riant.*

J'avais, ma foi, tout à fait oublié cet incident : * Figurez-vous que j'ai fait route, depuis Paris, avec une petite femme charmante, gaie, aimable... pas bégueule du tout... la débutante en question.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment ! monsieur...

ISIDORE.

Contre laquelle certains individus veulent monter une cabale. Vous comprenez mon indignation... Pauvre petite, te siffler, toi ! lui dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *indigné, à part.*

Il la *tutaye !*

ISIDORE.

AIR : *Vaudeville du Duel et le Déjeûner.*

Oui, dans la fureur qui m'égare,
Je ferai des atrocités;
Les flots du canal de Briare
Reculeront épouvantés !
Si l'on te siffle, sois tranquille,
Je forme un projet infernal :
Le canal passe dans la ville...
La vill' pass'ra dans le canal.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Et moi qui ai une maison sur le quai !

ISIDORE.

Et j'allai immédiatement au café du Commerce : il n'y avait personne ; mais j'adressai une lettre à tous les habitués, pour leur défendre de s'opposer au début de ma protégée, s'ils ne veulent avoir affaire à moi.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Malheureux !.. mais ils sont furieux, ils vont venir ! (*Il remonte.*)

ISIDORE.

Je l'espère bien !.. Ah ! nous allons nous amuser !.. le bruit, le tapage, c'est la vie ! je m'engourdissais déjà ici... Je vais leur faire danser une Polka inconnue dans ces contrées, et pour laquelle j'ai un brevet d'invention.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je vous le défends, monsieur !..

ISIDORE.

Et sous quel prétexte, s'il vous plaît ?

* De la Pierre Meulière, Isidore, le garde champêtre au fond.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous commettre pour une saltimbanque, vous qui allez avoir l'honneur de m'appartenir.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse mademoiselle Pauline!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est précisément pour ça que je vous interdis... Ventre de biche! savez-vous à qui vous avez affaire?

ISIDORE.

Très bien!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur! je vous déclare que la moutarde me monte.

ISIDORE.

Laissez-lui faire son ascension, je desire jouir de ce spectacle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! c'est trop fort! dire cela à un homme qui a terrassé un Prussien!! Mais vous êtes un chenapan, un...

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... puisque j'épouse votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Un vaurien! un homme sans mœurs!..

ISIDORE.

Tout ce que vous voudrez... je respecte votre âge et toutes les bêtises qui en font l'ornement...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il m'insulte, il me provoque, moi!

ISIDORE.

Qu'est-ce que cela vous fait, puisque j'épouse votre fille! (*A part.*) Je le tiens! (*Bruit au dehors.*)

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Bon! voilà les autres!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HABITANTS DE LA VILLE.

CHOEUR.

AIR : *J'aime le tapage.* (*Loïsa Puget.*)

Ah! c'est une horreur! c'est une affreuse impertinence!
Il nous faut,
Au plus tôt,
Obtenir vengeance.
La justice doit, en punissant cette insolence,
Nous venger (*bis*)
De cet étranger. *

* Isidore, de la Pierre Meulière; les autres à droite, et au fond.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *au milieu.*

Messieurs ! j'en fais mon affaire. M. le maire sera instruit de votre démarche, et je vous réponds que justice sera faite.

ISIDORE, *qui a pris une chaise, s'agenouille dessus en s'appuyant sur le dossier comme s'il allait faire un discours.*

M. de la Pierre Meulière n'a pas mes pouvoirs ; je vous prie de me prêter vos oreilles : elles sont assez longues pour que cela ne vous prive pas...

TOUS, *à droite.*

Ah ! méchant Parisien !

(*Ils courent sur Isidore, qui monte rapidement, fait le tour par le fond, passe à droite après avoir fait tomber deux individus ; grande rumeur. De la Pierre Meulière contient la foule.*)

Ils courent audevant d'Isidore, qui passe à droite, derrière la table.

ISIDORE.

Vous voulez ma tête ? eh bien ! venez la prendre. (*Il monte sur le fauteuil du bureau, met un pied sur le bureau même ; les autres se sont groupés à gauche. — Isidore saisit un livre.*) Un code ! Au nom de la loi sur les attroupements, je vous ordonne de vous évaporer. (*Rumeurs.*) Non ? Apprêtez... armes

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *au milieu.*

Isidore, descendez ! la voix de votre beau-père vous y convie.

ISIDORE.

Deuxième sommation !

TOUS.

C'est trop fort ! (*De la Pierre Meulière les contient.*)

ISIDORE.

Non ? Amorcez ! joue !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Isidore ! descendez ! la voix...

ISIDORE.

Troisième sommation ! Feu ! (*Il leur jette le livre.*)

TOUS.

C'en est trop ! A l'assaut ! à l'assaut ! (*Mêlée générale autour de la table.*)

ISIDORE, *toujours sur la table et lisant le titre du dossier.*

Arrêtés municipaux ! (*Il les leur jette à la tête. — Cris.*) Archives de l'état-civil ! ça vous revient de droit. (*Il les leur jette.*)

TOUS.

C'est affreux !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, votre conduite est indécente ! (*On s'élance vers Isidore, qui combat avec les papiers ; après quoi, il descend et passe à gauche, tandis que le chœur se place à droite, en lui renvoyant les dossiers.*)

ISIDORE.

Vingt contre un!... accepté! mais il me faudrait un bon blockhaus!.. Je tiens mon blockhaus! (*Il saisit de la Pierre Meulière et s'abrite derrière lui.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *se débattant.*

Monsieur, je vous interdis cette comparaison, qui me blesse. (*Il reçoit tous les projectiles lancés contre Isidore.*)

ISIDORE.

Habitants de Briare, je vous présente mon beau-père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Messieurs, je reçois tout! vous m'assassinez!

ISIDORE.

Allez toujours, le retranchement est solide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Arrêtez! je suis exterminé.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *s'échappant.*

Ah! scélérat!... je vais chercher des armes. (*Il sort par le troisième plan à droite.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAMBERT, *qui porte son paletot marron sur le bras.* *

LAMBERT, *venant du fond.*

Une dispute! une rixe!... Et quel est, messieurs, l'auteur d'une pareille esclandre?

TOUS, *indiquant Isidore.*

Le voilà, le voilà!

ISIDORE, *à part.*

La redingote marron! Ah! la farce est bonne! (*Reconnaissant Lambert.*) Je ne me trompe pas, c'est Lambert!
(*Il chante sur l'air: Sonnez cors et musettes, de la Dame blanche.*)

Honneur (*bis*) à mon ami Lamber-re!
Honneur (*bis*) à mon ami Lambert! bzimm! bzimm!!

LAMBERT.

Mais, monsieur, je ne sais qui vous êtes. (*A part.*) Peste soit de la reconnaissance.

TOUS.

Justice, monsieur le maire!

ISIDORE, *stupéfait et vivement.*

Maire... quoi, maire! qui, maire? Toi, maire?

* Isidore, Lambert, le garde champêtre au deuxième plan; chœur à droite.

LAMBERT.

Moi-même, monsieur.

ISIDORE.

Et l'on ne m'en prévient pas... Attends un petit instant que je rie! (*Il s'assied à gauche, et rit à gorge déployée.*)

LAMBERT.

Monsieur !...

ISIDORE, *se levant et saluant avec gravité.*

Monsieur le maire, voulez-vous avoir la bonté de mettre votre écharpe ? Que je te voie dedans... (*Riant*) et je meurs satisfait !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'abord hors de vue, arrivant par la droite.* *

Où est-il ?.. Où est-il ?.. Il faut que je l'extermine. (*Il a des fleurets à la main.*)

LAMBERT, *à de la Pierre Meulière.*

Vous battre !.. y songez-vous, un homme de votre âge ?

ISIDORE.

Imprudent beau-père, vous allez crever un œil à l'autorité !

LAMBERT.

Oui, je veux le larder comme un bœuf à la mode. (*Il agite ses fleurets en les frottant l'un contre l'autre comme s'il les repassait.*)

LAMBERT, *arrêtant Isidore.*

Monsieur, vous avez manqué à un de nos plus honorables citoyens, vous lui devez des excuses.

ISIDORE.

A ce vieillard désagréable ? Jamais !

DE LA PIERRE MEULIERE.

Ventrebleu !

TOUS.

En prison !

ISIDORE.

Ah ! voilà le genre de farces que nous faisons actuellement ? Je préfère l'ancien.

LAMBERT, *très froidement.*

Garde champêtre, emmenez Monsieur. (*Le garde champêtre et un autre individu saisissent Isidore.*)

ISIDORE, *chantant sur l'air de la Parisienne.* •

En avant, marchons,
Ti pan pan, boum ! boum !
Qu'on me mène au supplice
Par ordre de l'adjoint !
Ouint !

LAMBERT, *indiquant la gauche.*

La fenêtre de cette chambre a de bons barreaux... emmenez Monsieur.

* Isidore, Lambert, de la Pierre Meulière ; chœur au fond, un peu à droite.

CHOEUR.

AIR : *De Wallace.*

Oui, nous aurons justice
De ce désordre affreux !
Il faut que l'on punisse
Un tour si scandaleux !
Vite en prison, ce malheureux !

(Isidore crie et résiste ; on l'emporte les pieds devant dans la chambre à gauche ; le chœur sort par le fond et disparaît à droite, ainsi que le garde champêtre, qui a fermé la porte à deux tours, en laissant la clé dans la serrure.)

SCÈNE XV.

LAMBERT, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Mon ami, vous avez donné satisfaction à vos administrés. Laissez-moi entrer là dedans que j'aie raison de ce jeune drôle qui ne respecte rien...

LAMBERT.

Vous n'y pensez pas..!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *s'animant.*

Quand on m'insulte, moi, je ne connais rien... Je massacre les gens... tout bonnement.

LAMBERT.

Allons!

DE LA PIERRRE MEULIÈRE.

Je les massacre... on me connaît! Ah! mille bombes! ça va faire un duel, monsieur... terrible... celui de Jarnac et de la Châtaigneraie ; celui d'Enée et de Turnus n'étaient que des gamineries auprès de ce qui va se passer dans Briare.

LAMBERT.

Voyez dans quelle agitation vous voilà ! cela n'a pas de bon sens.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'un air piteux.*

Lambert, je me dois à moi-même de massacrer ce galopin! Songez donc, qu'en 1815, j'ai désarmé un Prussien... Je vous prie de considérer ce fait...

LAMBERT.

Je sais.

DB LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous savez... vous savez... Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai failli avoir la croix, monsieur.

LAMBERT.

Vraiment?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Historique, monsieur... L'empereur, en passant une revue des volontaires, a décoré le jeune homme qui était à côté de moi dans le rang... Il ne s'en est fallu que de 18 pouces, j'avais la croix!... Voilà pourquoi mon sang bout! ma tête s'exalte!...

LAMBERT, *à part.*

Pauvre homme!... Allons, il n'y a que ce moyen de le calmer... (*Haut.*) Ne vous sentez-vous pas indisposé?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Contre lui?... Enormément!

LAMBERT, *haut.*

Vous avez la face colorée!..

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colorée... c'est possible; j'ai très chaud.

LAMBERT, *lui prenant la main.*

Le pouls rigide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Rigide!.. De quoi est-ce signe?

LAMBERT.

L'œil injecté.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Injecté... lequel?

LAMBERT.

Les deux, parbleu!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Les deux? Parbleu... de quoi est-ce signe?

LAMBERT.

Il vous faut du repos, du calme, de la tranquillité... ou ma foi, vous êtes menacé...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec crainte.*

De sangsues?

LAMBERT.

D'apoplexie!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! grand Dieu! Et moi qui dois me battre! (*Furieux, allant à la porte de gauche.*) Vois-tu, petit cuistre, dans quel état tu me mets? * J'ai l'œil injecté... drôle que tu es! j'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie... Tu ne périras que de ma main!

LAMBERT, *lui prenant le bras.*

Du calme, ou vous êtes mort!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *effrayé.*

Oh!... j'en ai. *(D'un air très posé et souriant.)* J'ai l'œil injecté

* De la Pierre Meulière, Lambert.

drôle que tu es! j'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie? Tu ne périras que de ma main...

LAMBERT.

Revenez à d'autres sentiments, songez à votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille... malheureuse victime!.. car il va être mon gendre, le scélérat, voilà ce que vous ne savez pas.

LAMBERT, *vivement et désolé.*

Comment! il serait vrai?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Une affaire superbe!.. j'y gagne 100,000 francs... c'est ce qui me désole.

LAMBERT.

Et vous consentez à donner votre fille à Isidore?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement avec force.*

Jamais! puis-je nommer mon gendre un homme qui m'a insulté?

LAMBERT, *avec joie.*

Vous la lui refusez donc?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Non!... Il y a un dédit... J'y perdrais 100,000 francs; vous voyez bien que je ne peux pas.

LAMBERT, *tristement.*

Alors, vous la lui donnez?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec force.*

Non!

LAMBERT.

Vous espérez donc que M. Derbigny vous proposera de rompre?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Lui!.. je le connais... c'est un avare; s'il devine mon embarras, il fera comme moi... il gardera tout. Voilà pourquoi ce duel m'arrange; et comme je suis sûr de mon coup... (*Il agite son fleuret.*)

LAMBERT.

Et si vous alliez succomber?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *frappé de frayeur.*

Quelle affreuse perspective, monsieur! qui est-ce qui me trouverait un gendre?

LAMBERT.

Ah! quant à cela, la charmante mademoiselle Pauline...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Trouverait un mari, oui, mais ce ne serait pas un gendre pour moi; car où il n'y a pas de beau-père, le gendre devient aussi chimérique que les licornes .. et les aigles à deux têtes dont les Autrichiens ont doté l'histoire naturelle. — Non, monsieur Lambert, toutes ces considérations me décident, je ne me battrai pas!

LAMBERT.

Enfin vous voilà raisonnable!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je pars pour Hochepot incontinent!.. Faites-moi le plaisir de faire atteler la carriole. Je crois que je vais être indisposé.

LAMBERT, *vivement et avec joie.*

A l'instant, monsieur, à l'instant...

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVI.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *puis* ISIDORE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'en échappe d'une belle !.. Il est très instruit, ce Lambert : certes je ne suis pas un capon , je ne crains pas d'aller sur le terrain... Mais une apoplexie !... Non ! non !... les armes ne sont pas égales, j'aime mieux que ce polisson reçoive une leçon purement judiciaire. Jusqu'à mon départ, je me fais son geôlier, son cerbère ! S'il veut s'échapper, il faudra qu'il me passe sur le corps. (*Il se promène devant la chambre où est Isidore, son fleuret à la main.*)

ISIDORE, *à un œil de bœuf audessus de la porte à gauche.*

J'en suis incapable !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *l'apercevant, jetant un cri de surprise.*

Ah !

ISIDORE.

Monsieur de la Pierre Meulière, j'ai un service à vous demander : j'ai à sortir, je vous prie de m'ouvrir la porte.

LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment ! vous avez à sortir ; mais cette prétention est exorbitante de la part d'un détenu !

ISIDORE.

Elle est plus naturelle que de la part de tout autre. Monsieur de la Pierre Meulière : j'ai affaire pour une heure! Ouvrez-moi la porte pour l'amour de Dieu !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cessez d'employer des romances pour me corrompre.

ISIDORE.

Une heure, une simple heure; soyez clément ! Si j'ai eu quelques torts, je les oublie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'un air scandalisé.*

Comment ! quelques torts?

ISIDORE.

Je les oublie, imitez ce noble exemple ! J'ai peut-être dit que vous étiez une ganache, je vous en fais mes excuses.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Vous ne l'avez pas dit, monsieur, je ne l'aurais pas souffert.

ISIDORE.

Tant mieux, je croyais l'avoir dit ; je vous ai peut-être qualifié de vieil imbécile, c'est vrai ; je retire mon mot et j'en suis fâché !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Mais vous ne l'avez pas dit, sacrebleu ! vous n'auriez pas survécu à cette parole, monsieur ! (*A part.*) Ah ! si je n'avais pas les yeux injectés.

ISIDORE.

Eh bien ! puisque vous êtes inflexible, vous devenez responsable de tout ce qui va se passer de désastreux dans cette maison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quoi donc ?

ISIDORE.

Malheur sur vous ! je vais me pendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Je suis parfaitement tranquille.

ISIDORE.

Je vais me pendre !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Faites ! Faites ! Faites !

ISIDORE.

Au cou de mademoiselle Pauline.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, je vous prie de choisir un autre clou. (*Élevant la voix*). Je vous ordonne de choisir un autre clou !

ISIDORE.

Justement la voilà ! (*Il disparaît.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *criant.*

Arrêtez ! Ma fille ne l'écoute pas. C'est qu'il le ferait comme il le dit.

ISIDORE, *dans la chambre.*

Ah ! mademoiselle ! (*Imitant la voix de Pauline.*) Monsieur ! je vous prie de vous modérer.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille, égratigne-le ! Mets-le en loques.

ISIDORE, *imitant la voix de Pauline.*

Papa !.. papa ! viens à mon secours.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *marchant d'un air agité.*

Dire que j'ai les yeux injectés... et que la moindre émotion...

ISIDORE, *voix de femme.*

Papa ! papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'y vais, ma fille, j'y vais ! (*Il ouvre la porte.*) Ah ! misérable !

ISIDORE, *à quatre pattes, passant entre les jambes de la Pierre Meulière.*

Ne vous dérangez pas.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec surprise.*

Ah ! (*Isidore se relève vivement et pousse la Pierre Meulière dans la chambre et ferme la porte*) il me met dedans.

ISIDORE, *gaiement.*

Et moi dehors... ça fait compensation.

SCÈNE XVII.

LA PIERRE MEULIÈRE, *enfermé;* ISIDORE, PAULINE.

PAULINE, *venant du fond, à droite.*

Mon Dieu ! quels sont ces cris? qu'y a-t-il donc ?

ISIDORE, *riant.*

Une farce que je fais à votre respectable père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *frappant à la porte.*

Scélérat, qu'avez-vous fait de ma fille ?

PAULINE.

Je suis là, papa !...

ISIDORE, *imitant la voix de Pauline.*

Elle est là, papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-il possible ? Attends, coquin, attends ! je vais monter.

ISIDORE, *à Pauline, très vite.*

Un mot ! vous tenez toujours à ne pas m'épouser ?

PAULINE.

Mais...

ISIDORE.

Bon, c'est entendu ! vous préférez Lambert?

PAULINE.

Pourquoi supposez-vous ?...

ISIDORE, *affirmativement.*

Vous l'aimez ! et vous faites bien ; Lambert est un homme fait, il a fini ses farces lui, moi je les commence... et je ne suis pas au bout.

PAULINE.

Mais jamais mon père ne consentira...

ISIDORE.

C'est mon affaire ; je l'ai mis en cage, il ne sortira que pour chanter l'air que je voudrai...

PAULINE, *avec joie.*

Ah ! monsieur Isidore, que vous êtes aimable !

ISIDORE, *l'embrassant.*

Je savais bien moi que je vous forcerais de m'aimer.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DERBIGNY, *au fond*, LAMBERT, *paraissant à droite;* DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à l'œil de bœuf, brandissant son fleuret.*

DERBIGNY, *voyant Isidore embrasser Pauline.*

Ah! bravo!

LAMBERT.

Que vois-je?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à l'œil de bœuf.*

Grand Dieu! mords-le ma fille, mords-le!

PAULINE, *à Isidore.*

Que faites-vous?

LAMBERT, *avec reproche.*

Ah! Pauline!..,

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Lambert, mon ami, étendez votre écharpe sur ma fille, avec qui monsieur se permet des libertés... plus que gallicanes. *

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Que diable faites-vous là haut?... J'ai été chez le notaire...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis en état d'incarcération... Ouvrez-moi, que je vous déclare en face que votre fils est un malheureux. (*Il disparaît.*)

ISIDORE.

Avec plaisir, monsieur! (*Il ouvre la porte.*)

PAULINE.

Que fait-il?

DERBIGNY.

De la Pierre Meulière a-t-il perdu la tête?

LAMBERT.

Non, monsieur; vous ignorez, qu'en votre absence, votre fils...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *entrant vivement.*

Votre fils a bouleversé la ville de Briare... Grâce à lui, j'ai reçu la plus étonnante collection de dossiers qui soit jamais tombée sur le dos d'un huissier!

DERBIGNY, *confondu et d'un ton de reproche à Isidore.*

Est-il possible? **

ISIDORE.

Oui, papa! ce qui fait que monsieur m'a provoqué... et que nous allons nous couper la gorge le plus tôt possible. Grisier m'a montré un coup, je vais l'essayer.

* De la Pierre Meulière à l'œil de bœuf; Derbigny au second plan; Isidore au premier plan, à gauche; Pauline, Lambert.

** Isidore, Derbigny, de la Pierre Meulière, Pauline, Lambert.

DERBIGNY.

Sur ton beau-père?

ISIDORE.

Pas le moins du monde, j'épouse mademoiselle Pauline, puisque cela paraît vous arranger; mais monsieur ne sera jamais mon beau-père.

TOUS.

Comment!

ISIDORE.

Je me suis promis de le détruire avant la célébration... C'est mon idée.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sacrebleu, Lambert, il me moleste!

ISIDORE.

A moins qu'il ne renonce à cette union de son vivant!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *menaçant.*

Monsieur! je suis un ancien volontaire. J'ai fait mes preuves, je vous prouverai, qu'en 1815, je suis tombé sur mon...

ISIDORE.

Prussien... je sais... marchons!

DERBIGNY.

Mais, malheureux, ton avenir est compromis!

ISIDORE.

Ne craignez rien, j'ai arrangé l'affaire avec mademoiselle Pauline: je lui ai trouvé un mari, un homme qu'elle aime. *

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sans mon aveu, c'est impossible!

DERBIGNY.

C'est trop fort!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec éclat.*

Monsieur en a menti! n'est-ce pas, ma fille?

PAULINE, *ingénument.*

Non, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Oh! j'étouffe! (*Il chancelle et va tomber du côté de Lambert, qui le reçoit sur son bras et le remet tout debout.*)

LAMBERT.

Calmez-vous, ou je ne réponds pas... **

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis calme, Lambert, je suis calme... Je souris, regardez... (*A Isidore, d'une voix très caressante.*) Mon jeune ami, quel est donc l'insolent qui a osé se faire aimer de ma fille?

ISIDORE, *présentant Lambert.*

Le voilà.

* Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Pauline, Lambert.

** Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Lambert, Pauline.

DERBIGNY *et* DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que dit-il?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec force.*

Vous, Lambert! et à mon insu?

LAMBERT, *à de la Pierre Meulière.*

Monsieur, serais-je assez malheureux pour que mes espérances fussent accueillies avec colère?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colère!... non! Ah! diable non! voyez, je ris.

PAULINE, *avec joie.*

Mon père!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'avais rêvé pour gendre un avocat; quand on a des procès, c'est plus commode qu'un médecin.

PAULINE.

Oui, mais quand on est malade, ça l'est bien moins...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est juste... Lambert... tâtez-moi le pouls... Je suis calme, n'est-ce pas?

LAMBERT, *lui tâtant le pouls.*

Très calme.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille est à vous.

LAMBERT, *avec joie.*

Ah! monsieur!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à Isidore.*

Jeune homme, votre main!

ISIDORE, *avec joie.*

Ah! bravo!... Pauline me garde son amitié; la municipalité me serre la main; M. de la Pierre Meulière me pardonne, papa aussi...

DERBIGNY.

Du tout, je n'oublie pas ainsi!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à Derbigny.* *

Voyons, mon ami, soyez indulgent, je vous assure que c'est nécessaire à la santé.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Son âge l'excuse, je crois;
Auprès de vous qu'il rentre en grâce,
Car on n'est jeune qu'une fois :
Il faut que jeunesse se passe.
La folie, hélas ! n'a qu'un temps,
Et nous avons beau nous débattre,
On n'a pas deux fois vingt-deux ans,

* Derbigny, de la Pierre Meulière, Isidore, Lambert, Pauline.

(*De la Pierre Meulière fait passer Isidore auprès de Derbigny.*)

ISIDORE, *gaiement à son père.*

A moins qu'on n'en ait quarant'-quatre.

DERBIGNY, *riant malgré lui.*

Le moyen de résister à ce garnement là.

ISIDORE.

C'est pardonné!... J'en étais sûr!

DERBIGNY.

Mais, au moins, quand changeras-tu?

ISIDORE.

Dès que je n'aurai plus de monnaie; (*avec sentiment comique, en serrant la main de Derbigny*) et j'espère que vous ne m'en laisserez jamais manquer!...

TOUS.

AIR : *O ciel! quelle aventure!* (*Un Monsieur et une Dame.*)

Quel avenir superbe !
Le sort protégera
Notre docteur en herbe,
Qui bientôt fleurira.

ISIDORE, *au public.*

Sur ce terrain de la goguette,
On met d'côté la question d'art,
Et si la pièc' n'est pas *chouette,*
Fait's que l'succès soit *chicandart.*

ENSEMBLE.

Quel avenir superbe ! etc.

FIN.

POISSY. — Imprimerie de G. OLIVIER.

LE 24 FÉVRIER,

SCÈNE DRAMATIQUE

EN VERS,

PAR MM. PAUL FÉVAL ET P. ZACCONE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 MARS 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

SIMON, jeune ouvrier blessé .... M. MONTDIDIER.
LA FRANCE .... Mlle SARAH-FÉLIX. (Sœur de Rachel
PEUPLE.

Un cachot, derrière un corps de garde. — Lit de camp. — Petite fenêtre grillée donnant sur le corps de garde occupé par les soldats. — 24 février au matin.

Simon, blessé de l'hôtel des Capucines, prisonnier, est couché sur le lit de camp. Il a le costume des combattants, et un mouchoir sanglant lui entoure le front.— Il dort et s'éveille au lever du rideau.

SIMON.

.....Des songes enivrants, — illusion amère ! —
M'apportaient, cette nuit, l'image de ma mère....
Tous les êtres que j'aime ont bercé mon sommeil.
Mais je les cherche en vain, hélas ! à mon réveil !...
Pauvre mère ! malgré ses pleurs et ses prières,
Je suis parti, j'ai pris mes armes meurtrières,
J'ai voulu me mêler au flot toujours croissant,
Et faire à mon pays l'offrande de mon sang.
Je suis tombé... Là-bas, tout citoyen qui tombe
Mesure de son corps la place de sa tombe...
Ma mère !... Et je mourrai sans que sa douce voix
M'ait appelé : « Mon fils ! » pour la dernière fois...

Quel étrange destin ! La ville souveraine
Semblait avoir conquis sa couronne de reine,

Et ce grand peuple, fier de sa fraternité,
Savourait à longs traits sa jeune liberté.
Tout était joie, espoir, triomphe!...—Un bruit sinistre
Éclate tout à coup sous l'hôtel du ministre ;
Le plomb siffle ; tout tombe ; enfants, femmes, vieillards,
Égarés et tremblants fuient sur les boulevards,
Et bientôt on ne voit à cette place vide
Que le hautain profil de l'hôtel homicide...
Alors, une clameur, faite de mille cris,
Naît, s'enfle, et monte au cœur de notre grand Paris :
Vengeance! —On a compté le nombre des victimes.
L'enfant s'arme et grandit.—Colère, ardeurs sublimes!
—Le vieillard se redresse, et devant les bourreaux
A surgi tout à coup un peuple de héros!...

Je venais de tomber. Ma paupière voilée
Déjà ne voyait plus la hideuse mêlée ;
Mon front touchait le sol, morne, sombre, pensif...
Lorsque je m'éveillai, je m'éveillai captif!...

Captif!... Je renaissais, le cœur plein de courage,
M'épuisant en longs cris d'impuissance et de rage,
Et mordant les liens qui déchiraient mes bras...
Je demandais une arme et je n'en trouvais pas!...

Oh! que s'est-il passé dans ces heures si lentes?

Paris est-il vainqueur?... à nos portes sanglantes
Le soldat ennemi veille-t-il? Et chez nous
N'a-t-on pas insulté nos mères à genoux?
Le peuple qui combat n'accepte point de trêve :
Nos frères sont-ils morts?

Peut-être était-ce un rêve...
Pendant qu'ils m'entraînaient, de funèbres éclairs
Sillonnaient par instants les boulevards déserts...
Je regardais. Je vis à travers la nuit sombre
La haute barricade apparaître dans l'ombre...
Une, — puis deux, — puis trois...

Avec explosion.

Des milliers de remparts
Qui du sol jaillissaient, armés, de toutes parts.
Les pavés se mouvaient, la colère publique
Aux pierres commandait comme la lyre antique...
Et derrière, aux reflets des rapides lueurs,
Les rangs silencieux de nos frères vengeurs...

Ah! ce pouvoir était lâche, menteur, impie :
Ses forfaits, entassés, il faut qu'il les expie.
De la liberté sainte enfin le jour a lui!
Les esclaves d'hier sont les rois d'aujourd'hui...

Il se presse le front.

Mais que dis-je! c'est moi qui suis fou! Leurs colères

Ont éprouvé déjà les forces populaires...
Le peuple fait horreur à ceux qui l'ont trahi...
Ils sont maîtres encor de Paris envahi,
Et poussés par la peur, à deux pas de l'abîme,
Ils n'hésiteront pas devant un nouveau crime.

Bruit de fusillade. Il se lève.

Ah! je l'avais bien dit!... je veux!... dernier effort...
Une arme!... Quel silence!... un silence de mort!...
Mais le feu recommence... on égorge nos frères...

MARSEILLAISE DANS LA COULISSE.

Ils meurent en chantant leurs hymnes populaires,
Les chants de nos aïeux...

Il écoute.

Qui sait?... Ils ont vaincu
Peut-être, et de terreur ce vieillard éperdu
Devant leur grand courroux fuit et de son front pâle
Voit tomber en débris sa couronne royale.
Si je pouvais savoir... redoublant mes efforts,
Si je pouvais saisir un seul cri du dehors!...
Les murs sont sourds... j'étouffe... un glacial silence
Répond seul à mes cris... ô malheur! ô démence!

Il hésite.

Mon geôlier répondra, du moins... Je n'ose plus!

Il avance.—Il demande et écoute la réponse du dehors.

N'importe! il faut savoir... Que dit-il? ah! vaincus!..

Il tombe à genoux.

STROPHES

I

Nous étions un peuple de frères,
Résigné, courageux et fort,
Nous combattions comme nos pères
Au vieux cri de victoire ou mort...

La trahison qui nous décime
Ne nous a jamais vus pâlir ;
Les bourreaux craignent la victime
Qui sait si bien vivre et mourir...

Ce que nous voulions tous, c'était la République,
Écartant à la fois de son geste tragique,
Esclaves et rois détrônés ;
C'était la France, enfin, tranquille dans sa gloire,
Scellant par le pardon sa sublime victoire,
Aux yeux des peuples étonnés.

II

Ce que nous voulions tous, c'était la République,

La fille de la Paix, la vierge symbolique
Au front calme, à l'œil radieux,
La belle vision, douce, fière, sereine,
Amenant la Concorde et la Liberté reine,
La liberté qui vient des cieux !

III

Oh ! c'était la Justice, et c'était la Clémence !
Nous voulions relever par un bienfait immense,
Les déshérités d'ici-bas ;
Nous voulions arrêter d'un bras ferme et propice
Le monde, trébuchant au bord du précipice,
Dès long temps creusé sous ses pas...

Nous voulions... mais qu'importe ! on nous a vaincus... [Rage !...
Et moi, je suis là, seul ! — qui parle de courage !
Celui qui tombe est lâche, et nous n'avons rien fait !...
Nous mourons, écrasés, sous leur dernier forfait !...
Il faut se relever...

Il fait un effort.

Pour combattre !... oh ! peut-être !...
Si je pouvais, mon Dieu ! briser cette fenêtre !...

Il secoue les barreaux avec frénésie ; puis il s'arrête, regarde et recule épouvanté.

Nos frères!... Ils sont morts!... Des cadavres!... O ciel!
Tu n'es pas un vain nom! Et l'œil de l'Éternel
Ne peut pas se voiler devant ce noir abîme
Où l'aveugle bourreau fait tomber sa victime!...

Il se laisse tomber.

Ce sont eux!... Les soldats!... oh! je les attendrai
Sans crainte.

Il se relève.

Le front haut, en face. — Je saurai
Braver, ferme et debout, le fer qu'on me destine,
Et je mourrai, les bras croisés sur ma poitrine!

On entend un grand fracas au dehors, tambours, etc. Il se pose, les bras croisés, en face de la fenêtre, comme pour recevoir le coup mortel. — Changement à vue. — La scène représente un coude de rue avec une barricade et un drapeau. — Foule qui chante un couplet du chant du départ. — Au milieu de la foule une femme paraît en costume antique, avec un casque. Elle est appuyée sur une lance et chante :

CANTATE.

LA RÉPUBLIQUE.

La France a dompté ses tyrans,
La France est libre et le proclame.
Un long cri sorti de notre âme

De nos guerriers serre les rangs.
Le peuple combattant se raille
Du fer, du plomb, de la mitraille;
Le peuple combattant est fort,
Il court où son destin l'appelle.
La victoire sourit plus belle
A qui vit de plus près la mort.

REFRAIN.

En avant! en avant! soldats de la patrie,
Marchez dans le sentier ouvert par nos aïeux,
Et que vos chants victorieux
Apportent le réveil à l'Europe endormie.

L'univers a les yeux sur nous;
Dresse ton front, peuple de braves,
Relève ce troupeau d'esclaves
Qui servent les rois à genoux.
De l'un à l'autre bout du monde,
Pour proclamer l'ère féconde,
France, il faut ta puissante voix ;
Il faut que ton drapeau rallie,
Du froid Caucase à l'Italie,
Tous les peuples vainqueurs des Rois.

En avant, etc.

O France ! ô mère des héros!
En inscrivant cette victoire
Aux pages de ta grande histoire,
Efface le nom des bourreaux.
Oubli, pardon, plus de colère!
Chez nous le glaive populaire
A punir ne s'abaisse plus :
Et notre jeune République
A pris pour devise héroïque
Gloire aux vainqueurs! paix aux vaincus.

REFRAIN.

En avant ! en avant ! soldats de la patrie,
Marchez dans le sentier ouvert par vos aïeux,
Et que vos chants victorieux
Apportent le réveil à l'Europe endormie!

SIMON, *prenant un drapeau.*

Si la France jamais sur un champ de bataille
Avait besoin de ses enfants...
Elle nous enverrait affronter la mitraille
Et nous bénirait triomphants ;
Mais la France, noble avant-garde,
A fermé les cœurs au courroux,

Et si l'Europe nous regarde,
C'est pour répéter avec nous :
La république nous appelle,
Sachons vaincre, sachons périr !
Nous voulons tous vivre pour elle!
Pour elle nous saurons mourir.

(*Tableau, la toile tombe.*)

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

6

HABIT, VESTE ET CULOTTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR MM. VARIN ET BOYER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE MONTANSIER, LE 19 FÉVRIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PITHIVIERS, marchand de comestibles.....	MM.	AMANT.
SAVOUREUX, son commis...............		RAVEL.
FLAMBART, professeur de boxe..........		GRASSOT.
PAILLETTE, costumier.................		KALKAIRE.
UN TRAITEUR.........................		MASSON.
GODILLON, garcon costumier............		LEMEUNIER.
MARIETTE, fille de Pithiviers............	Mlles	PAULINE.
ASPASIE, sage-femme..................		JULIETTE PELLETIER.
URSULE, jeune ouvrière.................		ALINE DUVAL.
LA BAVAROISE, cuisinière de Pithiviers...		LAGIER.
UN GARCON TRAITEUR................		CHÉRI.
DEUX CONTROLEURS.		
ACHETEURS, MASQUES, etc		

La scène est à Paris.

ACTE I.

La boutique d'un marchand de comestibles, avec tout ses accesoires ; fond vitré avec une porte d'entrée : deux portes latérales : comptoir à droite de l'acteur. Chaises, etc.

SCENE I.

MARIETTE, ACHETEURS, *puis* LA BAVAROISE. (*Au lever du rideau, Mariette est au comptoir, et distribue des comestibles à divers acheteurs.*)

CHOEUR DES ACHETEURS.

AIR : *Vivent les batailles !* (Duc d'Olonne.)

L' matin la bombance,
Et le soir le bal,
Ainsi l'on commence
Gaîment l' carnaval.

MARIETTE, *à part.*

Ils vont au bal... ah ! Dieu, qu'ils sont heureux !
Malgré papa, j'espère faire comme eux !

REPRISE DU CHOEUR.

L' matin la bombance.

Les acheteurs sortent.

LA BAVAROISE.

Vous m'avez appelée, mamzelle ? *

MARIETTE.

Arrivez donc, la Bavaroise... voilà trois fois que je vous appelle !

LA BAVAROISE.

Non, mamzelle... quatre fois.

MARIETTE.

Eh bien ! raison de plus pour venir.

LA BAVAROISE.

C'est que M. Pithivers, vot' père, m'appelait aussi... donne-moi la crême, va me chercher les échalottes... je ne sais pas ce qu'il fricotte !... mais il est bien ahuri... et monsieur Savoureux vot' futur, qui goûtait mon bouillon, et qui me prenait la taille.

MARIETTE.

Ah ! monsieur Savoureux se permettait !

LA BAVAROISE.

Vous savez, c'est un tatillon, on dirait qu'il est déja le maître

* Mariette, la Bavaroise.

ici, et je suis étonnée que vous épousiez un pareil saugrenu!...

MARIETTE.

C'est vrai!... pour saugrenu, il l'est!... mais, que veux-tu ? celui-la ou un autre.

Air ; *Restez, restez, troupe jolie.*

Car enfin je n'aime personne.
J'ai fait c' que j'ai pu. J' n'ai rien là !

LA BAVAROISE.

Attendez que votre heure sonne...
Avec un époux ça viendra ! (*bis.*)
Le mariage, faut qu'on l'avoue,
Nous frappe au cœur : le feu s'y met,
Car un' jeun' fill' c'est d' l'amadoue,
Et le mari, c'est un briquet!
Oui, la jeun' fill' c'est d' l'amadoue,
Et le mari, c'est un briquet...
Quitte ensuite à changer d' briquet!

MARIETTE.

Je ne tiens pas à Savoureux, mais papa désire l'associer à son établissement... il trouve qu'il a des dispositions... et qu'il mord assez aux comestibles...

LA BAVAROISE.

Il n'y mord que trop!

MARIETTE.

Ensuite des raisons de fortune...

LA BAVAROISE.

Il est donc riche?

MARIETTE.

Pas encore!... mais il a un oncle en Bretagne, qui lui a promis une somme.

LA BAVAROISE.

Et vous le prenez pour son argent.

MARIETTE.

Puisque je n'aime personne!... Du moins, une fois mariée, je pourrai aller au bal... ma seule passion.

LA BAVAROISE.

Oh! moi, pour une polka je me passerais de nourriture. (*A part.*) Aussi ce soir, quand ils seront tous couchés!...

MARIETTE.

Ce n'est mon père qui m'y mènerait... il déteste les bals ! (*Elle se remet au comptoir.*)

LA BAVAROISE.

Les parents voudraient supprimer les jambes... ils sont si arbitraires!

SAVOUREUX, *au dehors.*

Je vais le chercher, ne vous impatientez pas...

LA BAVAROISE.

Qu'est-ce qu'ils ont là-bas?

SCENE II.

LES MÊMES, SAVOUREUX. *

SAVOUREUX, *sans voir Mariette.*

Du poivre long!... vite, la bonne, ou est le poivre long!

LA BAVAROISE.

Allons bon! vous v'là encore?

SAVOUREUX.

Comment vous v'là encore!... Je vous demande du poivre long. Où est ce végétal?

LA BAVAROISE.

Pourquoi faire?

SAVOUREUX.

Ce n'est pas pour me mettre dans l'œil... c'est pour une idée du patron que je suis en train de faire cuire... c'est lui qui a les idées, et c'est moi qui les fais cuire... une combinaison entièrement neuve... une crême indienne... au piment... au poivre long!...

LA BAVAROISE.

Ça sera fort mauvais!

SAVOUREUX.

Tant mieux! ce n'est pas moi qui la mangerai... tant mieux! Ou est le poivre long?

LA BAVAROISE,

Est-ce que je sais moi?... Cherchez-le.

SAVOUREUX.**

Ah! quelle patience!... (*Il cherche, et mange en même temps.*) Dattes confites... ce n'est pas ça!... Pruneaux de Tours... nonettes de Reims...

LA BAVAROISE.

Vous allez tout dévorer!...

SAVOUREUX.

C'est pour m'exercer le palais, la Bavaroise. A propos, je ne vous ai jamais demandé ça... pourquoi donc qu'on t'appelle la Bavaroise?

LA BAVAROISE.

Dam!... parceque je suis naquis en Bavière!...

* Mariette, Savoureux, la Bavaroise.

** Mariette, la Bavaroise, Savoureux.

SAVOUREUX.

Ah ! tu es naquis ?... Dis donc, je suis enrhumé, j'aurais besoin d'en prendre une bavaroise. (*Il lui prend la taille.*)

LA BAVAROISE.

Eh bien ! vous entendez, mamzelle?

SAVOUREUX.

Bah ! vous étiez là, mamzelle Mariette?

MARIETTE.

Mais oui, je vous écoutais !...

SAVOREUX.

Ah ! je suis fâché que vous étiez là !... *

MARIETTE.

Vous êtes bien heureux vous, monsieur Savoureux, d'être amoureux de toutes les femmes !

SAVOUREUX.

Oh! pas de toutes !... Je n'en préfère qu'une... à preuve que nous allons allumer ensemble les torches de l'hymen !

MARIETTE.

Une fois mariés, vous me conduirez au bal, n'est-ce pas ?

SAVOUREUX.

Nous danserons sur la tête ! moi... pas vous !...

MARIETTE.

Au surplus, rien n'est fait encore... d'abord votre oncle de Bretagne ne donne pas de ses nouvelles.

SAVOUREUX.

Je partage votre impatience, mamzelle Mariette.

MARIETTE.

Mon impatience ? Je n'en ai aucune !

SAVOUREUX.

C'est égal, je la partage ! Mais, voyez-vous, mon oncle n'a pas son pareil dans les quatre parties... c'est un maniaque, un lunatique. Je le ménage parce qu'il est mon parent... Vous savez que je lui ai écrit touchant notre mariage ?

MARIETTE.

Papa aussi... et il n'a pas répondu, ce qui est très-malhonnête.

SAVOUREUX.

Vous n'êtes pas au bout, je gagerais qu'il va nous tomber ici un beau matin en costume de sauvage.

LA BAVAROISE.

Sauvage ?... avec des plumes sur la tête ?

* Mariette, Savoureux, la Bavaroise.

SAVOUREUX.

Non, sans plumes!..Avez-vous vu quelquefois des Bretons vêtus de leurs fripes nationales ?

MARIETTE.

Jamais.

SAVOUREUX.

Mon oncle n'en porte pas d'autres...Il se croit superbe avec ça... Mais le fait est qu'il a l'air d'un singe qui a des peines de cœur.

LA BAVAROISE.

Il doit être drôle !

SAVOUREUX.

Je le ménage parce qu'il est mon parent, mais il est affreux!... et c'est sous cette enveloppe cocasse qu'il a débarqué à Paris il y a dix-huit mois... Il venait censé pour me serrer dans ses bras... Mais son voyage avait un but plus élevé, c'était de voir la colonne... et autres monuments...Il comptait sur moi pour grimper avec lui, sur toutes les tours, sur toutes les plates-formes...et sans son costume, j'aurais peut-être accompli cette gymnastique... Mais je me suis dit : Voyons... si je sillonne les rues de Paris accollé à cette bête curieuse tous les gamins vont se ruer à nos trousses... Je suis peu jaloux des ovations populaires. . et pour échapper à cette gloire j'ai pris un moyen mixte.

MARIETTE.

Vous vous êtes caché ?

SAVOUREUX.

Non...

LA BAVAROISE.

Vous êtes parti pour Alger?..

SAVOUREUX.

Est-elle bête !.. je me suis donné une entorse !.. une fourberie de neveu !.. quinze jours de compresse et d'eau-de-vie camphrée... et la jambe roide comme un pieu sur une chaise... C'est un travail; mais mon oncle s'est promené tout seul !

MARIETTE.

Il s'est peut-être douté de la chose, et il peut vous en garder rancune...

SAVOUREUX.

Oh ! que non !.. En Bretagne on croit encore aux entorses !... Mon oncle s'appitoyait sur mes douleurs... après quoi il allait se montrer gratis dans tous Paris où il a obtenu un succès flatteur!.. les recettes des théâtres baissaient tous les jours on ne savait pas pourquoi... c'était mon oncle qui errait !

LA BAVAROISE.

Enfin il est parti.

SAVOUREUX.

Grâce à moi! Tous les soirs je lui chantais:

Dans ma belle Bretagne
Le soleil est si beau!

Ça l'ennuyait... il a pris ça pour le mal du pays, et il s'est sauvé en me donnant tout ce qu'il avait sur lui... de bénédictions.

PITHIVIERS, *dans la coulisse.*

Savoureux!

SAVOUREUX.

Oh! le bourgeois!..Vite le poivre long!.. sapristie! où est le poivre long?

SCENE III.

LES MÊMES, PITHIVIERS. *

PITHIVIERS, *entrant.*

Ah! le voilà!.. Petit misérable! est-ce ainsi que tu soignes mes préparations culinaires?

SAVOUREUX.

La crême au piment?.. elle est sur le feu!

PITHIVIERS, *montrant une casserole qu'il tient cachée.*

Tiens, la voilà!.. c'est du propre!

SAVOUREUX.

Ça... ça ressemble à du bitume!

PITHIVIERS.

Une crême sur laquelle je comptais pour établir ma réputation!

SAVOUREUX.

Vous établirez des trottoirs!

PITHIVIERS.

Mais, imbécile, il ne fallait pas la laisser prendre... Je t'avais dit de toujours remuer!

SAVOUREUX.

J'ai toujours remué aussi... Je ne suis pas resté en place un instant!

PITHIVIERS.

Tiens, tais-toi!.. si tu n'étais pas mon gendre en expectative, je t'assaisonnerais d'une drôle de façon.

MARIETTE.

Oh! votre gendre!... il ne l'est pas encore, papa!

PITHIVIERS.

Non!.. mais il a ma promesse... il peut y compter... si toutefois son oncle tient la sienne... s'il aboule les vingt mille!..

* Mariette, Pithiviers, Savoureux, la Bavaroise.

MARIETTE.

Et encore... je ne sais pas trop si ça suffirait... car monsieur Savoureux est bien sujet aux intrigues... Il y en a une surtout dont on nous a parlé...

SAVOUREUX.

On aura parlé d'Ursule?

PITHIVIERS.

Un enfantillage!.. une liaison sans consistance... j'ai pris des informations...

SAVOUREUX.

Le beau-père a raison... un enfantillage... on est jeune,on dit des drôleries... et puis quand on est parents...

MARIETTE.

Ah! c'est votre parente?

SAVOUREUX.

Proche parente... elle est la filleule de mon oncle!

MARIETTE.

Est-elle jolie?

SAVOUREUX.

Je ne me rappelle pas... depuis que je ne l'ai vue... il n'y a que son nez...Oh! son nez je le reconnaîtrais dans une botte de foin!

PITHIVIERS.

Rompons là-dessus!... et songeons à recommencer notre crême.

SAVOUREUX.

Bah! vous voulez encore?

PITHIVIERS.

Tout de suite!

SAVOUREUX.

Et du lait? nous en manquons!..

PITHIVIERS.

Vas en chercher ici proche... va, mon petit Savoureux. (*A part.*) Je le flatte mais c'est un gueux!

SAVOUREUX.

Je vole chez la crêmière!

MARIETTE.

Moi je vais m'habiller!

LA BAVAROISE.

Allez! je garderai la boutique.

ENSEMBLE.

AIR : *Grand Dieu! quelle aventure!* (Un Monsieur et une Dame.)

Allons, et vite en route!

Agissons lestement. (*bis.*)

Ce soir, je veux / il veut qu'on goûte

De ma / sa crême au ciment...

C'est-à-dire au piment!

Mariette sort à droite et Savoureux au fond.

SCÈNE IV.

LA BAVAROISE, PITHIVIERS, *puis* URSULE *en garçon, suivie d'un commissionnaire.*

PITHIVIERS, *à lui-même.**

Cette crême m'a ému! Heureusement j'ai ce soir un bal en expectative... Les femmes y abondent... et je suis très-bien sous le masque!.. il faut que ma fille en ignore... Je me plais beaucoup chez moi, mais je ne m'amuse que quand je n'y suis pas!

URSULE, *entrant et prenant un air bête.***

Y a-t-il quelqu'un ici?

LABAVAROISE.

Vous voyez bien! Qu'est-ce qu'il faut vous servir, jeune homme?

URSULE.

A moi? Monsieur Savoureux, s'il vous plaît?

PITHIVIERS.

Il est sorti!.. est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire?

URSULE.

Oui!.. vous pourrez lui dire que j'ai à lui parler!

PITHIVIERS.

Est-il naïf! mais enfin de quoi s'agit-il?

URSULE.

Il s'agit d'une affaire que je lui apporte de la part de son oncle!

PITHIVIERS.

Son oncle de Bretagne!.. une lettre?

URSULE.

Non! un coffre.... avec je ne sais quoi dedans. (*A la cantonade.*) Hé! l'homme, entrez par ici!..(*Un commissionnaire entre et pose un coffre.*)

PITHIVIERS.

Un coffre!.. (*A part.*) Sans doute la somme en écus... ces Bretons ça empile. (*Haut.*) Donnez, donnez, jeune homme!

* La Bavaroise, Pithiviers.
** La Bavaroise, Ursule, Pithiviers.

URSULE.

Ah ! c'est que... on m'a recommandé de ne remettre ça qu'en mains propres.

PITHIVIERS.

Les miennes le sont toujours !

URSULE.

Ah c'te bêtise !.. je veux dire à lui-même !

PITHIVIERS.

Il va rentrer ! Du reste, je suis son beau-père ! (*Le commissionnaire pose le coffre et sort.*)

URSULE.

Il est marié ?

PITHIVIERS.

Pas encore !... mais c'est chou vert... ça ne peut pas tarder maintenant !

URSULE, *à part.*

C'était donc vrai !

SCENE V.

LES MÊMES, SAVOUREUX.*

SAVOUREUX, *tenant une jatte de lait.*

En v'là du tout chaud !... j'ai vu traire la vache.

PITHIVIERS, *à Savoureux.*

Mon gendre !... que je t'embrasse... elle vient d'arriver.

SAVOUREUX.

La vache ?

PITHIVIERS.

Ta dot !..Elle est là, dans les flancs de ce coffre que ton oncle t'expédie.

SAVOUREUX.

Ma dot ! Ah ! fichtre !... ah ! sapristie !... ah ! mon Dieu, mon Dieu ! (*Il tombe sur le coffre.*)

LA BAVAROISE.

Eh bien ? (*Elle vient le secourir.***)

URSULE.

Il se trouve mal ! (*Elle court à lui.*)

PITHIVIERS.

C'est la joie, c'est la commotion ! Il aime tant ma fille !

URSULE, *s'éloignant, et à part.*

Le monstre ! c'est un rien du tout !... Oh ! c'est fini !... je ne

* La Bavaroise, Ursule, Savoureux, Pithiviers.
** Ursule, La Bavaroise, Savoureux, Pithiviers.

veux plus le revoir ! (*Elle sort, pendant que les autres entourent Savoureux**.)

PITHIVIERS, *à Savoureux.*

Et le lait... prends donc garde au lait!

LA BAVAROISE.

Il va tout répandre!

SAVOUREUX.

Non, laissez!... (*Il boit la tasse et la donne à la Bavaroise.*) Je renais à la vie!

PITHIVIERS.

Quatre sous de crême... je ne les regrette pas!

SAVOUREUX.

Voilà donc le magot!... Oh! la Bretagne!... je vénère ses prairies, je vénère ses montagnes, je ne connais pas de pays plus vénérable...

PITHIVIERS.

Il faut appeler ma fille!

SAVOUREUX.

C'est juste. (*Appelant.*) Mamzelle Mariette!

PITHIVIERS, *appelant.*

Ma fille!

LA BAVAROISE, *appelant.*

Mamzelle!

PITHIVIERS.

Viens vite!

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIETTE.**

MARIETTE, *à moitié habillée.*

Eh bien, quoi! qu'est-ce qu'il y a donc?

PITHIVIERS.

La somme, le trésor, le magot, le quibus.

MARIETTE.

De l'oncle de Bretagne?

SAVOUREUX.

Arrivé!

LA BAVAROISE.

Le voilà!

PITHIVIERS, *montrant le coffre.*

Dans cette tirelire!

MARIETTE.

L'avez-vous ouverte?

* La Bavaroise, Savoureux, Pithiviers.

** Savoureux, La Bavaroise, Pithiviers, Mariette.

SAVOUREUX.

C'est vrai, au fait... la clef!.. où est la clef?

PITHIVIERS.

C'est sans doute le petit jeune homme... Eh bien... où est-il donc?

LA BAVAROISE.

Disparu!.. mais il va peut-être revenir.

PITHIVIERS.

Revenir !.. je ne pourrai jamais rester là en expectative.

MARIETTE.

Ni moi!

SAVOUREUX.

Ni moi!.. Eventrons le coffre.

PITHIVIERS.

Tu es plein d'esprit... Eventrons!..

SAVOUREUX, *saisissant un couperet.*

Voici mon affaire.

LA BAVAROISE, *prenant une broche.*

Et moi la mienne!

PITHIVIERS, *prenant un grand couteau et chantant.*

On va lui percer le flanc.

SAVOUREUX, *s'efforçant d'enlever le couvercle.*

Ça tient! ça tient!

PITHIVIERS, *l'aidant.*

Allons, ferme!

SAVOUREUX.

Il faut l'ouvrir au contraire.

PITHIVIERS

Quand je dis ferme... ça veut dire ouvre!

SAVOUREUX.

Ça vient! ça vient!

PITHIVIERS, *l'aidant.*

Hardi!

TOUS, *voyant le coffre qui s'ouvre.*

Victoire!.. (*Pithiviers et Savoureux tombent par terre.*)

PITHIVIERS, *regardant dans le coffre.*

Voyons!.. qu'est-ce que c'est que ça?.. (*Tirant un objet.*) Un habit!

SAVOUREUX.

De Breton.

MARIETTE, *de même.*

Une veste.

SAVOUREUX.

De Breton.

LA BAVAROISE, *de même.*

Une culotte.

SAVOUREUX.

De Breton.

PITHIVIERS.

Quelle est cette défroque?

SAVOUREUX, *qui a fouillé dans le coffre.*

Attendez !.. ce n'est pas tout !.. (*Il montre une lettre.*)

MARIETTE.

Une lettre !

PITHIVIERS.

Est-elle chargée ?*

SAVOUREUX, *qui l'a ouverte.*

Rien !.. J'éprouve une transpiration peu commune !

PITHIVIERS.

Lis !

SAVOUREUX, *lisant.*

« Mon bien cher, neveu...(*Parlé.*) C'est de mon oncle.

PITHIVIERS.

Lis !

SAVOUREUX, *continuant.*

» Retenu chez moi par la goutte comme tu l'étais chez toi à
» Paris par une entorse, il m'est impossible d'assister à ton ma-
» riage avec mademoiselle Petit-vieux.

PITHIVIERS.

Pithiviers.

SAVOUREUX.

Il y à Petit-vieux.

PITHIVIERS.

Lis !

SAVOUREUX, *continuant.*

» Mais je t'envoie comme gage de ma tendresse, le costume
» avec lequel j'ai fait mon voyage dans la capitale, et qui m'a-
» vait servi jadis à faire mes visites de noces... Je désire et t'or-
» donne au besoin de l'employer au même usage !

MARIETTE.

Voilà un original !

SAVOUREUX.

Vieux crétin, va !.. je le ménage parce qu'il est mon parent !
» J'y joins...

* La Bavaroise, Savoureux, Pithiviers, Mariette.

PITHIVIERS.

Oh !.... voyons ce qu'il joint !

SAVOUREUX.

» J'y joins mes vœux bien sincères pour ton bonheur ainsi » que celui de mademoiselle Marinette.

MARIETTE.

Mariette !

SAVOUREUX.

» Mes respects à monsieur Petit-vieux.»

PITHIVIERS.

Pithiviers !.. Pourquoi écorches tu mon nom ?

SAVOUREUX.

Mais c'est mon oncle.

PITHIVIERS.

Non !.. c'est toi... tu le fais exprès !

MARIETTE.

Certainement !.. J'étais bien sûre qu'avec votre entorse...Vous n'avez que ce que vous méritez !

PITHIVIERS.

Tu n'as que ce que tu mérites !

SAVOUREUX.

Ah !.. Il y a un post-scriptum.

TOUS, *se rapprochant.*

Voyons.

SAVOUREUX, *lisant.*

« Comme ce costume est tout ce que tu recevras jamais de » moi, je t'engage à le conserver pieusement...»

MARIETTE.

C'est pour ça que vous m'avez fait descendre... merci... Je vais finir ma toilette. (*Elle sort.*)

SAVOUREUX.*

Et on dit du bien de la Bretagne... Oh ! fi ! je méprise ses montagnes... je la méprise... de long en large...

PITHIVIERS.

Ça te va bien à toi de mépriser les autres... un malotru, un paresseux, un vorace, qui passe les trois quarts du temps à taquiner les homards !

SAVOUREUX.

Voilà comme vous êtes vous ? voilà comme vous consolez votre gendre !

PITHIVIERS.

Mon gendre !..quel aplomb !..ça fait suer ma parole d'honneur

* La Bavaroise, Savoureux, Pithiviers.

LA BAVAROISE, *qui a examiné le costume.*

Dites donc!.. savez-vous qu'il est gentil le costume de votre oncle!..

SAVOUREUX.

Gentil!... tiens, ôte-le! dérobe-le à mes regards...Il me donne des convulsions!..

LABAVAROISE.

Que voulez-vous que j'en fasse?

SAVOUREUX.

Hache-le!... broye-le!.. mets-le dans un godiveau!

PITHIVIERS.

Non! ça compromettrait ma maison.

SAVOUREUX.

Je te le donne!.. mange-le!.. bois-le... J'ai envie de le déchirer avec mes dents!.. Oh! il y a des moments où on mordrait ses père et mère. (*Il arrache une patte de homard et la mord.)*

PITHIVIERS.

Qu'est-ce qui t'a permis de manger des pattes de homards?

SAVOUREUX.

Dam! puisque ça repousse... vous m'avez dit que ça repoussait!..

PITHIVIERS.

Pas quand elles sont cuites, animal...

SAVOUREUX.

Si je l'avais cru!..

PITHIVIERS.

Tiens, va-t'en, toi et tes guenilles; va-t'en, tu me déplais... je te chasse...

SAVOUREUX.

Eh bien, oui! je pars! Je vais offrir à la Bretagne un spectacle nouveau pour cette contrée... celui d'un neveu flanquant une pile à son oncle.

PITHIVIERS.

Va, drôle, va, polisson!

SAVOUREUX.

Et je devrais commencer par vous, vieux galopin.

PITHIVIERS.

Galopin!...

ENSEMBLE.

PITHIVIERS.

AIR

Va t'en, misérable,
Et sors de ces lieux!
Je te donne au diable!

Voilà mes adieux!

SAVOUREUX.

Oui, vieux misérable,
Je quitte ces lieux,
Et vous donne au diable!
Voilà mes adieux!

Pithiviers sort à droite et Savoureux à gauche.

SCENE VII.

LA BAVAROISE, *puis* ASPASIE.

LA BAVAROISE, *tenant toujours le costume.*

En v'là un costume qui cause du remue-ménage! c'est qu'il n'est pas mal tout de même... oh! non! je serai encore mieux en bergère... des Alpes!

ASPASIE, *entrant.*

Bonjour, mademoiselle... je dis mademoiselle, c'est peut-être madame que je devrais dire... car on ne sait pas toujours... mais attendez donc, je crois vous reconnaître... non, je me trompe... ce n'est pas vous... Excusez... dans notre état, on voit tant de monde... tant de monde.

LA BAVAROISE.

Madame désire quelque chose?

ASPASIE.

Oui!.. qu'est-ce que vous tenez donc là?... un costume d'homme... Tiens, il est joli! c'est espagnol ou tyrolien, je m'y connais un peu.

LA BAVAROISE.

Non!... c'est breton!

ASPASIE.

Breton, c'est possible!... ça se ressemble... je suis sûre qu'il m'irait... moi, je suis très-bien en homme, quoique j'aie les hanches un peu fortes... C'est un déguisement? pour aller au bal ce soir?

LA BAVAROISE.

Oh! non... je ne veux pas le mettre, j'en ai un autre.

ASPASIE.

Est-ce qu'il est à vendre ou à louer?

LA BAVAROISE, *à part.*

Quelle idée!.. puisqu'il me l'a donné... (*Haut.*) Si j'en trouvais un bon prix!..

ASPASIE.

Vous voulez vous en défaire? Combien?

* Aspasie, Labavaroise.

LA BAVAROISE.

Dam !.. il me semble que trente francs ?

ASPASIE.

Trente francs !.. c'est trop cher, ma petite, beaucoup trop cher. Pensez donc, trente francs ! Après ça il est juste de ma taille... et si nous pouvions nous arranger... car je vais aussi au bal masqué moi... et les débardeurs, c'est si commun !... mais trente francs Ah bah ! j'en fais la folie !..... quand je vous marchanderais pendant une heure... (*Elle lui donne de l'argent.*)

LA BAVAROISE, *à part.*

Fameuse affaire que je fais là... (*Haut.*) Madame veut-elle autre chose ? Je dis madame... c'est peut-être mademoiselle ?

ASPASIE.

Vous pouvez dire les deux, ma petite... j'appartiens à ces deux classes.

LA BAVAROISE.

Vous ?

ASPASIE.

Sage-femme et femme sage, sans calembour... Parce que dans notre état on connaît les hommes. on s'en défie un peu, de ces brigands d'hommes ; on a tant d'exemples sous les yeux, et je pourrais vous raconter des sinistres... Au surplus, ma petite, si vous avez jamais besoin de mes services...

LA BAVAROISE.

Moi ! par exemple !.. Je suis une honnête fille, entendez-vous !

ASPASIE.

Oh ! il ne faut pas le prendre si haut. On est honnête !... et on a des malheurs... Du reste, si ce n'est pas pour vous, c'est pour vos connaissances... Je prends des pensionnaires à 25 francs pour neuf jours tout compris ; ma maison est très-achalandée, car, Dieu merci, je n'ai pas trop à me plaindre, malgré le conflit des événements,

AIR : *Halte-là !*

En tous lieux j'entends, ma chère,
Dire : Ça ne va pas bien...
Je vois qu'on n'achète guère,
Et je vois qu'on ne vend rien.
Oui, chacun économise.
On se restreint tous les jours.
Au milieu de cette crise,
Le commerce des amours
Va toujours,
Va toujours !
Le commerce va toujours !

LA BAVAROISE.

Enfin, madame, avez-vous besoin de quelque chose, oui ou non?

ASPASIE.

C'est juste ! j'oubliais!

LA BAVAROISE.

Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

ASPASIE.

Une langue !... une langue bien conditionnée!

LA BAVAROISE, *à part.* *

Comme la sienne alors. (*La servant.*) Voilà, madame.

ASPASIE.

Merci ma petite, bien obligée! Vous porterez ça sur le compte de monsieur Flambart, mon tuteur... il a une note chez vous.

LA BAVAROISE.

Votre tuteur ?...

ASPASIE, *riant.*

Oui !... je suis en tutelle !.. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit... Tenez, voici mon adresse !.. (*Elle lui donne sa carte.*) En cas de besoin, on ne sait pas ce qui peut arriver, voyez-vous, on ne le sait pas. Au revoir, ma petite. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LA BAVAROISE, *puis* SAVOUREUX, *puis* URSULE.

LA BAVAROISE.

Quelle jacasse!.. et ça achète des langues... Je regrette pourtant mon petit costume... mais, bah ! avec trente francs, on peut se passer tous ses caprices.

SAVOUREUX, *qui a changé de costume et avec un paquet.* **

Ils ne sont pas là, tant mieux !... Adieu, la Bavaroise.

LA BAVAROISE.

C'est donc bien vrai que vous allez partir, monsieur Savoureux?

SAVOUREUX.

Oui, je pars... et sans leur dire adieu... je les écrase de mon dédain... adieu, la Bavaroise. (*Il met des crevettes dans sa poche.*)

URSULE, *rentrant toujours en garçon.* ***

Pardon excuse, monsieur, madame.

SAVOUREUX.

Je ne suis plus rien ici, adressez-vous à la bonne. (*Il met des crevettes dans sa poche.*)

* La Bavaroise, Aspasie.
** Savoureux, la Bavaroise.
*** Savoureux, Ursule, la Bavaroise.

LA BAVAROISE.

Mais c'est le petit commissionnaire du coffre!

SAVOUREUX.

Du coffre!.. et tu viens peut-être chercher ton pourboire?

URSULE.

Oh! nenni! c'est que j'ai oublié de vous donner la clef!..

SAVOUREUX,

Va te coucher avec ta clef!.. mauvais gamin, espion, gringalet... tu es cause que mon mariage est manqué et qu'on me flanque à la porte.

URSULE, *avec joie.*

Bah! c'est-il vrai?..

SAVOUREUX, *le menaçant.*

Je devrais te... mais tu ne vaux pas une croquignolle... Tiens, ce nez... j'ai déjà vu ce nez-là quelque part.

URSULE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas. (*Haut, et lui montrant un papier attaché à la clef.*) Et puis votre tante m'a dit de vous recommander de faire bien attention à sa papillote.

SAVOUREUX.

Tiens!.. je croyais qu'elle n'avait plus de cheveux! Qu'est-ce qu'elle me veut encore, ma tante? (*Lisant.*) « Mon cher neveu, je crains que tu ne fasses la lippe en recevant le costume de ton oncle... » (*Parlé.*) Elle est bonne, ma tante, avec sa lippe... (*Lisant.*) « Mais tu sais comme il est fantasque et je t'avertis que malgré mes observations, il a caché dans la doublure des papiers pour une valeur de cinquante mille francs... » (*Parlé.*) Cinquante mille!...

URSULE, *à part.*

Une pareille somme... maladroite!

LA BAVAROISE, *qui n'a pas entendu.*

Hein?... Quoi?...

SAVOUREUX.

Cinquante mille!... ô la Bretagne!... (*Criant.*) Ohé! la maison! tout le monde...

SAVOUREUX.

AIR : *Ah! que j' sis content* *!

Ah! que j' suis content!
J'ai mes dollars, j'ai mon trésor!
Ah! que j' suis content!

Savoureureux, Ursule, la Bavaroise,

Que puis-je désirer encor !
Ah ! que j' suis content !
Voilà que j' suis riche, à présent !
Ah ! que j' suis content ! (*bis.*)
Viens, la Bavaroise, allons, vite, que je t'embrasse !
Toi, moutard, aussi! *Il veut embrasser Ursule.*

URSULE, *le repoussant et à part.*

Voyons comment ça tournera!

SCENE IX.

LES MÊMES, PITHIVIERS, MARIETTE. *

Suite de l'air.

PITHIVIERS, *entrant.*

Qu'est-il arrivé? Quoi ! garnement, quand je te chasse...

MARIETTE, *entrant.*

Pourquoi tout ce bruit?

SAVOUREUX, *donnant la lettre à Pithiviers.*

Tenez, papa, lisez-moi ça !
J'en deviendrai fou !

MARIETTE.

Mais, à la fin, ne puis-je apprendre!

PITHIVIERS, *qui a lu.*

Dieu ! cinquante mille !... Ah ! qui s'y serait attendu !
Tiens, lis, mon enfant... Et toi, viens dans mes bras, mon gendre ! **

LA BAVAROISE, *à part.*

Je n'y comprends rien !

URSULE, *à part.*

Ah ! je le vois, tout est perdu!

ENSEMBLE.

SAVOUREUX.

Ah! que je suis content ! etc.

PITHIVIERS.

Ah ! que j' suis content ! il a retrouvé son trésor !
Ah ! que j' suis contént ! Mais pourvu qu'il épouse encor !
Ah ! que j' suis content!

MARIETTR.

Ah ! qu'il est content ! il a retrouvé son trésor !
Il m'épousera, que peut-il désirer encor ?
Ah ! qu'il est content ! etc,

LA BAVAROISE.

Les v'là-t'ils contents ! il paraît qu'ils ont un trésor !

* Ursule, Mariette, Savoureux, Pithiviers, Labavaroise.
** Ursule, Mariette, Pithiviers, Savoureux, la Bavaroise.

J' suis contente aussi, mais je n'y comprends rien encor!
Ah ! qu'ils sont contents !
Nous v'là tous contents !

Ils dansent en rond. Ursule sort sur l'ensemble. La Bavaroise remonte.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *moins Ursule.*

PITHIVIERS.

Où est le costume ?.. que je le dépèce, que je le désosse !

SAVOUREUX, *à la Bavaroise, la faisant passer.*

Oui, où est-il ?

LA BAVAROISE.

Quoi ?...*

SAVOUREUX.

Le costume.

LA BAVAROISE.

Quel costume ?...

SAVOUREUX.

Celui de mon oncle !... Êtes-vous buse ?

LA BAVAROISE.

Vous me l'avez donné...

SAVOUREUX.

Je te le reprends ! où est-il ?

LA BAVAROISE.

Dam ! je ne l'ai plus.

PITHIVIERS.

Comment ?...

LA BAVAROISE.

Je viens de le vendre.

SAVOUREUX.

Vendu !...

PITHIVIERS.

Fichue dinde !

SAVOUREUX, PITHIVIERS, MARIETTE.

A qui ? à qui ? à qui ?

LA BAVAROISE.

A une dame !

SAVOUREUX, *de même.*

Son nom ? son nom ? son nom ?

LA BAVAROISE.

Connais pas !...

* Mariette, Pithiviers, la Bavaroise, Savoureux.

TOUS, *poussant un cri.*

Ah !...

LA BAVAROISE.

Attendez, elle m'a laissé sa carte!... (*Elle tire la carte de sa poche.*)

SAVOUREUX, *la lui enlevant.*

Sa femme?... j'y vole !...*

PITHIVIERS.

Où çà ?...

SAVOUREUX.

Je suis sauvé... (*Il disparaît en courant.*)

ACTE II.

Un jardin ou une cour. Mur au fond, avec une petite porte. Petite maison à droite de l'acteur, sur laquelle est un tableau de sage-femme. A gauche, des arbres.

SCÈNE I.

ASPASIE, FLAMBART **. (*Au lever du rideau, on entend un meuble se briser dans la coulisse.*)

ASPASIE, *entrant en scène.*

Flambart, vous êtes insupportable: il faut toujours que vous cassiez quelque chose !... Une chaise !... à laquelle je tenais... pour m'asseoir !

FLAMBART.

Vous le savez... je suis très-fort.

ASPASIE.

Oui, mais vous ne cassez jamais que chez les autres.

FLAMBART.

J'avais besoin de passer ma colère... Aspasie ! qu'est-ce que vous cachiez tout à l'heure en rentrant ?

ASPASIE.

Ça ne vous regarde pas !

FLAMBART.

Je suis plein d'égards pour les femmes !... mais vous êtes ma cousine !... la loi m'a préposé à votre surveillance... je suis votre tuteur... je dis le mot quoiqu'il me vieillisse ! et pour l'honneur de ma maison... je veux savoir !...

* Mariette, Pithiviers, Savoureux, la Bavaroise.

** Flambart, Aspasie.

ASPASIE.

Eh! mon Dieu!.. c'est un costume de bal... il n'y a pas de mystère...

FLAMBART.

Vous allez au bal... avec qui ?..

ASPASIE.

Pas avec vous, toujours!..

FLAMBART.

Aspasie, vous avez des allures...Si c'est avec le baron, je ferme un œil, parce qu'un baron...

ASPASIE.

Votre baron, je ne l'ai jamais vu... il écrit mais, ne se montre pas!

FLAMBART, *à part.*

Je crois qu'elle triche!

ASPASIE.

En vérité, si vous n'êtiez pas amoureux d'Ursule, on croirait, que vous êtes jaloux de moi!

FLAMBART.

Folle que vous êtes! laissez faire votre parent... il a ses petits projets!

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

L'amour léger ne mène à rien,
Croyez-en mon expérience ;
Il faut viser à l'opulence ;
Je ne songe qu'à votre bien.
Je n'ai pas une âme commune
Et je voudrais, par amitié,
Vous voir une grosse fortune
Pour vous en offrir la moitié.

SCENE II.

LES MÊMES, URSULE.*

URSULE, *entrant par le pavillon.*

Peut-on entrer?..

FLAMBART.

Ah! Ursule!..

ASPASIE.

Te voilà!.. de retour de ton voyage?

URSULE.

Oui, depuis hier... et ma première visite...

FLAMBART.

Est pour nous!.. J'en suis ému.

* Flambart, Ursule, Aspasie.

URSULE.

Ah! ce n'est pas pour vous que je viens... c'est pour elle...

URSULE.

Petite menteuse!..

ASPASIE.

Mais d'où viens-tu?.. de quelle partie du globe?..

URSULE.

De Lorient.

FLAMBART.

De Constantinople?

URSULE.

Non... Lorient en Bretagne!..

ASPASIE.

Tiens... ça se trouve bien... tu me diras si mon costume est exact...

URSULE.

Quel costume?

ASPASIE.

Un paysan Breton... c'est assez rare!

URSULE, *étonnée.*

Bah!.. et où l'as-tu trouvé?..

ASPASIE.

Ah! ma petite, c'est un grand hasard...Figure-toi que j'allais acheter une langue chez un marchand de comestibles...

URSULE.

Monsieur Pithiviers?..

ASPASIE.

Tu le connais?..

FLAMBART.

Moi aussi... c'est toujours chez lui que j'envoie chercher mes jambonneaux...

URSULE, *à part.*

C'est particulier!..

ASPASIE.

Viens, je vais l'essayer... et s'il y manque quelque chose...

URSULE.*

Volontiers!..

FLAMBART.

Allez toujours... elle vous rejoint!

ASPASIE.

Ah! je devine... c'est pour roucouler un instant...

FLAMBART.

Pas de réflexions, allez!.. (*Il la reconduit jusqu'à la porte.*)

* Aspasie, Flambart, Ursule.

SCENE III.

URSULE, FLAMBART.

URSULE, *à part.*

Un costume breton!.. chez Pithiviers!.. il faut que je m'assure!... (*Elle va pour rentrer.*)

FLAMBART.*

Restez, mon bijou, restez!..

URSULE.

C'est que j'aurais mieux aimée...

FLAMBART.

Petite menteuse!...

URSULE.

D'ailleurs, nous n'avons rien de bien intéressant à nous dire; ainsi... (*Elle va pour sortir.*)

FLAMBART.

Cruelle!... Pendant votre absence, auriez-vous oublié votre petit Flambart?

URSULE.

D'abord, je n'ai pas de petit Flambart... Je suis l'amie d'Aspasie, mais pas la vôtre... Avant mon départ, vous veniez chez moi, tous les jours... Vous y faisiez votre tête... Ça ne me va plus...

AIR : *Nouveau de Lautz.*

Pour vous, je l'avouerai quand même,
J'éprouve un singulier penchant.
Moins je vous vois, plus je vous aime.

FLAMBART.

Cet aveu me semble touchant.

URSULE.

Cela tient à mon caractère.
Il n'est qu'un moyen désormais;
Ce moyen, je vous le soumets :
Vous seriez bien sûr de me plaire,
Si je ne vous voyais jamais.

FLAMBART.

Ta, ta, ta, c'est comme si vous chantiez, ma colombe!... Et si je vois rôder quelqu'un autour de vous... Je suis très-fort... frêle en apparence, mais tout nerfs... et puis l'exercice continuel, quand on est professeur de boxe anglaise et française...

URSULE.

Tant mieux pour vous!... (*On frappe.*) On frappe... je vais rejoindre Aspasie.

* Ursule, Flambart.

FLAMBART, *la retenant.*

Un mot sur elle... Je crains que son exemple ne vous induise; elle a des intrigues!

URSULE.

Elle?...

FLAMBART.

J'ai surpris une lettre d'un certain baron...

URSULE.

Un baron?...

FLAMBART.

De trois étoiles... dont elle a reçu un pâté de foie gras... J'ai fait disparaître cette preuve, mais je l'ai sur le cœur, et si jamais... (*On frappe à la porte du fond.*)

URSULE.

On frappe encore!

FLAMBART.

C'est quelqu'un qui se trompe! Il ne vient jamais personne par cette porte!... (*On frappe encore.*)

URSULE.

Voyez toujours... (*On frappe.*)

FLAMBART.

Ce toquement m'agace!...

URSULE, *à part.*

Allons voir ce costume!... (*Elle rentre pendant que Flambart a le dos tourné.*)

SCENE IV.

FLAMBART, *puis* SAVOUREUX. (*On refrappe.*)

FLAMBART, *ouvrant.*

Encore!... En voilà un qui est tenace!... (*Il va ouvrir.*)

SAVOUREUX, *paraissant sur le haut du mur.*

On ne répond pas!

FLAMBART, *à la porte.*

Personne!... c'est un gamin qui s'amuse... Je vais le sabouler... (*Il sort.*)

SAVOUREUX, *sur le mur.*

N'importe!... il faut que je pénètre!... Escaladons!... (*Il enjambe le mur et saute dans le jardin.*) M'y voilà!... (*Voyant la porte ouverte.*) Tiens! la porte!... Et moi qui frappais...Le vent l'aura ouverte. (*Il la ferme.*) Enfin, je suis chez elle, ce n'est pas sans peine!... J'avais bien l'adresse, rue Contrescarpe, 18; mais j'ignorais que Paris renfermât trois rues décorées de ce beau nom... Ceci est sans doute institué en faveur des cochers

de fiacre... J'en ai eu pour une heure et demie... mais, cette fois, c'est bien ici!... ce tableau indicatif m'éclaire suffisamment; je suis chez la sage-femme... Je touche à mes cinquante mille, comme feu Jason à la toison d'or... Mais comment lui demander, sans qu'elle se doute... Le ciel m'inspirera... Entrons... (*Il va pour entrer dans la maison, on entend frapper à la porte du fond.*) Ah! bon! on frappe... quelqu'un viendra ouvrir et je m'informerai!... (*On frappe plus fort.*) On ne vient pas!... Au fait, c'est peut-être un domestique qui a oublié la clef... Ouvrons!... (*Il va ouvrir.*)

FLAMBART, *montrant sa tête au dessus du mur.*

Ils ne m'entendent pas... le vent aura fermé la porte... (*Il enjambe le mur et descend.*)

SAVOUREUX, *à la porte.*

Je ne vois pas un chat... (*Il referme la porte.**)

FLAMBART, *l'apercevant.*

Quel est ce pékin qui s'introduit?

SAVOUREUX, *le voyant.*

Ah! voilà un vieux groom!

FLAMBART, *à part.*

Il avait donc la clef?

SAVOUREUX.

Dis-moi, l'ami!

FLAMBART, *à part.*

L'ami!... (*Haut.*) Vous demandez?

SAVOUREUX.

Fais-moi parler à la sage-femme, tout de suite, j'en ai besoin!

FLAMBART.

Pour qui?

SAVOUREUX.

Pour moi!...

FLAMBART, *à part.*

Pour lui!... j'ai des soupçons!...

SAVOUREUX.

Va!... tu auras la pièce!

FLAMBART, *à part.*

Soyons fin!... (*Haut.*) Monsieur, avez-vous envoyé quelquefois des pâtés à des personnes... de foie gras?

SAVOUREUX.

De foie gras?... tu sais? Ah ça! tu me connais donc?

FLAMBART, *à part.*

Il avoue le pâté, c'est trois étoiles!...

* Flambart, Savoureux.

SAVOUREUX.

Voyons, finissons-en... Où est-elle?...

FLAMBART.

Vous allez la voir! Seulement, je vous préviens que je suis très-fort!... je casse une pièce de cinq francs avec mes doigts...

SAVOUREUX.

Diable!... il ne s'agit pas...

FLAMBART.

Vous en doutez? avez-vous cinq francs sur vous...

SAVOUREUX, *à part.*

Ah! c'est pour avoir la pièce... (*La lui donnant.*) Voilà!...

FLAMBART.

Vous prenez ça délicatement entre le pouce et l'index... et oup!... (*Il fait le mouvement.*)

SAVOUREUX.

Et oup!... Elle n'est pas cassée!...

FLAMBART.

Je la casserai chez moi... à tête reposée!... (*Il la met dans sa poche.*) Et maintenant que vous connaissez ma force...

SAVOUREUX.

Mais la sage-femme, animal?

FLAMBART.

Silence, bêta, la voilà!

SCENE V.

Les Mêmes, ASPASIE.*

ASPASIE, *en costume.*

C'est moi!... suis-je bien? Comment me trouvez-vous?

SAVOUREUX, *à part.*

Mon costume... Elle le porte... Comment se fait-il?

ASPASIE, *à part.*

Quel est ce petit maigre?

FLAMBART, *bas à Aspasie.*

C'est le baron trois étoiles.

SAVOUREUX, *à part.*

Elle est jeune...

FLAMBART.

Faites la causette ensemble!

ASPASIE.**

Vous me laissez avec lui!...

* Aspasie, Flambart, Savoureux.
** Flambart, Aspasie, Savoureux.

FLAMBART.

J'ai mon petit plan !...

SAVOUREUX.

Allons, l'ami !... Furt ! Furt !

FLAMBART.

J'ai mon petit plan !... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ASPASIE, SAVOUREUX.*

ASPASIE, *à part.*

Voilà donc ce baron invisible ? Il s'est décidé !... Voyons-le venir !

SAVOUREUX, *à part.*

Elle est mieux que son enseigne... Et mon costume.., habit, veste et culotte... elle a tout sur le dos... Ça devient très-difficile.

ASPASIE, *à part.*

Est-ce que c'est là tout ce qu'il va me dire ?...

SAVOUREUX, *à part.*

Oh ! que je suis bête !... (*Haut.*) Madame, je suis très-pressé ! Un fiacre nous attend... un très-bon fiacre... Venez !...

ASPASIE.

Mais, monsieur, de quoi s'agit-il ?...

SAVOUREUX.

Je ne vous l'ai pas dit ?... Que je suis bête... C'est pour un acte de votre profession... un jeune citoyen qui demande à naître... Venez !...

ASPASIE.

Mais avec ce travestissement !... D'ailleurs, monsieur, où allez-vous me conduire ?

SAVOUREUX.

Où vous voudrez...

ASPASIE.

Comment ?

SAVOUREUX.

Non !... que je suis bête !... Aux frères Provençaux !

ASPASIE, *riant.*

Dans un restaurant ?

SAVOUREUX, *à lui-même.*

Une fois que je la tiendrai là !

ASPASIE.

Tenez, monsieur, ça n'est pas adroit. J'avoue qu'après la lettre que vous m'avez écrite et surtout après le pâté...

* Aspasie, Savoureux.

SAVOUREUX.

Je vous ai écrit avez un pâté?

ASPASIE.

J'aurais cru votre amour moins dégingandé...

SAVOUREUX, *à part.*

Mon amour!.. quiproquo!.. Attaquons cette corde!.. (*Haut.*) Eh bien, oui belle... (*Regardant l'adresse.*) Aspasie!... Je t'aime!.. je t'aime à pierre fendre!.. mais je t'aimerais bien davantage si tu voulais ôter...

ASPASIE.

Quoi donc?

SAVOUREUX.

Mon costume!

ASPASIE.

Monsieur!

SAVOUREUX.

Il te va mal!.. Il est affreux!.. Oh! que tu es laide... en homme!

ASPASIE.

Ça dépend des goûts!.. car ce déguisement qui vous déplaît si fort... tout à l'heure quelqu'un voulait me l'acheter!

SAVOUREUX.

Qui ça?

ASPASIE.

Une de mes amies.

SAVOUREUX.

Ne le cède qu'à moi, Aspasie!.. qu'à moi seul!.. je t'en acheterai un autre... un bel autre!..

ASPASIE.

Il faut convenir que vous êtes un drôle de pistolet.

SAVOUREUX.

Oh! je t'en prie, laisse-toi toucher!.. (*Il la prend dans ses bras et tâte.*) Je ne sens pas les papiers!

ASPASIE.

Finissez donc; vous me chiffonnez!

SAVOUREUX, *tâtant toujours.*

Attends! attends! je crois que ça craque.

ASPASIE, *se dégageant.*

AIR : *Enfants, n'y touchez pas.*

Ah! c'en est trop, ce manège me lasse.
A bas les mains ou je lève le bras.

SAVOUREUX.

Non, ce costume et me crispe et m'agace :
Ange du ciel! allons vite, habit bas!
Tu n'es belle qu'en femme;
Ton sexe te va bien.
Ah! laisse-moi toucher, toucher, toucher ton âme?

(*Il la lutine.*)

ASPASIE, *se défendant.*

Monsieur, ne touchez rien
Monsieur, on n'touche à rien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FLAMBART. *

FLAMBART, *sortant vivement du pavillon.*

J'en ai trop entendu!.. Rentrez, Aspasie!..

SAVOUREUX.

Non! non!.. restez!..

FLAMBART.

Rentrez!

SAVOUREUX.

Je rentre avec elle!..

FLAMBART, *l'arrêtant.*

Vil séducteur!.. (*A Aspasie.*) Rentrez!..

ASPASIE, *à part.*

Laissons-le faire!.. je reviendrai!..

SAVOUREUX.

Ah ça, vous n'êtes donc pas son domestique!

FLAMBART.

Baron! quittons la feinte!

SAVOUREUX.

Baron!

FLAMBART.

Je ne cache pas mon nom, moi! Flambart, professeur de boxe anglaise et française!

SAVOUREUX.

Vous me direz ça plus tard!.. laissez-moi la rejoindre.

FLAMBART.

Petit scorpion!.. depuis longtemps j'épie tes manœuvres...ta lettre... ton pâté... tes trois étoiles... ta double clef...

SAVOUREUX,

Tenez, monsieur, entrons là-dedans... nous nous expliquerons devant elle!

* Aspasie, Flambart, Savoureux.

FLAMBART.

Tu y tiens donc bien ?

SAVOUREUX.

Oh ! Dieu !.. si vous saviez !..

FLAMBART.

Et tu veux la séduire ?

SAVOUREUX.

Qui ?

FLAMBART.

Aspasie !... ma pupille !..

SAVOUREUX.

Mon cher monsieur, je suis exténué... Je n'ai rien pris depuis ce matin... voilà cinq centimes... auriez-vous l'obligeance d'aller me chercher une flûte ?

FLAMBART.

Une flûte !.. je vois quel air tu veux me jouer, toi... Tu veux m'envoyer...

SAVOUREUX.

Promener !.. Oui !..vous me gênez !.. vous me taquinez comme une barricade...laissez-moi la rejoindre... il faut que je la décide...

FLAMBART.

A quoi ?

SAVOUREUX.

A se déshabiller !..

FLAMBART.

Infâme !.. et tu oses ?..

SAVOUREUX.

Vous ne comprenez pas... j'ai un motif... très-bon !.. très-légitime !.. vous l'approuverez... je ne peux pas vous le dire... mais vous l'approuverez !

FLAMBART.

S'il est légitime, je l'approuve d'avance. Touchez là ?

SAVOUREUX.

Ne serrez pas si fort !

FLAMBART.

Qu'est-ce que je demande ? que ma pupille forme un établissement confortable !..Qui nous mette sur un bon pied, ainsi qu'il convient à un professeur, membre de plusieurs académies... d'escrime !

SAVOUREUX.

Je ne m'y oppose pas !..

FLAMBART.

Alors, embrassons-nous, mon cher pupille !

SAVOUREUX.

Pupille ?

FLAMBART.

Puisque vous épousez la mienne!

SAVOUREUX.

Moi!.. vous êtes fou !

FLAMBART.

Tu l'épouseras... ou je te concasserai!..

SAVOUREUX.

Monsieur! rendez-moi mes cent un sous!

FLAMBART.

Suffit!.. je vais chercher des armes!

ENSEMBLE.

AIR : *de Farinelli.*

FLAMBART.

Ah ! ce moment est plein de charmes :
Je vais donc te casser les reins !
J'ai, monsieur, j'ai le choix des armes,
Et je vais chercher deux gourdins!...

SAVOUREUX.

Vraiment, je trouve peu de charmes
A me faire casser les reins ;
Le traître ! il est sûr de ses armes,
Puisqu'il va chercher deux gourdins!..

SCENE VIII.

ASPASIE, SAVOUREUX, *puis* FLAMBART.*

ASPASIE, *sortant du pavillon en femme.*

Quoi donc?.. j'ai cru que vous vous battiez ?

SAVOUREUX.

Ça ne tardera pas!.. il veut m'estropier!.. Où est le costume?

ASPASIE.

Dam! vous me trouviez laide avec... je l'ai ôté !

SAVOUREUX.

Bien !.. je tiens à l'avoir !.. donnez-moi le paquet!

ASPASIE.

Je ne l'ai plus!

SAVOUREUX.

Comment?

ASPASIE.

Je l'ai cédé!

* Savoureux, Aspasie.

SAVOUREUX.

A qui ?

ASPASIE.

A l'amie dont je vous parlais !..

SAVOUREUX.

Grand Dieu ! son nom?

ASPASIE.

Ursule Crampon.

SAVOUREUX.

Ursule !

URSULE, *paraissant en costume breton, à la porte du pavillon.*
Savoureux !.. (*Elle rentre.*)

SAVOUREUX, *qui l'a vue.*

Ah !.. (*Il s'élance dans le pavillon et disparaît.*)

ASPASIE.

Eh bien ! il me plante là !

FLAMBART, *rentrant avec deux bâtons.**

Baron, nous allons en découdre !

ASPASIE.

Il vient de s'évaporer !..

FLAMBART.

Par où ?

ASPASIE.

Par la maison !

FLAMBART.

Ah ! il croit s'évader par l'autre porte... Je vais le repincer au demi-tour...(*Il sort par la porte du jardin qu'il laisse ouverte.*)

SAVOUREUX, *reparaissant sur la porte du pavillon.***

Impossible !.. elle a fermé une porte... l'issue est bouchée... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Eh ! cette voiture... Elle m'échappe...

ASPASIE.

Mais qu'est-ce que vous avez à courir?... vous êtes donc piqué par un insecte ?

SAVOUREUX.

Allez vous promener !.. vous êtes stupide !..

ASPASIE.

Malotru !

FLAMBART, *sortant de la maison.*

Il s'est éclipsé !

SAVOUREUX, *l'apercevant.*

Ah !.. (*Il s'enfuit par la porte du jardin.*)

FLAMBART, *le poursuivant.*

Ah ! polisson !

* Flambart, Aspasie.

** Aspasie, Savoureux.

ACTE III.

Chez Ursule. Une chambre au 3me étage. Porte et fenêtre au fond ; à gauche de la porte, une cheminée avec du feu. — A gauche, un cabinet et un métier de brodeuse. Une cage avec un sansonnet dedans ; chaises, etc.

SCENE I.

URSULE, *seule. Elle écrit une lettre sur son métier à broder, et le costume breton est étalé près d'elle sur une chaise.*

C'est bien décidé ! Ah ! Savoureux ! j'en ai gros sur le cœur ; mais vous payerez tout ça ensemble... et puisque je tiens votre costume, je le renvoie à votre oncle, en Bretagne, et je l'instruis de vos procédés touchant son cadeau !... Une fois que vous n'aurez plus de dot, et que vous serez gueux comme un petit Saint-Jean, personne ne voudra plus de vous... personne que moi... qui serai peut-être encore assez faible pour...

Air : *Fioretta.*

Lui garder ma tendresse
Quand l'ingrat me délaisse ;
Quand il s'conduit comme un vaurien ;
C'est un tort, mais je n'y peux rien.
Ah ! faibles femmes que nous sommes,
Oui, nous en passons trop aux hommes.
J'veux haïr celui-là,
Mais tout à coup voilà
Certain tic-tac qui me dit là :
Ton Savoureux te reviendra.
Le voilà,
Le voilà,
Qu'c'est donc bêt' d'aimer comme ça,
Ah ! Ah !
Qu'c'est donc bêt' d'aimer comme ça !

(*Pliant sa lettre.*) Ah ! j'allais oublier... (*Elle tire un papier de sa poche et le glisse dans sa lettre.*) C'est drôle, je chéris Savoureux qui me rebute... tandis que monsieur Flambart, qui m'adore à ce point qu'il parle toujours de me battre... je ne peux pas le sentir !... C'est pourtant un bâtonnier bien distingué... (*Tout en parlant, elle plie le costume et en fait un paquet.*) Maintenant, portons ce paquet à la diligence, et ma lettre à la poste !... (*Elle va porter son paquet dans le cabinet ; on sonne à la porte.*) On sonne !... O Dieu ! pourvu que ce ne soit pas Flambart !... (*Elle va ouvrir.*)

SCENE II.

URSULE, ASPASIE, MARIETTE.

MARIETTE, *entrant.**

Mademoiselle Ursule Crampon, brodeuse?

URSULE.

C'est moi, mademoiselle.

MARIETTE.

C'est pour de l'ouvrage que je vous apporte.

ASPASIE, *en dehors.*

Ah! ah! ah!... farceur, va!

URSULE.

Cette voix!... (*Elle ouvre la porte.*) Aspasie!

ASPASIE.**

Ah! ah! ah! Bonjour, Ursule!

URSULE.

Qu'est-ce qui te met donc si fort en gaieté?

ASPASIE.

C'est le badigeonneur qui enlumine ta façade et qui adresse aux passants des mots un peu vinaigrés!

URSULE.

Et les mots vinaigrés te font rire?

ASPASIE.

Beaucoup!... Je ne suis pas chipie, moi! Mais tu es en affaires?

MARIETTE.

Ah! je ne suis pas pressée, madame!

ASPASIE

Un mot seulement, et je me sauve!... Ce soir, je vais au bal, veux-tu être de la partie?

URSULE.

Ma foi, non! je ne suis pas en train.

ASPASIE.

Alors tu peux me rendre le costume que je t'ai cédé?

URSULE.

Impossible, ma chère, j'y tiens!

ASPASIE.

Puisque tu ne vas pas au bal?

URSULE.

Peut-être... je crois que je m'y déciderai!

ASPASIE.

Tant pis!... à cause du costume! Je n'en ai pas trouvé d'aussi flatteur!... Du reste, je peux m'en faire bâtir un tout pareil!

* Ursule, Mariette.
** Ursule, Aspasie, Mariette.

MARIETTE.

Vous êtes bien heureuses, mesdames, d'aller au bal!... Je voudrais bien y aller aussi!

ASPASIE.*

Eh bien! venez avec nous!

ASPASIE.

AIR *nouveau de M. Lautz.*

Livrons-nous au bal, à la folie.
Sans souci du jour qui le suivra,

URSULE.

Oui, courons au bal où tout s'oublie :
Rien ne vaut la valse et la polka.

MARIETTE.

C'est vraiment
Bien tentant;
Mais mon père
Est sévère.

ASPASIE.

A minuit,
Dans son lit,
Le papa
Dormira.

URSULE.

Avec nous
Risquez-vous,
Sous notre aile
Maternelle.

MARIETTE.

Eh! bien, oui,
Comptez-y.

ASPASIE.

Nous irons.

TOUTES TROIS.

Oui! jurons.

ENSEMBLE.

Livrons-nous au bal, à la folie,
Sans soucis du jour qui le suivra.
Oui, courons au bal où tout s'oublie :
Rien ne vaut la valse et la polka.

URSULE.

Au fait, quand on se périrait de chagrin, on n'en serait pas plus riche!

ASPASIE.

Tu as donc des peines, Ursule?

* Ursule, Mariette, Aspasie.

URSULE.

Ah ! oui... et des amères ! *

ASPASIE.

Je parie que c'est un être masculin qui déchire ton âme ?

URSULE.

Pardine ! c'est toujours les hommes !... Et un compatriote, encore !... Quand nous étions au pays, il m'avait fait une ribambelle de serments, qu'en les mettant au bout l'un de l'autre, ils n'auraient pas tenu de l'Arc de Triomphe à la barrière du Trône ! Mais nous sommes arrivés à Paris... et un beau matin, il n'est pas revenu déjeuner, ni dîner, ni... le lendemain non plus !

ASPASIE.

Et tu l'attends toujours !... Peut-on tenir à un pareil criquet?

URSULE.

Tu en parles bien à ton aise, toi !... tu n'as jamais eu d'attache !...

ASPASIE.

Parce qu'une sage-femme doit prêcher d'exemple... car sans ça, vous sentez bien que si je voulais... ce matin encore, je me suis découvert une conquête !

URSULE.

Bah !

MARIETTE.

Vraiment !

ASPASIE.

Un baron très-riche, qui m'envoie des pâtés de foie gras... un homme à manières... Je résistais mollement... lorsque ce manant-là, je ne sais pas sur quelle lune il avait marché, s'est mis à me cribler d'invectives, et je l'aurais banni... de ma présence, avec une giffle... s'il n'avait joué des jambes... mais si jamais je le rattrape !...

URSULE.

C'est dommage, un baron, ça nous aurait fait un cavalier ; car nous n'en avons pas... et à moins que mademoiselle connaisse quelqu'un...

MARIETTE.

Moi ? Ah ! non, personne !

ASPASIE.

Nous n'avons pas même un petit jeune homme que nous aimons en secret ?...

MARIETTE.

Non, madame, je n'aime que papa !

* Mariette, Ursule, Aspasie.

URSULE.

Elle n'aime que papa !...

MARIETTE.

Et c'est bien ennuyeux, allez! Entendre parler d'amour dans toutes les pièces, dans tous les romans !... et dire que je ne connais pas ça! c'est humiliant !

ASPASIE.

Personne ne vous fait donc la cour ?

MARIETTE.

Je n'ai qu'un prétendu qui est gourmand ! et encore je ne sais pas si notre mariage tient toujours !...

ASPASIE.

Alors il ne faut pas compter sur lui.

URSULE.

Trois femmes sans cavalier !...

ASPASIE.

Nous voilà trois sans hommes !... c'est honteux !... il nous faut un homme !... nous demandons un homme !...

SCENE III.

LES MÊMES, SAVOUREUX.*

SAVOUREUX, *entrant.*

Un homme ? voilà !...

URSULE, *le reconnaissant.*

C'est lui !

MARIETTE, *à part.*

Savoureux !

ASPASIE, *à part.*

Mon baron !

SAVOUREUX, *abasourdi en les reconnaissant.*

Qu'ai-je vu ?... Brelan de dames ! Si je jouais à la bouillotte, je tiendrais... mais je passe. (*Il veut s'en aller.*)

MARIETTE, *le retenant.*

Restez ! vous le connaissez, mesdames ?

URSULE.

C'est mon indigne !

ASPASIE.

C'est mon baron.

MARIETTE.

C'est mon futur !

URSULE.

Toutes les trois ! Quelle conduite !..** et vous n'essayez même pas de vous justifier ?

* Ursule, Mariette, Savoureux, Aspasie.

** Mariette, Ursule, Savoureux, Aspasie.

SAVOUREUX.

Que voulez-vous que je fasse contre trois? que je *mourusse*?

ASPASIE.

Puisque nous le tenons, il faut le corriger.

MARIETTE.

Je veux bien !

SAVOUREUX.

Qu'est-ce qu'elles vont me faire? (*Elles se jettent sur lui et le frappent.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Oui, c'est un malheur.* (Beaugaillard, vaudeville.)

ASPASIE *et* MARIETTE, *le battant.*

Il se dit amoureux,
Et vient nous faire un tour affreux !
Arrachons-lui les yeux,
Faisons-lui des noirs et des bleus!

SAVOUREUX.

Oui, je suis amoureux,
Me traiter ainsi, c'est affreux !
J'ai besoin de mes yeux
Pour voir vos minois gracieux.

URSULE, *s'interposant.*

Il faut ici lui faire grâce ;
J'suis sûr qu'il reconnaît son tort.

SAVOUREUX.

Oui, par vos genoux que j'embrasse...
(*Il embrasse Aspasie sur la joue.*)

ASPASIE *et* MARIETTE,

Ah ! le fourbe! tapons plus fort.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

URSULE.

Oui, c'est un malheureux ;
Mais le battre ainsi, c'est affreux !
Je suis chez moi, je veux
Le protéger contre vous deux.

(*Aspasie et Mariette sortent.*)

SCÈNE IV.

URSULE, SAVOUREUX.*

SAVOUREUX.

Merci, Ursule, merci! sans vous j'étais déchiqueté par ces Bacchantes !... (*Il veut la prendre dans ses bras.*) Ah ! merci !...

* Savoureux, Ursule.

URSULE.

Ne me touchez pas, monsieur... Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

SAVOUREUX.

Moi, Ursule, je viens vous voir !... Dieu! que vous êtes grandie !... vous êtes embellie du haut en bas !... Seulement vos souliers sont trop courts, vous devez être gênée là-dedans !

URSULE.

Au contraire, monsieur... ils sont encore trop longs de deux doigts !...

SAVOUREUX.

Vrai ?... c'est particulier !... vous avez grandi, et vos pieds sont rapetissés!... (*A part.*) Ça la flatte !...

URSULE.

Vous me flagornez; mais ça ne prend plus.

SAVOUREUX, *cherchant autour de lui.*

Et votre chambre aussi est joliette !... (*A part.*) Où a-t-elle fourré le costume?

URSULE.

Voyons, monsieur!... nous n'avons rien à nous dire, allez vous-en!

SAVOUREUX.

Que je m'en aille, Ursule !... quand je vous ai cherchée depuis des éternités !....

URSULE,

Ceci est un peu haut en couleur ! vous ne saviez pas mon adresse ?

SAVOUREUX.

Si fait! mais on avait changé le nom de la rue... Ça m'a dérouté !...

URSULE.

On l'a rétabli ensuite, monsieur.

SAVOUREUX.

Oui, mais on a aussi changé les numéros...

URSULE.

Quelle bête de raison! Dites plutot que c'est vous qui êtes changé?

SAVOUREUX.

C'est vrai, j'ai bien maigri !

URSULE.

Et c'est pour ça que vous alliez épouser la fille d'un marchand de comestibles?

SAVOUREUX.

C'est faux, Ursule !... Cette petite s'est vantée !... Je lui oppose le démenti le plus colossal !

URSULE.

C'est vous qui êtes un effronté menteur ! j'étais en Bretagne, monsieur !... J'étais auprès de votre oncle quand il a reçu la lettre où vous lui annonciez votre mariage !

SAVOUREUX.

Non, Ursule !... la paille est rompue !... Pithiviers m'a fermé ses bras et sa boutique !

URSULE.

Qu'est-ce que ça m'importe ?... Vous n'êtes plus pour moi qu'un être quelconque.

SAVOUREUX.

C'est bien sec, Ursule ! c'est bien sec !... (*A part.*) Où a-t-elle fourré le costume ?

URSULE.

Et pourtant quand j'ai revu le village où nous avons été tout petits !...

SAVOUREUX.

Le fait est qu'au village nous avons été bien petits !

URSULE.

Quand j'ai rencontré les arbres où tous les jours nous allions cueillir...

SAVOUREUX.

Des hannetons !

URSULE.

Vous vous en souvenez ?

SAVOUREUX.

Je n'en ai pas oublié un seul !

URSULE.

Alors, j'ai senti que le jeune homme qu'on a aimé en premier... ça ne s'en va pas comme on voudrait.

SAVOUREUX.

Oh ! non, Ursule ! ça ne s'en va pas !... Et tu me rappelles des choses... Je vois encore le petit banc, très-dur, où nous déjeunions chaque matin.

URSULE.

Avec de la crême !

SAVOUREUX.

Ou avec du lard !

URSULE.

Nous avions si bon appétit !

SAVOUREUX.

Eh bien ! Ursule, je suis toujours le même !

URSULE.

Bien vrai ?

SAVOUREUX.

J'ai toujours bon appétit. (*Tirant un paquet de sa poche.*) Et la preuve, c'est que voici des masses de crevettes.

URSULE.

Où avez-vous pêché ça ?

SAVOUREUX.

Quand elles m'ont vu sortir de chez Pithiviers, ça leur a fait tant de peine, qu'elles m'ont suivi... et je les ai retrouvées dans ma poche !

URSULE.

En v'la une farce !

SAVOUREUX.

C'est plein d'attachement, ces animaux-là !... Veux-tu les consommer ensemble ?

URSULE.

Comme en Bretagne ! ce serait gentil !

SAVOUREUX.

As-tu du pain ?

URSULE.

J'en ai !... mais ma table est chez l'ébéniste... boiteuse des quatre pattes *!

SAVOUREUX.

Nous mangerons sur le pouce !

URSULE.

Non... mon métier à broder ! (*Elle met la table.*)

SAVOUREUX.

C'est moins champêtre ; mais plus commode !... O ma Ursule !... tu me rallumes ! Si tu savais comme tu me rallumes ! (*Il la lutine.*)

URSULE.

Finissez... et asseyons-nous.

SAVOUREUX.

C'est ça !... Vive le présent ! A bas le passé ! et jouissons de la vie !

COUPLETS.

AIR : *du père Tranquille.*

Qu'on fasse gras, qu'on fasse maigre,
Qu'on mang' des faisans ou des œufs ;
Qu'on boiv' du Chypre ou du vinaigre,
On se trouve toujours heureux
A deux.
On s'nourrit d'amour et d'eau claire,

* Ursule, Savoureux.

Pour remplacer la bonne chère
Qui nous manque pour le moment !
Aimons-nous donc solidement !
Plus de chagrin !
Mettons-nous en train !
Vivent les crevettes
Et les amourettes !
Pour nous griser
Trinquons d'un baiser ;
Portons, sans flacon,
Un tost à Cupidon.

URSULE.

J' suis bien bêt' puisque j'écoute
Vos propos galants et grivois ;
D' vot' franchis' pourtant je doute,
Vous êt's peut-êtr' comme autrefois,
Sournois.
Mais j'aime à vous croir' véridique ;
Vous n'êt's pas un homme politique ;
A vos serments j'ajoute foi ;
Si vous m'trompez, tant pis pour toi !

REPRISE ENSEMBLE.

Plus de chagrins, etc.

(*Ils se lèvent.*)

SAVOUREUX.

Ah ! ma Ursule !... c'est fini !... je ne veux plus te tromper... j'étais un pas grand chose. Je courais après le costume de mon oncle... Si tu savais pourquoi !... mais non !... C'est toi qui l'as, n'est-ce pas ?

URSULE.

Oui ! c'est moi ! (*A part.*) Qu'est-ce que je risque ?.... (*Haut.*) Et vous venez me le redemander ?

SAVOUREUX.

Non ! garde-le !... Mèche à deux... Nous sommes riches !... C'est toi que j'aime !...

URSULE.

Bien sûr ?

SAVOUREUX

Si je mens, que cette crevette me serve de tombeau !

URSULE.

Et vous m'épouserez ?

SAVOUREUX.

Je le jure par n'importe quoi !... As-tu quelque chose de très-sacré ?

URSULE.

Tenez... sur l'habit de noce de votre oncle !

SAVOUREUX.

Vieille culotte... je le jure sur ta tête ! Et je la mettrai pour te conduire à l'autel, si je peux entrer dedans.

URSULE.

Ah ! mon petit Savoureux, c'est un bonheur que vous soyez arrivé, car un peu plus tard, les cinquante mille... je peux vous le dire, maintenant...

FLAMBART, *en dehors.*

Imbécile ! Crétin ! Méchant barbouilleur !

URSULE.

Chut ! c'est lui !

SAVOUREUX.

Qui ?

FLAMBART.

Descends donc un peu, que je te frotte les omoplates !

URSULE.

Cachez-vous, c'est Flambart !

SAVOUREUX.

Le bâtoniste !... Il est donc partout ?

URSULE.

Vite ! vite ! *(Elle le pousse dans le cabinet à droite.)*

SCENE V.

URSULE, FLAMBART, SAVOUREUX, *caché* *.

FLAMBART, *tout moucheté au badigeon.*

Ah ! savoyard ! quelle danse je te servirai !

URSULE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui vous a arrangé comme ça ?

FLAMBART.

Une farce de badigeonneur !... S'il n'était pas à vingt-cinq pieds du sol, je l'aurais broyé comme une puce !

URSULE.

Ah ! ah ! ah ! vous êtes marbré sur toutes les coutures.

SAVOUREUX, *caché.*

Il ressemble à du granit.

FLAMBART.

Ne riez pas, Ursule, vous me feriez rugir. (*Apercevant le paquet.*) Quel est ce paquet ?

URSULE.

Ce n'est rien... voulez-vous une brosse ?

* Ursule, Flambart, Savoureux.

FLAMBART.

Une brosse ! c'est lui que je voudrais brosser. (*Allant voir à la fenêtre du fond.*) Descends-donc un peu, clampin ! Tu mériterais que je coupasse ta corde... et que je te précipitasse !...

URSULE.

Quand vous crierez !... nettoyez-vous, ça vaudra mieux.

FLAMBART.

Encore une fois, quel est ce paquet ?

URSULE.

Vous êtes bien curieux !

FLAMBART.

Des cachoteries !... voyons donc !... (*Il dénoue le paquet* *.)

URSULE.

Mais vous n'avez pas le droit !

FLAMBART.

Un costume ?... dans quel but ?... Vous allez au bal !...

URSULE.

Quand ça serait ! Est-ce que je ne suis pas ma maîtresse ?

FLAMBART.

Vous n'êtes pas la mienne, voilà le mal ! Et je vous laisserais polker avec le tiers et le quart !... Pas de ça, Lisette. Je vous interdis ce travestissement !

URSULE.

Raison de plus pour que je le mette.

FLAMBART.

Ne m'obstinez pas, ou je le jette au feu ! (*Il s'approche de la cheminée.*)

URSULE.

Mon costume !

SAVOUREUX.

J'ai la chair de poule.

FLAMBART.

S'il ne vous sert pas le mardi gras, il vous servira le mercredi des Cendres. (*Il fait le mouvement pour le jeter dans la cheminée***.)

SAVOUREUX, *s'élançant du cabinet.*

Arrête, brigand ! arrête, incendiaire !

FLAMBART.

Le baron ici !...

SAVOUREUX.

Rends-moi ce costume ! il est à moi ! je le veux ! c'est mon sang ! c'est ma vie !

URSULE.

Ah ! ils vont se massacrer !... au secours ! au secours !... (*Elle sort par le fond en courant.*)

* Flambart, Ursule.
** Flambart, Savoureux, Ursule.

SAVOUREUX.

Je l'aurai ! c'est ma fortune ! (*Il pousse Flambart jusqu'au pied de la fenêtre restée ouverte.*)

FLAMBART.

Tiens, va le chercher. (*Il lance le paquet par la fenêtre.*)

SAVOUREUX.

Ah ! dans la rue ! (*Il veut sortir.*) Mais, malheureux, c'est cinquante mille francs que tu me voles !

FLAMBART.

De quoi !... cinquante mille ?

SAVOUREUX.

Dans la doublure... en billets de banque.

FLAMBART.

Des billets de banque !... ah ! (*Ils courent tous deux vers la porte. Flambart passe la jambe à Savoureux, qui tombe. Flambart sort et ferme la porte en dehors.*)

SAVOUREUX, *se relevant et courant à la porte.*

Fermée !... j'ai eu tort de lui dire ça ! il va me filouter mon papier Joseph ! (*Apercevant à la fenêtre la corde du badigeonneur.*) Ah ! cette corde !

URSULE, *rentrant.*

Il est parti * ?

SAVOUREUX.

J'arriverai avant lui ! (*Il saisit la corde et se laisse glisser dans la rue.*)

URSULE.

Ah ! il va se tuer ! (*Elle tombe sur une chaise.*)

ACTE IV.

Le magasin du costumier Paillette, situé à l'entresol; quatre cabinets ont leurs portes sur le magasin. Sur le premier plan, à gauche, une porte conduisant à l'atelier. A droite, la rampe d'un escalier conduisant à la boutique. Au fond, une vaste fenêtre donnant sur la rue. Table à gauche, chaises, etc.

SCENE I.

PAILLETTE, CHALANDS, *puis* LA BAVAROISE *et un* GARÇON COSTUMIER. (*Au lever du rideau, les Chalands, hommes et femmes, examinent des costumes; Paillette va de l'un à l'autre.*)

CHOEUR.

AIR : *Chœur final du Coup de pinceau.* (Vaudeville.)

En avant le carnaval !

* Savoureux, Ursule.

Que la gaîté nous inspire;
Et dans un heureux délire,
Costumons-nous pour le bal !

PAILLETTE.

Messieurs, mesdames, vous avez fait vos choix !... je vais vous inscrire. (*Il se met à la table et inscrit les chalands sur un registre.*)

LA BAVAROISE, *sortant d'une pièce à droite avec le garçon costumier. Elle a un paquet sous le bras.* *

Voilà une drôle de trouvaille! (*Au garçon.*) Merci, jeune homme!... Vous comprenez? Je ne pouvais pas emporter le costume avec une enveloppe crottée.

LE GARÇON.

Aussi je vous l'ai changée tout de suite contre une neuve.

LA BAVAROISE.

Vous êtes très-complaisant, jeune homme, pour votre âge !

LE GARÇON.

V'là tout!... Il n'y a rien pour le garçon ?... (*Il veut l'embrasser.*)

LA BAVAROISE, *le repoussant.*

Je n'ai pas de monnaie, Colibri !

PAILLETTE.

Godillon, vous vous oubliez ! Je vous enjoins, une fois pour toutes, de ne pas lutiner les pratiques!... Ma maison est à cheval sur les mœurs ! (*Aux femmes qui vont pour entrer dans les cabinets.*) Par ici, mesdames, descendez au rez-de-chaussée... c'est là que les dames s'habillent. Je n'admets pas le mélange des sexes.... Ma maison est à cheval sur les mœurs.

CHOEUR (*Reprise*).

En avant le carnaval, eéc.

Ils entrent dans les cabinets.

LABAVAROISE, *tâtant le costume qu'elle a sous le bras.*

C'est une drôle de trouvaille, tout de même ! **

PAILLETTÉ, *là a Bavaroise.*

Eh bien ! petite mère, sommes-nous servie? (*Il lui prend la taille.*)

LA BAVAROISE.

Pas de gestes, ou je tape! (*Elle lui donne un soufflet. On entend dans l'escalier des cris et des rires, et le bruit d'un soufflet.*) ***

PAILLETTE.

On dirait qu'il y a de l'écho dans mon établissement.

* Paillette, le garçon, la Bavaroise.
** Paillette, la Bavaroise.
*** La Bavaroise, Paillette.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PITHIVIERS. *

PITHIVIERS, *arrivant par l'escalier et se tenant la joue.*

Allons! allons! je commence à m'amuser! Elle a la main dure, mais c'est tout!

LA BAVAROISE, *l'apercevant.*

Dieu! not' maître! (*Elle se dissimule.*)

PAILLETTE, *se tenant aussi la joue.*

Monsieur a ce qu'il lui faut?

LABAVAROISE, *à part.*

Lui! qui me croit couchée à mon *cintième!* (*Elle sort par l'escalier.*)

PITHIVIERS, *à Paillette.*

Monsieur Paillette, j'ai des chagrins de famille... Depuis ce matin, mon futur gendre n'est pas rentré à la maison. Il m'en veut sans doute de ce que je l'ai flanqué à la porte...

PAILLETTE.

Comment?

PITHIVIERS.

Mais cette rupture m'affecte... J'ai besoin de me distraire... Je veux me déguiser... J'ai la jambe assez pure; les femmes se laissent volontiers prendre par les jambes... et je voudrais un costume qui mît en relief ce présent des cieux!

PAILLETTE.

Je saisis!... (*Au garçon.*) Godillon, un costume de sauvage pour monsieur!

PITHIVIERS.

Non, un sauvage, ça n'est pas dans mon caractère... J'aimerais mieux un Espagnol... c'est plus Andaloux.

PAILLETTE, *lui donnant un costume.*

Voici votre affaire!

PITHIVIERS.

Et la toque?

PAILLETTE.

Voilà! (*Il lui met sur la tête un chapeau à large bord.*

PITHIVIERS.

Ça, c'est un chapeau d'Auvergnat!

PAILLETTE.

Un *sombrero*, monsieur... tout ce qu'il y a de plus *sombrero!* (*Il le lui enfonce sur la tête.*) Monsieur, voici votre cabinet.

PITHIVIERS.

Pourvu que mon chapeau puisse y entrer!... (*Il entre à droite, premier plan.*)

* Labavaroise, Paillette, Pithiviers.

SCENE III.

PAILLETTE, *puis* FLAMBART. *

PAILLETTE.

Ça va, ça va! Si la veine continue... je finirai par louer ma robe de chambre et mon foulard comme costume indien! (*Regardant Flambart.*) Encore un chaland!

FLAMBART, *à part.*

Ce doit être ici!... J'ai retrouvé le voyou qui avait ramassé le paquet, et d'après les aveux que je lui ai tirés... par l'oreille... Ce doit être ici!...

PAILLETTE.

Monsieur, nous avons tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus excentrique... Désirez-vous un Pierrot?

FLAMBART.

Je n'en use pas!... Monsieur, tout à l'heure un jeune polisson est venu vous vendre...

PAILLETTE.

Un déguisement...

FLAMBART.

Justement!

PAILLETTE.

Qu'il venait de ramasser dans le moment...

FLAMBART.

Effectivement!

PAILLETTE.

Enveloppé hermétiquement...

FLAMBART.

D'une serviette.

PAILLETTE.

Exactement!

FLAMBART.

Monsieur, ce costume, je l'avais laissé choir de ma fenêtre en batifolant avec une bayadère... Il est à moi... veuillez me le réintégrer.

PAILLETTE.

Avec plaisir, monsieur.

FLAMBART.

Bien! (*A part.*) Il est content!

PAILLETTE.

Seulement vous aurez l'extrême obligeance de me prouver que le costume vous appartient!

* Pithiviers, Flambart.

FLAMBART.

De quoi!... Savez-vous qui je suis, monsieur? Flambart, professeur de boxe... petit, mais très-fort!... Je casse une pièce de cent sous entre mes doigts... Vous ne le croyez pas?... Avez-vous cinq francs sur vous?

PAILLETTE.

Moi?... et vous, monsieur?

FLAMBART.

Il ne s'agit pas de moi.

PAILLETTE.

Pardon! pour avoir votre costume, il faut d'abord m'indemniser de mes débours!

FLAMBART.

C'est entendu. Combien?

PAILLETTE.

Je l'ai payé cent cinquante francs.

FLAMBART.

A ce moutard?... Vous êtes un affreux blagueur!

PAILLETTE.

Monsieur, je ne mens presque jamais... Le costume est si original, que j'en ai pris le patron, et j'en fais confectionner de tout pareils! (*On entend le garçon appeler : Bourgeois! bourgeois!*) Mais, pardon, on me réclame!

FLAMBART.

Tranchons, tranchons! je ne l'achète pas, mais je le loue!

PAILLETTE.

A votre service; mais je vous déclare qu'il ne sortira pas de chez moi à moins de trente francs payés d'avance.

FLAMBART, *à part.*

Il n'est pas coulant!

PAILLETTE.

Je vais vous l'apporter dans la minute. (*Il rentre à gauche.*)

SCENE IV.

FLAMBART, *puis* PITHIVIERS.

FLAMBART, *seul.*

Trente balles... et je n'ai en caisse que sept cinquante! Vieil escroc, va!.. et pas le moindre oignon à mettre en gage!.. c'est taquinant!.. un costume cousu de billets de banque, et je manquerais le coup!

PITHIVIERS, *passant sa tête par la porte de son cabinet.**

Garçon, je n'ai pas de pantalon!

* Flambart, Pithiviers.

FLAMBART, *l'apercevant, à part.*

Pithiviers!.. Si je pouvais le carotter!

PITHIVIERS, *de même.*

C'est un écossais que vous m'avez fourni... Garçon, êtes-vous là? (*Il entre ensuite et voit Flambart.*) Flambart! (*Il rentre.*)

FLAMBART, *frappant à la porte.*

Pithiviers! un mot!

PITHIVIERS, *passant sa tête.*

Chut! ne me nommez pas ici.

FLAMBART, *frappant.*

Je n'ai que trois bredouilles à vous communiquer!

PITHIVIERS, *passant sa tête.*

Je suis dénué de pantalon! (*Il rentre.*)

FLAMBART, *frappant.*

Pithiviers!

PITHIVIERS, *même jeu.*

Ne proférez donc pas mon nom!

FLAMBART, *le tirant hors du cabinet.*

Mais, sacrebleu! vous m'écouterez!

PITHIVIERS, *couvert seulement d'un carrick.**

Prenez garde! Je n'ai pas le vêtement nécessaire, comme disent les Anglais; c'est trinquant!.. et on a beau avoir la jambe pure! Ah ça, Flambart, vous venez donc aussi vous travestir?

FLAMBART.

Oui... j'ai ce projet folâtre!

PITHIVIERS.

D'où je conclus que vous êtes en fonds?

FLAMBART.

C'est à ce propos que je désire colloquer avec vous!

PITHIVIERS, *à part.*

Ah! bon, je devine!

FLAMBART, *à part.*

Il est bien disposé.

PITHIVIERS.

Eh bien! mon cher, c'est quatorze jambonneaux que vous me devez... depuis deux mois sans reproche.

FLAMBART.

C'est vrai!... je n'en prends jamais que chez vous!

PITHIVIERS.

Vous connaissez le prix?..

FLAMBART.

Qu'importe le prix!.. je me ferais scrupule d'en prendre ailleurs!

* Pithiviers, Flambart.

PITHIVIERS.

Ce qui fait un total de...

FLAMBART.

Je ne marchande jamais, et j'ai à vous proposer une chose qui va vous sourire... Prêtez-moi trente francs, et je vous conserve ma pratique !

PITHIVIERS.

Trente francs !.. je vous prête le bonsoir !

FLAMBART.

Je ne jouis donc pas de votre confiance ?

PITHIVIERS.

Très-peu... j'ajouterai même... presque pas !

FLAMBART.

Pithiviers ! je ne déguise pas ma façon de penser, vous êtes un pleutre.

PITHIVIERS.

Flambart, vous êtes un...

FLAMBART.

N'achevez pas, sortons !..

PITHIVIERS.

Monsieur, si j'étais à la tête d'un pantalon...

FLAMBART.

Capon !

UNE TÊTE, *sortant d'un cabinet qui s'entr'ouvre.*

Du bruit !

UNE AUTRE, *d'un autre côté.*

Une dispute !

UNE TROISIÈME TÊTE, *ailleurs.*

Une querelle !

UNE QUATRIÈME TÊTE, *de même.*

On se chamaille !

FLAMBART, *à Pithiviers.*

Voyons, gros rageur, laissons tomber notre vif-argent et ouvrons l'oreille... puisqu'il le faut, je vous mettrai de moitié !

PITHIVIERS.

Quoi ?

FLAMBART.

Une affaire d'or !... Pour trente francs, nous avons un costume dont la doublure est ouatée de billets de banque !

PITHIVIERS.

Vous me surprenez !

FLAMBART.

Cinquante mille francs ! rien que ça !

PITHIVIERS.

Cinquante mille !

PREMIER ÉCOUTEUR.

Tiens! (*Il referme sa porte.*)

DEUXIÈME ÉCOUTEUR.

Tiens! (*De même.*)

TROISIÈME ÉCOUTEUR.

Tiens! (*De même.*)

QUATRIÈME ÉCOUTEUR.

Tiens! (*De même.*)

FLAMBART, *se retournant.*

Hein ?... on a parlé...

PITHIVIERS.

Non, personne!... (*A part.*) Cinquante mille! est-ce que par hasard ?...

FLAMBART.

Ça vous va-t-il?

PITHIVIERS.

Flambart, je suis naturellement généreux, et quand je peux obliger un ami... mais je n'ai pas la somme en poche, je vais vous donner un mot sur mon caissier.

FLAMBART.

Pithiviers, un pareil service.... mais j'ai un moyen de m'acquitter... Je continuerai à me fournir chez vous.

PITHIVIERS.

Merci! (*Écrivant à la hâte.*) « Je vous défends de prêter un cen- » time au porteur, qui m'inspire la plus entière défiance. » (*Il cachète la lettre et la donne à Flambart.*) Voilà, cher ami, je n'ai pas fixé la somme.

FLAMBART, *à part.*

Quelle chance! je vais demander mille francs.

ENSEMBLE.

AIR : *du Pré aux Clercs.*

PITHIVIERS.

Ah! combien il m'est doux
De vous rendre service!
Pour moi c'est bénéfice,
Je ferai tout pour vous!

FLAMBART.

Ah! combien il m'est doux
D'accepter ce service!
Après ce bon office,
Je prendrai tout chez vous!

PITHIVIERS, *à part.*

Je viens de le jouer!

FLAMBART, *à part.*

Moi, je vais le flouer !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! combien, etc.

(*Flambart sort.*)

SCENE V.

PITHIVIERS, *puis* PAILLETTE.

PITHIVIERS.

Cours, mon garçon ! Délie-toi les jambes. Pendant ce temps-là, je fais main-basse sur le costume, car ce doit être celui de Savoureux ! Une fois que j'aurai la dot, je me moque bien du gendre ! Quelle expectative ! mais sachons d'abord...

PAILLETTE, *rentrant avec un paquet**.

Monsieur, voici... Tiens, il n'est plus là !

PITHIVIERS.

Je sais qui vous cherchez !... Un de mes amis qui vous a demandé un costume de paysan !

PAILLETTE.

Breton !

PITHIVIERS, *à part.*

Plus de doute ! (*Haut.*) Il me quitte à l'instant et m'a chargé de prendre l'objet... Donnez...

PAILLETTE.

C'est trente francs !

PITHIVIERS.

Très-bien ! (*Il fait le mouvement de fouiller dans sa poche.*) Aïe ! j'oublie toujours que je n'ai pas de pantalon ! Vous me donnez un chapeau d'Auvergnat, un carrick de cocher, et vous appelez ça un costume espagnol...

PAILLETTE.

Monsieur, c'est historique... du temps de Fernand Cortès !

PITHIVIERS.

Monsieur, sous Fernand Cortès !... Vous êtes une oie... Je vais chercher ma bourse et me vêtir décemment ! attendez-moi ! (*Il rentre dans le cabinet.*)

SCENE VI.

PAILLETTE, *puis* SAVOUREUX. (*On entend des cris et une grande rumeur dans la rue.*)

PAILLETTE, *allant ouvrir la fenêtre.*

Qu'est-ce?... un individu poursuivi par des gamins ! il se réfugie chez moi ! Pourvu qu'il ne m'attire pas d'algarades!

* Paillette, Pithiviers,

SAVOUREUX, *en désordre.**

Encore un costumier! c'est le 22me que j'explore!.. (*Voyant Paillette.*) Dites-moi, jeune homme... non, vieillard!.. non, homme entre deux âges, vous n'auriez pas acheté...?

PAILLETTE.

Comme ils vous ont arrangé !.. (*Il lui frappe légèrement sur le dos.*)

SAVOUREUX.

Vous battez mes habits?

PAILLETTE.

Ils vous ont fait un rat dans le dos!

SAVOUREUX.

Qui?

PAILLETTE.

Les gamins!

SAVOUREUX.

Quelle engeance!.. je veux les agonir! (*Il s'élance vers la fenêtre.*)

PAILLETTE.

Mais vous allez faire casser mes vitres! (*A la vue de Savoureux des clameurs s'élèvent de nouveau; on lui lance des projectiles.*)

SAVOUREUX, *aux gens du dehors.*

Peuple français... tu n'es qu'un tas de Limousins! (*Il se retire de la fenêtre en poussant un cri.*) Ah!

PAILLETTE.

Est-ce que vous avez reçu?..

SAVOUREUX.

Un trognon! c'est de la reinette!.. et on dit que la tribune est libre! Voyons, l'avez vous acheté, oui ou non?

PAILLETTE.

Quoi?

SAVOUREUX.

Un costume volé!

PAILLETTE.

Monsieur, ma maison est à cheval...

SAVOUREUX, *le coupant.*

Je dis volé!.. trouvé! ramassé! n'importe! par un jeune gars tirant sur le roux...

PAILLETTE, *à part.*

Et lui aussi?

SAVOUREUX.

Mais répondez donc, vieux lanterneur!

* Paillette, Savoureux.

PAILLETTE.

En effet, un gars de cette nuance m'a vendu un costume égaré sur la voie publique...

SAVOUREUX, *avec joie.*

Ah ! monsieur ! où est-il ?

PAILLETTE.

Le jeune gars ?

SAVOUREUX.

Le costume ? c'est un paysan, n'est-ce pas ?

PAILLETTE.

Le jeune gars ?

SAVOUREUX.

Le costume !

PAILLETTE.

Ah ! oui... un paysan breton !

SAVOUREUX.

Enfin !.. je respire !.... Où est-il ?

PAILLETTE, *le montrant.*

Le voici, justement !

SAVOUREUX.

Je le tiens... ou plutôt... je le retiens !

PAILLETTE.

Vous arrivez un peu tard... il est loué !

SAVOUREUX.

Loué !.. je l'achète !.. mettez-y le prix ! Je m'en rapporte à vous... vous êtes honnête homme !.. (*A part.*) Il va me voler... mais c'est égal !

PAILLETTE, *à part.*

Ils ont tous une rage pour ce costume !

SCENE VII.

LES MÊMES, PITHIVIERS, *puis* FLAMBART, *puis le* GARÇON *et les personnages des cabinets.*

PITHIVIERS, *ouvrant sa porte et apercevant Savoureux.*

Savoureux ! diable ! (*Il rentre.*)

SAVOUREUX, *à Paillette.*

Mais montrez-moi d'abord la chose, afin que je m'assure. (*Paillette s'apprête à dénouer le paquet.*)*

FLAMBART, *rentrant.*

Goujat de Pithiviers !

SAVOUREUX, *à part.*

Le bâtoniste. (*A Paillette.*) Ne le montrez pas.

* Paillette, Savoureux, Flambart, Pithiviers.

FLAMBART.

Encore vous, baron?

PITHIVIERS, *qui écoute.*

Baron!

FLAMBART, *à Paillette.*

N'importe! où est le costume?... Je l'ai retenu!

PAILLETTE.

Pour le louer, oui! mais monsieur l'achète!

FLAMBART.

Lui!

PITHIVIERS, *caché.*

Il l'achète!

FLAMBART, *à part.*

Et le caissier qui m'a envoyé paître!

SAVOUREUX.

C'est une chose conclue!

PAILLETTE.

Moyennant deux cents francs que vous allez me donner.

SAVOUREUX, *à part.*

Escroc!... (*Haut.*) Soit! il est à moi.

FLAMBART.

Pas encore!... Je l'achète aussi, moi! J'offre cinquante centimes en plus.*

PITHIVIERS, *sortant du cabinet.*

Deux cent un francs!

SAVOUREUX, *à part.*

Le beau-père!

FLAMBART, *à part.*

Pithiviers!... fripon!

PAILLETTE, *portant sa table au milieu du théâtre.*

C'est donc une enchère?... A deux cent un francs! **

SAVOUREUX, *à part.*

C'est une caverne! (*Haut.*) Deux cent vingt francs!

PITHIVIERS.

Trois cents!

FLAMBART.

Cinquante centimes.

SAVOUREUX.

Trois cent cinquante!

PAILLETTE.

A trois cent cinquante francs!

* Paillette, Flambart, Savoureux Pithiviers.
** Flambart, Paillette, Savoureux, Pithiviers.

LE GARÇON, *entrant.*

Tiens, une vente! (*Il va prendre une chaise et monte dessus.**)

PAILLETTE.

Je vends ce costume trois cent cinquante francs!

LE GARÇON, *criant.*

A trois cent cinquante francs! (*Les Écouteurs sortent du cabinet.*)

SAVOUREUX, *à part.*

Frappons un coup! (*Haut.*) Cinq cents francs!

FLAMBART, *à part.*

Diable! ça monte! (*Haut.*) Cinquante centimes!

TROISIÈME ÉCOUTEUR.

Cinq cent un**!

SAVOUREUX.

Encore?... six cents francs!

QUATRIEME ÉCOUTEUR.

Six cent un***!

PREMIER ÉCOUTEUR.

Six cent deux!

DEUXIÈME ÉCOUTEUR.

Six cent trois!

SAVOUREUX, *stupéfait, à part.*

Il grêle des enchérisseurs! effrayons-les! (*Haut.*) Mille francs!

FLAMBART.

Cinquante centimes!

PAILLETTE.

A mille francs cinquante centimes?

PITHIVIERS.

Mille cinquante francs!

SAVOUREUX.

Douze cents!

PITHIVIERS.

Quinze cents!

FLAMBART, *à part.*

Ça monte beaucoup! (*Haut.*) Cinquante centimes!

SAVOUREUX.

Seize cents francs!

LE GARÇON.

A seize cents francs, c'est pour rien!

* Flambart, le garçon, Paillette, Savoureux, Pithiviers.

** Flambart, 1er écouteur, le garçon, Paillette, 2e écouteur, Savoureux, 3e écouteur, Pithiviers.

*** Flambart, 1er écouteur, 4e écouteur, le garçon, Paillette, 2e écouteur, Savoureux, 3e écouteur, Pithiviers.

FLAMBART, *bas à Savoureux, qu'il prend à part et amène sur l'avant-scène.*

Si je me désiste, épouserez-vous ma parente?

SAVOUREUX.

Je le jure!

FLAMBART, *à part.*

J'aime autant ça!

PITHIVIERS, *bas à Savoureux qu'il prend à part.*

Si je renonce, épouseras-tu ma fille?

SAVOUREUX.

Je le jure!

PITHIVIERS, *à part.*

Je me tais.

PAILLETTE.

Eh bien, messieurs, ne nous figeons pas!... A seize cents francs! une fois, deux fois... personne ne dit mot, c'est bien vu, bien entcndu?... adjugé!

SAVOUREUX, *s'emparant du paquet.*

Ah! je triomphe!

PAILLETTE, *emportant la table, à part.*

Un costume qui m'a coûté cent sous! *

SAVOUREUX *ouvre le paquet. Tout le monde l'entoure, il tire le costume et s'écrie:*

Ah! c'est un costume turc!

TOUS.

Un turc!

PAILLETTE.

C'est pourtant bien l'enveloppe!... Godillon, où est le paysan qui se trouvait dans cette serviette?

LE GARÇON.

Je l'ai loué!

SAVOUREUX, *le prenant au collet.*

A qui, petit rien du tout? **

LE GARÇON.

A une petite femme très-gentille! (*Savoureux lui donne un coup de pied, il remonte.*)

SAVOUREUX.

Perdu! perdu sans remède!... Ah! donnez-moi de l'éther... ou de l'anisette... une bouteille d'anisette... (*On le soutient. On entend des cris de masque, des sons de trompe et l'on voit sur l'impériale d'une voiture, éclairée par des torches, un groupe de masques, au milieu desquels est la Bavaroise en costume breton.*)

* Le garçon, Paillette, Savoureux, Pithiviers.
** Paillette, le garçon, Savoureux, Flambart, Phitiviers.

LE GARÇON, *qui a été regarder.*

Ah ! mon Dieu ! quel hasard !... la voilà !

TOUS.

Quoi ? (*Ils vont à la fenêtre.*)

LE GARÇON.

La petite femme et le paysan !

SAVOUREUX.

Oui, sur voiture !

PITHIVIERS.

Courons !

PAILLETTE, *barrant le passage.*

Arrêtez ! mes seize cents francs !

SAVOUREUX.

Exécrable Mandrin ?

PAILLETTE.

Payez-moi d'abord !

FLAMBART, *à Paillette.*

Gare de là, ou je bûche !

PAILLETTE.

Vous ne sortirez pas ! A moi, Godillon !

SAVOUREUX.

Attends, vieux ladre ! (*Il se jette sur Paillette.—Les écouteurs veulent les séparer—Flambart et Pithiviers tombent sur les écouteurs. — Le garçon crie à la garde. Mêlée générale.—La toile tombe.*)

ACTE V.

Une pièce attenant à la salle d'un bal public.— Quelques tables sont disposées pour les soupers. — A droite, premier plan, l'entrée des cabinets particuliers. — Portes au fond, ouvertes sur le bal. — Portes latérales.

SCENE I.

LE TRAITEUR, LA BAVAROISE, *en paysan breton*, MASQUES, *puis* SAVOUREUX, DEUX CONTROLEURS, *puis* URSULE.

(*Au lever du rideau, on polke dans le fond ; la Bavaroise entre avec quelques autres masques.*)

LA BAVAROISE, *aux autres.* *

Il n'y a pas de place là-bas ; dansons ici !

TOUS.

En avant !

* La Bavaroise, le Danssur.

LE TRAITEUR, *survenant.**

Non pas, messieurs, mesdames! c'est ici la salle du restaurant... il me semble que mes salons sont assez vastes... Quand vous voudrez souper, c'est autre chose.

LA BAVAROISE.

Tiens, si nous soupions!... j'ai appétit...

UN DANSEUR.

Souper... fi donc! c'est très-malsain!

LA BAVAROISE, *à part.*

Il paraît qu'il est râpé, mon polkeur.

TOUS.

En avant! (*Le danseur prend la Bavaroise par la taille et sort avec elle, ainsi que les autres, en polkant.*)

SAVOUREUX, *poursuivi par deux contrôleurs; il a un faux nez.*

C'est elle, je l'ai vue!

PREMIER CONTRÔLEUR, *arrêtant Savoureux.*

Monsieur, vous n'avez pas payé.

SAVOUREUX, *se débattant.*

C'est elle, laissez-moi passer!

DEUXIÈME CONTRÔLEUR.

Qui, elle?... Votre femme?...

SAVOUREUX.

Mon paysan!

PREMIER CONTRÔLEUR.

J'en suis fâché, donnez-moi trois francs.

SAVOUREUX.

Que ne parliez-vous plus tôt?... (*Il se fouille.*) Ah! sacrebleu! j'ai oublié ma bourse... chez l'apothicaire... Courez, monsieur, courez chez le pharmacien... Je ne sais pas son nom, mais il fait le coin d'une rue à gauche, en tournant... Allez!...

PREMIER CONTRÔLEUR.

Ah ça, vous vous fichez de nous?...

SAVOUREUX.

Non!... vous lui direz qu'un jeune homme qui vient d'acheter chez lui un flacon de chloroforme...

DEUXIÈME CONTRÔLEUR.

Mais allez-y vous-même!

PREMIER CONTRÔLEUR.

Allons, sortez! (*Ursule entre.*)

SAVOUREUX.

Quand le diable y serait, vous me ferez bien crédit de trois

* La Bavaroise, le Traiteur, le Danseur.

francs! il est impossible que je ne rencontre pas dans le bal un ami... une âme charitable qui me commandite d'un petit écu.

URSULE, *masquée, qui a entendu ces derniers mots**.

A votre service, beau masque!

SAVOUREUX.

Hein?...

URSULE, *lui donnant trois francs.*

Voilà!

SAVOUREUX, *au Contrôleur.*

Voilà!...

DEUXIÈME CONTRÔLEUR, *les donnant au premier.*

Voilà!...

PREMIER CONTRÔLEUR.

C'est différent, excusez!... (*Les Contrôleurs se retirent, la musique cesse.*)

SCENE II.

SAVOUREUX, URSULE **.

SAVOUREUX.

Masque bienfaisant, tu es ma Providence... travestie, et si je n'étais pas si pressé... (*Il va pour sortir.*)

URSULE, *le retenant.*

Un instant!... je sais ce que tu cherches.

SAVOUREUX.

Toi?... Tu es donc une fée?... ou une somnambule?...

URSULE.

Peut-être!

SAVOUREUX.

Si j'avais le temps, je te magnétiserais... ça me ferait plaisir... mais...

URSULE.

Voyons! sois franc!... qu'est-ce que tu désires?

SAVOUREUX.

Puisque tu es fée, tu dois le savoir.

URSULE.

Tu cours après la fortune!

SAVOUREUX.

Oui, mais dans ce moment-ci ma fortune danse peut-être le cancan, et on peut la mettre au violon!

URSULE.

Sois tranquille... et cette fortune, qu'en feras-tu? car aujourd'hui même tu as juré d'épouser trois femmes.

* Ursule, Savoureux, le Contrôleur.
** Ursule, Savoureux.

SAVOUREUX.

Tiens!... elle est sorcière!

URSULE.

Pour laquelle te décideras-tu?

SAVOUREUX.

Dam! J'ai une passion pour les comestibles... c'est un amour d'enfance!

URSULE.

Un amour d'enfance!... Tu n'en as pas un autre?

SAVOUREUX.

Si!... un petit... dont je pourrai bien faire ma maîtresse!

URSULE, *à part.*

Canaille! (*Haut.*) Eh bien, monsieur, vous serez satisfait, ce que vous désirez...

SAVOUREUX.

Bon!... et moi qui l'écoute!... Adieu, beau masque... Je te dois trois francs, je te les porterai à domicile.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

A quelle heure te trouve-t-on *?
Vite, donne-moi ton adresse!
(*A part.*) Que vois-je là bas?... mon Breton.

URSULE.

Vous me quittez!

SAVOUREUX.

Le temps me presse.

URSULE.

Mais j'aurais bien voulu, pourtant...

SAVOUREUX,

En attendant que je te paie,
Prends cet à-compte! *Il l'embrasse.*
Pour l'instant,
J' n'ai pas sur moi d'autre monnaie!
Prends toujours ça pour le moment, etc.

Il sort en courant.

URSULE, *à elle-même.*

Sa maîtresse!... il veut me faire sa Pompadour!... merci!

SCENE III.

URSULE, LA BAVAROISE *et* PITHIVIERS, *puis* LE TRAITEUR**,

LA BAVAROISE, *entrant au fond avec Pithiviers, qui lui parle bas.*

Non, c'est pas vrai!

PITHIVIERS.

Parole d'honneur! foi de Castillan!

* Savoureux, Ursule.
** Ursule, la Bavaroise, Pithiviers,

URSULE, *sans les voir.*

Je vais le rejoindre et en finir avec lui! (*Elle sort.*)

LA BAVAROISE.

Non, laissez-moi! à bas les pincettes, jeune homme!

PITHIVIERS, *à part.*

Jeune homme! je lui fais illusion! (*Haut.*) Je te connais... tu étais dans une voiture découverte!

LABAVAROISE.

Oui.

PITHIVIERS.

Va, tu es charmante, ma petite Bretonne, et ton costume aussi... Tu l'as loué chez Paillette?

LA BAVAROISE.

Justement. (*A part.*) Comment sait-il?

PITHIVIERS.

Tu es donc seule au bal?

LA BAVAROISE.

Oh! que non!... j'ai égaré ma société.

PITHIVIERS.

Je t'en tiendrai lieu, mon ange!

AIR : *Le bel oiseau.*

J'aime ton pied, j'aime ton bras!

LA BAVAROISE.

Ah! ah! ah!

PITHIVIERS.

Je trouve même des appas
A ton p'tit nez que je n' vois pas!
A travers ton masque,
Ton regard fantasque
Inspire la frasque,
Et promet tout bas
De doux ébats,
De doux combats.
Tu le verras,
Tu m'aimeras.

LA BAVAROISE.

Ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

PITHIVIERS.

J'aime ton pied, etc.

LA BAVAROISE.

Je ne veux pas

Fair' d'embarras!
Ah! ah! ah!
Il trouve même des appas
A mon p'tit nez qu'il ne voit pas!

LA BAVAROISE, *lui prenant le bras.*

Vous m'avez bien l'air d'un mauvais sujet, mais je ne vous connais pas... A qui ai-je l'honneur?...

PITHIVIERS.

Je suis représentant du peuple!

LA BAVAROISE.

Vous!... montrez-moi vos vingt-cinq francs.

PITHIVIERS.

Je veux les dévorer avec toi... je t'offre une légère collation.

LA BAVAROISE.

Ma foi, c'est pas de refus, j'ai appétit.

PITHIVIERS, *à part.*

Elle accepte! j'aurai le costume! (*Haut, appelant.*) Garçon! garçon!

LE TRAITEUR.

Voilà, monsieur! Que faut-il à monsieur *?

PITHIVIERS, *avec sa voix naturelle.*

Un souper céleste pour madame et moi.

LA BAVAROISE, *à part.*

Je connais ce timbre!

PITHIVIERS.

Quinze francs par tête! Tout ce qu'il y a de plus soigné!

LE TRAITEUR.

Vous savez, monsieur, qu'on paye d'avance!

PITHIVIERS.

Et on n'emporte pas les couverts... c'est connu... voilà! (*Il paye.*)

LE TRAITEUR.

Monsieur sera content.

PITHIVIERS.

Et n'allez pas nous donner de la bourrique pour du chevreuil! ça se fait... j'en sais quelque chose...

LA BAVAROISE.

De la bourrique! c'est not' maître!

FLAMBART, *paraissant au fond et voyant la Bavaroise.*

C'est mon Breton!

* La Bavaroise, le Traiteur, Pithiviers.

LABAVAROISE.

Allons changer de costume pour qu'il ne me reconnaisse pas! (*Elle sort par la droite.*)

LE TRAITEUR, *à Pithiviers.*

Monsieur, on vous sert à la minute. (*Il va arranger la table de droite.*)

PITHIVIERS.

Ça vous va-t-il, ma mignonne?*(*Il ôte son masque.*) Eh bien, où est-elle passée?

FLAMBART, *à part.*

Pithiviers... dissimulons! (*Il met son masque.*)

PITHIVIERS.

Beau masque, tu n'aurais pas vu sortir?...

FLAMBART.

Un jeune paysan...

PITHIVIERS.

Breton!

FLAMBART, *montrant la gauche.*

Par là... il vient de me frôler!

PITHIVIERS.

Ah! merci! merci! (*A lui-même.*) Est-ce qu'elle voudrait me faire aller? (*Il sort en courant.*)

FLAMBART, *à lui-même.*

Oui... cherche-la!... Moi, je la trouverai... et j'aurai le costume. (*Il sort par la droite.*)

LE TRAITEUR.

Ils s'en vont!.. Oh! ils vont revenir!

SCÈNE IV.

ASPASIE, *en paysan breton; puis* SAVOUREUX, URSULE; *puis* UN GARÇON TRAITEUR.

ASPASIE, *ôtant son masque.*

Ah! quel calorique! on étouffe là-dedans!

LE TRAITEUR.

La voici déjà!... Allons vite préparer le souper... (*Il sort.*)

ASPASIE.

Quelle chance!... ce costume que je croyais unique dans son genre, j'en ai trouvé chez Paillette... je n'ai eu qu'à choisir... et je suis venue avec Ursule et Mariette... Une conspiration contre Savoureux... Ah! si je le rencontre la première...

SAVOUREUX, *entrant.***

Le voilà!

* Pithiviers, Flambart, le Traiteur.
** Aspasie, Savoureux.

ASPASIE.

C'est lui !

SAVOUREUX.

La sage-femme !... Habits, veste et culottes, encore...

ASPASIE.

Mais oui !

SAVOUREUX.

C'était vous ?

ASPASIE.

Ça vous étonne !... Mais vous, monsieur, par quel hasard ?...

SAVOUREUX.

Ce n'en est pas un, Aspasie, mon cœur me guidait... il volai sur vos traces embaumées !... Vous sentez le jasmin !

ASPASIE.

Bah ! est-ce que vous allez recommencer ?...

SAVOUREUX.

Aspasie, je suis pressé, mon cœur déborde...

URSULE, *entrant.**

Ah ! le voilà... je vous cherchais !

SAVOUREUX.

Encore ce masque !

ASPASIE, *se masquant, à part.*

C'est Ursule !... (*Haut.*) Quelle est cette femme ?

SAVOUREUX.

Une marchande à qui j'ai acheté des foulards !

URSULE.

Vous dites ?

SAVOUREUX.

Madame, vous me poursuivez partout !... Je vous dois de l'argent, c'est vrai... mais envoyez-moi un huissier, j'aime mieux ça.

URSULE.

Je ne vous ennuierai pas longtemps... Prenez ceci... (*Elle lui remet un papier.*)

URSULE.

AIR : *Partie et Revanche.*

Lisez... mais pas en ma présence.

SAVOUREUX.

Ne craignez rien, je suis discret.

URSULE.

C'est pour vous seul... pas d'imprudence.

SAVOUREUX.

Sur moi, pour cacher ce billet,

* Aspasie, Savoureux, Ursule.

Que n'ai-je un tiroir à secret!
Dans ces salons qui, sans reproches,
De filons me semblent ornés,
On peut mettr' les mains dans mes poches
On n' les mettra pas dans mon nez.

(Il met le papier dans son faux nez.)

URSULE.

Maintenant, vous êtes libre!..

ASPASIE, *à part.*

C'est son adresse!

SAVOUREUX.

Tiens!... cette voix!... ça m'a retenti...

ASPASIE.

Qu'est-ce qu'elle vous a remis?

SAVOUREUX.

C'est sa facture!... Mais oublions cette créancière maussade! C'est avec vous, mon adorée, que je veux régler mes comptes.

ASPASIE.

Vous ne me trouvez donc plus si laide, avec ce costume?

SAVOUREUX.

Toi, laide!... toi! la mieux tournée des créatures!

ASPASIE.

Savoureux, vous êtes un serpent... et, moi, je suis si faible...

SAVOUREUX.

Faible? tant mieux!

ASPASIE.

D'abord, j'ai mal dîné... Je suis presque à jeun! (*A part.*) Je sais qu'il n'a pas de monnaie.

SAVOUREUX.

Je la vois venir... et pas le sou.

ASPASIE.

Je sens des défaillances!

SAVOUREUX, *lui offrant une chaise.*

Prenez cette chaise, ça vous soutiendra!

ASPASIE.

Franchement! j'aurais plus de confiance dans un perdreau.

SAVOUREUX, *à part.*

Ça creuse... Et il ne me tombera pas des alouettes!.... Je n'exige pas qu'elles soient rôties... mais qu'il m'en tombe! qu'il m'en tombe!

LE GARÇON TRAITEUR, *entrant.**

Monsieur! quand vous voudrez, le souper est prêt.

* Aspasie, le Garçon traiteur, Savoureux.

SAVOUREUX.

Le souper ?

ASPASIE.

Ah ! farceur ! c'est une surprise que vous vouliez me faire... Allons ! vous êtes un homme qui sait vivre.

LE GARÇON.

Faut-il servir ici, ou dans un cabinet ?

SAVOUREUX.

Dans un cabinet, ça m'irait mieux !

LE GARÇON.

Alors, par ici ! (*Il ouvre la porte du cabinet de gauche.*)

SAVOUREUX, *à Aspasie.*

Entrez toujours !... je n'ai pas commandé le dessert !

ASPASIE.

J'entre !... (*A part.*) Mais je vais fermer la porte en dedans !

SCÈNE V.

SAVOUREUX, LE GARÇON TRAITEUR.*

SAVOUREUX, *au Garçon.*

Voyons, toi, qu'est-ce que tu chantes, avec ton souper ?

LE GARÇON, *présentant un papier.*

Voyez, Monsieur, si ça vous va ?

SAVOUREUX.

Turbot, filet de chevreuil, salmis de bécasses... Mais c'est exorbitant... Du fromage aurait suffi.

LE GARÇON.

Alors, c'était pas la peine de payer quinze francs par tête.

SAVOUREUX.

J'ai payé ?...

LE GARÇON.

Et d'avance ; le patron me l'a dit !

SAVOUREUX.

D'avance !... et on ne me donne que ça pour quinze francs !... Tu ajouteras un faisan truffé et du champagne !

LE GARÇON.

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

SAVOUREUX.

Je demande des alouettes et il me tombe des bécasses !... suite de la féerie !... Elle assure mon triomphe !... Au moyen de ce chloroforme (*il montre le flacon*), je vais plonger la sage-femme dans le morphée le plus profond... je la dépouille sans pitié et j'enlève les cinquante mille !...

* Savoureux, le Garçon traiteur.

SCENE VI.

SAVOUREUX, FLAMBART, *puis* LE GARÇON.*

FLAMBART, *en paysan breton et masqué.*

Je savais bien que je déciderais cette dondon à changer de costume avec moi... Je tiens le magot... En rentrant je découdrai la doublure...

SAVOUREUX.

Allons consommer l'œuvre !

FLAMBART, *à part.*

Savoureux !

SAVOUREUX, *il se retourne et voit Flambart, qu'il prend pour Aspasie.*

Tiens, vous êtes-là ? J'allais vous rejoindre. (*Voulant l'entraîner.*) Venez, soleil de mon cœur.

FLAMBART.

Non, monsieur ! non, monsieur ! (*A part.*) Pour qui me prend-il ?

SAVOUREUX.

Comment, non ? Tu es donc capricieuse, belle Aspasie ?

FLAMBART, *à part.*

Aspasie ! ma parente !... Quelle est cette anguille ?

SAVOUREUX.

Allons souper, voilà notre cabinet...

FLAMBART.

Fi donc !...

SAVOUREUX.

AIR : *O plaisir des dieux !* (Duc d'Olonne.)

Dans un cabinet,
Asile secret,
Nous aurons tour à tour
La bécasse et l'amour.

FLAMBART.

Je vois son projet !
Quoi, ce gringalet
Veut m'entraîner au cabinet !

SAVOUREUX.

Viens, objet divin,
Nous enivrer de chambertin !

FLAMBART.

Mais, petit lutin,
Je ne veux rien de clandestin.

* Flambart, Savoureux.

ENSEMBLE.

SAVOUREUX.

Dans ce cabinet,
Asile secret,
Nous aurons tour à tour,
La bécasse et l'amour !

FLAMBART.

Point de cabinet !
Ce mot me déplaît !
J'aime assez tour à tour
La bécasse et l'amour.

SAVOUREUX.

Allons, puisqu'elle le veut, à table.

LE GARÇON, *apportant le souper.*

Tiens ! madame ne soupe donc plus dans le cabinet ?...

SAVOUREUX.

Diable ! ici ce sera plus difficile. (*Ils s'asseyent.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, PITHIVIERS.

PITHIVIERS, *entrant.*

Je ne la retrouve pas ! Qu'est-ce qu'elle est devenue ? (*Voyant Flambart.*) Ah ! la voilà !

SAVOUREUX *et* FLAMBART, *à part.*

Pithiviers !

PITHIVIERS.

Savoureux !... Comment, petit coquin, tu me souffles... ma conquête et mon souper !

SAVOUREUX.

Le souper ? je l'ai payé d'avance !

PITHIVIERS.

Moi aussi !... et je m'installe. (*Il s'assied.*)*

FLAMBART.

Buvons !

SAVOUREUX.

Vous allez rester là ?

PITHIVIERS.

Fais ton affaire... Je connais ton plan... il a mon suffrage... Mais j'ai des droits sur cette jeunesse... et je reste.

FLAMBART.

Buvons !

SAVOUREUX, *à part.*

Ça devient de plus en plus difficultueux !

* Flambart, Pithiviers, Savoureux.

PITHIVIERS, *à Flambart.*

Je te ferai un sort, va, petite grassouillette, je t'enverrai en Californie. Tu ramasseras de l'or et tu m'en rapporteras. (*Il lui baise la main.*)

SAVOUREUX.

Ah! que c'est vilain, à votre âge!

PITHIVIERS.

On est encore aimable! (*A Flambart.*) Tu verras comme on est andaloux dans l'occasion! (*Il la lutine.*)

FLAMBART.

Ah! sapristi! il me chatouille... ah! ah! ah! sapristi! il m'agace!.. ah! ah! ah! j'ai envie de pleurer!.. buvons!

PITHIVIERS.

Buvons!

SAVOUREUX.

Oui, buvons!.. et au dessert, je vous ferai goûter d'une liqueur merveilleuse dont j'ai sur moi un échantillon... vous n'en n'avez pas encore bu.

FLAMBART.

J'ai bu de tout!

PITHIVIERS.

Quelle gaillarde!

SAVOUREUX.

Vous n'avez pas bu de celle-ci... Reconnaissez-vous cette odeur-là?.. (*Flambart prend le flacon et va pour boire, il l'arrête.*) Ne buvez pas!

AIR : *Ah! si Madame me voyait!*

Sur l'estomac c'est très-actif;
Rien que le bouquet vous invite!
Teez, flairez-moi ça bien vite!

FLAMBART.

En effet, ça flatte le pif!

SAVOUREUX.

C'est le plus puissant digestif!
Grâce à sa vertu singulière,
On peut digérer, l' croiriez-vous?
Même des bott's à l'écuyère!
Ou des dîners à trent' deux sous!

PITHIVIERS, *à qui Savoureux fait flairer.*

Ça sent la mélasse!

SAVOUREUX.

Ça de la mélasse!.. Reniflez donc, vous ne reniflez pas! (*Il fait renifler à tous deux.*)

FLAMBART, *s'endormant.*

Ça sent très-bon !.. Ah ! j'aperçois un paysage délicieux !.. c'est Pantin et ses environs... ça sent très-bon !

PITHIVIERS, *à moitié endormi.*

Tiens, tiens, tiens ! cette bonne d'enfant qui tire la barbe à un sapeur !

SAVOUREUX.

Les voilà plongés dans les vapeurs... Profitons-en ! je ne peux pas la déshabiller ici ; mais avec cette paire de ciseaux... dont je me suis muni. (*Il prend des ciseaux dans sa poche.*) Ouvrons le portefeuille !.. le dos d'abord ! (*Il ouvre le dos de la veste.*)

FLAMBART, *fredonnant une polka.*

Tra la la la ! ô volupté !.. je danse la polka avec un ours.

SAVOUREUX.

Rien par ici que de la filasse !

PITHIVIERS.

Petite ! ici petite, ici !

SAVOUREUX.

Attaquons les manches. (*Il ouvre les manches.*)

FLAMBART.

Ah ! un rat qui monte dans mon pantalon.

SAVOUREUX, *cherchant.*

Encore rien !

PITHIVIERS.

Petite ! ici petite ! quel rêve enchanteur ! je suis entouré d'un essaim... de mouches à miel.

SAVOUREUX, *fouillant les poches et retirant un papier.*

Ah! un papier ! (*Lisant.*) Note de la blanchisseuse... Un faux-col... Elle est bien montée en linge !... Total, un sou. Voyons encore... (*Il fouille.*) Une pipe culottée ! Elle culotte des pipes ! c'est une carabine !... Cherchons ailleurs. (*Il fend la culotte sur les cuisses.*)

FLAMBART, *rêvant.*

Je suis très-fort... Avez-vous cinq francs sur vous ?

SAVOUREUX.

Comment ?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ASPASIE. *

ASPASIE, *sortant du cabinet.*

Ah ça ! mon petit, comptez-vous me faire droguer longtemps comme ça ?

* Aspasie, Savoureux, Pithiviers,

SAVOUREUX, *stupéfait.*

Hein, vous? Aspasie... mais non... puisque vous voilà.

ASPASIE.

Moi! qu'est-ce que c'est que ça?

SAVOUREUX, *arrachant le masque de Flambart.*

Le boxeur!

ASPASIE.

Flambart!

FLAMBART, *se réveillant.*

Oui, c'est moi!... Qu'est-ce qui m'appelle? (*Il se lève.*)

PITHIVIERS.

Petite, viens, petite! (*Il prend Flambart dans ses bras.*)

ASPASIE, *riant.*

Ah! ah! ah!

FLAMBART, *repoussant Pithiviers.*

Où suis-je? mes habits... On m'a décousu! on m'a crevé!... je suis en loques!

SAVOUREUX, *indiquant Pithiviers.*

C'est lui!... c'est l'Espagnol!

PITHIVIERS.

Viens, petite!

FLAMBART, *se défendant.*

Ah! vieille panade! (*Il tombe sur Pithiviers.*)

PITHIVIERS, *se défendant.*

Mais non... au secours! au meurtre! à la garde!... (*Il sort à droite.*)

FLAMBART.

Où me cacher?... Un masque!... un paletot!... que je m'évapore!... Ah! voici. (*Il se sauve à gauche en mettant le faux-nez que Savoureux a laissé sur la table.*)

SCÈNE IX.

SAVOUREUX, ASPASIE, MARIETTE; *puis* URSULE, *toutes deux en paysans bretons.*

SAVOUREUX.

C'est une fatalité!... Depuis ce matin je cours après mon héritage... Je crois le tenir... c'est une contrefaçon! j'en ai assez, j'y renonce. (*Aspasie, Ursule et Mariette paraissent au fond et semblent complotter.*)

AIR : *Sur mon tapis de Perse.*

Au diable la fortune
Dont l'amorce importune,
M'a trop leurré déjà.

L'amour me suffira,
Je cours à l'instant même
Près de celle que j'aime !

LES TROIS FEMMES, *qui se sont approchées pendant le couplet, se démasquant.*

Halte-là!
Me voilà, me voilà ! *

SAVOUREUX.

Trois à présent !... Il faut qu'on ait semé de la graine de Bretons ! il en pousse dans toutes les jointures! Henriette !..... Ursule!... O ma Ursule! c'est toi que j'épouse à perpétuité.

URSULE.

C'est-il vrai, Savoureux ? **

SAVOUREUX.

Je le jure sur le rocher de Saint-Malo !... Nous serons pauvres, nous serons gueux comme des rats... Mais les rats ont bien leurs petites jouissances!

URSULE.

Pauvres!... Comment, pauvres?... vous êtes riche, au contraire !

SAVOUREUX.

Riche ? où prends-tu ma fortune ?

URSULE.

Ne vous l'ai-je pas rendue ?

SAVOUREUX.

Quoi ! les trois francs?

URSULE.

Mais non; ces papiers que j'avais retirés de la doublure, et que je vous ai remis en vous disant : Vous êtes libre!

SAVOUREUX.

Votre adresse?

URSULE.

C'était un bon de cinquante mille...

SAVOUREUX.

Ah! grand Dieu! où l'ai-je fourré?... Mon nez... mon nez.. Qu'est-ce qui a pincé mon nez?

MARIETTE.

Il cherche son nez !

ASPASIE.

Celui de carton, c'est Flambart qui l'a emporté.

SAVOUREUX.

Le boxeur... Je suis perdu... il va en abuser.

* Ursule, Aspasie, Savoureux, Mariette.
** Aspasie, Ursule, Savoureux. Mariette.

SCENE X.

Les Mêmes, FLAMBART, LA BAVAROISE, PITHIVIERS, Danseurs, Danseuses, Masques. (*Grand galop, les danseurs font invasion dans la salle, Flambart est en tête avec la Bavaroise. Il a le faux-nez de Savoureux.*)

SAVOUREUX, *arrêtant Flambart.**

Mon nez! mon nez!...

FLAMBART.

Votre nez, vous l'avez sur vous!

SAVOUREUX.

Mon nez de carton!

FLAMBART.

Ah ! c'est juste!... je ne sais pas où je l'ai mis.

SAVOUREUX.

C'est faux... Tu es un filou!...

FLAMBART.

Sacrebleu! (*Se fouillant.*) Ah! il est dans ma poche... Le voilà !

SAVOUREUX.

Aplati!

FLAMBART.

Je me suis assis dessus.

SAVOUREUX.

Prêtez donc votre nez à monsieur... (*Tirant le papier.*) Il y est!... je le tiens!... un mandat sur la banque!

FLAMBART.

Un mandat?

SAVOUREUX.

De cinquante mille francs.

PITHIVIERS.

Il avait cinquante mille francs dans le nez!

FLAMBART.

Si je l'avais su!... quelle prise!

PITHIVIERS.

Savoureux, je te rends mon estime et ma fille... les deux sont à toi!

SAVOUREUX, *montrant Ursule.*

Bien obligé!... Voilà non épouse, beau-père! **

PITHIVIERS.

Malheureux!... et ma fille qui est assez bête pour t'adorer!

* La Bavaroise, Aspasie, Ursule, Flambart, Savoureux, Pithiviers, Mariette.

** La Bavaroise, Aspasie, Savoureux, Ursule, Flambart, Pithiviers, Mariette.

MARIETTE.

Non, papa, je n'aime personne!

PITHIVIERS, *étonné.*

Ma fille!

FLAMBART.

Père Pithiviers, ça peut s'arranger! Offrez-moi la main de votre fille et je vous conserverai ma pratique.

PITHIVIERS.

Flambart, vous m'honorez... faites-lui la cour, et dès qu'elle vous aimera, (*à part*) elle en épousera un autre.

FLAMBART.

J'ose y compter!

SAVOUREUX.

O ma Ursule!... quel bon mari tu vas avoir...

AIR : *Ra fla, fla.*

Je porterai, je le veux, saperlotte!
L'habit, la veste, et toi...

URSULE.

J'ose y compter.
Dans not' ménag' si j' porte le reste,
A mon mari je n' ferai rien porter.
Ra fla fla.

ASPASIE.

L'or qui nous vient de la Californie
Va devenir si commun parmi nous,
Qu' pour avoir cours, les pièc's d'or, je parie,
Vont s' déguiser en pièces de cent sous!
Ra fla fla...

MARIETTE.

S'il nous arriv' tant d'or de l'Amérique,
J' prévois qu' bientôt, je vous le dis tout bas,
Pour s'anoblir, notre jeun' république
Va s' déguiser en marquis d' Carabas!
Ra fla fla.

FLAMBART.

Je suis très-fort... Je casse avez prestesse
Un écu d' cinq. . Vous en doutez, je croi!
Vite, au bureau déposez votre pièce,
Et je m'engage à la casser... chez moi!
Ra fla fla...

LA BAVAROISE.

Grâce aux Anglais, les Chinois d' ma patrie
Dans leur pays s'enivrent en tout temps!

Dans ce lieu-ci, c' n'est pas l'opium, j' parie,
Mais les honneurs qui grisent tant de gens!
Ra fla fla...

PITHIVIERS.

Dans ma boutique où personne ne bouge,
La politique a créé des partis :
Plus d'un homard ne veut plus être rouge,
Car il prétend que les rouges sont cuits!
Ra fla fla...

SAVOUREUX, *au public.*

Pour nous, messieurs, pas d'arrêt trop sévère!
En carnaval on peut beaucoup oser :
Si la critique est assise au parterre,
C'est en romain qu'il faut la déguiser.
Ra fla fla...

FIN.

Imp. Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

J'AI MANGÉ MON AMI.

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. XAVIER, VARIN ET BOYER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE MONTANSIER, LE 7 FÉVRIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MALICORNE.	MM.	RAVEL.
CHAVENTRÉ, pâtissier.		SAINVILLE.
BLAIREAU, barbier.		ALCIDE-TOUSEZ.
ZÉLIE, fille de Chaventré.	Mlle	JULIETTE.
BONAFOUS, chef de gare au chemin de fer d'Orléans à Paris.	M.	MASSON.

La scène se passe à Melun chez Chaventré.

Le théâtre représente une arrière-boutique. — Porte au fond. — Porte à droite avec un œil-de-bœuf. — Une autre porte à gauche; au milieu de la scène, une trappe. — A droite, une table avec un registre; à gauche, une autre table.

SCÈNE I. *

CHAVENTRÉ, BLAIREAU.

(*Au lever du rideau, la trappe est levée. Blaireau est dans le souterrain. Chaventré qui est déja un peu au dehors de la trappe, tient le bout d'un sac, il monte, et est suivi de Blaireau qu'on voit bientôt paraître tenant l'autre bout du sac.*

ENSEMBLE.

Air : *La voilà, la voilà la montagne qui accouche.*

Hâtons-nous! (*bis.*)
Car déjà le jour commence,
Point de bruit!... du silence,
Craignons les regards jaloux.

CHAVENTRÉ

Pâtissier très-malin,
Chaque nuit, à la sourdine,
J'enrichis ma cuisine
De ce butin clandestin.

ENSEMBLE.

Hâtons-nous, etc.

(*Ils ont transporté le sac dans la chambre de gauche.*)

BLAIREAU.

C'est fait, père Chaventré.

CHAVENTRÉ.

Comment il n'y a plus rien?

BLAIREAU.

Êtes-vous gourmand!... vous n'emploierez jamais tout ça!

CHAVENTRÉ.

Blaireau, tu es dans l'erreur!... le double ne me suffirait pas... ma pâtisserie a pris une extension sans précédent... c'est en vain que ma boutique est située sur les confins de la ville de Melun... je craignais d'être oublié dans cette zône excentrique... point!... on se dispute mes produits... on les cite, on les exalte... Mes pâtés sont dans toutes les bouches... J'ai rendu l'appétit à M. le préfet de Seine et-Marne, qui a daigné me conférer le titre de pâtissier de la préfecture!

BLAIREAU.

Père Chaventré, j'admire vos capacités... et si j'avais seulement la moitié de votre tête!... C'est ça une bonne tête!...

* Chaventré, Blaireau.

Un homme qui fait des pâtés et qui loge à pied et à cheval, sans avoir d'écurie !

CHAVENTRÉ.

Ceux qui ont un cheval sont libres de le laisser à la porte... du reste, je tiens peu aux voyageurs... c'est la pâtisserie qui fait ma gloire !

BLAIREAU.

Et la mienne !... franchement, j'en ai ma petite part, car enfin, je vous donne un fier coup d'épaule.

CHAVENTRÉ.

Je rends justice à ton épaule... et tu sais qu'avec moi une épaule n'est jamais perdue... mais aujourd'hui, j'ai une commande gigantesque.. M. le préfet... (*Tirant sa casquette.*) Salue donc !... (*Blaireau salue.*) Reçoit le conseil municipal.

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Je ne crains pas que l'on clabaude,
Le préfet est mon protecteur,
Car, sans le savoir, de ma fraude
Lui-même, il est le recéleur.
Position piquante et neuve,
Mon délit serait éventé
Qu'il en faudrait chercher la preuve
Dans les flancs de l'autorité.

BLAIREAU.

C'est égal !... ça ne me rassure pas !... je passe mes jours dans la venette.

CHAVENTRÉ.

Être pusillanime !... Tu vois que j'ai besoin d'un supplément ! arrange-toi, il me le faut !

BLAIREAU.

Eh bien ! père Chaventré, et moi aussi il me le faut !

CHAVENTRÉ.

Quoi ?

BLAIREAU.

Ce que j'ai à vous demander.

CHAVENTRÉ, *à part.*

Il va m'emprunter deux francs cinquante... Il n'en fait pas d'autres !

BLAIREAU.

Tenez... en quatre mots !... je serai bref ! J'aime votre demoiselle !

CHAVENTRÉ.

Je le savais, Blaireau.

BLAIREAU.

Mais, ce que vous ne savez pas, c'est qu'en la démêlant, j'ai trouvé dans ses papillottes, un billet signé Malicorne.

CHAVENTRÉ.

Malicorne !... quel est cet oiseau ?

BLAIREAU.

C'est peut-être un serin... franchement, je le désire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZÉLIE. *

ZÉLIE, *entrant vivement.*

C'est lui !... je l'ai vu à la fenêtre !... (*Voyant Chaventré.*) Oh, mon père !

CHAVENTRÉ.

Tiens ! c'est toi, ma fille.

BLAIREAU, *bas.*

Ne la grondez pas !

CHAVENTRÉ.

Tu as disjoint tes paupières bien matin ?

ZÉLIE.

Mais non ! il est déjà tard.

CHAVENTRÉ, *tirant sa montre.*

C'est ma foi vrai ! je me rends à mon laboratoire... Blaireau, cours après mon supplément ! cours, cours !

BLAIREAU.

Je vous le rapporte mort ou vif.

CHAVENTRÉ.

N'y manque pas ou je te mets au four à sa place... Je vais préparer mon hachis.

SCÈNE III

BLAIREAU, ZÉLIE. **

ZÉLIE, *à part.*

Blaireau ne s'en va pas... si je pouvais l'éloigner !

BLAIREAU.

Il ne fallait donc pas venir sitôt, mademoiselle Zélie.

ZÉLIE.

Si vous êtes fâché de me voir, allez-vous-en !

BLAIREAU.

C'est pas ça !... c'est que j'étais entrain de m'ouvrir à votre papa.

ZÉLIE.

Vous ouvrir ?...

* Chaventré, Blairau, Zélie.
** Zélie, Blaireau.

BLAIREAU.

Lui ouvrir mon cœur !... j'espère toujours que le vôtre répondra à ses battements.

ZÉLIE.

Non, monsieur Blaireau... s'il fallait répondre à tous les battements... ça n'en finirait pas... Vous êtes barbier, vous coiffez le tiers et le quart... cette profession pousse à l'inconstance, et il m'est revenu des bruits sur une certaine Augustine...

BLAIREAU.

Augustine !... on vous a dit ?... Eh bien ! oui, c'est vrai!... j'avais remarqué sa chevelure... faiblesse de coiffeur !... J'en aurais fait des perruques !

ZÉLIE.

Oh ! vous dites ça...

BLAIREAU.

Mais vous qui êtes si regardante, mademoiselle Zélie, si on voulait bien vous éplucher... on découvrirait peut-être...

ZÉLIE.

Je vous défends de rien découvrir !

BLAIREAU.

Et le Malicorne !...

ZÉLIE.

Eh bien ! après ?... ce Malicorne est un jeune homme que j'ai vu à Étampes, chez ma tante, où nous avons joué au loto ensemble... un jeu bien ennuyeux et cependant...

AIR : *Du Piége.*

C'est le loto, le croiriez-vous?
Qui favorisa son audace.
Chacun dormait autour de nous,
Le loto, c'est un jeu fadasse.
Comme nous n'étions pas surveillés,
Il parlait plus qu'à l'ordinaire,
Et quand il se sont réveillés
Le jeu commençait à me plaire.

BLAIREAU.

Mais, moi, je vous conviens cent fois mieux !... d'abord, vous avez l'habitude de me voir.

ZÉLIE.

C'est une vilaine habitude que j'ai là !

BLAIREAU.

De plus, je suis l'associé de votre papa... il est vrai qu'on ne s'en douterait guère, vu qu'il fait de la pâtisserie et moi des barbes...

ZÉLIE.

Sa boutique est dans le faubourg, et la vôtre hors la barrière... mais vous avez découvert une communication sous l'ancien mur de la ville...

BLAIREAU.

Et c'est par là que je suis son complice... nous sommes liés par des secrets funestes... Voilà des motifs... vous demandez des motifs... voilà des motifs !

ZÉLIE.

Je sais que vous pouvez lui nuire... mais je vous crois assez galant homme...

BLAIREAU.

Je ne suis pas galant homme... je ne veux pas être galant homme... et si je tenais votre Malicorne par la dernière moitié de son nom !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHAVENTRÉ. *

CHAVENTRÉ.

Oh ! oh ! tu es déjà revenu ?... où est mon supplément ?

BLAIREAU.

Patience !... il va venir.

CHAVENTRÉ.

Comment, il n'est pas là ?

BLAIREAU.

Je vole à sa rencontre !

CHAVENTRÉ.

Va donc, malheureux !... mais de la prudence !... je te recommande les précautions les plus méticuleuses.

BLAIREAU.

Est-ce qu'on aurait vent de quelque chose ?

CHAVENTRÉ.

Je ne te cache pas qu'hier j'ai éprouvé une panique des plus émouvantes !

BLAIREAU.

Vous me donnez des transes !

CHAVENTRÉ.

Un soi-disant voyageur s'est présenté pour loger chez moi... son corps était couvert d'un uniforme et son chef surmonté d'une casquette.

BLAIREAU.

Ça sent le gabelou !

CHAVENTRÉ.

Cette version est d'autant plus vraisemblable que sa cas-

* Zélie, Chaventré, Blaireau.

quette était ornée d'une cocarde pour dissimuler mes soupçons ; je lui ôte mon bonnet, comme ceci... il riposte avec sa casquette, comme cela... ce mouvement fait tomber la cocarde... Je remets mon bonnet, et tandis qu'il remet sa casquette, je ramasse la cocarde et j'y vois...

BLAIREAU.

Vous y voyez? les trois couleurs?

CHAVENTRÉ.

Non ! elles n'étaient pas encore revenues... j'y vois... deux lettres plaquées dans le milieu, deux lettres majuscules et mystérieuses.

ZÉLIE.

Quelles lettres?

CHAVENTRÉ.

O. P... depuis hier je creuse mon occiput pour deviner ce que signifie O. P... enfin j'y suis parvenu.

ZÉLIE.

Et ça veut dire?

CHAVENTRÉ.

Officier Prussien.

BLAIREAU.

Mais non ! O. P. octroi principal, c'est clair !

CHAVENTRÉ.

C'est dans les choses possibles... cependant, attendez... je crois que c'est P. O., ce n'est pas O. P., c'est P. O.

ZÉLIE.

P. O.

CHAVENTRÉ.

Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

ZÉLIE.

P. O.?.. p, o... po.

BLAIREAU.

Au surplus, exhibez la cocarde, je verrai bien.

CHAVENTRÉ.

J'ignore son destin !... je l'avais posée dans mon laboratoire... et je pense qu'un de mes gâte-sauces en aura fait ses choux.

BLAIREAU.

Ce gabelou me cause du souci !

CHAVENTRÉ.

Et si je te disais qu'il m'a questionné sur tes faits et gestes.

BLAIREAU.

Sur moi?

CHAVENTRÉ.

« Connaissez-vous le sieur Blaireau ? » m'a-t-il demandé en plissant le front.

BLAIREAU.

C'est particulier ! vous savez son nom ?

CHAVENTRÉ.

Bonafous.

BLAIREAU, *à part.*

Bonafous !... le frère d'Augustine !... (*Haut*) et il est encore ici, chez vous ?

CHAVENTRÉ.

Que tu es naïf... je lui ai fait entendre que je ne pouvais l'insérer dans mon établissement, vu l'abondance des matières... et à peine l'avais-je extirpé de ma maison, qu'un autre individu a pris sa place.

ZÉLIE.

Ah ! oui !... n'est-ce pas celui qui loge dans cette chambre ?

CHAVENTRÉ.

Précisément !

ZÉLIE.

Et quel est ce voyageur ? le savez-vous ?

CHAVENTRÉ.

Son nom n'est pas encore inscrit sur mon registre... mais je n'ai aucun motif de le suspecter... il n'a pas d'uniforme et son chapeau est pur de toute cocarde... néanmoins je l'ai enfermé à double tour, parce que, la nuit, il aurait pu se lever... ça arrive quelquefois en voyage... et je ne me souciais pas qu'il fût témoin... (*On frappe, en dedans, à la porte de la chambre de droite.*)

ZÉLIE.

N'est-ce pas lui qui frappe ?

CHAVENTRÉ.

Chut !... rien ne peut nous trahir ?... ouvrons ! (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MALICORNE. *

MALICORNE, *frappant.*

Hé ! la maison !... ouvrez-moi.

CHAVENTRÉ, *qui a ouvert.*

Entrez ! monsieur, entrez !

MALICORNE, *entrant en costume du matin.*

Enfin !... ce n'est pas malheureux !

* Zélie, Chaventré, Malicorne, Blaireau.

ZÉLIE, *à part.*

C'est bien lui !

MALICORNE, *à part.*

Zélie !... (*Haut à Chaventré.*) Pourquoi donc m'aviez-vous enfermé ?

CHAVENTRÉ.

Enfermé !... vous ne l'étiez pas, monsieur... la clé était sur la porte, au vu et su de tout le monde.

BLAIREAU.

La clé était sur la porte...

MALICORNE.

Oui ! mais en dehors !... il me semble qu'un homme qui ne peut pas sortir est enfermé... à moins que vous ne considériez le donjon de Vincennes comme une promenade publique.

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

J'étais prisonnier, c'est notoire.
C'est me jouer un mauvais tour ;
Je suis presque tenté de croire
Que votre auberge est une tour.
J'y vois deux geôliers tour-à-tour.
Or, à quoi bon votre service
Quand votre fille est faite au tour ?
Ses yeux suffiraient, je vous jure,
Pour m'enfermer à double tour.

(*Zélie lui fait un signe pour lui recommander la prudence à son égard.*)

BLAIREAU.

Monsieur aura sans doute forcé le pène?

CHAVENTRÉ.

Voilà !... on est pressé, on brusque le pène... et voilà.

MALICORNE.

Monsieur, je ne brusque personne... je suis fort doux quand on ne m'enferme pas...

CHAVENTRÉ.

Vous n'étiez pas enfermé... la clé est sur la porte, au vu et su de tout le monde...

BLAIREAU.

La clé est sur la porte...

MALICORNE, *à part.*

Ces hommes ont le regard oblique !

CHAVENTRÉ.

Je me flatte, au moins, que vous avez joui, sous mon toit, d'un sommeil paisible !

MALICORNE.

Ah ! oui... parlons-en de mon sommeil... je défierais une borne de fermer l'œil dans votre usine... qu'est-ce qui s'est

donc passé chez vous cette nuit?... est-ce que le feu a pris à des rideaux?

CHAVENTRÉ.

Ce serait difficile!...

MALICORNE.

C'est que j'ai entendu des rumeurs bizarres... on allait... on venait... on marchait à voix basse... on courait de chambre en chambre. Je me suis dit : il faut que le feu ait pris à des rideaux!

CHAVENTRÉ.

Nullement, monsieur, nullement!... il n'y en a pas chez moi!

MALICORNE.

Il me semblait aussi avoir entendu geindre.

CHAVENTRÉ.

Sans doute un de mes garçons qui se livrait au labeur du pétrin.

MALICORNE.

Je vous avoue que je n'étais pas à mon aise... la nuit... quand on est seul et qu'on est renfermé... car, je ne sais pas pourquoi vous y mettez de l'obstination... mais, j'étais enfermé!...

CHAVENTRÉ.

Vous ne l'étiez pas!... la clé est sur la porte, au vu et su...

BLAIREAU.

La clé est sur la porte!...

MALICORNE, *impatienté.*

Allons dons!... et moi qui suis si impressionnable!...

CHAVENTRÉ.

Comme vous dites, la nuit... quand on est seul on se forge des fantômes... moi-même la nuit... je m'en forge toujours un ou deux fantômes... mais, pardon, vous savez que dans les garnis, il est d'usage d'inscrire le nom des voyageurs... et puisque vous voilà. (*Il va à la table de droite où est le registre.*) *

ZÉLIE, *bas à Malicorne.*

Prenez garde... ne vous nommez pas!

MALICORNE.

Bah!

CHAVENTRÉ, *qui a ouvert le registre.*

Si vous voulez me dicter vos nom, prénoms, domicile et signes particuliers...

* Zélie, Malicorne, Chaventré, Blaireau.

MALICORNE, *étonné.*

Signes particuliers!... (*Bas à Chaventré.*) Renvoyez votre demoiselle...

CHAVENTRÉ.

Pourquoi donc?... parlez-moi bas, elle n'entendra pas.

MALICORNE.

C'est juste! (*A Blaireau qui a entendu.*) Eloignez-vous!

BLAIREAU.

Moi?... oh! c'est égal... il me dira plus tard... (*Chaventré fait un grand mouvement de surprise, après que Malicorne lui a parlé à l'oreille.*)

CHAVENTRÉ.

Je vous plains, monsieur.

MALICORNE.

Écrivez donc : le baron...

BLAIREAU *et* CHAVENTRÉ.

Le baron!...

MALICORNE.

Le baron de Crrrr...

CHAVENTRÉ.

Crrrr.

BLAIREAU.

Crrrr... ça a l'air d'un petit chemin de fer!

CHAVENTRÉ.

Comment écrivez-vous Crrrr.

MALICORNE.

Avec deux k et une petite s... mais, vous ne pourriez pas, l'orthographe est trop difficile!... je suis un gentilhomme Danois... j'écrirai moi-même, tout-à-l'heure, en déjeunant!... car mon estomac offre l'image d'un précipice!

BLAIREAU, *bas à Chaventré.*

Il n'est pas plus Danois qu'un caniche!

CHAVENTRÉ, *de même.*

Je le crois issu de la Gascogne.

BLAIREAU, *de même.*

Méfiez-vous!

CHAVENTRÉ, *de même.*

Je le surveillerai!

MALICORNE, *à part.*

Les voilà qui jasent tout bas, maintenant... drôle de maison!

CHAVENTRÉ.

Voyons, ma fille, va préparer le déjeuner de monsieur.

ZÉLIE.

Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur?

CHAVENTRÉ.

Parbleu! un pâté!... veau et jambon!...

MALICORNE.

Je ne dédaigne pas cet aliment!... on dit que les vôtres sont d'une succulence...

CHAVENTRÉ.

Ah! monsieur, vous les goûterez... je ne vous plains pas!

MALICORNE.

Ah! je désirerais aussi livrer mon menton à quelque Figaro.

CHAVENTRÉ.

Monsieur, voici le barbier de Séville... (*Se reprenant.*) de cette ville.

BLAIREAU.

Monsieur, vous ne pouviez pas mieux tomber!... mon savon est à vos ordres.

MALICORNE.

Ah! vous êtes Figaro?

BLAIREAU.

Je rase, je frise, je tonds... à deux pas d'ici... je cours chercher mes instruments.

ENSEMBLE.

CHAVENTRÉ *et* BLAIREAU.

AIR : *Du Domino noir.*

De la prudence!
En méfiance.
Je prends d'avance
Ce citoyen.
Sur notre affaire,
Sachons nous taire.
Grâce au mystère
Tout ira bien!

MALICORNE *et* ZÉLIE.

De la prudence!
Amour, constance,
Et du silence,
Ne dites rien!
Il faut nous taire.
Plus tard, j'espère,
Sans nul mystère
Tout ira bien!

(*Zélie sort à gauche, Blaireau par le fond, après avoir échangé des signes avec Chaventré.*)

SCÈNE VI.

CHAVENTRÉ, MALICORNE. *

MALICORNE, *à part.*

Tiens! à présent ils échangent des signes? Drôle de maison!

* Malicorne, Chaventré.

CHAVENTRÉ, *à Malicorne.*

Monsieur n'a plus aucun vœu à formuler?

MALICORNE.

Un mot, M. Chaventré... (*A part.*) Ce nom!... Chaventré!... (*Haut.*) Hier, dans la journée, n'est-il pas descendu chez vous, un voyageur?

CHAVENTRÉ.

Plusieurs, monsieur, plusieurs... ma maison est fort courue.

MALICORNE.

Un nommé Bonafous.

CHAVENTRÉ, *à part.*

Bonafous!... il le connaît!... (*Haut.*) Bonafous?

MALICORNE, *à part.*

On dirait que ma question l'intrigue... Bonafous? Un homme pas très-long, mais assez large...

CHAVENTRÉ, *cherchant.*

Pas très-large, mais assez long... je ne vois personne de cette superficie.

MALICORNE.

Cherchez bien... nous nous étions donné rendez-vous dans votre local, pour manger un vermicelle... et il devait m'attendre, ayant quelque chose à me remettre.

CHAVENTRÉ.

C'est un de vos amis?

MALICORNE.

Nous sommes intimes.

CHAVENTRÉ, *à part.*

Ils sont intimes!... Serait-ce un espion?

MALICORNE.

Il doit être être venu... cherchez bien!

CHAVENTRÉ.

Non, monsieur, j'en suis certain!... aucun Bonafous n'a paru sur mon horizon.

MALICORNE.

Ça m'étonne beaucoup!

CHAVENTRÉ.

Je vais vous faire servir à la minute!... en attendant le déjeuner, voici des journaux... il y a des personnes qui préfèrent l'absinthe... j'en ai d'exellente!

MALICORNE.

Gardez-la!... si elle est bonne... gardez-la.

CHAVENTRÉ, *à part, lui montrant le poing par derrière*

Oh! toi, je ne te perds pas de vue!

MALICORNE, *se retournant et voyant sa menace.*

Hein ?

CHAVENTRÉ.

Monsieur !... (*Il le salue en souriant et sort à gauche.*)

SCÈNE VII.

MALICORNE, *seul.*

Il me semble qu'il m'a montré le poing par derrière ! Drôle de maison !... elle ne m'inspire pas la joie... un quartier reculé... une vieille rue... de vieux murs... et, avec ça, des gens qui se parlent bas, ou qui se font des signes de ralliement ! Mais, peuh ! Zélie habite ce logis... Zélie, mon trésor ! Zélie, mon amour !... sa présence enlumine cette baraque d'une teinte rosée... elle va revenir, sans doute !... inscrivons toujours sur ce registre un nom danois... Elle m'a recommandé de ne pas dire le mien... à quoi bon cette réticence, puisque je suis inconnu à son père et autres ?... Elle a peut-être ses raisons !... polichinelle a bien le siennes. (*Il va pour écrire et reste frappé de surprise en examinant le registre.*) Ah ! voilà qui est étrange ! Bonafous ! Jean Bonafous !... C'est bien lui ! Il est le dernier inscrit... ah ! çà, il est donc venu ici !... et ce Chaventré qui me soutenait ne l'avoir pas vu !.... mensonge !... J'ai remarqué son trouble, quand j'ai abordé la question Bonafous ! Drôle de maison ! on n'y marche que sur des mystères !... Et Zélie qui ne vient pas ! ah !... (*Prenant un journal sur la table et lisant.*) « Gazette des Tribunaux. » (*Parlé.*) Ça me désopilera peut-être !... il y a quelquefois des histoires si drôlettes ! (*Lisant.*) « Chronique. Notre contrée, » ordinairement si paisible, vient d'être épouvantée par un » crime qui rappelle l'anecdote si connue du pâtissier de la » Cité !... » (*Parlé.*) Ah ! oui, on me l'a narrée dans mon enfance... un barbier qui jugulait ses pratiques, et l'autre qui les mettait en ratatouille.. horreur ! Quelle affreuse cuisine !

AIR : *Du soldat Français.*

Manger de l'homme !... ah ! j'en mourrais, hélas !
Jadis, en un jour de bombance,
La baleine avala Jonas,
Mais ce poisson manque d'intelligence !
Pourtant son cœur simple et naïf
Au remords ne fut pas rebelle,
Et méprisant ce nutritif,
Elle délivra son captif.
Je sens que j'aurais fait comme elle !
Tout le monde aurait fait comme elle !

SCÈNE VIII.

MALICORNE, ZÉLIE. *

ZÉLIE, *apportant le déjeuner qu'elle pose sur la table à droite.*

Voici votre déjeuner.

MALICORNE.

Ah ! tant mieux !

ZÉLIE.

Et, puisque nous voilà seuls... dites-moi donc, bien vite, comment vous êtes ici... vous quittez Étampes et vous ne m'informez pas de votre arrivée...

MALICORNE.

Zélie, ange de Seine-et-Marne, c'est une surprise que je vous mitonnais... mon sort a changé. Tant que je ne possédais rien, je n'osais vous offrir le partage de cette propriété ; mais, la fortune... que je ne trouve pas importune... m'a rendu visite, sous la forme d'un héritage, et j'accourais t'en apporter l'offrande.

ZÉLIE.

Ah! c'est gentil... c'est un trait qui vous fait honneur, M. Malicorne.

MALICORNE.

Je le crois... je me disais : quand le père Chaventré verra scintiller les espèce...

ZÉLIE.

Comment! vous avez donc votre héritage sur vous, en argent ?

MALICORNE.

Non, il est en mains tierces !... un de mes amis devait se trouver... Zélie, auriez-vous souvenance d'un certain Bonafous qui doit être venu céans ?

ZÉLIE.

Bonafous !... Vous le connaissez ?... En effet, hier, dans l'après-midi.

MALICORNE.

Où est-il, maintenant ? ne me le cachez pas !

ZÉLIE.

Ma foi, je ne sais... dès qu'il a eu dîné, il a disparu.

MALICORNE, *à part.*

Disparu... avec ma somme !... (*Haut.*) Zélie, dans quel but, m'avez-vous enjoint de ne pas livrer mon nom à votre affreux père ?

* Malicorne, Zélie.

ZÉLIE.

Mon affreux père !

MALICORNE.

Ne faites pas attention.

ZÉLIE.

C'est que vous avez un rival ; et il faut vous dépêcher de me demander à papa.

MALICORNE.

Plus tard.

ZÉLIE.

Justement, je l'entends... (*Elle remonte.*)

MALICORNE.

Plus tard !... j'ai quelques informations à prendre. *

ZÉLIE.

Par exemple !

MALICORNE.

Pas sur vous !... pas sur vous !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAVENTRÉ. **

CHAVENTRÉ, *entrant par le fond.*

Je suis en eau !... encore une commande !... Ah ! ma fille...

ZÉLIE.

Papa, je viens d'apporter le déjeuner de monsieur.

MALICORNE, *s'attablant.*

Je vais donc savourer ces fameux pâtés... je rirais bien si c'était mauvais !

CHAVENTRÉ.

Oh ! je n'ai là dessus aucune appréhension.

ZÉLIE, *à part.*

J'espère qu'il va parler !

MALICORNE, *qui a flairé le pâté.*

Eh ! eh ! le fumet caresse l'odorat !

CHAVENTRÉ.

Il n'y a que ma maison qui en fasse éclore de pareils !

MALICORNE, *coupant du pâté.*

Oh ! oh ! je rirais bien si c'était mauvais !

CHAVENTRÉ.

Je n'en impose point !... il entre dans leur manutention des éléments dont seul j'ai le secret... mes confrères ne sont pas à même de se les procurer.

ZÉLIE, *bas à son père.*

Mais taisez-vous donc, papa !

* Zélie, Malicorne.
** Zélie, Chaventré, Malicorne.

CHAVENTRÉ, *à part.*

C'est juste! je vais trop loin!... la gloriole m'emporte!

MALICORNE.

Au fait, la chair a du montant et du revenez-y!... mais vous m'aviez dit veau et jambon... Il y a autre chose!

CHAVENTRÉ.

Du tout, monsieur, ce sont des veaux et des jambons que j'élève moi-même.

MALICORNE.

Je ne définis pas quoi, mais il y a autre chose!

CHAVENTRÉ, *à part.*

Se douterait-il?... j'ai eu tort de lui offrir du pâté!

MALICORNE, *piquant avec sa fourchette.*

Ah! je sens un os!

ZÉLIE.

Un os!

CHAVENTRÉ.

C'est du veau.

MALICORNE, *tirant l'objet du pâté.*

Non! un corps métallique!...

CHAVENTRÉ.

Alors, c'est du jambon!

MALICORNE.

Une cocarde!...

CHAVENTRÉ.

Une cocarde!... ah! bah!... (*A part.*) Celle du gabelou!... (*Haut*) ah! ah! ah! c'est fort curieux!... je consulterai les savants sur cette découverte *pâtéologique.*

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Ça n'doit pas les embarrasser.
Ils m'diront par quelle influence,
Une cocarde a pu pousser
Dans ce pâté sans défiance.
Ça n'arriv' pas un' fois sur vingt,
Et la chose est phénoménale!
A moins que le veau n'appartînt
A la garde nationale.

MALICORNE, *se levant.*

Mais ce n'est point une cocarde ordinaire... Il y a deux lettres au milieu... P. O.

CHAVENTRÉ, *à part.*

C'est bien P. O, ce n'est pas O. P. (*Haut.*) Donnez, monsieur, donnez!... je la porterai à l'Académie.

MALICORNE.

Je ne la lâche pas!... le pâté est à moi, tout ce qui est dedans est à moi... je ne la lâche pas!

CHAVENTRÉ, *à part.*

Il a des soupçons !... (*Haut.*) Viens, ma fille...

ZÉLIE.

Mais, papa...

CHAVENTRÉ.

Suis-moi !... (*A part.*) Il pourrait la faire jaser !... (*Haut.*) Suis-moi !

ENSEMBLE.

AIR : *Au bal ce soir.* (*Elzéar Chalamel*).

(*A part.*) Dissimulons,
Mais, observons,
Eclaircissons
Tous mes soupçons.

Chaventré et Zélie sortent à gauche.

SCÈNE X.

MALICORNE, *puis* BLAIREAU *et* CHAVENTRÉ.

MALICORNE, *seul, examinant la cocarde.*

P. O... mais j'y songe !... Bonafous était orné d'une cocarde pareille !... Il est chef de gare au chemin de fer de Paris à Orléans !... P. O. c'était son enseigne !... et je la rencontre sous cette croûte !... Étrange coïncidence !... je n'ose approfondir ces ténèbres ! et ces paroles ambiguës du pâtissier qui me frappent maintenant : « Il entre dans leur manutention « des éléments dont seul j'ai le secret. » Brrr ! il me passe dans la tête un tas de chauves-souris !... (*On frappe trois coups sous la trappe.*) Qu'entends-je là ! on a frappé trois coups souterrains !... c'est-à dire sous mes reins !... c'est donc creux là-dessous ? (*On frappe encore trois coups.*) Encore ! c'est un signal !

BLAIREAU, *sous la trappe.*

Êtes-vous là, père Chaventré ?

MALICORNE.

Le barbier !... il y a toujours un barbier dans ces machines-là !.. fuyons !... (*Il va à la porte.*) On vient !... cachons-nous !.. ah ! ne quittons plus cette mystérieuse friandise !... (*Il prend le pâté et rentre vivement dans sa chambre dont il tient la porte entr'ouverte.*)

BLAIREAU, *soulevant la trappe.*

Êtes-vous là ?

MALICORNE.

Il y a une trappe !

CHAVENTRÉ, *entrant par le fond.*) *

Il me semble avoir entendu...

* Chaventré, Blaireau, Malicorne.

BLAIREAU.

Ah! vous voilà!

CHAVENTRÉ.

Dieu! en plein jour!... écervelé!... si quelqu'un t'avait vu!

BLAIREAU.

Oh! j'avais collé mon oreille!... et puis, c'est le plus court par le souterrain!

CHAVENTRÉ.

Attends!... il faut que je m'assure que le Danois... (*Il va à la porte de Malicorne que celui-ci a refermée*). * Sa porte est fermée... il est sorti... ma crainte s'évapore!

BLAIREAU.

Il est sorti!... et moi qui venais le raser!

MALICORNE, *qui a ouvert lœil-de-bœuf.*

Grand Dieu!

CHAVENTRÉ.

Il ne peut t'échapper!... ** Passons à l'essentiel... la pâte est prête!... mais la chair me manque!

MALICORNE, *à part.*

La chair!

CHAVENTRÉ.

As-tu du moins un supplément?

BLAIREAU.

Et un fameux!... un gaillard énorme, avec une paire de moustaches!

MALICORNE, *à part.*

Un tambour-major peut-être.

CHAVENTRÉ.

AIR : *Du Muletier.*

Très-bien! au four il sera mis!

BLAIREAU, *montrant le souterrain.*

Le défunt est là!

MALICORNE, *à part.*

C'est un crime!
Ah! Bonafous fut leur victime!

BLAIREAU.

Vous n'direz pas qu'il est rassis,
Il est tout chaud!

MALICORNE, *à part.*

Oh! je frémis!

CHAVENTRÉ.

Hein?... quoi?... ne viens-tu pas d'entendre?...

* Blaireau, Chaventré, Malicorne.
** Blaireau, Chaventré, Malicorne.

BLAIREAU.

Ne m'effrayez donc pas !

CHAVENTRÉ.

On pourrait nous surprendre !

BLAIREAU.

Faut-il vous le monter ?

CHAVENTRÉ.

Plus tard, jai mes raisons !
Ferme plutôt la trappe, et de prudence usons !
(*Blaireau sort de la trappe et la ferme.*) *

MALICORNE, *à part.*

Suzon !...

CHAVENTRÉ.

Dans le vilain métier que nous faisons !

MALICORNE, *à part.*

Ah ! je vois clair dans le pâté !

CHAVENTRÉ.

Blaireau, nous marchons sur un volcan !... Le Danois connaît Bonafous, il est son intime !

BLAIREAU.

Quand je vous disais de vous méfier !... il faut nous en défaire le plus tôt possible !

CHAVENTRÉ.

Qu'il rejoigne son ami !

MALICORNE, *à part, à la porte de sa chambre.*

Sapristi ! tâchons de filer ! (*Il gagne la porte du fond avec son pâté sous le bras. Au moment où il va sortir, Zélie entre.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ZÉLIE. **

ZÉLIE, *entrant.*

Ah ! vous sortez ?

MALICORNE.

Zélie !

CHAVENTRÉ.

Hein ?.. quelqu'un !.. vous étiez là ?

ZÉLIE.

J'arrive !

CHAVENTRÉ.

Et monsieur ?

MALICORNE.

Moi ?.. j'allais chez mon notaire !

CHAVENTRÉ.

Sur la pointe du pied ?

* Blaireau, Zélie, deuxième plan, Malicorne, Chaventré.
** Blaireau, Chaventré, Malicorne.

MALICORNE.

C'est toujours comme ça que je vais chez mon notaire !

CHAVENTRÉ.

Et avec ce pâté sous le bras ?

MALICORNE.

Pour ne pas me crotter !

(Blaireau prépare tout, sur la table de gauche, pour faire la barbe.)

CHAVENTRÉ.

Oh ! que c'est peu probable ! (*A part.*) Je devine !.. le traître emportait une pièce de conviction. (*Haut.*) Monsieur, vous en avez mangé autant qu'il vous a plu !

MALICORNE.

Je n'en ai que trop mangé.

CHAVENTRÉ.

Alors, restituez-moi le surplus !

MALICORNE.

Le surplus de lui ?... non ! non ! je veux lui rendre les honneurs.

CHAVENTRÉ.

A mon pâté ?

MALICORNE.

Il était caporal dans la légion... il a droit à une escorte et à un feu de peloton !

CHAVENTRÉ.

Permettez... je vous ai dit que le veau était peut-être de la garde nationale... mais, c'est une hypothèse bien hasardée. (*Il remonte.*)

BLAIREAU, *s'approchant.*

Voyons, monsieur, êtes-vous prêt, que je vous expédie ?

MALICORNE.

Jamais * !...

BLAIREAU.

Ah ! mais, vous vous fichez de moi !... on ne dérange pas comme ça les gens pour zéro ?

CHAVENTRÉ.

C'est inconvenant ! c'est indécent !... c'est impertinent !

BLAIREAU.

D'autant plus que c'est l'affaire d'une minute !... allons, mettez-vous là !

MALICORNE, *s'appuyant sur une chaise à droite.*

Mes jarrets n'ont plus la conscience d'eux-mêmes !... j'ai déjà un pied dans le trou ** !

* Blaireau, Malicorne, Chaventré, Zélie, deuxième plan.
** Blaireau, Malicorne, Chaventré, Zélie, deuxième plan.

BLAIREAU.

Pas sur celle-là!... tenez, ici!... (*Il lui avance une autre chaise qu'il place sur la trappe. Chaventré tire son couteau de cuisine de sa gaîne. Malicorne effrayé, s'éloigne de lui et tombe anéanti sur la chaise que Blaireau lui a avancée; celui-ci lui passe une serviette autour du cou.* *

MALICORNE, *à part.*

Sur la trappe! je suis cuit! (*Haut.*) Mon cher monsieur, ne me faites pas trop souffrir, je vous en prie!

BLAIREAU.

J'ai la main très-douce!... Il y a de mes pratiques qui s'endorment pendant que je les rase. (*Il repasse son rasoir. Chaventré aiguise son couteau.*)

MALICORNE, *à part.*

Et qui ne se réveillent plus!

ZÉLIE, *à part.*

C'est drôle!... il a la figure toute bouleversée!

MALICORNE, *à part.*

Et l'autre qui aiguise son coutelas!...

CHAVENTRÉ, *aiguisant.*

AIR : *Et zig et zig et zog.* (*Richard.*)

Et cric et cric et croc!
Tu verras comment Benoît
Traite les gens qu'il reçoit.

MALICORNE.

Ils n'oseront peut-être pas m'égorger devant Zélie!

BLAIREAU, *venant pour le savonner.*

Ne bougez pas!

MALICORNE, *se levant.*

Monsieur, j'ai une idée!...

BLAIREAU.

Faites m'en part, monsieur.

MALICORNE.

C'est de me laisser pousser la barbe... on m'a dit que ça m'irait bien.

ZÉLIE.

Oh! je ne crois pas, monsieur.

MALICORNE, *à part.*

Serait-elle du complot?

BLAIREAU.

Ah! çà en finirons-nous? (*Il le fait asseoir et le savonne.*)

* Blaireau, Malicorne, Chaventré, Zélie.

CHAVENTRÉ.

Ma fill·, va me chercher du beurre et des échalottes que je travaille mon coulis.

ZÉLIE.

Oui, papa.

MALICORNE, *à part.*

Il veut me mettre aux échalottes!.. (*Haut.*) Je m'y oppose!... (*Il se lève.*)

BLAIREAU, *tenant son plat à barbe et son rasoir.*

Ah! mais! c'est insupportable! (*Il le fait asseoir.*)

MALICORNE.

Je tiens à ce que mademoiselle assiste à ma barbe! Je payerai ce qu'il faudra.

CHAVENTRÉ.

Voilà bien la lubie la plus cocasse!..

ZÉLIE.

Je comprends!... c'est que monsieur a quelque chose à vous dire depuis ce matin.

CHAVENTRÉ.

A moi?...

ZÉLIE.

Quelque chose qui nous concerne tous les deux, lui et moi.

CHAVENTRÉ.

Moi et lui!

BLAIREAU, *allant pour raser Malicorne.*

Mais ne remuez donc pas!

CHAVENTRÉ.

Je vous écoute, monsieur.

ZÉLIE.

Voyons!... parlerez-vous à la fin, Malicorne!

CHAVENTRÉ.

Malicorne!

BLAIREAU.

Mon rival!

MALICORNE, *qui s'est levé.*

Non! c'est faux! elle en impose!... je ne veux pas d'elle!... je ne la connais pas!... Moi! son mari!... jamais! plutôt mourir! jamais! (*Il va pour se sauver par le fond, Chaventré*

lui barre le passage ; il rentre dans sa chambre en emportant le pâté.)

SCÈNE XII.

CHAVENTRÉ, BLAIREAU, ZÉLIE. *

ZÉLIE.

Quelle indignité !

CHAVENTRÉ.

Ah ! c'est ça le savoyard dont tu étais coiffée ?

ZÉLIE.

Moi ! je le déteste.

BLAIREAU.

Bien vrai ?

ZÉLIE.

La preuve, c'est que je suis prête à vous épouser... épousez-moi, M. Blaireau, je vous en supplie.

BLAIREAU.

Non, je ne vous refuse pas mam'zelle Zélie !.. oh ! Dieu ! si je vous refusais je serais une bégueule !

CHAVENTRÉ.

Je sais que tu n'as pas le sou, que tu en manges la plus grande partie, et je ne contrarierai pas le choix de mon enfant... mais, avant tout, je veux que le Danois n'infeste plus mes pénates !

BLAIREAU.

C'est ça ! flanquons-le à la porte. (*Il va pour ouvrir la porte de Malicorne et comme la porte est fermée, il regarde par la serrure.*) Il est enfermé... ah ! ciel ! que vois-je !... il attache des draps à la fenêtre.

ZÉLIE.

Il va s'estropier !

CHAVENTRÉ.

Fuir en plein jour sans payer sa carte... et me voler mes draps... courons-lui sus !

ENSEMBLE.

CHAVENTRÉ et BLAIREAU.

AIR : *Quellle société ! (Femme socialiste.)*

Non! je ne puis souffrir.
Ah ! je perds patience,
Courons à la vengeance
Ah ! je vais le punir.

* Chaventré, Zélie, Blaireau.

ZÉLIE.

Non ! je ne puis souffrir.
Ah! c'est trop d'insolence,
Mais, de son inconstance
Ah ! je saurai le punir.

SCÈNE XIII.

ZÉLIE, *puis* MALICORNE. *

ZÉLIE, *seule.*

Le monstre !... cependant je serais fâchée qu'il lui arrivât du mal !... ah ! le voici ! (*Elle se tient à l'écart.*)

MALICORNE, *sortant effrayé, le pâté sous le bras.*

La retraite m'est coupée !... cherchons une issue !... et emportons tout ce qui reste d'un homme aimable... Il faisait si bien les calembourgs. (*Il va vers la porte et rencontre Zélie.*)

ZÉLIE, *lui barrant le passage*

Un instant !... monsieur !

MALICORNE.

Zélie !... es-tu innocente ?... l'es-tu ?... dis-le-moi, le pâté nous sépare à jamais !... mais j'ai besoin de croire à ton innocence !

ZÉLIE.

Comment, le pâté nous sépare !

MALICORNE.

Je sais ce qu'il renferme.

ZÉLIE.

Ah ! vous savez ?...

MALICORNE.

Et vous? vous vous troublez, tremperiez-vous dans cet horrible seret ?

ZÉLIE.

Dam ! il le fallait bien !... mais, franchement, est-ce un motif pour me traiter avec aussi peu d'égards ?

MALICORNE.

Voyons, Zélie, mets-toi à ma place !... si ton père était mon père, si j'étais demoiselle et toi garçon, que je fusse sa fille et toi le fils du mien, c'est une supposition.

ZÉLIE.

Eh bien ! après ?

MALICORNE.

Je ne sais plus ce que je voulais dire... ah ! si !... m'épou-

* Zélie, Malicorne.

serais-tu, dis, m'épouserais-tu? ne dis pas oui... je te mépriserais!... mais, donne-moi ton opinion!

ZÉLIE.

Papa est fautif, j'en conviens!... mais qu'est-ce qui n'a pas à se reprocher bien des petites choses?

MALICORNE.

Des petites choses!... comment donc vous les faut-il?

ZÉLIE.

Que voulez-vous?... on fait ce qu'on peut... Il faut bien allécher un peu les consommateurs.

MALICORNE.

Allécher!... elle a des mots... allécher!

ZÉLIE.

Aujourd'hui, c'est défendu, mais on change les lois tous les jours... et ça sera peut-être permis bientôt.

MALICORNE, *à part.*

Quels principes!... moi, qui la croyais pure... voilà le fruit des doctrines!... ô mon siècle, où vas-tu?... où vas-tu, malheureux siècle, dix-neuvième du nom?

ZÉLIE.

Du reste, ne discutons pas là-dessus...

MALICORNE.

Non; adieu!

ZÉLIE.

Pas par là!... vous les rencontreriez... mais je veux vous sauver!

MALICORNE.

Va! tu es mon ange! (*A part.*) Le cœur est bon!

ZÉLIE, *soulevant la trappe.*

Descendez là-dessous... et vous trouverez...

MALICORNE.

Infamie!... voilà où elle voulait en venir!... tu étais la syrène qui m'attirait dans l'abîme!... tu étais le morceau de lard placé au fond de la souricière!... ah! malheureuse petite scélérate de gueuse que tu es!

SCÈNE XIV.

ZÉLIE, MALICORNE, CHAVENTRÉ, *avec une lardoire.* *

CHAVENTRÉ.

Le voilà!... nous le tenons!... où sont mes draps?

* Zélie, Chaventré, Malicorne.

MALICORNE.

Va-t'en !... vieux cannibale, je te maudis, toi, ta famille et ta maison.

CHAVENTRÉ.

Ne m'irrite pas, galopin... j'ai une lardoire !

MALICORNE.

Je ne te crains plus, vil coquin... qui m'as fait manger un être cher à mon cœur !

CHAVENTRÉ.

Un être ?

MALICORNE.

Oui ! tu me l'as servi en pâture... un vieux camarade !... et aux truffes, encore !... horreur !... Il repose dans mon estomac !... ci-gît Bonafous !

ZÉLIE, *à part.*

Ah ! çà... il bat la campagne !

CHAVENTRÉ, *à part.*

Décidément, il y a du gâchis dans ses facultés !

MALICORNE.

Réponds !... quel morceau m'as-tu servi ?... réponds !

CHAVENTRÉ.

Quel morceau ?

MALICORNE.

Dans ce pâté ?

CHAVENTRÉ.

C'était du veau !

MALICORNE.

Tu mens !

CHAVENTRÉ.

Gueusard ! tu vas me dénoncer.

MALICORNE.

Non ! je ne te dénoncerai pas !... à cause de ta fille... une rien du tout... n'importe... je ne te dénoncerai pas, mais dis-moi le morceau !... est-ce l'entrecôte... est-ce ?... réponds !... je veux le savoir !

CHAVENTRÉ.

C'était .. la culotte !

MALICORNE.

La culotte de Bonafous !... et je l'ai trouvé bon !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BLAIREAU. *

BLAIREAU, *entrant vivement ferme la porte.*

Alerte! prenez garde à vous!

CHAVENTRÉ.

Que se passe-t-il?

BLAIREAU.

Il vient d'entrer dans la cuisine un individu en uniforme, avec une casquette.

CHAVENTRÉ.

Encore un gabelou.

BLAIREAU.

Il a demandé Malicorne.

MALICORNE.

Moi?

CHAVENTRÉ.

Il y a connivence... confesse-le, tu es un gabelou.

ZÉLIE.

Mais non!

BLAIREAU.

C'en est un pour sûr!... ** et si vous m'en croyez, nous l'enfermerons dans la cave!

MALICORNE.

M'ensevelir tout vivant!

CHAVENTRÉ, *le saisissant.*

Il faut que tu y passes!

MALICORNE, *tiraillé par Blaireau et Chaventré.*

Brigands, vous n'aurez pas ma peau! (*Il s'échappe et court vers la porte où il se trouve en face de Bonafous, qui entre.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BONAFOUS. ***

MALICORNE.

Bonafous! (*Il se jette dans ses bras.*)

BONAFOUS.

Malicorne!...

BLAIREAU, *à part.*

Bonafous!... je suis pincé!

MALICORNE.

Tu es vivant?... tu n'es pas en pâté?

* Zélie, Chaventré, Blaireau, Malicorne.
** Blaireau, Malicorne, Chaventré, Zélie.
*** Zélie, Bonafous, Malicorne, Chaventré, Blaireau.

BONAFOUS.

Empâté ?

MALICORNE.

Tu as ta culotte ?

BONAFOUS.

Ah ! çà, es-tu fou ?

MALICORNE.

Nous sommes ici dans un abattoir, connu sous la raison Chaventré, Blaireau et compagnie.

BONAFOUS.

Blaireau !... où est-il ? je le cherche partout !

MALICORNE.

Le voilà !

BONAFOUS.

Ah ! ah ! je vous trouve enfin, monsieur le Lovelace... * Tu épouseras ma sœur Augustine, ou je te dénonce, toi et ton complice !

CHAVENTRÉ.

Épouse-la, Blaireau, tu rendras ma fille heureuse !

MALICORNE.

Tu connais leurs forfaits et tu les maries !

BONAFOUS.

Je connais leur commerce... on sait ce qu'il entre dans leurs pâtés !

MALICORNE.

Des électeurs, n'est-ce pas ?

BONAFOUS.

Oui !... des électeurs à quatre pattes !... lièvres, lapins, chevreuils !... et quand la chasse est prohibée !

MALICORNE, *avec une explosion de joie*

Des lièvres !

CHAVENTRÉ.

Suffit ! La mèche est éventée !... je courbe la tête !... dressez procès-verbal, mais, ne m'humiliez pas !

MALICORNE.

C'était du gibier !... Oh ! Chaventré, prêtez-moi votre joue que j'y dépose un béquot ! **

CHAVENTRÉ.

Je courbe la tête, dressez procès-verbal, mais ne m'humiliez pas !

* Zélie, Malicorne, Bonafous, Chaventré, Blaireau.
** Zélie, Bonafous, Malicorne, Chaventré, Blaireau.

BONAFOUS.

Qu'est-ce que vous avez donc avec votre procès-verbal? est-ce que ça nous regarde?

CHAVENTRÉ.

Il me semble que des gabelous!...

BONAFOUS.

Gabelous !... chef de gare au chemin de fer de Paris à Orléans, monsieur.

CHAVENTRÉ.

De Paris à Orléans!... P. O... ce n'est pas O. P... c'est P. O... Chef de gare... quel joli état... offrez-moi donc une poignée de main, monsieur! *

MALICORNE.

Bonafous, je te rends ta cocarde... donne-moi mon héritage.

BONAFOUS, *tirant de l'argent de sa poche*

Voilà!... 17 fr. 50.

MALICORNE, *à Zélie.*

17 fr. 50!... Je les dépose à vos pieds!

CHAVENTRÉ, *à Malicorne.*

Tu as 17 fr. 50! ma fille est à toi!

ZÉLIE, *à Malicorne.*

Mais, si votre crise allait vous reprendre!...

MALICORNE.

Oh! non! l'appétit me revient... et la preuve, c'est que je vais achever de manger mon ami.

CHAVENTRÉ.

Qu'il est bête mon gendre!... Il embellira les vieux jours de ma fille!

CHOEUR FINAL.

AIR : *Vaudeville final de Castagnette.*

O jour plein de charmes,
Maintenant plus d'alarmes,
Et que nos pâtés
En tous lieux soient goûtés.

MALICORNE.

Beau-père, ** chantez le couplet au public; moi, je n'ose pas me présenter, je n'ai pas ma barbe faite.

CHAVENTRÉ.

C'est un prétexte.

AIR : *De Voltaire chez Ninon.*

N'as-tu pas là ton Figaro
Qui va te la faire bien vite?

* Zélie, Malicorne, Bonafous, Chaventré, Blaireau.
** Zélie, Bonafous, Malicorne, Chaventré, Blaireau.

Nous allons baisser le rideau
Et tu reparaîtras ensuite.

BLAIREAU, *qui a placé une chaise au milieu du théâtre (au public.)*

Messieurs, ayez la bonté d'attendre un instant... dans cinq minutes on relèvera la toile et monsieur viendra chanter le couplet final.

MALICORNE.

Suite de l'air.

La craque est forte, sur ma foi !
Tant mieux si le public la happe ;
Maint'nant, messieurs, c'n'est plus pour moi,
C'est pour vous que je crains *la trappe.*

(Il va s'asseoir sur la chaise préparée par Blaireau qui se dispose à le raser.)

CHŒUR, *reprise.*

O jour plein de charmes, etc.

FIN.

Coulommiers. –Imprimerie de A. MOUSSIN.

UN MONSIEUR

QUI SUIT LES FEMMES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. TH. BARRIÈRE ET ADRIEN DECOURCELLE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER, LE 18 NOVEMBRE 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

HECTOR DUCHEMIN, célibataire.........	MM.	RAVEL.
M. D'ERMONT, représentant.............		PELLERIN.
LE COLONEL GUÉRIN.................		LHÉRITIER.
M. LEGROS.........................		KALEKAIRE.
M. DE CERNY, gentleman ridicule........		LACOURIÈRE.
CLÉMENCE, femme de d'Ermont..........	Mlles	BRASSINE.
MATHILDE, sa nièce....................		DURAND.
EVELINA, femme de Legros..............		GABRIELLE.
GEORGINA, lorette.....................		ALINE.
FLORINE, femme de chambre de Clémence.		AZIMONT,
UNE LOUEUSE DE CHAISES, etc.		

ACTE I.

Aux Tuileries.—Les deux premiers plans forment une allée, les deux derniers un massif d'arbres.— Chaises à droite, à gauche et au fond.

De nos jours.

SCÈNE I.

D'ERMONT, CLÉMENCE, DEUX DAMES, UN ENFANT, TROIS MESSIEURS, UNE LOUEUSE DE CHAISES.

(*Dermont et Clémence assis à gauche,* 1er *plan, et causant. — Au* 3me *plan, du même côté, une dame assise; à côté d'elle, deux Messieurs, l'un avec un journal à la main; au* 2me *plan à droite, un Monsieur assis et dormant, un journal sur ses genoux; un autre Monsieur est assis à côté de lui; au* 3me *plan, un Monsieur, une Dame et un Enfant. Un gardien traverse le théâtre au fond. Au lever du rideau, la Loueuse de chaises entre par la gauche et se dirige vers la Dame assise à gauche, puis vers la droite, et sort ensuite par le* 3me *plan à droite.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HECTOR, GEORGINA. *

(*Georgina, suivie par Hector, traverse le théâtre de la gauche,* 3me *plan, à droite,* 1er *plan.*)

HECTOR.

Une taille charmante !... si la figure répond... (*Georgina double le pas, il l'imite.*) Pas accéléré, soit...

CLÉMENCE.

Quel beau temps !... Voyez donc comme les marronniers sont blancs... En vérité, les Tuileries ont l'air d'un bouquet de bal.

D'ERMONT.

Ma foi, j'ai bien envie de ne pas aller à la Chambre et de rester ici.

CLÉMENCE.

Et la patrie, monsieur?

D'ERMONT.

C'est que nous avons du monde à dîner, chère amie ; et c'est singulier, quand je reviens du Sénat, je ne suis plus bon à rien; je suis abruti, abasourdi...

* Clémence, d'Ermont.

CLÉMENCE.

N'importe...

D'ERMONT, *se levant.*

Allons, immolons-nous pour la patrie.

CLÉMENCE, *qui s'est levée.*

Si vous n'êtes pas ici à cinq heures, vous me rejoindrez à l'hôtel.

D'ERMONT.

C'est dit... Ah! vous avez invité monsieur de Cerny?

CLÉMENCE.

Sans doute.

D'ERMONT.

Sait-il que Mathilde sera des nôtres?

CLÉMENCE.

Il le sait.

D'ERMONT.

Alors, on peut compter sur lui... Combien serons-nous donc, en tout?

CLÉMENCE.

Nous aurons monsieur Legros, madame Legros, le colonel Guérin, monsieur et madame Chavigny... (*Elle sort par la droite, tout en causant avec d'Ermont.*)

SCENE III.

GEORGINA, HECTOR.*

(*Georgina entre par la droite. Hector la suit. Georgina parcourt le théâtre en long, en large, en diagonale, toujours suivie par Hector.*)

HECTOR.

Pas de course, maintenant? Cette dame a donc servi dans les chasseurs d'Afrique?... Je vais le lui demander... Madame!... (*Georgina s'arrête court et se retourne brusquement; Hector qui était lancé se heurte contre elle.*)

HECTOR.

Pardon, madame, je vous ai fait mal?

GEORGINA, *riant.*

Non, monsieur...

HECTOR.

Oh! je suis sûr que je vous ai fait mal! (*Georgina rit plus fort.*)

* Hector, Georgina.

HECTOR.

Vous êtes gaie, madame ?... Moi aussi... Voulez-vous accepter mon bras ?

GEORGINA.

Volontiers... (*Elle lui prend le bras en riant toujours.*)

HECTOR, *à part.*

Elle accepte tout de suite ; je suis volé... enfin, il faut voir... (*Haut.*) Vous avez là un bien joli voile, madame... (*Ils se promènent pendant presque toute la scène.*)

GEORGINA.

N'est-ce pas ?

HECTOR.

Il est un peu épais ; il est même très-épais... mais il est joli ; moins que vous, probablement... (*Georgina ne répond rien et continue de rire. Le Monsieur, la Dame et l'Enfant de droite se lèvent et sortent à gauche.*) Ah ! c'est un joli voile... Seulement, il me semble que, dans l'été, ça doit bien échauffer ?

GEORGINA.

On peut le lever...

HECTOR.

C'est à quoi je pensais... Si vous le leviez un peu, hein ?

GEORGINA.

Je n'y vois pas d'inconvénient. (*Elle lève son voile.*)

HECTOR.

Georgina !

GEORGINA.

Vous serez donc toujours le même, mon cher Hector ?

HECTOR.

Comment, Georgina ! c'est vous qui me faites promener comme ça depuis une heure ? une ancienne...

GEORGINA.

Hein ?

HECTOR.

Une ancienne amie ! c'est joli.

GEORGINA.

On dirait que vous êtes au regret de m'avoir rencontrée ?

HECTOR.

Non, certes... mais on prévient... Vous comprenez qu'on suit une femme parce qu'on ne la connaît pas... du moment qu'on la connaît, on l'aborde franchement, le chapeau à la main, si l'on veut ; mais on ne la suit pas.

GEORGINA.

C'est donc bien amusant de suivre une femme ?

HECTOR.

Si c'est amusant ? mais dites donc qu'il n'y a que ça au monde d'intéressant, d'émouvant, de palpitant ! Je vais voir un drame, une comédie, qu'est-ce que ça me fait que le jeune premier épouse la jeune première ; qu'Alphonso tue Rodrigo ou que Rodrigo tue Alphonso ? Ça m'est bien égal, moi, ça. Tandis qu'au détour d'une rue ou d'une allée, j'aperçois une femme de profil, de trois quarts ou de dos... J'aime mieux que ce soit de dos ; il y a plus d'aliments pour l'hypothèse et l'imagination. Voilà une jolie taille, me dis-je ; une tournure élégante, des épaules rondes... Cette femme doit avoir la poitrine très-bien. Son talon est étroit ? elle doit avoir un joli pied. Sa cheville est mignone ? elle doit avoir une jolie jambe. Oui ; mais est-elle brune ou blonde ? On l'ignore, c'est là qu'est l'intérêt. Je souhaite qu'elle soit brune, voilà un désir. Ciel ! si elle était rousse ! Voilà une crainte. Alors je double le pas ; mais soudain il me vient un doute, si c'était une vieille femme bien conservée, bien habillée ?... qui sait ?

GEORGINA.

Les couturières sont si tricheuses !

HECTOR.

Palpitant d'impatience et de curiosité, je dépasse mon inconnue ; je me retourne, et qu'est-ce que je vois ? tantôt une douairière, peinte sur toutes les coutures ; tantôt une femme jeune, mais laide, mais commune, mais grêlée ; l'une a des yeux faïence ; l'autre a la bouche fendue avec un sabre ; celle-ci a une fluxion ; celle-là a les dents comme des touches de piano ; l'une a le front trop haut, l'autre n'a pas de front du tout ; l'autre a un nez en fer de lance ; l'autre enfin est une négresse. Oui, Georgina, l'autre jour j'ai suivi pendant vingt minutes une négresse de 47 ans qui cachait des bandeaux en étoupe sous un chapeau d'Alexandrine.

GEORGINA.

Et vous ne vous êtes pas aperçu... ?

HECTOR.

Si fait !... Dès que je l'ai vue de face.

GEORGINA, *riant.*

Sans doute, mais avant ?

HECTOR.

Avant ? Robe montante, gants paille, chapeau d'Alexandrine. Allez donc imaginer une négresse là-dessous.

GEORGINA.

Pauvre garçon !

HECTOR.

Oh ! il n'y a pas que des négresses, heureusement ! Car souvent...

Air *de Kradoudja.*

L'inconnue est un ange
Au teint blanc et velouté,
Un trésor sans mélange
De jeunesse et de beauté.
Elle a la taille fine,
Une jambe divine,
Un regard qui calcine
Comme les feux de l'été!
Et ce portrait, ma divine,
Trouvez-vous qu'il soit flatté?

GEORGINA.

Hector!...

HECTOR.

Oui! c'est ainsi que j'ai connu la belle, la charmante Georgina; après l'avoir suivie pendant cinq heures, à pied, à cheval et en voiture au bois de Boulogne et aux Champs-Elysées. (*Une Marchande de plaisirs arrive par la droite, offre aux personnes assises jusqu'à Georgina.*)

GEORGINA.

Et me direz-vous, monsieur, pourquoi, depuis six mois, la divine Georgina n'a pas eu de vos nouvelles?

HECTOR.

Ah! c'est tout une histoire.

GEORGINA.

Contez-la-moi.

HECTOR.

C'est un vrai roman.

GEORGINA.

A plus forte raison... parlez!

HECTOR, *voyant la Marchande, à Georgina.*

Voulez-vous du plaisir?

GEORGINA.

Toujours! (*Hector prend quelques plaisirs qu'il offre à Georgina; il paye la Marchande qui se retire, puis ils s'asseyent à droite. — Les personnages qui restaient en scène se sont retirés un peu avant la Marchande; le Monsieur qui dormait est allé s'asseoir à gauche, 2me plan, et s'y endort de nouveau.*)*

GEORGINA, *s'asseyant.*

Eh bien?

* Hector, Georgina.

HECTOR, *s'asseyant.*

J'étais à l'Odéon... Je ne sais pas pourquoi, mais enfin j'y étais. Je bâillais assez fort et très-souvent; et j'allais quitter la place, quand la porte d'une loge s'ouvre en grinçant... et livre passage à une jeune femme si charmante et si belle qu'on aurait dit... qu'elle le faisait exprès. Un vieux monsieur lui servait de chaperon... Je reprends ma place, comme bien vous pensez ; je loue trois lorgnettes, pour en avoir une mauvaise, et je ne quitte plus des yeux cette reine du désert. La pièce finie, je m'élance hors de la salle, déterminé... à suivre... Hélas! trois pouces d'eau, pas de voiture ; et j'étais enrhumé comme...

GEORGINA.

Comme un ténor !

HECTOR, *riant.*

Comme un ténor, oui. Comment faire, pour concilier les exigeances de mon cœur et de ma poitrine?... Une idée m'illumine. Je rentre brusquement ; je me précipite dans le couloir des numéros pairs, avec le laisser-aller d'une avalanche en voyage; j'enfonce des côtes, je meurtris des chapeaux en disant : Pardon, monsieur ; pardon, madame ; pardon... Bientôt j'avise ma nymphe au bras de son satyre; je fonds sur lui comme la trombe ; je lui écrase le pied, je lui fourre mon coude dans l'œil en criant : Pardon, monsieur, pardon !... — Butor, animal ! s'écrie-t-il.— Vous en êtes un autre, monsieur ! — Vous m'en rendrez raison, monsieur ! — Quand vous voudrez, monsieur ! — Voici ma carte, monsieur ! — Et voici la mienne. Il me donne son adresse, je lui donne celle de mon avoué... et voilà comment j'appris que la dame demeurait rue de Provence, n° 22.

GEORGINA, *riant.*

Et ce monsieur, l'avez-vous revu?

HECTOR.

Sont tuteur? Jamais!

GEORGINA.

Comment! c'était son tuteur? Et vous m'avez dit : Rue de Provence, 22?

HECTOR.

Oui.

GEORGINA.

Serait-ce le colonel Guérin, par hasard?

HECTOR.

Lui-même. Vous le connaisez?

GEORGINA.

Si je le connais... Mon cher, environ un mois après votre disdarition, je fis sa connaissance, chez Miranda.

HECTOR.

Miranda?...

GEORGINA.

Vous savez, celle qui a pour 60 francs de cheveux blonds.

HECTOR.

Et ce monsieur!...

GEORGINA.

Il me fit la cour, oh! mais une cour... il s'est battu trois fois pour moi.

HECTOR.

Bref! Il triompha.

GEORGINA.

Je le mis à la porte.

HECTOR.

Après?

GEORGINA.

Avant.

HECTOR.

Bah!

GEORGINA.

Ma parole.

HECTOR.

C'est différent.

GEORGINA.

Mais il ne se tint pas pour battu... J'étais allée à Etretat prendre les bains de mer... il l'apprend, je ne sais comment; et, un beau matin, nous nous rencontrons nez à nez... sur le dos d'une vague... Bref, après avoir employé, vainement, tous les moyens... vraisemblables, il finit par m'offrir... sa main.

HECTOR.

Vous l'acceptâtes?

GEORGINA.

Parbleu! Il me signa une promesse de mariage... pour de vrai... et...

HECTOR.

Et il prit des à-comptes?

GEORGINA.

Mais!...

HECTOR.

N'en doutez pas... et?...

GEORGINA.

Et depuis deux mois, je ne l'ai pas revu. (*La Loueuse de chaises entre et range à droite et à gauche.*)

HECTOR, *riant.*

Bah!

GEORGINA.

Parti pour je ne sais où!

HECTOR.

Pauvre fille!

GEORGINA.

Ah! ça m'est bien égal!

LA LOUEUSE DE CHAISES, *à Hector.*

Votre chaise, Monsieur. (*Hector lui offre sa chaise, et s'apercevant de sa méprise, il rit et paye. La Loueuse s'éloigne.*)

GEORGINA.

Mais votre histoire, comment a-t-elle fini?

HECTOR.

A peu près comme la vôtre. Le lendemain du jour en question, j'étais installé rue de Provence, en face de mon étoile... Après les doux regards, les doux soupirs, nous en vînmes aux billets doux. (*Ils se lèvent.*)*

AIR : *J'avais juré d'aimer Rosine.*

Elle jurait d'être ma femme,
D'être ma femme;
Et moi je payais de retour
Son tendre amour.
A nous deux nous n'avions qu'une âme,
Nous brûlions de la même flamme...
Mais, un beau jour... (*Bis*)
Elle a filé... sans me dire bonjour!

GEORGINA.

Il y a deux mois?

HECTOR.

Oui.

GEORGINA.

Juste l'époque de mon voyage à Etretat. Mon brigand l'avait emmenée.

HECTOR.

C'est vrai, au fait!

* Georgina, Hector.

GEORGINA.

Je me souviens maintenant d'une jeune fille qui l'accompagnait quelquefois sur les falaises.

HECTOR.

C'était Mathilde ! que votre brigand avait arrachée de mes bras. Mais après tout, si elle n'avait pas cessé de m'aimer, elle m'aurait laissé une ligne d'adieu, un mot d'espoir. Non, Georgina, non ; elle m'a trompé, elle ne m'aime plus.

GEORGINA.

Et vous?

HECTOR.

Moi? Je tâche de l'oublier. (*Il lorgne à droite et à gauche.*)

GEORGINA, *riant.**

En suivant?

HECTOR.

Je vous jure que depuis ma soirée de l'Odéon, vous êtes la première qui m'ayez fait emboîter le pas.

SCÈNE IV.

M. DE CERNY *traverse le théâtre au bras d'un autre jeune homme. — Il salue Georgina, qui lui rend son salut.*

HECTOR.

Quel est ce monsieur?

GEORGINA, *riant.*

C'est de Cerny.

HECTOR.

Pourquoi riez-vous?

GEORGINA.

C'est que je pense à ce qui lui est arrivé hier.

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

GEORGINA.

Figurez-vous qu'il avait une affaire d'honneur... On s'est battu au pistolet et les deux champions se portent bien.

HECTOR.

Eh bien, ça prouve que ces messieurs ne sont pas adroits; voilà tout.

GEORGINA.

Ce n'est pas cela... Champcourtois, qui n'a pas de secrets pour moi, était un des témoins de de Cerny, et comme il savait

* Hector, Georgina.

que le pauvre garçon ne voulait être tué, sous aucun prétexte, il a substitué aux balles de plomb... des balles...

HECTOR.

De coton?

GEORGINA.

Non... de liége.

HECTOR.

Ah! ah! ah! (*Ils remontent.*)

GEORGINA.

Surtout, ne parlez pas de cela; vous comprenez que si l'on savait...

HECTOR.

Je comprends.

GEORGINA, *regardant à la cantonade.*

Tiens! voilà Champcourtois! il me cherche sans doute. Vous permettez?*

HECTOR.

Comment donc!

ENSEMBLE.

AIR *de Castilbelza.*

Qu'il est doux de pouvoir
Se quitter sans s'émouvoir;
Et, pourtant, d'avoir
Du plaisir à se revoir!

GEORGINA.

Aujourd'hui, le destin
Nous rassemble en ce jardin;
On se serre la main...
Et l'on poursuit son chemin.

REPRISE ENSEMBLE.

Georgina sort par la gauche, 2e plan.

SCÈNE V.

HECTOR, EVELINA.*

EVELINA, *regardant autour d'elle d'un air inquiet et avec des signes d'impatience.*

Quel supplice!

HECTOR.

Voilà une petite dame qui n'a pas l'air de s'amuser, J'ai bien envie...

* Evelina, Hector.

ÉVELINA.

Enfin, le voici.

(*Un jeune homme paraît à gauche*, 1er *plan. Evelina et lui sortent à droite.*)

HECTOR, *qui a tout vu.*

Ah! complet!... (*Regardant Evelina qui parle avec animation.*) Ou je me trompe fort, ou ceci me représente le dénouement d'une intrigue amoureuse. Il a l'air bête ce jeune homme. La dame remet des lettres au jeune homme qui a l'air bête. Le jeune homme qui a l'air bête lui remet les siennes... Je ne me trompais pas. (*Évelina rentre par le 2 plan.*)

EVELINA.

Adieu, monsieur, adieu. Tout est fini entre nous! (*Elle traverse le théâtre de droite à gauche et en diagonale, et laisse tomber une lettre.*)

HECTOR.

Elle a laissé tomber une lettre... Madame!... madame!... Ah! elle est bien loin! (*Retournant la lettre dans ses doigts; lisant l'adresse.*) Monsieur Anatole Ledoux. Joli nom! (*Ouvrant la lettre.*) Si j'étais curieux, pourtant. Tiens! c'est de l'anglais. (*Lisant.*) *My dear Anatole; Anatole of my heart!* Quelle jolie langue!... signé: Evelina Legros. Comme voilà deux noms qui vont bien ensemble... Evelina... Legros. Ce doit être une Anglaise qui a épousé un Français. Pauvre homme! mais avec tout cela, je ne fais pas mes frais, moi... (*Deux dames entrent par la gauche; d'autres personnages par la droite et traversent le théâtre.*) Georgina qui me fait courir et causer pendant deux heures, comme si j'étais venu ici pour m'amuser. Voyons, Hector, cherche, mon garçon! (*Regardant à droite avec son lorgnon.*) Encore une négresse!... Ah ça, il en pleut donc?... (*Regardant à gauche.*) Je voudrais quelque chose dans des couleurs moins foncées. Ah!... voilà une petite qui paraît assez jolie?... c'est-à-dire qu'elle est très-jolie. Allons-y! Oh! elle n'est pas seule; effaçons-nous et suivons-la de l'œil, d'abord. (*Il se cache derrière un arbre.*)

SCÈNE VI.

HECTOR, *caché*, LEGROS, FLORINE.

(*Ils entrent par la gauche.*)*

LEGROS, *à Florine.*

Que peux-tu craindre? j'ai autant d'intérêt que toi à garder le secret...

* Legros, Florine. Hector 2e plan.

FLORINE.

Je le crois bien, un homme marié !... C'est joli, monsieur, je le dirai à votre femme...*

LEGROS.

Méchante !... Voyons, Florine, sois raisonnable !

FLORINE.

Non... je ne veux pas !

LEGROS.

Je t'aime tant !... D'ailleurs, où pourrais-tu trouver mieux?

FLORINE.

Avec ça que je suis en peine d'amoureux... et des militaires encore... des hommes gradés...

HECTOR, *à part.*

Elle aime les militaires... elle est en service, c'est sûr...

LEGROS.

Ecoute, je te donnerai une robe de soie à carreaux et un châle...

HECTOR, *quittant sa cachette et se plaçant entre Florine et Legros.*

Un châle ? En quoi, monsieur ?

LEGROS, *à part.*

Le fâcheux ! (*Il sort par la droite en toussant pour se donner une contenance.*)

SCENE VII.

HECTOR, FLORINE.**

HECTOR.

Comment ! vous vous sauvez, mademoiselle ?

FLORINE.

Mais, monsieur...

HECTOR.

Après ce que j'ai fait pour vous ? après vous avoir débarrassée d'un homme assez audacieux pour vous offrir des châles ?... Ah ! c'est de l'ingratitude !

FLORINE.

Mais, monsieur, vous pourriez bien vous mêler de vos affaires !

HECTOR.

Comment, mademoiselle ! vous regrettez ce monsieur ? je vais vous le rapporter...

* Florine, Legros.

** Florine, Hector.

FLORINE.

Par exemple !

HECTOR.

Si c'est le châle qui vous tient au cœur...

FLORINE.

Croyez bien, monsieur, que je ne reçois de châle de personne !*

HECTOR.

J'en suis convaincu, mademoiselle; aussi n'ai-je pas l'intention de vous en offrir... Ce que je vous offre, moi, c'est une loge à l'Ambigu pour dimanche, un souper chez Truchot ensuite, et mon cœur au dessert...

FLORINE.

Votre cœur ? Ah ça ! monsieur, est-ce que je vous connais, moi ?

HECTOR, *à part.*

Elle a tressailli au nom de l'Ambigu ; décidément, c'est une femme de chambre. Soyons civil, mais gradé. (*Haut.*) Mademoisellle, je m'appelle Narcisse Dunois, maréchal des logis chef aux spahis, en conge illimité.

FLORINE.

Ah ! monsieur est militaire ?

HECTOR.

Oui, ma belle.

FLORINE.

Monsieur redevient d'en Alger ?

HECTOR.

J'en redeviens. Daignerez-vous me dire, à votre tour, à qui j'ai celui de parler ? (*Il lui prend la taille.*)**

FLORINE.

Je ne sais si je dois...

HECTOR.

Vous le devez. D'abord vous vous nommez Florine, un nom charmant ; vous avez vingt ans.

FLORINE.

Dix-neuf, monsieur.

HECTOR.

Vous ne les paraissez pas. Vous êtes sans doute la fille de quelque riche négociant ?

FLORINE.

Non, monsieur.

* Hector, Florine.

** Hector, Florine.

HECTOR.

D'un médecin, d'un agent de change, d'un notaire?... Car vous avez une élégance, une distinction...

FLORINE.

Monsieur se trompe de beaucoup.

HECTOR.

En vérité?

FLORINE.

Et je vais bien étonner monsieur en lui disant que je suis tout simplement... femme de chambre.

HECTOR.

Allons donc! ce n'est pas possible.

FLORINE.

Je vous assure.

HECTOR.

Je reconnais bien là les jeux de la fortune... Et comment se nomme votre maîtresse? — Que fait son mari? — Où demeure-t-il? — Quelle rue? quel numéro? quel étage? Est-ce la porte à droite ou la porte à gauche?

FLORINE.

Il n'y en a qu'une. — Mais pourquoi me demandez-vous tout cela?

HECTOR.

Pour vous revoir, belle Florine; car si vous pouviez lire dans mon cœur l'impression...

FLORINE.

Monsieur Narcisse!...

HECTOR.

Plaît-il? (*A part.*) Ah! c'est juste! je lui ai dit que je m'appelais Narcisse. (*Haut.*) Vous hésitez? douteriez-vous de mon amour?

FLORINE.

Dame...

HECTOR, *frisant sa moustache.*

Si je ne vous aimais pas, je ne vous ferais pas la cour; nous autres militaires, nous avons assez d'occasions...

FLORINE.

Je crois bien qu'avec le physique de monsieur, on ne doit pas être en peine.

HECTOR.

Alors, accordez-moi un rendez-vous.

FLORINE.

Comme ça? tout de suite?

HECTOR.

Mieux vaut tout de suite que jamais.

FLORINE.

Eh bien !... Oh ! voilà monsieur Legros qui revient. (*Elle se sauve par la gauche.*)

HECTOR.

Je ne la quitte pas... Elle est charmante cette petite. (*Il court après elle. Legros traverse le théâtre en se cachant la figure avec son foulard. Le gardien entre par le troisième plan à droite, traverse le théâtre et sort par le premier plan à gauche.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, CLÉMENCE, HECTOR. (*Clémence entre par la gauche et vient s'asseoir à droite. Hector la suit.*)*

HECTOR, *à lui-même.*

Mademoiselle Florine... dimanche à deux heures... au jardin des Plantes... devant les singes... j'y songerai... mais ne perdons pas de vue cette dame. (*Hector passe devant elle et la salue. Clémence le regarde d'un air étonné. Il repasse et salue de nouveau. Clémence lui rend son salut d'un air indécis.*)

HECTOR.

Vous vous portez bien, madame ?

CLÉMENCE.

Pardon, monsieur, mais je ne me rappelle pas...

HECTOR.

Hector Duchemin, employé au ministère de l'intérieur.

CLÉMENCE.

Vous me connaissez, monsieur ?

HECTOR.

Non, madame.

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, je ne comprends pas...

HECTOR.

Je vais me faire comprendre. (*Il prend une chaise et va pour s'asseoir près de Clémence. Dès qu'il est assis, Clémence se lève.*)** Vous préférez marcher en causant, je suis bien de votre avis... Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras ?

CLÉMENCE.

Votre bras ?

* Hector, Clémence.

** Clémence, Hector.

HECTOR.

Celui qui vous sera le plus commode, madame; ils sont tous deux à votre service.*

CLÉMENCE.

Ah ça, monsieur...

HECTOR.

Vous refusez?

CLÉMENCE.

Assurément.

HECTOR.

Pourquoi cela, madame?

CLÉMENCE.

Parce que je ne vous connais pas, monsieur.

HECTOR.

Je ne vous connais pas non plus, madame.

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, je n'ai pas de raisons pour causer plus longtemps avec vous. (*Elle sort à gauche, troisième plan, Hector la suit.*)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, DE CERNY.** (*Ils entrent par la droite, deuxième plan.*)

LE COLONEL.

Oui, mon cher de Cerny, c'eût été mon douzième duel!... ça me faisait un compte rond... mais le drôle m'a refusé cette satisfaction.

DE CERNY.

Ah! dame! il n'a pas osé se mesurer avec le brave colonel Guérin.

LE COLONEL.

C'est probable... moi, je n'estime un homme que quand il a eu au moins une affaire. Et vous?

DE CENNY.

Moi aussi... moi aussi, colonel.

LE COLONEL.

A propos! vous ne m'avez pas raconté les détails de votre rencontre.

DE CERNY, *modestement.*

Oh! mon Dieu!...

* Hector, Clémence.

** Le Colonel, de Cerny.

LE COLONEL.

Vous vous êtes battus à quinze pas?...

DE CERNY.

Oui... oui... quinze ou seize.

LE COLONEL.

Et la main ne vous tremblait pas un peu?

DE CERNY.

Oh! pas du tout, parole d'honneur. (*A part.*) J'avais de bonnes raisons pour ça.

LE COLONEL.

Bravo!... Ah ça, mais... votre adversaire est, m'a-t-on dit, un tireur de première force.

DE CERNY.

Ah! vraiment? (*A part.*) Fichtre! Champcourtois a eu une heureuse idée en chargeant... c'est-à-dire en ne chargeant pas...

LE COLONEL.

Vous avez dû entendre au moins siffler la balle à votre oreille.

DE CERNY.

Je ne fais jamais attention à ces choses-là, colonel.

LE COLONEL.

C'est bien!... c'est très-bien!... et vous avez gagné un peu dans mon esprit.

DE CERNY.

Enchanté, colonel!... car mon vœu le plus cher...

LE COLONEL.

Oh! je n'aime pas ces machines-là!... oui, je vous le dis franchement, je ne vous aimais pas.

DE CERNY.

En vérité?

LE COLONEL.

Vous me déplaisiez, je ne vous le cache pas... je vous trouvais laid, fade, ridicule.

DE CERNY.

Oh! c'est étonnant!

LE COLONEL.

Je vous avais refusé la main de Mathilde... je vous avais même flanqué à la porte... vous vous en souvenez.

DE CERNY.

Parfaitement... parfaitement!

LE COLONEL.

Mais vous vous êtes battu, et je vous ai dit: Touchez là!...

vous êtes mon homme... Maintenant, que vous soyez laid, ridicule et mal bâti, ça ne fait rien... vous me plaisez, morbleu ! et vous épouserez Mathilde, ma pupille!.. A ce soir le contrat.

DE CERNY, *à part.*

C'est un boulet de 48, que cet homme-là. (*Ils sortent par le premier plan de gauche, Clémence rentre par le troisième plan de droite, et vient s'asseoir à gauche ; Hector, qui l'a suivie sans en être aperçu, disparaît un instant par le troisième plan de gauche, et reparaît du même côté, premier plan.*)

SCENE X.

CLÉMENCE, HECTOR. *

CLÉMENCE, *croyant ne plus être suivie.*

Ah !... (*Apercevant Hector ; elle se lève.*)

HECTOR, *la retenant du geste.*

Pardon, madame; il est de mon devoir de vous prévenir qu'il est inutile de vous donner tant de mouvement. Comme vous ferez, je ferai. (*Clémence s'assied.*)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Si vous marchez, je marche aussi;
Vous arrêtez-vous? je m'arrête.
Vous asseyez-vous? c'est ici
Que j'assieds notre tête-à-tête...
Du choix vous n'avez qu' l'embarras;
Au vôtre je souscris d'avance...
Ainsi donc, ne vous gênez pas...
Moi, je n'ai pas de préférence.

Vous aimez mieux rester assise? Je suis bien de votre avis. (*Il s'assied.*)

CLÉMENCE.

Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me dire le motif de cette persécution?

HECTOR.

Il est bien simple, madame, et bien naturel; vous êtes charmante et distinguée autant qu'on peut l'être : — j'ai des yeux ; — et je désire faire votre connaissance.

CLÉMENCE.

C'est très-flatteur pour moi, assurément; mais si je voulais me soustraire à ce désir, cela ne me serait-il pas possible?

HECTOR.

Si, vraiment.

* Clémence, Hector.

CLÉMENCE.

Ah! (*Elle se lève.*)*

HECTOR.

Daignez me dire votre nom, votre adresse; et, si vous l'ordonnez, je me retire à l'instant.

CLÉMENCE.

Et s'il ne me plaît pas?

HECTOR.

Alors, madame, je vous suivrai comme votre ombre, et, de cette façon, je finirai par savoir...

CLÉMENCE.

Vous croyez?... Eh bien! monsieur, je vais faire des visites.

HECTOR.

Je vous attendrai à la porte, madame.

CLÉMENCE.

Jusqu'à demain.

HECTOR.

Jusqu'à après demain, s'il le faut.

CLÉMENCE.

Comment saurez-vous si je suis chez moi ou chez une amie?**

HECTOR.

Par le concierge, madame.

CLÉMENCE.

Je lui donnerai vingt francs pour qu'il se taise, monsieur.

HECTOR.

Et moi quarante pour qu'il parle, madame.

CLÉMENCE.

Alors, je lui en donnerai cent, monsieur.***

HECTOR.

Et moi cent cinq, madame.

CLÉMENCE.

Vous êtes donc bien riche, monsieur?

HECTOR.

Une modeste aisance, et beaucoup d'ordre, madame; rien de plus.

CLÉMENCE.

Donner cent francs à un concierge...

* Hector, Clémence.
** Clémence, Hector.
*** Hector, Clémence.

HECTOR.

Cent cinq.

CLÉMENCE.

Soit!... Vous appelez ça de l'ordre?

HECTOR.

C'est ma seule dépense.

CLÉMENCE.

Décidément, vous êtes un original? (*Ici les personnages assis s'en vont sans bruit, sauf le dormeur. Elle s'assied à gauche.*)*

HECTOR.

Oui, madame...

CLÉMENCE.

Ainsi, monsieur, il faut que je vous donne mon adresse, ou que je subisse votre poursuite jusqu'à ce que vous l'ayez découverte.

HECTOR.

Il y a encore pour vous une porte de salut, madame.

CLÉMENCE.

Ah! parlez...

HECTOR.

C'est d'accepter mon bras, ou de me permettre de causer une heure avec vous. A ce prix, je m'engage à ne pas vous suivre.

CLÉMENCE.

Mais, monsieur, c'est de l'extravagance!

HECTOR.

Pourquoi cela?... Parce que vous ne me connaissez pas... C'est dommage, car je gagne à être connu. Voyons, dans un bal, est-ce que vous connaissez plus que moi le danseur qui, pendant la durée d'un quadrille, vous fait des variations sur la pluie, le beau temps et la chaleur... en vous marchant sur les pieds?... Connaissez-vous plus que moi le bienheureux valseur à qui vous abandonnez votre taille flexible, vos mains gantées et vos épaules nues?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien! supposez que nous sommes au bal et que nous dansons sur des chaises, vous en robe montante et moi en cravate bleue.

CLÉMENCE, *se levant et laissant tomber son mouchoir.***

Ah! vous poussez loin la plaisanterie, monsieur.

HECTOR, *qui a ramassé le mouchoir.*

Elle cessera quand vous voudrez, madame.

* Clémence, Hector.

** Hector, Clémence.

CLÉMENCE.

Le plus tôt sera le meilleur.

HECTOR.

Tout de suite, alors... Dites-moi votre nom, et...

CLÉMENCE.

Et je serai délivrée de vous?

HECTOR.

Sur-le-champ.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, je m'appelle... Henriette... Berthier.

HECTOR, *regardant la marque du mouchoir.*

Quelle rue, s'il vous plaît?

CLÉMENCE.

Rue de la Madeleine.

HECTOR.

Quel numéro?

CLÉMENCE.

N° 20... Etes-vous content?

HECTOR.

Très-content, madame. (*Clémence fait quelques pas. Hector la suit.*)

CLÉMENCE, *se retournant.*

Comment, monsieur, encore?... malgré votre promesse?

HECTOR.

Oh! maintenant, madame, je serai impitoyable.

CLÉMENCE.

Pourquoi cela?

HECTOR.

C'est une trahison, un abus de confiance!

CLÉMENCE.

Expliquez-vous, monsieur.

HECTOR.

Vous me dites : Henriette Berthier, et votre mouchoir est marqué C. D.

CLÉMENCE, *à part.*

Maladroite!

HECTOR.

Vous m'avouerez qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis admettre que C D soient les initiales d'Henriette Berthier. Ce n'est pas vraisemblable.

CLÉMENCE.

Eh bien, oui, monsieur, je vous ai trompé.

HECTOR.

Pourquoi cela?

CLÉMENCE.

Parce que je trouve inutile de vous donner mon adresse.

HECTOR, *insistant.*

Mais pourquoi cela?

CLÉMENCE.

A quoi cela vous eût-il servi?... Vous ne seriez pas venu chez moi, j'imagine?

HECTOR.

Cela dépend, madame.

CLÉMENCE.

Comment, cela dépend?

HECTOR.

Dans le cas où vous eussiez laissé sans réponse des lettres pleines de convenance, je me serais déterminé, quoique à regret...

CLÉMENCE.

Mais vous ne songez donc pas, monsieur, que je puis avoir un mari!

HECTOR.

Oh! alors, c'est différent. Si vous avez un mari... je prendrai des renseignements sur son compte; et s'il vous rend heureuse, s'il est digne de vous, je cesserai mes poursuites.

AIR: *Du Luth galant.*

Sinon, madame, en tous lieux je vous suis;
Jusqu'en enfer..... jusques en Paradis;
En France, à l'étranger, sur la terre et sur l'onde;
Oui! nouveau juif-errant, je poursuivrai ma ronde,
Dussé-je, sur vos pas, faire le tour du monde!
Voilà comme je suis! (*Bis.*)

CLÉMENCE.

Tenez, monsieur, tâchons d'en finir... Tantôt, vous m'avez proposé, comme alternative, ou de vous dire mon nom, ou de vous accorder une heure d'entretien... Voilà trois quarts d'heure que nous causons... Continuons... et dans un quart d'heure...

HECTOR.

Permettez... vous avez voulu me tromper... Nous ne sommes plus dans les mêmes conditions.

CLÉMENCE.

Pardon, monsieur... mais il faut que je dîne.

HECTOR.

Moi aussi, madame.

CLÉMENCE.

Eh bien ! alors...

HECTOR.

Eh bien ! si nous dînions ensemble.

CLÉMENCE.

Plaît-il ?... Tenez, monsieur, je vais appeler le premier passant et me mettre sous sa protection.

HECTOR.

La belle avance! demain je tuerai ce passant, ou il me tuera... et, en attendant, je ne vous en suivrai pas moins.

CLÉMENCE, *subitement.*

Quelle idée! Pourquoi pas? (*Haut.*) Vous seriez donc bien heureux si nous dînions ensemble...

HECTOR.

Ah! madame.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, j'y consens.

HECTOR, *avec joie.*

Que de bontés ?... Allons-nous à Madrid...

CLÉMENCE.

Fi donc?...

HECTOR.

Vous préférez dîner chez moi ?

CLÉMENCE.

Non, c'est chez moi que nous dînerons.

HECTOR.

Chez vous?

CLÉMENCE.

Cela vous déplaît ?

HECTOR.

Vous ne le croyez pas !

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, votre bras... J'attends.

HECTOR.

Comment! tout de suite ?

CLÉMENCE.

Ne feriez-vous l'injure d'un refus ?

HECTOR.

Non certes... mais...

CLÉMENCE.

Mais... quoi ?

HECTOR.

Je ne suis guère en toilette.

CLÉMENCE, *riant.*

Bah ! entre amis?... et puis, n'est-ce pas un impromptu?

HECTOR.

Du moment que vous excusez... je vais faire avancer une voiture, n'est-ce pas ?

CLÉMENCE.

C'est inutile, j'ai la mienne.

HECTOR.

Hein ? vous avez une...

CLÉMENCE.

Cela vous étonne ?

HECTOR.

Nullement... Je voulais dire : Vous n'en avez qu'une...

CLÉMENCE.

J'en ai trois, monsieur.

HECTOR, *à part.*

Mazette !

CLÉMENCE.

Prenez mon ombrelle.

HECTOR, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis, moi.

CLÉMENCE.

Quelle drôle de figure vous me faites !

HECTOR.

Moi !... c'est la surprise... le plaisir... (*S'examinant.*) Trois voitures !... Et moi qui suis en cravate bleue.

CLÉMENCE.

Allons ! votre bras.

HECTOR.

De quel côté allons-nous ?

CLÉMENCE.

Par ici.

HECTOR.

Vous demeurez loin ?

CLÉMENCE.

Non... Faubourg Saint-Honoré.

HECTOR.

C'est un beau quartier !

CLÉMENCE.

Très-beau... (*Ils remontent.*)

HECTOR, *à part.*

Que diable ça peut-il être ? C. D... Catherine Deux... Enfin, nous verrons bien... (*Ils sortent par la droite bras dessus, bras dessous, en causant familièrement. Le Monsieur endormi qui s'appuyait sur une chaise, tombe, pendant que le rideau baisse.*)

ACTE II.

Un salon très-élégant. — Etagères. — Objets d'art et trois portes au fond. — Portes latérales. — Un piano à droite. — La porte du fond ouvre sur une antichambre. A gauche, près d'un canapé, un petit guéridon avec des journaux.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, DEUX LAQUAIS *sont à demi couchés sur la banquette de l'antichambre, qu'on aperçoit par la porte du fond qui est ouverte. On entend le bruit d'une voiture; elle s'arrête, et la voix du cocher demande qu'on ouvre.*

LE COCHER, *au dehors.*

Porte !... plaît !...

PREMIER DOMESTIQUE, *poussant l'autre qui dort*

Dis donc, Pierre, voilà la voiture qui rentre.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *sans bouger.*

C'est madame.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ou monsieur.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *se levant.*

Qu'est-ce que ça me fait ? (*Ils se lèvent lentement, ouvrent toute grande la porte du salon, et se rangent de chaque côté. Clémence et Hector paraissent. Hector donne la main avec embarras à Clémence, qui a le sourire sur les lèvres. Les domestiques s'inclinent respectueusement. Hector, visiblement troublé, leur rend leur salut.**

CLÉMENCE.

Que faites-vous donc, monsieur ?

* Clémence, Hector.

HECTOR, *troublé, à part.*

Allons, bon! voilà que je salue les domestiques, maintenant! (*Haut.*) Madame, veuillez excuser toutes mes maladresses; mais cette aventure est singulière...

CLÉMENCE, *d'un air moqueur.*

Singulière? mais non. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître; je vous ai invité à dîner; vous avez accepté... je ne vois là rien que de très-naturel.

HECTOR.

Ah! pourtant, j'ai été un peu indiscret.

CLÉMENCE, *même jeu.*

Nullement, monsieur, au contraire.

HECTOR.

Au contraire?... (*A part.*) Elle se moque de moi, c'est évident.

CLÉMENCE.

Si vous saviez le service que vous me rendez?

HECTOR.

Un service?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur; vous allez rire de ma simplicité, mais que voulez-vous? c'est une superstition d'enfance...

HECTOR.

Je ne vous comprends pas... tout à fait.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, sans vous...

HECTOR.

Sans moi?...

CLÉMENCE.

Nous eussions été... treize à table.

HECTOR, *bondissant.*

Treize! nous serons donc quatorze?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur!

HECTOR, *à part.*

Un tête-à-tête... à quatorze!

CLÉMENCE.

Est-ce que cela vous contrarie?

HECTOR.

Par exemple! madame! trop heureux!... c'est-à-dire... certainement que ça me contrarie, moi qui espérais...

CLÉMENCE, *avec un grand air.*

Vous espériez?...

HECTOR,

J'espérais... que nous serions davantage.

CLÉMENCE.

Oh ! je reçois ici une société peu nombreuse... (*très-gracieusement*) mais choisie.

HECTOR, *saluant.*

Madame... (*A part, en s'arrêtant.*) Au fait, ce n'est pas pour moi qu'elle dit ça.

CLÉMENCE.

Monsieur, je vous demanderai la permission de vous quitter un moment... Je vais ôter mon mantelet.

HECTOR, *étourdiment.*

Je l'espère bien.

CLÉMENCE.

Vous dites?

HECTOR, *barbotant.*

Je dis que... c'est bien naturel; mais ne l'ôtez pas pour moi, je vous en prie.

CLÉMENCE.

Hein?

HECTOR, *ahuri.*

Pardon... Je veux dire : De grâce, mettez-vous à votre aise... faites comme chez vous. (*Clémence rit.*) Je deviens complétement idiot. (*Clémence lui fait une révérence et fait quelques pas vers la gauche.*)

HECTOR, *s'élançant.*

Madame, permettez-moi de... (*Il veut lui offrir la main et marche sur sa robe. Clémence pousse un petit cri.*)

HECTOR.

Qu'est-ce donc, madame!

CLÉMENCE, *près de la porte, 1er plan.*

Grâce pour ma robe, monsieur?

HECTOR.

Oh! pardon... (*Il fait un pas en arrière et renverse le guéridon.*) Oh! pardon... (*Clémence sort en riant pendant qu'il relève le guéridon.*)

CLÉMENCE, *à part.*

Ah! vous me le payerez, monsieur l'indiscret. (*Elle sort par la gauche.*)

SCENE II.

HECTOR, *seul.*

Il n'est pas cass... elle est partie, tant mieux... (*Un temps.*) Morbleu! Ventrebleu! Sacrebleu! Je dois être rouge jusqu'aux oreilles. (*Allant à une glace.*) Je le suis, et ça ne me va pas bien... Je suis affreux... J'ai une barbe de Californien; et cette cravate, cette horrible cravate bleue... C'est elle qui est la cause de tous mes malheurs. Je n'ai pas d'esprit, moi, quand je suis mal habillé. Le fait est que je me suis conduit comme un cocher. J'avais beau me creuser la tête, je n'ai pas trouvé d'autre sujet de conversation que son attelage, deux gris pommelés dont j'ai chanté les louanges sur tous les tons.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

« Ah! les nobles têtes! disais-je;
Quel jarret flexible et nerveux!
On voit, sous leur robe de neige,
Courir leurs muscles vigoureux!
Lancés dans leur course intrépide,
La vapeur ardente et rapide
Semble jaillir de leurs naseaux,
Que l'on prendrait pour deux fourneaux...»
En un mot, j'étais plus stupide
Que ces superbes animaux!

(*Regardant les meubles.*) C'est très-propre, ici. A propos, chez qui suis-je? Chez une demoiselle? chez une femme mariée? chez une veuve? Voyons donc si quelque indice... (*Il regarde dans la chambre à gauche dont la porte est entr'ouverte.*) Des rideaux de satin blanc doublé de rose... des fleurs... des oiseaux. C'est une demoise... Ah! mais, j'ai aperçu dans l'antichambre deux griffons et trois perroquets. C'est une veuve. (*Il est arrivé à la porte de droite.*) Ah! mon Dieu! mais non! plus de doute! Ce meuble gigantesque!... C'est une femme mariée. (*Un temps.*) Après ça, c'est peut-être le lit de François Ier offert par le musée du Sommerard. (*Arrivé à une table où sont des journaux.*) Ah! des journaux! La Sylphide, c'est une demoiselle. Le Constitutionnel! c'est un vieux garçon! Je n'y suis plus du tout; mais que m'importe? Je suis ici, j'y reste, et je dînerai, morbleu! et je serai plein de gentillesses et de facéties... en redingote et en cravate bleue.

SCÈNE III.

HECTOR, D'ERMONT.* (*D'Ermont entre sans voir Hector; il souffle bruyamment, s'évente avec son mouchoir et vient tomber dans un fauteuil.*)

D'ERMONT.

Ouf! la séance est levée! (*Il se frappe les oreilles avec la paume de la main.*)

HECTOR.

Ah! ah! un des treize, sans doute. Il paraît surmené.

D'ERMONT.

Je n'entends plus, je ne vois p... (*Apercevant Hector.*) Ah! cependant, j'entrevois un monsieur. (*Se levant péniblement.*) Pardon, monsieur; je ne vous avais pas remarqué.

HECTOR, *saluant.*

Monsieur...

D'ERMONT.

Vous désirez peut-être parler à madame d'Ermont?

HECTOR.

Je la quitte à l'instant, monsieur, et je l'attends... Elle va venir.

D'ERMONT, *qui avait fait un pas pour sortir, se rasseyant avec volupté.*

Elle va venir?... tant mieux... Je suis brisé... Monsieur, vous permettez?

HECTOR.

Asseyez-vous donc, je vous en prie.

D'ERMONT, *s'étendant.*

Bien obligé... Ah! quelle séance, monsieur!...

HECTOR.

Monsieur est représentant?

D'ERMONT, *avec soupir.*

Oui, monsieur, du Vaucluse... Je suis né à Avignon.

HECTOR.

Sur le pont?

D'EGMONT, *distrait.*

Dans la grande rue... Vous êtes aussi représentant, monsieur?

HECTOR.

Pardonnez-moi, monsieur.

* Hector, d'Ermont.

D'ERMONT.

Pourquoi donc n'êtes-vous pas représentant?.. Je le suis bien, moi. (*Hector le regarde étonné. D'Ermont se levant.*) Oh ! ne faites pas attention, monsieur, je suis toujours comme ça quand je quitte la séance.

HECTOR.

Celle-ci a été fort agitée?

D'ERMONT.

Ah ! monsieur... moins que la sonnette du président... et au milieu de ce charivari, un orateur qui parlait ! qui parlait !...

HECTOR.

En quel sens?

D'ERMONT.

En long! monsieur, en très-long! (*Hector rit très-fort. Clémence paraît au fond.*)

D'ERMONT.

Ah ! tenez, voici ma femme. (*Le rire d'Hector est coupé net en deux.*)

HECTOR.

Sa femme!...

CLÉMENCE, *près de son mari.*

Ah ! vous voilà !...

HECTOR, *sautant.*

Ce n'était pas le lit de François Ier!

SCÈNE IV.

D'ERMONT, HECTOR, CLÉMENCE.*

CLÉMENCE, *à Hector.*

Pardonnez-moi, monsieur, de vous faire attendre... (*Hector salue. A d'Ermont.*) Mon ami, je vous présente monsieur... (*ils se saluent*) que je ne connais pas... (*D'Ermont regarde Hector avec étonnement. L'embarras de celui-ci se dessine. Continuant.*) J'ai rencontré monsieur aux Tuileries... Il a tellement insisté pour me faire accepter à dîner...

D'ERMONT, *à part.*

A dîner!

CLÉMENCE.

Que j'aurais cru manquer aux convenances en ne lui rendant pas sa politesse.

* Hector, Clémence, d'Ermont.

HECTOR.

Ah! madame!...

CLÉMENCE, *à mi-voix.*

Je vous ai dit que je me vengerais, monsieur; je commence. (*Elle parle bas à son mari.*)

HECTOR, *à part.*

Il va me faire jeter par la fenêtre, c'est sûr... (*Regardant.*) C'est haut.

D'ERMONT, *bas.*

C'est fort plaisant. (*S'avançant vers Hector.*) Monsieur,* je suis enchanté de faire votre connaissance... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

HECTOR.

Monsieur...

D'ERMONT.

Je vous en prie.

HECTOR.

Mais, monsieur...

D'ERMONT.

Je l'exige.

HECTOR.

Comme il vous plaira. (*Hector et d'Ermont s'asseyent à gauche, après les politesses d'usage.*)

D'ERMONT, *avec bonhommie.*

Vous suivez donc les femmes, monsieur? (*Clémence se met au piano et joue quelques mesures en sourdine.*)

HECTOR, *avec embarras.*

Mon Dieu, monsieur...

D'ERMONT.

Vous avez bien raison, allez.

HECTOR.

Plaît-il?

D'ERMONT.

C'est quelquefois fort amusant, n'est-ce pas?

HECTOR.

Monsieur, croyez bien...

D'ERMONT.

Comme ça, vous invitiez ma femme à dîner, tout de suite, sans la connaître, sur sa bonne mine?

* Hector, d'Ermont, Clémence.

HECTOR.

Mais... monsieur, si j'avais su que... (*Même jeu de Clémence.*)

D'ERMONT.

C'est fort aimable à vous, monsieur; et nous tâcherons de n'être pas en reste de civilité avec un chevalier si courtois.

HECTOR.

Encore une fois, monsieur, j'ignorais...

D'ERMONT.

Ainsi, vous nous restez à dîner ?

HECTOR.

Ah ! monsieur, vous comprenez...

D'ERMONT.

Comment! vous faites des façons... Je vois ce que c'est; vous en voulez à Clémence de n'avoir pas accepté votre invitation.

HECTOR.

Monsieur !

D'ERMONT.

Mais ce n'est pas sa faute; elle avait du monde à dîner; ce sera pour une autre fois.

HECTOR, *se levant.*

Oh ! monsieur !...

D'ERMONT, *se levant.*

Vous ne pouvez objecter un engagement préalable, puisque vous faisiez à ma femme l'honneur...

HECTOR, *à part, se levant.*

Je n'avais pas prévu ça, moi ? Il me jette par la fenêtre... moralement... c'est encore plus haut.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame et mademoiselle Duprez.

CLÉMENCE.

Ah ! c'est Jenny, une de mes amies de pension... une demoiselle à marier, monsieur... Je vais vous présenter... (*D'Ermont va au devant des dames annoncées.*)

HECTOR.

Madame, vous aurez pitié...

CLÉMENCE.

De la pitié? Vous avez donc oublié les Tuileries, monsieur?... (*Elle va au-devant des dames.*)

HECTOR, *à part.*

Eh bien ! ça va être gai pour moi. (*Il passe à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme et Mlle DUPREZ.*

CLÉMENCE, *traînant Hector par la main.*

Mesdames, je vous présente monsieur que je ne connais pas; je l'ai rencontré aux Tuileries. (*Elle continue à voix basse; Hector s'éloigne de quelques pas en saluant de son mieux. Les deux Dames se mettent à rire. D'Ermont les fait asseoir à gauche et s'assied près d'elles.*)

HECTOR, *à lui-même.*

Je suis fâché de ne pas être parti ce matin pour la campagne.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Chavigny.

HECTOR, *à part.*

Ça va recommencer. (*Il cherche à s'échapper par la gauche. Clémence va au-devant de ses invités. Elle cherche Hector des yeux, le découvre et descend vers lui. D'Ermont cause avec les nouveaux venus.***)

HECTOR, *à part.*

Je suis pris. (*Bas, à Clémence.*) Madame, je vous en supplie, ne...

CLÉMENCE.

C'est la peine du talion, monsieur.

HECTOR, *avec désespoir.*

Eh bien! c'est bien fait!

CLÉMENCE.

Mes bons amis, je vous présente monsieur, que je ne connais pas. Je l'ai rencontré aux Tuileries, et... (*Elle continue tout bas. Hector salue d'un air contraint et gagne le milieu du théâtre. Tous les personnages sont assis à gauche; Hector est fusillé par des regards moqueurs et des rires comprimés.*)

HECTOR, *passant à droite, et dans ses dents.*

Ils rient! Heu! je rirais bien aussi, si j'en avais envie; mais je n'en ai pas envie. (*Chuchottements.*)

HECTOR, *regardant de côté.*

Il est probable qu'on parle de moi.

CHAVIGNY, *à Clémence.*

Aux Tuileries! (*Il rit.*) Ha! ha! ha!

HECTOR, *à part.*

Qu'est-ce que je disais!

* D'Ermont, les deux Dames, les autres personnages, 2e plan. Clémence, Hector.

** Hector, Clémence.

D'ERMONT.

Vous ne vous asseyez pas, monsieur... monsieur?... Comment vous appelle-t-on, mon jeune ami?

HECTOR, *arpentant le théâtre.*

Hector Duchemin.

D'ERMONT.

Ah! c'est un nom qui vous va bien: car, avec vos habitudes, on doit en faire du chemin... Ha! ha! ha! (*On rit.*)

HECTOR, *se démenant.*

Je voudrais être dans un puits.

CHAVIGNY.

Monsieur sert dans l'infanterie?

D'ERMONT, *riant.*

Non! il est... arpenteur. (*Se levant et marchant derrière lui.*) Vous suivez quelqu'un, monsieur Duchemin? (*On rit.*)

HECTOR.

Non, je regardais les tableaux. (*On rit.*) Qu'est-ce qu'ils ont encore? (*Parcourant le salon des yeux.*) Allons, bon, il n'y en a pas! Oh! si on pouvait battre le rappel. (*D'Ermont se rassied à gauche.*) *

CLÉMENCE, *s'approchant d'Hector.*

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous?

HECTOR.

Madame, je vous en prie, laissez-moi m'en aller.

CLÉMENCE.

Allons donc! nous serions treize!

HECTOR.

Alors, soyez généreuse et pardonnez-moi. (*On se lève.*)

CLÉMENCE.

Plus tard, peut-être.

HECTOR, *avec sentiment.*

Pourtant, madame, vous vous nommez Clémence.

CLÉMENCE.

Des jeux de mots! Alors, vous n'êtes pas au bout. (*Elle retourne à ses invités.*)

D'ERMONT, *dans le fond, à ses invités.*

A propos, mesdames, vous savez que ma galerie de tableaux

* D'Ermont, Clémence. Hector.

est complétement restaurée.* (*A Hector.*) Vous êtes amateur, monsieur Duchemin? J'en ai de très-beaux... Il y a surtout un Albane... Aimez-vous les Albanes?...

HECTOR.

Hein! Ah! pardon! les Albanes! Si j'aime les Albanes? J'en ai un superbe dans ma pendule... Non! en face de ma pendule. (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

D'ERMONT.

Eh bien! nous allons passer dans la galerie, en attendant le dîner.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Suivez-moi, je vous prie,
Vous verrez mes tableaux;
J'ai, dans ma galerie,
Réuni les plus beaux.

TOUS.

Oui, puisqu'il nous en prie,
Allons voir ses tableaux;
Car cette galerie
Réunit les plus beaux.

(*D'Ermont prend le bras aux dames Duprez. Clémence a pris celui de Mlle Chavigny. Duchemin les suit avec Chavigny. Arrivés à la porte de droite, ils se font des politesses pour passer. — Hector revient sur ses pas à reculons; il se précipte sur son chapeau, s'élance vers la porte du fond, et se trouve en face de Mathilde qui vient d'entrer par la gauche.*

SCENE VI.

HECTOR, MATHILDE.**

MATHILDE, *poussant un cri.*

Ah!

HECTOR.

Ciel!

MATHILDE.

Monsieur Hector!

HECTOR.

Mathilde! vous ici!... par quel heureux hasard?...

MATHILDE.

Et vous, monsieur?

HECTOR, *embarrassé.*

Moi?

* Clémence, d'Ermont, Hector.

** Mathilde, Hector.

MATHILDE.

Vous connaissez donc Mme d'Ermont?

HECTOR.

Mme d'Ermont ?... Si je connais Mme d'Ermont... parbleu !... puisque...

MATHILDE.

Depuis quand donc ?

HECTOR.

Depuis... depuis... Chère Mathilde, que je suis heureux de vous revoir !

MATHILDE.

Vraiment ?

HECTOR.

En doutez-vous ?

MATHILDE.

Assurément, après votre conduite envers moi...

HECTOR.

Ma conduite ? Comment ! c'est vous qui m'accusez, après m'avoir quitté comme vous l'avez fait ?

MATHILDE.

Mais ma lettre vous expliquait...

HECTOR.

Quelle lettre?

MATHILDE.

Celle que je vous ai écrite le jour de mon départ.

HECTOR.

Je n'ai rien reçu... et que disait cette lettre?

MATHILDE.

Elle vous disait que mon tuteur m'enlevait brusquement pour me conduire...

HECTOR.

A Étretat?

MATHILDE, *étonnée.*

Oui !

HECTOR.

Étretat !... Georgina !... c'est bien ça !...

MATHILDE.

Mais, vous saviez donc?...

HECTOR.

Depuis ce matin seulement. Continuez... Vous disiez que votre tuteur, le colonel Guérin, vous conduisit à Étretat.

MATHILDE.

Oui, pour me faire prendre les bains, dans l'intérêt de ma santé, disait-il ; et je me portais très-bien.

HECTOR.

Mais les bains vous ont rendue malade ?

MATHILDE.

Justement.

HECTOR.

Pauvre petit ange!... Ça va mieux, dites?

MATHILDE.

Ça va bien, je vous remercie. Mais, à propos, je ne veux plus que vous me parliez.

HECTOR.

Pourquoi donc?

MATHILDÉ.

Parce que je ne vous aime plus, monsieur.

HECTOR.

Vous m'aimiez donc?

MATHILDE.

Oui, monsieur.

HECTOR.

Beaucoup?

MATHILDE.

Eh bien, oui, monsieur, beaucoup... et je suis bien aise de vous le dire pour vous punir de ne m'avoir pas su trouver.

HECTOR.

Vous êtes charmante !

MATHILDE.

Oui, monsieur, je suis charmante.

HECTOR.

Et c'est bien fait... n'est-ce pas... parce que je serai mieux puni...

MATHILDE.

Mais certainement.

HECTOR.

Oh! ne m'accusez pas d'indifférence, Mathilde; j'ai fait pour vous retrouver tout ce qu'un mortel peut faire. J'ai battu Paris à plate couture; j'ai visité tous les jardins, promenades, magasins, monuments.

Air *de Voltaire chez Ninon.*

A tous les échos d'alentour
Je disais votre nom, ma chère !

Mais en vain.— Et jusqu'à ce jour,
A mes vœux le sort fut contraire;
Mais pourquoi me le reprocher?
Mon cœur sera des plus fidèles,
Mathilde, puisqu'à vous chercher
Mon amour vient d'user ses ailes.

MATHILDE.

Monsieur Hector!...

HECTOR.

Ne craignez rien; je prends tout sur moi, ma chère Malhilde! ma femme! (*Il lui baise la main.*)

MATHILDE.

Monsieur!

HECTOR.

Je prends tout sur moi!

MATHILDE.

On vient! (*Elle se dégage vivement et s'éloigne. Hector lui fait un grand salut bien cérémonieux, Mathilde y répond par une réverence de pensionnaire. Clémence paraît à la porte de droite avec une femme de chambre. Elle se dirigeait vers la porte de gauche; en voyant Hector et Mathilde, elle s'arrête.*)

HECTOR, *effrayé.*

Madame d'Ermont!... je l'avais oubliée!

MATHILDE.

Bonjour, ma tante.

HECTOR, *sautant.*

Sa tante!

CLÉMENCE.

Bonjour, Mathilde... (*A sa femme de chambre.*) Tenez, vous trouverez les clefs de l'argenterie dans le chiffonnier. (*La femme de chambre sort; Clémence descend en souriant.*)

HECTOR, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE VII.

HECTOR, MATHILDE, CLÉMENCE.*

CLÉMENCE.

Ma chère Mathilde, je te présente monsieur... (*Mathilde salue*) que je ne connais pas.

MATHILDE.

Hein?

* Mathilde, Clémence, Hector.

HECTOR.

Aïe !... (*Clémence continue à voix basse.*)

HECTOR, *observant les deux femmes.*

Madame d'Ermont rit beaucoup, Mathilde ne rit pas; ah! je suis bien fâché de ne pas être parti ce matin pour...

CLÉMENCE.

Vous nous boudez, monsieur ?

HECTOR.

Mais, madame, vous voulez donc que je sorte d'ici avec des cheveux blancs?

CLÉMENCE.

Ma nièce est jeune et crédule, monsieur, et j'ai dû la mettre en garde contre un poursuivant tel que vous.

HECTOR, *d'un ton solennel.*

Madame, je déclare qu'au prix de votre acharnement l'estrapade et le chevalet n'étaient que des jeux de société. (*Clémence part d'un grand éclat de rire.*)

CLÉMENCE, *à Hector.*

Mais, pardon, Monsieur... les devoirs d'une maîtresse de maison... (*Elle salue et remonte en riant.*) Viens-tu, Mathilde? *

MATHILDE.

Oui, ma tante: mais, c'est que... il faut que je repasse mon morceau pour ce soir.

ENSEMBLE.

AIR : *O douleur amère!* (12 Travaux d'Hercule, final.)

MATHILDE, *à part.*

De ma confiance
Dieu veut me punir,
Et mon espérance
Déjà doit finir.

CLÉMENCE, *idem.*

De sa persistance
J'ai dû le punir;
Pourtant, ma vengeance
Bientôt va finir.

HECTOR.

D'une extravagance
C'est trop me punir
Horrible vengeance!
Quand dois-tu finir?

Clémence sort.)

* Hector, Clémence, Mathilde.

SCÈNE VIII.

HECTOR, MATHILDE.*

HECTOR, *suivant Clémence du regard.*

Mais c'est une véritable vendetta. Cette maudite phrase me poursuivra donc toujours? « Je vous présente Monsieur, que je ne connais pas... » C'est affreux, ça ; car, cette enfant, je l'aime! Je... (*Quand Clémence est sortie, Mathilde est allée au piano sur le pupitre duquel est un morceau tout ouvert.— Elle reste debout et tourne machinalement quelques pages; puis elle tire son mouchoir et essuye ses larmes à la dérobée.*)

HECTOR, *s'apercevant qu'elle pleure et s'élançant vers elle.*

Vous pleurez, Mathilde?

MATHILDE, *se cachant la tête dans ses mains.*

Non, monsieur, je ne pleure pas.

HECTOR.

Que vous a dit votre tante?

MATHILDE.

Elle ne m'a rien dit, monsieur.

HECTOR.

Mathilde, je vous en prie, ne me boudez pas.

MATHILDE.

Je ne boude pas, monsieur, j'étudie. (*Elle continue à tourner les pages d'une main et à s'essuyer les yeux de l'autre.*)

HECTOR.

Voyons, ma bonne petite Mathilde, votre tante vous a raconté...

MATHILDE.

Elle ne m'a rien raconté, monsieur.

HECTOR.

Ecoutez au moins ma justification.

MATHILDE, *s'asseyant sur le tabouret et tournant le dos au piano.*

Je n'ai pas le temps... Il faut que j'étudie.

HECTOR.

C'était une folie sans conséquence, une étourderie, rien de plus.

MATHILDE, *se levant.*

Non, monsieur, c'est un crime.

HECTOR.

Un crime?

MATHILDE.

Oui, monsieur, un crime! moi qui souffrais tant là-bas de ne pas vous voir!

* Hector, Mathilde.

HECTOR.

Quoi !...

MATHILDE.

Laissez-moi étudier.

HECTOR,

Pasavant q ue vous m'ayez entendu.

MATHILDE.

Mais parlez donc, monsieur ? ma tante m'a dit que vous suiviez toutes les femmes et que vous les invitiez à dîner.

HECTOR.

Par exemple ! mais ma modeste aisance n'y suffirait pas ; et cette accusation tombe d'elle-même.

MATHILDE.

Mais enfin, monsieur, vous avez invité ma tante.

HECTOR, *embarrassé.*

Ah ! votre tante... c'est différent.

MATHILDE.

Vous saviez donc qu'elle était ma tante?

HECTOR, *vite.*

Hein ? oui, oui ! je le savais !

MATHILDE.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

HECTOR.

C'est que je n'y ai pas pensé, mais je le savais.

MATHILDE.

Comme vous mentez ! tout à l'heure, vous disiez que c'était une étourderie.

HECTOR, *se battant les flancs.*

Eh bien ! oui, une étourderie, c'en était une, après tout ; l'amour seul me l'avait fait commettre ; mais, enfin, c'en était une. J'avais suivi votre tante; mais... pouvais-je lui avouer que... non, je ne le pouvais pas, et puis, votre tuteur, devais-je m'exposer à le... non, je ne le devais pas; mon amour, votre réputation... J'ai dû me sacrifier et me faire passer pour un étourdi qui suit les femmes et... qui les invite à dîner. Je l'ai fait sans regret, c'était mon devoir, et, si c'était à recommencer... (*avec noblesse*) je le ferais encore. (*A part.*) Je ne sais plus du tout ce que je dis.

MATHILDE, *qui a fait de grands yeux tout le temps.*

Est-ce bien vrai... tout ça ?

HECTOR, *à part.*

Chère petite, elle n'a pas compris un mot. (*Haut, avec senti-*

ment.) Mathilde, ce qui est vrai, surtout, c'est mon amour pour vous, mon amour, qui ne reculera devant aucun obstacle. (*A part.*) Oh! je sais ce que je dis maintenant.

MATHILDE.

Je ne demande qu'à vous croire, moi.

HECTOR, *à part.*

Je le vois bien. (*Haut.*) Ma chère Mathilde, oublions tout cela, et occupons-nous un peu... de nos petites affaires. Voulez-vous toujours être ma femme?

MATHILDE, *avec un cri.*

Ah! mon Dieu!... mais, moi aussi, j'avais oublié de vous dire...*

HECTOR.

Seriez-vous mariée?...

MATHILDE.

Pas tout à fait.

HECTOR.

Comment, pas tout à fait?

MATHILDE.

Il m'est arrivé un malheur, depuis que je ne vous ai vu.

HECTOR.

Quel malheur?

MATHILDE.

Je suis devenue riche... l'héritage d'un vieux parent.

HECTOR.

Ah! je comprends... et l'on me refusera votre main, sous prétexte que moi, je n'ai pas eu de... malheur.

MATHILDE.

Justement... on veut me faire épouser un jeune homme très-riche, un monsieur de Cerny.

HECTOR, *à lui-même.*

De Cerny... de Cerny... mais je connais ce nom-là, moi.

MATHILDE.

Il a pour lui mon tuteur, le colonel Guérin, monsieur et madame Legros, enfin tout le conseil de famille, qui doit dîner ici; ils sont tous pour monsieur de Cerny et connaissent sans doute déjà toutes vos folies, monsieur.

HECTOR.

Qu'importe tout cela, si vous êtes de mon côté!

MATHILDE.

D'abord, moi, je ne veux pas épouser monsieur de Cerny...

* Mathilde, Hector.

quand je croyais que vous m'aviez oubliée, c'était encore possible... et cependant il me déplaisait bien... mais maintenant, je le déteste.

HECTOR.

Chère Mathilde ! (*Il lui baise la main.*)

MATHILDE.

J'entends des pas... c'est sans doute ma tante qui revient... Je vous quitte. Adieu.*

HECTOR.

Vous m'avez pardonné?

MATHILDE.

Oui... mais parce que c'était ma tante... Adieu! adieu! (*Elle lui envoie un baiser et se dirige en courant vers la droite. — Florine paraît au fond et pousse un cri. — Mathilde s'arrête sur le seuil de la porte.*)

SCÈNE IX.

HECTOR, FLORINE, MATHILDE, *au fond.***

FLORINE, *sans voir Mathilde.*

Ah!

HECTOR, *se retournant.*

Florine! (*Toussant.*) Hem! hem!

FLORINE, *venant à lui.*

Comment, monsieur, vous m'avez suivie jusqu'ici!

MATHILDE, *avançant d'un pas.*

Suivie?

HECTOR, *bas à Florine.*

Veux-tu te taire?

FLORINE.

Puisque c'était convenu pour dimanche...

HECTOR.

Mais tais-toi donc!

FLORINE.

Devant les singes... (*Apercevant Mathilde.*) Tiens! mademoiselle Mathilde!

MATHILDE, *à mi-voix.*

Il paraît, monsieur, que vous avez suivi Florine aussi? ***

HECTOR.

Eh bien, oui, c'est vrai!... mais je savais que c'était votre

* Hector, Mathilde.

** Hector, Florine, Mathilde.

*** Florine, Hector, Mathilde.

tante... (*se reprenant*) la tante de votre bonne... (*avec colère*) la bonne de...

MATHILDE.

Il suffit, monsieur... (*Elle remonte.*)

HECTOR.

Mais je vous jure...

MATHILDE.

Laissez-moi, monsieur ; je sais ce qu'il me reste à faire... (*Mathilde sort vivement.*)

ENSEMBLE.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Monsieur, après un tel outrage,
Ici, je le jure en ce jour,
Mon cœur, pour jamais se dégage,
Vous avez tué mon amour.

HECTOR, *à part.*

Hélas ! c'en est fait, et l'orage
Est déchaîné sur mon amour !
Je commence à perdre courage !
C'est trop de guignon pour un jour.

FLORINE, *à part.*

Mais vraiment il est fou, je gage.
Quoi ! venir ici dès ce jour !
De sa tendresse c'est un gage,
Faut qu'il ait diablement d'amour.

SCENE X.

HECTOR, FLORINE.*

(*Quand Mathilde a disparu, Hector s'avance lentement et d'un air menaçant vers Florine, qui recule effrayée.*)

HECTOR.

Florine !

FLORINE.

Monsieur ?

HECTOR.

Je vais t'étrangler ?

FLORINE.

Plaît-il ?

HECTOR, *très-bas.*

Je te dis que je vais t'étrangler...

* Florine, Hector.

FLORINE.

Pourquoi donc ça ?

HECTOR.

Pourquoi, servante maladroite !... parce que tu viens de briser mon bonheur et que tu dois payer la casse... Assieds-toi là ; ça me sera plus commode...

FLORINE.

Monsieur Dunois !

HECTOR.

Je ne m'appelle pas Dunois; je m'appelle Duchemin... Assieds-toi ! Veux-tu bien t'asseoir. (*Il l'assied sur une chaise au milieu du théâtre et retrousse ses manches.*) Tiens ! il me vient une idée... Florine ?

FLORINE.

Monsieur.

HECTOR.

Lève-toi.

FLORINE.

Oui, monsieur.*

HECTOR, *étendant la main vers la droite.*

Tous ces gens-là sont ligués contre moi, et je suis à leur merci, ma fille; ils me tiennent, ces gueux-là.

FLORINE.

Quels gueux, monsieur ?

HECTOR.

Ça ne te regarde pas... Eh bien ! je veux les tenir à mon tour.

FLORINE.

Mais je ne comprends pas.

HECTOR.

Ça ne fait rien... Tu as un moyen de racheter tes jours... Dis-moi un mal affreux de cette horrible famille... raconte-moi des choses abominables sur leur compte, et tu vivras. Plus ce sera monstrueux, plus tu vivras.

FLORINE.

Mais...

HECTOR.

Tu vas d'abord me livrer tous les secrets de ta maîtresse.

FLORINE.

Mais je ne les connais pas, moi.

HECTOR.

Tu ne connais pas les secrets de ta maîtresse !... Qu'est-ce

* Hector, Florine.

que tu fais donc ici ?... Allons, il y va de ta vie, songes-y bien Cherche : tu as cinq minutes.

FLORINE.

Mais je ne sais que vous dire.

HECTOR.

Eh bien ! dis-moi tout.

FLORINE.

Ah !

HECTOR.

Tu vois bien.

FLORINE, *en secret.*

Ce matin, comme je serrais les robes de madame d'Ermont, il est tombé de la poche de l'une d'elles...

HECTOR.

Un portrait ?

FLORINE.

Non, monsieur, une lettre.

HECTOR.

La lettre d'un amant ?... Tu es une honnête fille, donne.

FLORINE.

La voilà... mais...

HECTOR.

Sois tranquille, je n'en ferai pas un bon usage. (*Lisant la lettre.*) « A Madame Delaunay. » Qu'est-ce que c'est que ça, Delaunay ?

FLORINE.

C'est un nom que madame prend à l'occasion.

HECTOR.

J'entends, c'est son nom de guerre. (*Ouvrant la lettre.*) Lisons vite. « Madame... » J'aurais mieux aimé : Mon ange... Enfin, ça ne fait rien. « Madame, permettez à un pauvre père de » famille de bénir la main bienfaisante qui... » Qu'est-ce que ça veut dire? (*Parcourant la lettre.*) Des bons pour du bœuf et du mouton, des pains de quatre livres et des petits souliers... Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça, imbécile ?

FLORINE.

Dame ! je ne savais pas, moi... Ah ! je me souviens d'autre chose.

HECTOR.

Tu es bien heureuse.

FLORINE, *bas.*

Il y a quinze jours environ... c'était mon jour de sortie... j'étais allée voir...

HECTOR.

Les singes?

FLORINE.

Non, un de mes parents...

HECTOR, *entre ses dents.*

C'est la même chose.

FLORINE.

Dans le faubourg du Roule. Comme je descendais l'escalier, j'entends monter.

HECTOR, *enchanté.*

C'était madame d'Ermont?... Parle, parle; tu es une honnête fille.

FLORINE.

Ne voulant pas être surprise..

HECTOR

Chez un de tes sing... de tes parents... je comprends ça... tu remontes?

FLORINE.

Un étage, puis deux, puis trois... J'étais tout en haut...

HECTOR.

Et madame d'Ermont montait toujours?

FLORINE.

Je me cache alors dans un petit grenier, à côté d'une mansarde.

HECTOR, *à lui-même.*

Une mansarde?... c'était un poëte... voilà mon affaire.

FLORINE.

Madame d'Ermont frappe à la porte, puis elle tourne la clef et entre.

HECTOR.

Comme chez elle... tu regardes à travers le trou de la serrure?

FLORINE.

Oui, monsieur; et qu'est-ce que je vois?

HECTOR, *étonné.*

Déjà!

FLORINE.

Je vois une petite chambre et un lit bien misérables...

HECTOR, *chantonnant.*

« C'est l'amour qui rend visite
« A la pauvreté qui rit.

FLORINE.

Bientôt.

HECTOR, *autre air.*

« Bientôt sa main à l'étroite fenêtre
« Suspend son châle...

FLORINE.

Du tout... madame d'Ermont tire d'un panier...

HECTOR.

Du champagne?

FLORINE.

Non, monsieur, des médicaments.

HECTOR.

Je te dis que c'était du champagne.

FLORINE.

Et un gros paquet.

HECTOR.

Un pâté.

FLORINE.

Non, monsieur, de la farine de moutarde.

HECTOR.

Je te dis que c'était un pâté.

FLORINE.

Mais non, puisque c'était une femme en couches.

HECTOR, *furieux.*

Une femme en... Tu n'es pas une honnête fille, va-t'en!... tu n'es plus à mon service... tu n'es bonne à rien!

FLORINE, *remontant.*

Dame! monsieur, je ne sais pas autre chose sur le compte de madame d'Ermont.

HECTOR.

C'est dégoûtant! (*Les portes du fond s'ouvrent, un domestique apporte un flambeau qu'il pose sur le guéridon.*)

FLORINE.

Ah! voilà le prétendu et tout le conseil de famille.

HECTOR.

Je n'y suis pas! (*Il gagne la droite.*)

UN DOMESTIQUE, *annonçant du dehors.*

Monsieur et madame Legros! (*M. et Mme Legros traversent de gauche à droite tout en causant.*)

HECTOR, *bas à Florine.*

Eh mais... c'est ce monsieur qui t'offrait des châles ce matin aux Tuileries.

FLORINE, *bas.*

Oui, monsieur.

HECTOR, *bas, passant à gauche.*

Et la moitié de ce monsieur... je ne me trompe pas !... c'est 'Anglaise ! my dear Anatole !... Anatole of my heart !

LE DOMESTIQUE, *toujours en dehors, annonçant.*

Monsieur de Cerny ! (*De Cerny traverse au fond, de gauche à droite.*)

HECTOR, *à part.*

De Cerny, à présent ! l'homme aux pistolets ! (*Il part d'un rire muet.*) Je suis enchanté de ne pas être parti ce matin pour la campagne.

FLORINE.

Pourquoi donc ça ?

HECTOR.

J'ai à te parler... conduis-moi dans ta chambre.

FLORINE, *reculant.*

Hein ?

HECTOR.

Dans la cave, dans la cuisine, où tu voudras !... Viens !... viens !... tu es une honnête fille ! (*Il sort par la gauche en entraînant Florine.*)

SCENE XI.

CLÉMENCE, LE COLONEL, M. *et* Mme LEGROS, DE CERNY, Mme *et* Mlle DUPREZ, M. *et* Mme CHAVIGNY, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR *des Mousquetaires.*

Ce contrat, ce soir
Va combler l'espoir
Et les plus doux vœux
Des deux amoureux...
Ici réunis,
Par nos soins unis,
Bientôt pour leur cœur
Brillera le bonheur.

CLÉMENCE, *à Mme Legros.*

N'est-ce pas, ma chère, que mon aventure est fort divertissante ?

ÉVELINA.

C'est incroyable !

LEGROS.

C'est-à-dire que c'est monstrueux !

LE COLONEL, *à Clémence.**

Ah çà, il est donc parti le monsieur des Tuileries?

CLÉMENCE.

Grâce au ciel!

LE COLONEL.

Eh bien! il m'allait, moi, cet animal-là...

ÉVELINA, *avec pudeur.*

Ah! colonel, vous n'y pensez pas!

LE COLONEL.

Pourquoi?

Mme CHAVIGNY.

Un homme qui suit une femme dans un jardin public!

LE COLONEL.

Eh bien!

ÉVELINA.

Qui lui offre à dîner!

LE COLONEL.

Après?

LEGROS.

Une femme qu'il ne connaît pas.

LE COLONEL.

On fait connaissance. Avant de vous avoir vu, monsieur Legros, je ne vous connaissais pas non plus; d'ailleurs j'aime un homme en dehors et carré par la base, moi... Et vous, monsieur de Cerny?

DE CERNY.

Certainement, colonel, certainement.

CLÉMENCE.

Comment, monsieur, vous approuvez?...

DE CERNY.

Moi, madame? mais je trouve que c'est d'une inconvenance...

LE COLONEL.

Comment, d'une inconvenance?...

DE CERNY.

Je voulais dire...

LE COLONEL.

Vous avez tort.

DE CERNY.

Oui, colonel.

* Mme Chavigny, Chavigny assis à gauche; de Cerny, et le Colonel debout; Legros et sa femme, assis à droite.

CLÉMENCE.

Hein ? Vous vous rétractez?

DE CERNY.

Non pas... (*A part.*) Je serai très-embarrassé, moi, dans cette famille-là.

CLÉMENCE.

Ah! voici Mathilde.

DE CERNY.

Ma ravissante fiancée. (*Tout le monde se lève.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHILDE, *entrant tristement.**

LE COLONEL.

Ah ! Mathilde, voilà monsieur de Cerny. Il s'est bien battu... Vous vous marierez jeudi. (*Mathilde fait de vains efforts pour retenir ses larmes.*)

CLÉMENCE.

Comment? tu pleures...

DE CERNY.

Mademoiselle !

LE COLONEL, *bas.*

Taisez-vous.

DE CERNY, *au Colonel.*

Cettte émotion est bien naturelle, au moment de quitter pour toujours... (*Mathilde et de Cerny remontent.*)

LE COLONEL, *bas.*

Laissez-moi donc tranquille; elle ne peut pas vous sentir, voilà tout. Je le savais; mais que cela ne vous inquiète pas... Je ne vous donne pas... six duels pour qu'elle vous adore.

DE CERNY.

Six duels?

LE COLONEL.

Ça sera assez; mais je vais lui parler, moi. (*A Mathilde, qui est redescendue.*) Allons, morbleu ! Mathilde ! qu'est-ce que ces larmes-là ? Nous ne sommes donc pas un homme?

MATHILDE.

Mais dame...

DE CERNY, *riant.*

Ha! ha! colonel, il est vrai que...

* De Cerny, le Colonel, Mathilde, Clemence, les autres, 2e plan.

LE COLONEL, *bas.*

Vous allez dire une bêtise, vous. (*A Mathilde gaiement.*) Sois tranquille, s'il ne te rend pas heureuse .. (*portant une botte à de Cerny*) une! deux! et voilà! tu feras une charmante petite veuve.

DE CERNY.

Ha! ha! ha! (*A part.*) Il est très-gai, ce tuteur.

LE COLONEL.

Mais, occupons-nous du contrat. (*On s'assied.* * *Un domestique annonçant.*) Monsieur Hector Duchemin.

MATHILDE, *à part.*

Lui!

LE COLONEL.

Quel est donc ce monsieur?

CLÉMENCE.

C'est celui des Tuileries.

TOUS.

Bah!

LE COLONEL.

Eh bien! je n'en suis pas fâché, nous allons rire.

SCENE XIII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, *du fond.*

Le conseil de famille de mademoisellle Mathilde, s'il vous plaît?

LE COLONEL.

C'est ici, monsieur.

HECTOR, *descendant entre les deux groupes et saluant.*

Mesdames et messieurs, j'aime mademoiselle Mathilde; j'en suis aimé... (*mouvement*) et je viens vous demander sa main.

TOUS.

Hein

LEGROS.

La main de...

ÉVELINA, *riant.*

Ha! ha! ha! c'est un peu fort!

DE CERNY.

Un homme sans position!

* De Cerny, debout à gauche; Mathilde, Clémence, le Colonel, autour du guéridon, d'autres personnes à côté; Legros et sa femme, Mme Chavigny et son mari à droite.

LEGROS, *qui est debout.*

Sans consistance !

LE COLONEL, *riant.*

Ah ! ah ! ah!

HECTOR.*

Vous me direz que je ne suis pas riche : c'est vrai... Mais enfin, j'ai une modeste aisance (*Au colonel.*) Je puis offrir à ma femme une existence confortable... je puis même lui donner des châles et des robes de soie... unies ou à carreaux... (*Plus fort.*) Ou à carreaux !

LEGROS, *à part, examinant Hector.*

Ah ! mon Dieu ! mais c'est mon homme des Tuileries!

LE COLONEL.

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur?

HECTOR.

Je vous le dis à vous, comme je le dirais (*jetant un coup d'œil à Legros*) à un autre.

LEGROS, *à part.*

Ce coup d'œil américain... Il m'a reconnu! (*Il remonte.*)

LE COLONEL.

Ah çà, monsieur...

HECTOR.

Monsieur...

LE COLONEL.

Vous croyez donc que nous allons jeter ma pupille à la tête du premier venu, d'un coureur, d'un libertin?... Et les mœurs ?...

HECTOR, *continuant.*

Vous me direz aussi que j'ai la manie de suivre les femmes... C'est encore vrai; (*allant à de Cerny, qui est debout*) mais je ne les suis jamais jusqu'à Etretat.

LE COLONEL, *à part, se levant.**

Etretat !

HECTOR, *criant dans l'oreille de Cerny.*

Etretat !

LE COLONEL, *impatienté.*

Eh bien ! à quoi ça rime-t-il ce que vous me dites là?

HECTOR.

Etretat ?... ça rime à Georgina.

LE COLONEL, *à part.*

Il connaît Georgina... Diable !

* De Cerny, Hector, le Colonel.

HECTOR.

Ça rime mal... mais enfin...

LE COLONEL.

Enfin, enfin... Monsieur, pourquoi me dites-vous ça, à moi ?

HECTOR.

Il faut bien que je le dise à quelqu'un. (*Continuant.*) Voilà pour mes défauts... Mais j'ai aussi des qualités. D'abord, je suis très-prudent. Je compromets parfois les femmes ; mais je ne me compromets jamais... (*A Legros.*) Jamais je n'ai signé de promesse de mariage, moi, monsieur, jamais!*

LEGROS.

Mais, moi non plus, monsieur, moi non plus!

LE COLONEL, *à part.*

Georgina lui a tout conté!... Fichtre!...

HECTOR, *entre de Cerny et le Colonel.*

Ensuite, je suis très-discret... et si le hasard fait tomber dans mes mains des papiers compromettants, (*à de Cerny*) je m'empresse de les rendre à leur propriétaire. (*Il glisse le papier au colonel.*)

DE CERNY.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ?

HECTOR, *retournant entre Legros et sa femme.*

Je disais que si le hasard fait tomber dans mes mains des papiers compromettants, je m'empresse de les rendre à leur propriétaire. (*Il glisse la lettre à Mme Legros.*)

LEGROS.

J'en suis convaincu.

ÉVELINA, *à part.*

Ciel! la lettre que j'ai perdue aux Tuileries. (*Elle remonte.*)

HECTOR.

Sans réclamer la récompense honnête. Et (*au Colonel*) enfin, je suis brave comme Turenne... je me bats souvent... je me suis encore battu hier... c'est Champcourtois qui a chargé les pistolets.

DE CERNY, *qui est remonté au milieu, à part.*

Aïe !

HECTOR, *à Mme Legros.*

Champcourtois!... notre ami Champcourtois!

LEGROS, *à sa femme.*

Tu connais monsieur Champcourtois?... Qu'est-ce que c'est que monsieur Champcourtois!

* De Cerny, le Colonel, Hector, Legros.

HECTOR, *près de de Cerny.*

Voilà un homme qui charge un pistolet comme...

DE CERNY, *bas.*

Monsieur...

HECTOR, *à mi-voix.*

Comme on ne le charge pas.

DE CERNY, *bas.*

Je vous en prie, silence ! (*Il s'éloigne peu à peu, et disparaît à droite.*)

HECTOR.

Maintenant que j'ai donné au conseil de famille la carte de mes qualités et de mes défauts, je le prie de vouloir bien prendre en considération ma demande en mariage, et de délibérer... tout de suite. J'attends la réponse : Monsieur Hector Duchemin, chez monsieur d'Ermont, dans le premier fauteuil à main gauche. (*Il va s'asseoir à droite.*)

LEGROS, *à part.*

Diable!

LE COLONEL, *à part.*

Fichtre!

ÉVELINA, *à part.*

Il a mon secret!

CLÉMENCE, *se levant.*

Monsieur Duchemin...

HECTOR.

Ma tante...

CLÉMENCE.

Ma tante !... Oh ! pas encore, monsieur... J'espère que vous voudrez bien me consulter, moi. (*Tout le monde se lève et forme des groupes au fond.*)

HECTOR.

Oh ! vous, c'est inutile.

CLÉMENCE.

Plaît-il ?

HECTOR.

Puisque vous consentez.

CLÉMENCE.

Moi?

HECTOR.

Sans doute.

CLÉMENCE.

Mais non.

HECTOR.

Mais si.

CLÉMENCE.

Mais non.

HECTOR.

C'est comme ça... Alors, je prierai madame Delaunay de parler pour moi.

CLÉMENCE, *étonnée*.

Vous connaissez madame Delaunay?

HECTOR.

Oui, madame... depuis ce matin.

CLÉMENCE.

Et si elle refuse de vous servir... que ferez-vous?

HECTOR.

Alors, madame, je dirai tout!

CLÉMENCE.

Quoi donc?

HECTOR.

Tout, vous dis-je!

CLÉMENCE.

Mais encore...

HECTOR.

Eh bien, madame, je dirai qu'elle donne en cachette des pains de quatre livres et des petits souliers.

CLÉMENCE.

Quoi! vous savez?...

HECTOR.

Je dirai que, chaque soir, elle va porter, furtivement, aux pauvres honteux des consolations et de l'argent. Je dirai que sous le cachemire de la femme élégante et mondaine, elle cache les ailes d'un ange... la malheureuse!

CLÉMENCE.

Monsieur!...

HECTOR.

Oui, je la ferai connaître, et tout Paris chantera ses louanges. Et ce sera bien fait.

Air *de Mlle Garcin.*

Car je dirais devant tous, je le jure :
Quand le malheur eut tari son trésor,

Elle vendit sa plus riche parure
Pour soulager ceux qui souffraient encor.
Tous les secrets de cette âme si bonne,
Pouvez-vous bien y songer sans frémir ?
Ne seront plus un secret pour personne,
Car moi je veux la forcer à rougir,
Oui, moi je veux la forcer à rougir.

CLÉMENCE.

Ah ! vous me comprenez trop bien pour pouvoir me trahir. (*Haut.*) Mes amis, je vous présente monsieur...

D'ERMONT, *entrant.*

Que tu ne connais pas ? (*On rit.*)

CLÉMENCE.

Si... que je connais bien, et qui est digne de notre petite Mathilde.

TOUS.

Ah ! (*Mouvement.*)

MATHILDE.*

Quel bonheur !

HECTOR.

Ah ! madame !

LEGROS.

Du moment que madame d'Ermont le désire, je consens.

ÉVELINA.

Moi aussi.

LE COLONEL.

Moi aus... Mais, sacrebleu ! et monsieur de Cerny ?

LEGROS.

Tiens ! où est-il donc? (*Tout le monde cherche des yeux de Cerny, qui doit avoir disparu sans être vu de personne, même du public.*)

LE COLONEL.

Il a filé !... Eh bien, j'aime mieux ça !... J'avais beau faire, il ne m'allait pas, cet animal-là !

HECTOR.

Et moi, colonel, vous vais-je ?

LE COLONEL, *lui serrant la main.*

Comme un gant.

D'ERMONT, *étonné.*

Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

CLÉMENCE.

Cela veut dire, mon ami, que, si vous y consentez, monsieur épouse notre chère enfant.

* Le Colonel, d'Ermont, Mathilde, Clémence, Hector, Evelina, Legros.

D'ERMONT.

Oh ! moi, je ne fais jamais d'opposition... je vote toujours avec la majorité !

HECTOR.

C'est très-bien, ça. (*Il baise la main de Mathilde.*)

MATHILDE.

Mais, désormais, vous ne suivrez plus...

HECTOR.

Non !... c'est vous qui me suivrez. « La femme doit suivre » son mari partout. » Article 214 du Code civil.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Tout, ici-bas, suit quelque chose,
Et cette loi, chacun la suit.
Le papillon suit la rose
Et l'aurore suit la nuit.
Le soleil, comme la lune,
Suit exactement son cours ;
L'intrigant suit la fortune,
Et les jours suivent les jours.
L'élégante suit la mode ;
L'hirondell' suit le printemps ;
Les juges suivent le code ;
L'orage suit le beau temps.
Partout, de même qu'en France,
Le mouton suit ses pareils.
Mais, c' qu'on suit de préférence,
Ce sont les mauvais conseils.
Le châtiment suit le crime ;
Le soldat suit son drapeau ;
Maintenant, je suis la rime
Comme un pâtr' suit son troupeau.

Puisqu'il faut, à la ronde,
Suivre éternellement,
Pour que la foule abonde
Dans notre monument,
Messieurs, c'est le moment,
Suivez le mouvement,
Suivez, suivez le monde.

CHOEUR.

Puisqu'il faut, à la ronde, etc.

FIN.

Paris. — Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

L'AMANT DE CŒUR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. SIRAUDIN ET JULES DE PRÉMARAY.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Montansier
(Palais-Royal), le 17 juillet 1851.



PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
18, RUE GUÉNÉGAUD.

PERSONNAGES.

LELOUP, financier.......................... MM. GRASSOT.
NARCISSE BÉMOL, maître de clavecin.......... HYACINTHE.
FANCHONNETTE, artiste de l'Académie royale de musique.................................. Mlle SCRIWANECK.

(L'action se passe au dix-huitième siècle.)

NOTA. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle; le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

L'AMANT DE CŒUR

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un petit salon. — A la droite du fond, une porte avec portière, et, à la gauche, une croisée avec rideaux. — A droite, au premier plan, une porte. — A gauche, au troisième plan, une porte secrète. — Quatre chaises : une au premier plan de droite, l'autre au premier plan de gauche, les deux autres au fond, près de la croisée et près de la porte. — (A la fin de la scène V, lorsque les tapissiers apportent les meubles, ils placent une toilette à gauche, au premier plan ; un guéridon avec tapis, à droite ; un fauteuil à côté du guéridon, un autre à côté de la toilette, et deux autres fauteuils au fond ; le tableau s'accroche au fond, entre la porte d'entrée et la croisée ; on enlève les quatre chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHONNETTE, *seule, assise à la table, et se regardant à son petit miroir.*

Là !... voilà ma coiffure terminée !... Quel bonheur ! je vais aller au bal de l'Opéra ! et bientôt, grâce à la protection de M. Leloup... un vieux fermier général... C'est bien le meilleur et le plus laid des hommes... me promettre un ordre de début pour l'Académie royale... Que c'est gentil !... Mais m'offrir son amour ? fi ! l'horreur ! Que deviendrait ce pauvre Narcisse Bémol, mon petit amoureux ? Narcisse a raison de me croire sage... Mais s'il savait que j'ai reçu M. Leloup ici, qu'il doit venir me prendre pour aller au bal masqué ; qu'il m'a donné ce bracelet et ces pendants d'oreilles, que lui dirais-je ?... Je lui dirais. Je lui dirais la vérité... Après tout, est-ce un crime d'aimer à se faire belle ?

AIR : *Un peu d'aide au bon Dieu.*

On peut, sans être coquette,
On peut aimer la toilette...

Dieu lui-même à nos vingt ans
Recommande la parure,
C'est la loi de la nature :
Les fleurs vont bien au printemps.

Pour braver un séducteur,
Se parer d'un air vainqueur,
C'est armer la citadelle ! (*Bis.*)
Sous le satin, la dentelle,
J'en réponds, loin d'avoir peur,
Plus on se dit : je suis belle !
Et mieux on défend son cœur. (*Bis.*)

Ah ! mon Dieu ! Mais j'y songe... pour aller au bal masqué, il faut un domino, et je n'en ai pas !... un joli domino garni de dentelle, c'est si coquet !... (*Elle se met dans son fauteuil.*) Comment faire? Si j'arrangeais une de mes robes?... Je n'aurai jamais le temps... Et M. Leloup qui ne revient pas... C'est singulier... les yeux me picotent... il est tard... je me sens tout endormie... (*Elle s'endort en murmurant les premiers vers du couplet précédent.*

On peut, sans être coquette, *etc.*

(*L'orchestre joue le motif jusqu'à l'entrée de Leloup. — Pendant le sommeil de Fanchonnette, la petite porte secrète de gauche s'ouvre, et une femme masquée en domino rose entre sur la pointe du pied et pose doucement sur les épaules de Fanchonnette un riche domino bleu garni de dentelles. Fanchonnette tressaille, le domino se retire vivement, et la petite porte se referme. La musique cesse.*)

SCÈNE II.

FANCHONNETTE, *puis* LELOUP.

FANCHONNETTE, *s'éveillant.*

Hein !... j'ai cru sentir sur mes épaules... (*Regardant*) Ah !... ce domino magnifiquement garni !... mais je rêve encore ! C'est de la magie !... Non ! c'est du point d'Angleterre ! (*Se retournant et apercevant Leloup qui, en entrant, s'est arrêté tout près d'elle.*) Monsieur Leloup !

LELOUP *.

Ne bouge pas ! Fanchonnette, tu es ruisselante de beauté.

* L., F.

FANCHONNETTE.

Ah! c'est mal de causer de pareilles surprises aux gens...

LELOUP, *à part.*

Ma vue lui a fait de l'effet.

FANCHONNETTE.

C'est trop beau... vous vous ruinerez.

LELOUP.

Plaît-il?

FANCHONNETTE.

Oui! faites donc l'étonné... d'abord, ça vous donne l'air plus bête qu'à l'ordinaire.

LELOUP.

Je te jure...

FANCHONNETTE.

Comment! vous voulez me soutenir que ce n'est pas vous qui, me voyant endormie, vous êtes approché sur la pointe du pied, comme un lourdaud, et qui m'avez jeté sur les épaules cet élégant domino?... Je devrais le refuser... mais comme on ne peut pas aller au bal masqué en robe décolletée et en manches courtes...

LELOUP, *l'interrompant.*

Fanchonnette... Tu m'as dit que j'avais l'air bête, ça ne me fâche pas... Tu m'as traité de lourdaud, ça ne me fâche pas encore... mais, moi t'avoir couvert les épaules avec un domino quelconque?... ah! jamais... ah! jamais...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Tu dois en croire mes paroles,
Non, pardieu! je n'ai point jeté
Ce domino sur tes épaules,
Et caché par lui leur beauté.
Mais tu peux, sans blesser ma flamme,
Pour d'autres galants le porter...
Moi, plus modeste, je réclame
Le privilége de l'ôter.

(*Il va pour ôter le domino.*)

FANCHONNETTE. *

Finissez, monsieur Leloup.

LELOUP, *à part.*

Je l'ôterai plus tard.

* L., F.

FANCHONNETTE.

Et ces bijoux?... Ce n'est pas vous non plus qui me les avez envoyés?

LELOUP.

Je le soutiens!

FANCHONNETTE.

Ah! vous êtes un financier bien calomnié, petit enfant prodigue!...

LELOUP.

Petit, oui... Enfant, pour l'amour, oui... mais prodigue... Ah! non... Fanchonnette, tu connais ma réputation et mes principes...

FANCHONNETTE.

Oui, votre réputation... je ne sais pas comment ça se fait, mais vous passez pour le financier le plus avare de tout Paris.

LELOUP.

Avare?... tu peux dire cancre!... tu peux même dire ladre ou fesse-mathieu... (C'est un mot consacré.) Et tu ne seras pas au-dessous de la vérité.

FANCHONNETTE.

Vous voulez du mystère? c'est bien... on se taira... Voyons, l'heure approche... je suis prête... Ah! mon masque... Dans ma chambre... Attendez-moi... C'est égal, si vous continuez ainsi, ou vous vous ruinerez, ou je veux bien que le loup me croque. (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE III.

LELOUP, *imitant Fanchonnette.*

Je veux bien que le loup me croque! (*Changeant de ton.*) Et il te croquera, cher petit museau! il te croquera, mon petit lapin blanc!... J'ai des idées régence et Œil-de-bœuf sur cette jeune fille innocente... mais rouée... Sa candeur friponne, sa vertu agaçante... tout cela dit bien des choses à mon imagination... Allons, allons. Je crois que je vais commettre de doux larcins... On en parlera... à la cour, aux petits soupers, dans les ruelles... Palsambleu!... je veux qu'on parle des bonnes fortunes de Leloup, ce cancre, aimé pour lui-même!... Voyons donc, cependant... en y réfléchissant, ces bijoux, cette dentelle, ce domino; qui a donné tout cela?... Eh! palsambleu! un Mondor! elle a un Mondor!... Et moi?... et moi, pardieu!...

je suis l'amant de cœur!... amant de cœur!... un financier!... ça ne s'était jamais vu!...

AIR : *Turenne.*

Il est grand temps de venger la finance...
Payer l'amour, n'est-ce pas outrageant?
A l'Opéra, le chant, comme la danse,
Cultive l'art de toucher poliment
Les financiers... et surtout leur argent.
Moi, je prétends, gratis, conter fleurette,
Oui, je veux plaire à ce sexe enchanteur,
Tout en prouvant que la clef de son cœur
N'est pas la clef de ma cassette.

Je l'entends... apprêtons-nous, à faire de folles dépenses... je vais jeter mon esprit par les fenêtres... et garder mon argent dans ma poche!

SCÈNE IV.

LELOUP, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE, *son masque à la main.**

Me voilà.

LELOUP.

Je suis à tes ordres, Cypris!

FANCHONNETTE.

Cypris... Qu'est-ce que c'est que ça?

LELOUP.

Ne viens-tu pas de l'Olympe?

FANCHONNETTE.

Je viens de ma chambre.

LELOUP.

Touchante ingénuité...

Dans sa chambrette,
En cachette,
L'amour l'a surpris!...

(*A part.*) Comme c'est d'un amant de cœur, ce que je chante là.

FANCHONNETTE.

Ah çà! vous me promettez mon ordre de début signé des gentilshommes de la chambre?

* F., L.

LELOUP.

Ce soir même, à souper.

FANCHONNETTE.

Mais, je ne souperai pas. (*A part.*) Et Narcisse, que dirait-il?

LELOUP.

Nous en reparlerons, partons!

FANCHONNETTE.

Je vous vois venir!... vous voulez m'enchaîner par vos bienfaits, prodigue que vous êtes!

LELOUP, *à part.*

Elle y tient!

FANCHONNETTE.

Mais, j'y mettrai bon ordre... assez de folies comme cela!

LELOUP, *à part.*

Ma foi! achevons de nous ruiner... en paroles... pour ce que ça me coûte! (*Haut.*) Ainsi, nous n'aimerions pas des fauteuils dorés, une toilette, quelques tableaux mythologiques... Cupidon se roulant sur l'herbe?...

FANCHONNETTE.

Non, non, non!

LELOUP.

Mais, tu es meublée comme une ravaudeuse!

FANCHONNETTE.

Ça m'est égal!

LELOUP.

Mais, ce miroir cassé est une honte!

FANCHONNETTE.

Bah! il me dit que je suis gentille, c'est tout ce que je lui demande.

LELOUP.

Allons, allons, tu faiblis...

FANCHONNETTE.

Du tout!

LELOUP.

C'est convenu, je te promets les mines du Potose et les trésors de Golconde... (*A part.*) Elle n'aura pas un liard coupé en quatre!... Ah! comme c'est toujours d'un amant de cœur!

FANCHONNETTE.

Encore une fois, monsieur Leloup, je refuse tout à l'avance, excepté votre bras pour aller au bal.

LELOUP.

Prends garde, Danaé, le temps est à la pluie... à la pluie d'or!... mais, en attendant que le nuage crève... au bal!

ENSEMBLE.

Air d'Hervé.

Au bal! (*Bis.*)
C'est le carnaval
Qui nous invite;
Mon cœur bat et palpite!
Au bal! (*Bis.*)
Plaisir sans égal!
Partons au plus vite,
Partons pour le bal!

FANCHONNETTE.

Songez y, je suis la maîtresse
De refuser tous vos présents.

LELOUP.

Accepte au moins, enchanteresse,
L'amour que pour toi je ressens!

FANCHONNETTE.

Je refuse tous vos présents!

ENSEMBLE.

Au bal! au bal! *etc.*

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

(*L'air du morceau précédent continue en trémolo, à l'orchestre. La petite porte secrète s'ouvre, et quatre valets en livrée enlèvent les vieux meubles et les remplacent par des meubles riches. Ils placent une toilette à gauche et accrochent un tableau au fond; ce tableau représente Cupidon couché sur l'herbe dans un bosquet. Sur l'un des fauteuils est placée une riche toilette de ville. — On frappe à la porte.*

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez, Fanchonnette, c'est moi, Narcisse Bémol!...
(*Les quatre valets se retirent. La musique cesse.*)

SCÈNE VI.

NARCISSE, *en dehors.*

Répondez donc. (*Il pousse violemment la porte.*) Mais... (*Entrant.*) Personne!... (*Regardant.*) Ciel! ce n'est pas ici! et j'ai

forcé la porte ! et je me suis introduit comme un jeune émule de Cartouche... je me suis trompé d'étage ! ce luxe... ces fauteuils... (*S'asseyant.*) Ah ! que c'est douillet ! ah ! que c'est donc d'un douillet !... Et ce tableau !... et cette robe somptueuse... Ah ! que l'étoffe en est moelleuse ! (*Se regardant à la psyché.*) Un joli meuble... Ils sont donc sans expression ces yeux-là ? Ces joues ne sont donc pas d'un incarnat, ces lèvres ne sont donc pas d'un corail ?... Ce nez est donc déchiré ?... Allons, allons, je comprends Narcisse, mon patron...

Air : *Ta résille.*

Lorsque je vois ma figure,
Et ma taille et ma tournure,
Ma coquette chevelure,
Et la flamme de mes yeux ;
Quand j'admire
Mon sourire,
Dans Ovide je crois lire
Cette fable
Lamentable
D'un mortel chéri des dieux !

Je suis beau, l'amour m'entraîne...
Cette glace est la fontaine
Où Narcisse se mirait,
S'admirait et s'adorait.

Lorsque je vois, *etc.*

Mais, ne flânons pas davantage dans ce réduit...

SCÈNE VII.

NARCISSE, FANCHONNETTE, *masquée.**

FANCHONNETTE, *sans voir Narcisse.*

Quelle aventure !

NARCISSE.

Un domino ! La maîtresse de ces lieux !...

FANCHONNETTE, *à part.*

Tiens, Narcisse ! Il ne se doute pas que c'est moi !... (*Haut.*) Bonjour, beau Narcisse.

NARCISSE, *à part.*

Ce domino sait mon nom !... je suis intrigué...

* F., N.

FANCHONNETTE.

Je te connais !

NARCISSE.

Elle me connaît !... Ah ! que je suis intrigué!... Si je lui contais fleurette... Contons-lui fleurette... Déesse de ces lieux ! si votre visage se rapporte à votre entourage... (*A part.*) Je lui conte fleurette tout bonnement.

FANCHONNETTE.

Eh bien ?...

NARCISSE.

Eh bien ! mais vous devez être une femme charmante...

FANCHONNETTE.

Ah ! tu trouves?...

NARCISSE, *à part.*

Elle me tutoie... ô chance !... (*Haut.*) Oui, qui que tu sois, femme aimable, il me semble que j'éprouve...

FANCHONNETTE.

Quoi donc ?

NARCISSE, *à part.*

Que risqué-je ? L'occasion fait le larron... J'ai déjà l'air d'un voleur... (*Haut.*) Je ne saurais vous dire ce que j'éprouve... en vous voyant... ou plutôt en ne vous voyant pas... Est-ce de l'amitié ? Je ne sais !... Est-ce de l'amour ? Je le crois...

FANCHONNETTE.

Mais, vous aimez... quelqu'un... mademoiselle Fanchonnette?

NARCISSE, *à part.*

Fanchonnette ?... Bah !...

FANCHONNETTE.

Vous dites?

NARCISSE.

Je dis... Fanchonnette, bah !... et si un baiser...

FANCHONNETTE.

Approchez donc...

NARCISSE.

J'approche... très-bien !

FANCHONNETTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens!...

NARCISSE.

Ah !...

FANCHONNETTE, *se démasquant.*

Impertinent ! *

* N., F.

NARCISSE.

Fanchonnette!... ah! que c'est bête! je vous avais reconnue... c'était pour vous éprouver...

FANCHONNETTE.

C'est donc ainsi que vous me trompez... monstre!...

NARCISSE.

Pardon, mademoiselle... si vous avez une scène à me faire... montons chez vous, et ne rendons pas cette localité étrangère témoin de nos dissensions domestiques... Partons...

FANCHONNETTE.

Comment, cette localité étrangère!... Mais je suis chez moi...

NARCISSE.

Chez vous? entourée de ce luxe?

FANCHONNETTE, *regardant autour d'elle.*

Ah! ces meubles... ce tableau... Cupidon se roulant sur l'herbe... Ah!... que c'est joli!...

NARCISSE.

Laissons un instant cet enfant bouffi folâtrer dans les bosquets... et répondez-moi : D'où vous vient tant d'opulence?

FANCHONNETTE.

Je ne sais... (*A part.*) Oh! monsieur Leloup!...

NARCISSE.

Ah! vous ne savez? Ceci n'est pas clair... Fanchonnette, moi qui rêvais avec vous une existence simple et sans fard, toi choriste à l'Opéra, moi, maître de chant à Notre-Dame...

FANCHONNETTE.

Mais, que voulez-vous que je vous explique?... une série d'événements que je ne comprends pas bien moi-même... M. Leloup...

NARCISSE, *à part.*

Le mari de mon unique élève.

FANCHONNETTE.

Qu'avez-vous donc?

NARCISSE.

Rien... Vous disiez que M. Leloup?

FANCHONNETTE.

Eh bien! il m'a promis de faire signer mon ordre de début à l'Opéra par MM. les gentilshommes... et il est venu...

NARCISSE.

Vous avez vu Leloup?

FANCHONNETTE.

Il devait me remettre mon ordre de début, au bal masqué, cette nuit.

NARCISSE.

Fichtre !

FANCHONNETTE.

A souper, disait-il.

NARCISSE.

Bigre !

FANCHONNETTE.

Rassurez-vous... Je suis partie avec lui à pied... et nous allions prendre un carrosse de louage au détour de la rue... lorsque tout à coup il aperçoit un domino rose sortant de son hôtel, ici, à côté... Vous savez... l'hôtel qui touche à cette maison?...

NARCISSE.

Oui, oui...

FANCHONNETTE.

Alors, il me lâche le bras, en s'écriant : Quel soupçon ! et se précipite sur les pas du domino rose... Ma foi, je suis allée au bal toute seule, j'y suis restée un instant, et me voilà.

NARCISSE.

Fanchonnette, vos explications me paraissent pleines d'obscurité, je ne vous le cèle pas...

FANCHONNETTE.

Ah çà ! vous m'ennuyez à la fin... * car j'en sais aussi sur votre compte... Je connais la couturière de Mme Leloup.

NARCISSE, *à part.*

Aïe ! je suis pincé !

FANCHONNETTE.

Une bavarde... qui en dit de quoi remplir les pages des *Nouvelles à la main*... Et elle m'en a conté de belles, ah !...

NARCISSE.

Ah !...

FANCHONNETTE.

Oui, monsieur, elle m'a tout dit... Je sais que votre seule et unique élève... c'est Mme Leloup..., à qui vous donnez des leçons de clavecin en cachette de son mari, trop bête pour s'en être aperçu...

NARCISSE.

Je lui montre le clavecin, c'est vrai ; mais, si tu savais?... Mme Leloup m'a promis, par l'entremise de son mari, que je ne connais pas, une place pour battre la mesure à l'Opéra... Juge de mon ivresse ! Fanchonnette, ça nous rapprocherait...

FANCHONNETTE.

Tiens, au fait... Mais tu me jures ?...

* F., N.

NARCISSE.

Tout ce que tu voudras!... (*A part.*) Il est inutile d'entrer dans des détails. (*Haut.*) Ainsi, c'est convenu, ma petite Fanchonnette... Nous allons enfin être heureux... Seulement, ces meubles, ces toilettes...

FANCHONNETTE.

Quoi donc?

NARCISSE.

Je n'en veux pas.

FANCHONNETTE.

Ni moi non plus, je n'en voulais pas... (*Apercevant la robe.*) Ah!... et cette belle robe... que je n'avais pas encore vue...* Regarde donc !

NARCISSE.

Voulez-vous bien laisser ça!

FANCHONNETTE.

La laisser?... Je vais l'essayer tout de suite...

NARCISSE.

Fanchonnette!

FANCHONNETTE.

Une robe de soie brochée... Est-ce qu'un sujet de l'Opéra peut renoncer à ces choses-là? Oh! bien sûr, il y a de la magie là-dessous!

AIR : *le Régiment* (Sopha).

C'est étonnant,
Mais c'est charmant,
C'est amusant,
Quel beau présent!
Robe élégante,
Tes plis soyeux
D'un amoureux
Trop soupçonneux
Vont soudain éblouir les yeux.
Sylphe ou démon,
Quel est ton nom?
D'où vient ton pouvoir qui m'enchante?
Je te bénis,
Que ton pays
Soit l'enfer ou le paradis!

ENSEMBLE.

C'est étonnant, *etc.*

* N., F.

NARCISSE.

C'est désolant!
Ah! quel tourment
Pour un amant,
Qu'un tel présent!
Robe élégante,
Tes plis soyeux
D'un amoureux
Blessent les yeux...
Je soupçonne un mystère affreux.

(*Fanchonnette entre à droite en emportant la robe.*)

SCÈNE VIII.

NARCISSE, *puis* LELOUP.

NARCISSE.

Elle me brave... moi qui pour elle manque le rendez-vous que Mme Leloup m'a donné au bal de l'Opéra... Un domino rose, sous l'horloge... S'il lui sert de balancier depuis le temps!...

LELOUP, *entrant et à part.**

Fausse alerte!... J'en suis quitte pour la peur... C'était bien ma femme, mais elle allait rejoindre la présidente dans sa loge!... que c'est bête d'être jaloux!... Ah!... (*Apercevant Narcisse.*)

NARCISSE.

D'où vient-il celui-là?...

LELOUP.

Mademoiselle Fanchonnette..., s'il vous plaît?

NARCISSE.

Ce n'est pas moi, monsieur...

LELOUP.

Je croyais... (*A part.*) Quel trait de lumière!... C'est le Mondor! me voilà bien!...

NARCISSE.

Oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur...

LELOUP.

De parler, n'est-ce pas?... mais... (*Frappé, à part.*) Oh!... (*Haut.*) Je suis le petit maître à chanter de Mlle Fanchonnette.

NARCISSE.

Vous? (*A part.*) Eh bien! qu'est-ce que je suis donc, moi?

* L., N.

LELOUP.

Cela vous étonne... mon organe vous semble rocailleux... quand je parle ça fait cet effet-là... mais, quand je chante!... vous ne m'avez jamais entendu chanter?... Ma voix n'est pas précisément à citer... cependant, j'ai un filet... (*Il fait un trait.*) Voilà le filet.

NARCISSE, *à part.*

C'est un filet de vinaigre...

LELOUP.

Mais qu'importe la voix?... la méthode est tout!... et c'est ma méthode que j'enseigne à Mlle Fanchonnette.

NARCISSE, *à part.*

Est-ce que, réellement, elle ferait des gammes mineures avec d'autres qu'avec moi?... Ce serait majeur cela! (*Haut.*) De sorte, monsieur, que vous êtes ici?...

LELOUP.

Pour donner une leçon à Mlle Fanchonnette.

NARCISSE.

A deux heures du matin?

LELOUP.

Le rossignol ne chante que la nuit!

NARCISSE.

Et les chats donc?

LELOUP.

Les chats, c'est un autre genre... Quant à vous, monsieur, inutile de vous questionner... malgré la discrétion de cet habit couleur de muraille, on voit tout de suite à qui on a affaire. Cette tournure cambrée, cette élégance d'attitude, ce nez royal, tout en vous décèle l'homme de race... vous avez ce port de tête que la naissance seule peut donner.

NARCISSE.

La naissance? (*A part.*) Mon père était rôtisseur sur le Pont-Neuf.

LELOUP.

Vous possédez aussi cet aplomb de la finance...

NARCISSE.

L'aplomb de la finance?... (*A part.*) Je n'ai pas le sou!

LELOUP.

Enfin, faut-il le dire?

NARCISSE.

Dites-le toujours... au point où nous en sommes, qu'est-ce que vous risquez?

LELOUP.

Eh bien! tout ce luxe asiatique dont vous entourez Mlle Fan-

chonnette est du goût le plus exquis, de la plus ruineuse délicatesse.

NARCISSE, *à part.*

Ah! il commence à m'agacer!

LELOUP.

Après tout, votre rôle est le plus beau, et vous n'en devez point rougir! Tandis que l'amant de cœur tremble et se blottit dans les armoires, vous entrez en maître et même en despote chez votre belle... Tenez, supposez un instant que je sois l'amant de cœur, vous avez le droit de me jeter par la fenêtre...

NARCISSE.

En ce cas, je vais en user.

LELOUP.

Arrêtez!... c'est une supposition... je plaisante... Nous avons donc la tête près du bonnet? (*Lui tapant sur le ventre.*) Mondor, va!

NARCISSE.

Ah çà! mais, vous m'ennuyez à la fin!

LELOUP.

Chut!... j'entends roucouler... c'est mon élève... ne nous emportons pas!... Vous allez juger de ma méthode... (*Lui tapant sur l'épaule.*) Vous êtes fougueux, vous?

NARCISSE, *à part.*

Il m'agace bien! allons!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FANCHONNETTE, *parée.**

FANCHONNETTE.

AIR : *Sarah la bohémienne.*

Ainsi, j'ai l'air d'une princesse,
Déjà je vois les grands seigneurs
Venir saluer son altesse
Avec des mots complimenteurs.
J'ai des chevaux, des équipages,
Des châteaux, des prés et des bois;
Je reçois des vers, des hommages,
Et mes caprices sont des lois! (*Bis.*)

A l'Opéra dont je suis reine,
Chacun s'empresse d'accourir;
Là, je commande en souveraine,
Et le roi daigne m'applaudir...

* L., F., N.

(*A part.*) Tiens! ils sont ensemble!... (*Haut.*) Enchantée, messieurs...

LELOUP, *à part.*

Elle va mettre le Mondor à la porte!...

NARCISSE.

Mademoiselle, expliquez-moi ?

FANCHONNETTE, *bas à Narcisse.*

Prenez garde!... c'est Leloup !

NARCISSE, *à part.*

Je suis mordu !

LELOUP.

Oh!... quelle délicieuse toilette!... (*A Narcisse.*) Vous êtes d'un goût... mon cher Mondor...*

NARCISSE, *à part.*

Ah!... il m'agace bien, allons!

FANCHONNETTE.

Messieurs, prenez des siéges... C'est une nuit de carnaval qui va finir... et ne puis-je vous recevoir ici... comme dans ma loge à l'Opéra?

LELOUP, *bas à Fanchonnette.*

Renvoyez-le. (*Il va chercher un fauteuil au fond.*)

NARCISSE, *bas à Fanchonnette.*

Flanquez-le dehors ! (*Il va s'asseoir à droite.—Leloup s'assied.*)

FANCHONNETTE, *s'asseyant près de la psyché. A Leloup.*

Je ne vous empêche pas de me distraire, d'avoir de l'esprit... de vous déguiser enfin... Puisque nous sommes en carnaval... N'avez-vous point les dernières *Nouvelles à la main?*

LELOUP.

Fraîches écloses... c'est-à-dire... qu'en voici la copie... que j'enverrai demain à l'impression...

FANCHONNETTE.

Ah! voyons?...

LELOUP.

Voilà.

FANCHONNETTE, *parcourant les Nouvelles.*

Eh! mais, cela paraît curieux... Écoutez donc, messieurs. (*Elle lit.*) « S'il faut en croire les bruits de ruelles... un per-« sonnage s'était mis en tête de protéger une jeune fille de « théâtre, sans débourser un écu... »

LELOUP, *à part.*

Je comprends cela...

* F., L., N.

NARCISSE.

Vieil harpagon!...

LELOUP.

Ce n'est pas vous qui agiriez ainsi, qui regarderiez à un écu?...

NARCISSE.

Je crois bien. (*A part.*) Je regarde à deux sous!...

LELOUP.

Continuez, charmante!...

FANCHONNETTE, *continuant.*

« Mais voilà que pendant ce temps, sa femme s'éprend d'a-
« mour pour un maître de clavecin...

NARCISSE, *à part.*

Hein!...

FANCHONNETTE, *continuant.*

« Et voulant être libre de filer cette intrigue musicale loin
« des regards jaloux de son mari, craignant que, grâce à son
« peu de générosité, il ne soit bientôt congédié de chez sa
« belle... que fait alors madame? » (*Parlé.*) Le nom est en blanc!...

LELOUP.

C'est fâcheux!

NARCISSE.

Cette histoire me divertit étrangement!

LELOUP.

En effet, cela ne manque pas d'un certain croquant.

FANCHONNETTE, *lisant.*

« Précisément, l'hôtel de ce personnage était contigu à la
« maison habitée par la pauvre petite déesse. Cette maison avait
« fait jadis partie des dépendances de l'hôtel, et une simple
« cloison séparait, sans qu'on s'en doutât, la chambre de la
« dame de celle de l'artiste...

LELOUP.

C'est fort piquant!

FANCHONNETTE, *regardant autour d'elle, et à part.*

C'est singulier! (*Reprenant sa lecture.*) « Une petite porte
« cachée dans la boiserie et condamnée depuis longtemps ser-
« vit merveilleusement ses desseins. (*Avec émotion.*) Elle épia
« les moindres paroles de sa jolie voisine... et chaque vœu
« formé par elle... fut aussitôt rempli. De cette façon le mari
« passe pour prodigue aux yeux de la petite, et la femme n'est
« pas troublée dans ses tête-à-tête avec son maître de cla-
« vecin... » (*Se levant.*) Je ne puis croire...

LELOUP, *se levant.*

Si fait, si fait!... tout ce qui se met dans les *Nouvelles à la*

main est arrivé... Et ce qu'il y a de plus de joli (je ris de cela, moi), c'est que le butor de mari... payera toujours ces folies-là en fin de compte. (*Il rit.*)

NARCISSE.

Tandis que sa femme. (*Il rit.*)

LELOUP.*

C'est dommage qu'on ne sache pas les noms.

FANCHONNETTE, *à part.*

Je les ajouterai peut-être, moi !

LELOUP.

Vous avez fini ?... On attend la copie chez l'imprimeur.

FANCHONNETTE.

Je la garde jusqu'à demain...

LELOUP.

A la bonne heure !

FANCHONNETTE.

Mais pardon, messieurs, il avait été question après le bal de l'Opéra...

LELOUP.

D'un souper? je comprends... je sors pour donner des ordres... Venez-vous avec moi, Mondor ?...

NARCISSE.

Avec plaisir... (*A part.*) Quelque chose se trame.

FANCHONNETTE, *bas.*

N'oubliez pas l'ordre de début ?

LELOUP, *bas.*

Soyez tranquille... (*Il remonte.*)

NARCISSE, *à part* **.

Je pars avec lui, mais je reviendrai.

AIR : *Polka militaire.*

Ce vieux m'exaspère !...
Mais ici, de son projet,
Bientôt, je l'espère,
Je connaîtrai le secret !

FANCHONNETTE, *à part.*

Ici, je l'espère,
Oui, grâces à mon projet,
De tout ce mystère
J'aurai bientôt le secret !

LELOUP, *à part.*

Le souper, j'espère,
Ici sera bientôt prêt...
Vive le mystère,
Et surtout l'amour discret !

(*Ils sortent par le fond.*)

* L., F., N.
** F., N., L.

SCÈNE X.

FANCHONNETTE, *seule.*

Oh !... je ne saurais en douter, c'est sa femme... Mme Leloup !... Et penser que c'est pour m'enlever mon Narcisse !... Encore, s'il était beau, je comprendrais cela. (*Bruit de voiture.*) Eh ! mais, quel bruit ! (*Elle va à la fenêtre de gauche.*) Une voiture s'arrête... un domino rose en descend... Il entre dans l'hôtel !... Si c'était ?... Quelle idée !.. Oui, il faut que je sache... Essayons. (*Comme si elle s'adressait à quelqu'un.*) Fi ! monsieur Leloup, que c'est laid d'être avare !... me refuser des diamants... Vous m'appelez toujours votre reine... Eh bien ! on est reine ou on ne l'est pas... Vous dites ?... Plaît-il ? je suis assez jolie pour me passer de parures ?... Ta, ta, ta !... c'est fade comme tout, mon cher, et vous n'êtes qu'un pingre !... Oh ! mais, c'est fini, je vous défends de remettre les pieds ici... retournez auprès de votre femme... Vous avez beau joindre les mains... supplier... partez !... (*S'approchant de la porte.*) Là !... maintenant, je vais sortir pour avoir des nouvelles de mon futur... car je ne veux plus revoir M. Leloup.

(*Musique en tremolo. — Fanchonnette feint de sortir, elle imite le bruit d'une porte qu'on ferme et se blottit derrière la toilette. La petite porte de gauche s'ouvre et le même domino rose qu'on a vu à la première scène vient déposer un collier de diamants sur la toilette ; ensuite, il se retire.*)

FANCHONNETTE, *quand la petite porte est refermée.*

Voyons... Oh !... les beaux diamants !... (*Tout en mettant le collier.*) Ils brillent comme des étoiles... J'étais bien sûre que je n'avais qu'un mot à dire !... Oh ! j'ai des preuves à présent... Narcisse !...

SCÈNE XI.

FANCHONNETTE, NARCISSE.*

NARCISSE.

Ah ! maintenant vous me direz, j'espère... (*Apercevant les diamants.*) Dieux ! ôtez cela !... ça me fait loucher...

FANCHONNETTE.

Voyons, il n'y a un pas un instant à perdre... Narcisse... as-tu du cœur ?

NARCISSE, *se posant.*

Tout autre...

* F., N.

FANCHONNETTE.

Veux-tu toujours m'épouser?...

NARCISSE.

Hé!...

FANCHONNETTE.

Crois-tu à ma sagesse?

NARCISSE.

Hé!...

FANCHONNETTE.

Très-bien!... Tu veux m'épouser, tu crois à ma sagesse, c'est convenu.

NARCISSE.

Elle arrange cela...

FANCHONNETTE.

Arrive ici!... *

NARCISSE.

Quoi donc?...

FANCHONNETTE.

A genoux! (*Elle lui indique le côté de la porte.*)

NARCISSE.

Mais...

FANCHONNETTE.

Obéis!...

NARCISSE.

Elle me fascine!

FANCHONNETTE.

Et répète à haute voix tout ce que je vais te souffler.

NARCISSE.

Ah çà! mais...

FANCHONNETTE, *bas.*

Fanchonnette, je t'aime!

NARCISSE, *haut.*

Fanchonnette, je t'aime!

FANCHONNETTE, *bas.*

Plus haut!...

NARCISSE, *plus haut.*

Fanchonnette, je t'aime!...

FANCHONNETTE, *bas.*

Je n'ai jamais aimé que toi!

NARCISSE, *haut.*

Je n'ai jamais aimé que toi!...

* N., F.

FANCHONNETTE, *bas.*

Crie le plus fort possible !...

NARCISSE, *haut.*

Crie le plus fort possible !...

FANCHONNETTE, *bas.*

Eh ! non, imbécile !

NARCISSE.

Eh ! non, imbécile !

FANCHONNETTE.

Mais, ce n'est pas cela...

NARCISSE.

Dame, moi !... je suis fa...

FANCHONNETTE.

... *sciné*...

NARCISSE.

Non !... *tigué* d'être à genoux... *

FANCHONNETTE.

Dis : Je n'aime aucune de mes élèves...

NARCISSE.

Je n'aime aucune de mes élèves... (*A part.*) Je n'en ai qu'une...

FANCHONNETTE.

Et je déteste particulièrement Mme Leloup... bien fort !...

NARCISSE.

Et je déteste particulièrement Mme Leloup... bien fort !...

FANCHONNETTE, *le soufflant toujours.*

Une vieille coquette...

NARCISSE, *se laissant aller.*

Ah ! oui, coquette, laide et ridicule... qui me fait des yeux... et qui croit que je puis en aimer une autre que ma Fanchonnette !... Jamais !... jamais !... jamais !...

FANCHONNETTE, *à part.*

Il va tout seul !

Air nouveau d'Hervé.

ENSEMBLE.

FANCHONNETTE.

A la vieille coquette
Plus jamais de leçons ?
A ce prix, Fanchonnette
Te rendra ses chansons.
Tu n'aimes que ta Fanchonnette,
Ta Fanchonnette
Et ses chansons.

NARCISSE.

Au diable la coquette !
Au diable les leçons !
J'aime mieux Fanchonnette
Et ses folles chansons.
Je n'aime plus que Fanchonnette,
Ma Fanchonnette
Et ses chansons.

* F., N.

FANCHONNETTE.

Mais dois-je en croire ta parole ?

NARCISSE.

J'en fais serment...

FANCHONNETTE.

Plus fort... Eh ! bien ?

NARCISSE, *criant.*

La financière est une folle !
(*On entend du bruit à gauche.*)
Hein ! quel est ce bruit ? *

FANCHONNETTE.

Ce n'est rien !
(*Le câlinant.*)
Tu me revien,
Toi, mon seul bien !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

A la vieille coquette, *etc.*

NARCISSE.

Au diable la coquette, *etc.*

FANCHONNETTE.

Écoute-moi... mon beau Narcisse...

NARCISSE, *à part.*

Elle m'a appelé beau Narcisse !... Oh ! jamais aucune lèvre de femme n'a accolé cet adjectif à mon nom. (*Haut.*) Oui, je t'ouïs...

FANCHONNETTE.

Tu vas aller à l'hôtel de Mme Leloup... Elle est chez elle... Elle vient de rentrer de l'Opéra...

NARCISSE.

Très-bien... et après ?...

FANCHONNETTE.

J'ai l'espoir qu'en te voyant, elle éprouvera de la colère, de la fureur même...

NARCISSE.

Je suis peu habitué à ce régime... mais n'importe...

FANCHONNETTE.

Et tu profiteras de l'occasion pour lui dire que dorénavant tu veux cesser tes leçons...

NARCISSE.

Ah ! bien... oui... mais la place à l'orchestre de l'Opéra?

* N., F.

FANCHONNETTE.

Je m'en charge...

NARCISSE.

Le fait est que cette financière...

FANCHONNETTE.

Fais ce que je te dis.

NARCISSE.

Mais le mot de l'énigme?...

FANCHONNETTE.

Plus tard... va toujours.

NARCISSE.

Je suis fasciné!

Reprise de l'air précédent.

Au diable la coquette, *etc.*

FANCHONNETTE.

A la vieille coquette, *etc.*

(*Narcisse sort.*)

SCÈNE XII.

FANCHONNETTE, *seule.*

Maintenant, monsieur Leloup, à nous deux!... D'abord, les noms en toutes lettres sur cette copie des *Nouvelles à la main*... (*Elle s'arrête en apercevant Leloup.*) C'est lui!...

SCÈNE XIII.

FANCHONNETTE, LELOUP. *

LELOUP, *avec mystère.*

Seule!... Je viens de rencontrer le Mondor sur l'escalier, il ne m'a pas vu... O bonheur!

FANCHONNETTE.

Quel Mondor?...

LELOUP.

Ce grand nez... qui... et parbleu!... qui a dû vous donner ces diamants... tandis que l'amant de cœur...

FANCHONNETTE.

Monsieur Leloup, ce grand nez qui était ici a pour nom, Narcisse Bémol, c'est mon amoureux.

* L., F.

LELOUP.

Hein?

FANCHONNETTE.

Il est maître de clavecin de Mme Leloup...

LELOUP.

Ma femme a un maître de clavecin !... je l'ignorais.

FANCHONNETTE.

Il est chez elle... en ce moment.

LELOUP.

Comment?

FANCHONNETTE.

L'hôtel de Mme Leloup est contigu à cette maison...

LELOUP.

Attendez... Ce personnage... qui, sans débourser un écu... Sa femme... qui s'éprend pour un petit maître de... je crains de deviner...

FANCHONNETTE.

Vous devinez !...

LELOUP.

Et mon hôtel... à côté... ah ! je crains d'y être...

FANCHONNETTE.

Vous y êtes!...

LELOUP.

Mais, alors?...

FANCHONNETTE.

Mais, alors...

LELOUP.

Mais, alors... s'il est chez moi... il est près de ma femme... Ah ! Fanchonnette... ah ! madame Leloup... ah ! Narcisse... tu vas y passer !... (*Il tire son épée et sort tout agité.*)

SCÈNE XIV.

FANCHONNETTE, *puis* NARCISSE.

FANCHONNETTE.

Tu vas y passer... a-t-il dit?... Mon Dieu!... pourvu... qu'il n'arrive pas malheur... à Narcisse... Oh! me voilà d'une inquiétude, et je ne forme plus qu'un vœu, à présent... La fée est là... elle me pardonnera mon amour pour Narcisse. (*Se tournant du côté de la cloison.*)

AIR : *L'âme en peine.*

Vous êtes bonne, et vous m'avez, madame,
Donné dentelles et bijoux;
Mais le seul don qu'à présent je réclame
Est un bien plus cher et plus doux!
Ah ! par pitié, daignez, enchanteresse,
Souscrire au dernier de mes vœux :
Gardez pour vous, ah ! gardez la richesse,
Et rendez-moi mon amoureux!
Gardez, gardez votre richesse,
Mais rendez-moi (*Bis.*) mon amoureux.

(*A ce moment la petite porte de droite s'ouvre et jette violemment Narcisse sur la scène.*)

NARCISSE, *tout effrayé.* *

C'est un tigre altéré de sang!

FANCHONNETTE.

Ah!

NARCISSE.

Fanchonnette !... je suis chez elle! Ah! sauvez-moi.

FANCHONNETTE.

Quoi donc?...

NARCISSE.

Mais il me cherche, il a l'épée à la main, les yeux hors de la tête et la rage dans le cœur... Je n'ai eu que le temps de me jeter dans une armoire, et au fond... en m'appuyant... la cloison... Ah!... qu'on me cache!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LELOUP.

LELOUP, *entrant par la petite porte.*

Où est-il?... Où suis-je moi-même? je n'y suis plus!

FANCHONNETTE.

L'épée à la main, chez moi!...

LELOUP. **

Chez... Comment... Oui! Cupidon se roulant... Je me reconnais... Ah çà! on entre donc chez vous par les armoires de mon hôtel?...

* F., N.
** L., F., N.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Dieu! monsieur Leloup!...

LELOUP.

Plaît-il?

FANCHONNETTE.

Qu'avez-vous?

LELOUP.

Où ça?

FANCHONNETTE.

Dans le dos!...

LELOUP.

Dans le dos!... C'est votre Narcisse...

FANCHONNETTE.

Arrêtez donc... (*Elle lui prend les papiers qu'il a fixés dans le dos.*) Tiens... des mémoires... acquittés...

LELOUP.

Cette écriture... de ma femme!...

FANCHONNETTE, *lisant.*

« Monsieur Leloup, vous avez mérité cette leçon...

LELOUP, *lisant.*

« Quand on se lance dans l'Opéra, il faut payer, et vous payerez...

NARCISSE, *lisant.*

« Ou plutôt vous avez déjà payé...

LELOUP, *à Narcisse.*

Taisez-vous donc!... Vous n'en êtes pas!

FANCHONNETTE, *lisant.*

« Tous ces mémoires ont été acquittés sur votre caisse... » (*Parlé.*) Les voilà, sans doute.

NARCISSE, *parlé.*

Les voilà, sans doute. (*Lisant.*) « C'est le cadeau de noces de « Mlle Fanchonnette, qui épouse M. Narcisse. »

LELOUP.

Je suis joué!... mais, je vais...

FANCHONNETTE, *l'arrêtant.*

Vous allez me remettre mon ordre de début!... et la place de Narcisse...

NARCISSE.

Ah! oui... la place de Narcisse...

LELOUP.

Vous n'aurez rien du tout!... C'est-à-dire, si... (*Il le menace.*)

FANCHONNETTE.

En ce cas, voici ces Nouvelles à la main... On les attend pour les faire paraître... Il n'y manque plus que les noms... (*Allant à la table et prenant la plume.*) Demain, tout l'Opéra, la cour, la ville...

LELOUP.

Arrête!...

FANCHONNETTE.

Alors... (*Elle tend la main.*) L'ordre de début!... Donnant, donnant... (*Leloup tend l'ordre de début, Fanchonnette, près de lui rendre son manuscrit, retire sa main.*) Et la place de Narcisse?

NARCISSE.

Ah! oui, la place de Narcisse!

LELOUP.

Encore Narcisse?...

NARCISSE.

Toujours Narcisse!

LELOUP.

Non... Non!...

FANCHONNETTE.

Notre silence est à ce prix!...

LELOUP.

Allons!... Il faut se résigner... (*A part.*) Décidément, je renonce au métier d'amant de cœur... ça coûte trop cher de ne rien donner aux femmes!

CHŒUR.

AIR :

Allons, plus d'alarmes,
Aujourd'hui le protecteur
A rendu les armes
A l'amant de cœur.

FANCHONNETTE, *au public.*

AIR : *Fillette sage.*

Je redeviens pauvrette.
Désormais, moins coquette,
Je ferme ma chambrette
Au protecteur puissant.
Et maintenant,
D'un cœur aimant,
Fillette sage,
J'ai le partage.
Mais, pour braver l'orage,

Je sens, à ma frayeur,
Qu'un protecteur
Est de rigueur.
Messieurs, de grâce,
Prenez sa place :
Si je n'obtien
Votre soutien,
L'Amant de cœur n'est rien.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

J'AI MARIÉ MA FILLE!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR

MM. LAURENCIN ET MARC-MICHEL.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier (Palais-Royal), le 28 octobre 1851.



PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7.

PERSONNAGES.

CHAVIGNOL, rentier, 42 ans..................	MM. DERVAL.
TIBURCE LAUNOIS, son gendre..............	PELLERIN.
AMABLE GODET..............................	SCHEY.
IRÈNE, femme de Tiburce, 18 ans...........	Mlle CICO.
Mme BROCHET................................	Mme PHILIBERT.

La scène est à Paris, chez Chavignol.

Nota. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle; le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur. Les changements de position survenus dans le cours de chaque scène sont indiqués par des astérisques, qui renvoient ces indications au bas de la page.

Imprimerie de Hennuyer et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

J'AI MARIÉ MA FILLE!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un joli salon d'appartement de garçon. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, au deuxième plan, une fenêtre donnant sur la rue. — Fusil; cor de chasse; gibecière.) — A gauche, deuxième plan, une cheminée avec glace et pendule; un guéridon. — A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAVIGNOL, Mme BROCHET.

(*Au lever du rideau, Mme Brochet entre par la droite; elle porte quatre bouteilles dans un panier à vin, et un pâté dans une boîte.—Chavignol, en pantalon blanc et en manches de chemise, tient d'une main une cravate; de l'autre, une brosse à cheveux dont il se sert, en fredonnant gaiement* :

CHAVIGNOL.

Liberté chérie,
Bonheur de la vie,
Liberté chérie,
Le bonheur est là !
Tra, la, la !

Mme BROCHET, *qui est entrée par la porte latérale de droite.*

Monsieur... monsieur Chavignol ! *

CHAVIGNOL, *devant la glace de la cheminée; faisant une demi-pirouette.*

Qu'est-ce? Ah ! c'est vous, madame Brochet !... Eh bien ! quoi ?

Mme BROCHET.

C'est votre vin, que vous m'avez demandé hier, pour ce matin huit heures.

CHAVIGNOL.

Ah ! très-bien !

Mme BROCHET.

Deux bouteilles de chablis et deux de champagne...

CHAVIGNOL.

Le vin des huîtres et celui des grisettes. (*Il essaye une cravate.*)

* Mme B. C.

Mme BROCHET.

Et voici les clefs de votre cave.

CHAVIGNOL.

Merci... Vous n'avez pas oublié le pâté de chez Chevet ?

Mme BROCHET, *le lui présentant.*

Le voici, monsieur... tout frais.

CHAVIGNOL, *allant le flairer.*

Parfait ! un fumet délicieux... et des truffes... il y a des truffes ! Si l'ami Bourrachard n'est pas content !... (*Lui rendant le pâté, qu'elle porte sur le guéridon à gauche.*) Je vois, madame Brochet, que vous êtes une concierge exacte... ponctuelle.

Mme BROCHET, *faisant une révérence.*

Monsieur n'est dans la maison que depuis deux jours ; mais j'ose me flatter qu'il n'aurait pas à se plaindre s'il voulait me charger de son ménage.

CHAVIGNOL.

C'est mon projet.

Mme BROCHET.

Car je devine que monsieur est garçon.

CHAVIGNOL.

A peu près, madame... je suis veuf !

Mme BROCHET.

A votre âge !

CHAVIGNOL, *qui a rejeté la première cravate et qui en essaye une autre.*

Veuf depuis quinze ans, madame, et, de plus... père... c'est-à-dire ex-père... d'une grande demoiselle. *

Mme BROCHET.

Vous l'avez perdue ?

CHAVIGNOL, *vivement.*

Non pas !... pauvre petite !... mais, après dix-huit ans de service... (*A part.*) d'esclavage (*Haut.*) paternel, j'ai fait valoir, il y a huit jours, mes droits à la retraite, en faveur d'un aimable jeune homme... d'un gendre charmant... (*Lui jetant la cravate.*) Vous direz à la blanchisseuse de moins empeser mes cravates.

Mme BROCHET, *apportant une autre cravate.*

Oui, monsieur... Comme ça, monsieur l'a mariée... sa demoiselle ?

CHAVIGNOL.

Parfaitement ! Jour trois fois cher au cœur d'un père !... Vous n'avez jamais été père, madame Brochet ?... Ah ! tiens, que je suis b... bon.

Mme BROCHET.

J'ai été mère.

* C. Mme B.

CHAVIGNOL.

Oh! mère... n'est rien! c'est père qu'il faut avoir été... et père veuf, pour comprendre tout le bonheur qu'il y a à marier sa fille... Aujourd'hui, la mienne a dix-huit printemps... et je ne l'ai pas quittée d'un seul jour...

Mme BROCHET.

Ah! que c'est bien, ça, monsieur!...

CHAVIGNOL.

C'est bien! oui... (*Riant.*) bien long surtout... une faction de dix-huit ans... on en citerait peu de pareilles dans les fastes de notre milice citoyenne... car j'étais là, toujours là...

Air *de la robe et les bottes.*

A la poupée, à la chapelle,
Pour mieux lui plaire, adoptant tous ses goûts,
On me voyait m'amuser avec elle,
Et partager ses bonbons, ses joujoux:
De sa... *compagne*, heureuse et fière,
Irène, toute à son bonheur,
Oubliant que j'étais son père,
M'appelait sa petite sœur.

Mme BROCHET, *lui donnant un gilet.*

Ah! que c'était donc gentil!

CHAVIGNOL.

N'est-ce pas... et à mesure que nous grandissions... des promenades dans les champs... au Jardin des Plantes... des lectures morales... des spectacles choisis... Séraphin, d'abord, puis le théâtre Comte... et, plus tard, les tragédies du Théâtre-Français... et de l'Odéon... (*Soupirant.*) Dix ans de tragédie... forcée.., qu'est-ce que vous dites de ça, madame Brochet?

Mme BROCHET.

Dame! c'est pourtant bien amusant...

CHAVIGNOL.

Je respecte vos opinions littéraires... je vous donnerai des billets... quand je serai content... (*Se reprenant.*), non, mécontent de vous!

Mme BROCHET, *lui présentant un habit noir.*

Monsieur veut-il?...

CHAVIGNOL, *vivement.*

Quoi?... hein? mon habit noir! moi, endosser aujourd'hui cette livrée de l'esclave civilisé, que je croyais avoir portée pour la dernière fois à la noce d'Irène! D'où diable sort-il!

Mme BROCHET.

Dame... il était là...

CHAVIGNOL, *à lui-même.*

Ah! oui, c'est juste... j'ai promis à mon gendre d'aller au-

jourd'hui au ministère... pour cette place... Mais l'invitation de l'ami Bourrachard, qui m'attend à Saint-Germain... (*Rejetant l'habit.*) A demain l'habit noir... et les affaires... paternelles!... (*Il prend un paletot d'étoffe légère.*) Voilà ce qui convient à un homme libre... et qui va s'ébattre joyeusement parmi le thym et la rosée!... (*Il l'endosse.*) A la bonne heure, ça!...

Mme BROCHET, *qui plaçait un couvert pour le déjeuner.*

Pour lors, monsieur va sortir?

CHAVIGNOL, *gaiement.*

Si je vais sortir!... Demandez-moi plutôt si je rentrerai!... (*Regardant les provisions.*) Ah çà! mais, je ne pourrai jamais porter tout ça jusqu'au chemin de fer, dans les poches de mon paletot...

Mme BROCHET.

Monsieur veut-il que j'aille lui chercher une citadine?

CHAVIGNOL.

J'allais vous en prier!... Madame Brochet, vous êtes pétrie d'intelligence! Vite! allez!... courez...

Mme BROCHET.

Tout de suite, monsieur... tout de suite!... (*Elle sort promptement à droite.*)

SCÈNE II.

CHAVIGNOL, *seul, allant à la fenêtre.*

Je voudrais être déjà là-bas!... Un ciel bleu! un soleil splendide! et libre... comme l'hirondelle! Ah ça! voyons, est-ce à la gare... ou à Saint-Germain qu'est le rendez-vous? Où diable ai-je fourré la lettre de Bourrachard? (*Il la trouve sur la table à droite.—Il lit la lettre.*) « Mon vieux... » (*S'interrompant.*) Vieux... ça ne prouve rien... au collége on s'appelait mon vieux... il paraît même qu'à présent on s'y appelle : ma vieille... (*Continuant.*) « Je t'ai laissé toute cette semaine encore dans ton esclavage, mais en voilà assez!... Brise tes fers, et viens inaugurer la deuxième aurore de ta liberté!... Je t'attends, *ma vieille* (Qu'est-ce que je disais!) je t'attends demain à ma villa de Saint-Germain-en-Laye... à dix heures, les pieds sur l'herbette. *P. S.* Il y aura des grisettes... et des ânes... Nous serons quinze... tous vieux amis. » (*Posant la lettre sur la table.*) Des grisettes, c'est gentil... Je ne serais pas fâché de revoir un peu... depuis le temps... bah!... je m'y remettrai comme au champagne... au cigare! (*Il met un étui à cigares dans sa poche.*) Heureux jour! Il me semble que je reprends ma vie de célibataire!... Ah ça! mais, ce cabriolet... (*Regardant à sa montre.*) Huit heures et demie, et Bourrachard qui m'attend à dix heures!... J'ai tout juste le temps d'arriver au chemin de fer pour le convoi de neuf heures.

SCÈNE III.

LE MÊME, Mme BROCHET.

Mme BROCHET, *entrant par le fond.* *

Monsieur, v'là votre voiture.

CHAVIGNOL.

Ah! enfin... (*Il a pris le pâté et les bouteilles.*)

Mme BROCHET.

Mais v'là aussi un jeune monsieur qui demande à vous parler.

CHAVIGNOL.

Quel monsieur?

Mme BROCHET, *cherchant dans sa poche.*

Il a l'air tout effarouché. Voilà sa carte...

CHAVIGNOL, *qui a les mains embarrassées.*

Faites voir?... (*Elle lui présente la carte.*) (*Lisant.*) « Amable Godet. » (*Cherchant.*) Godet... Godet!... Ah! Godet... je sais... un jeune homme aux cheveux garance?... le neveu de mon ex-associé... aujourd'hui!... Je n'y suis pas... (*Il va pour sortir; Amable entre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMABLE. **

AMABLE, *s'avançant.*

Si, monsieur, vous y êtes...

CHAVIGNOL.

Pardon, monsieur, j'ai un cabriolet qui m'attend...

AMABLE.

Il attendra.

CHAVIGNOL.

Possible ; mais c'est pour aller au chemin de fer, convoi de neuf heures, qui n'attend pas, lui!

AMABLE.

Il y a d'autres convois.

CHAVIGNOL, *commençant à s'impatienter.*

Il ne s'agit pas des autres, mais de celui-là... et... enfin, monsieur, que me voulez-vous?

AMABLE.

Renvoyez cette femme... je vais vous le dire.

Mme BROCHET.

Mais, monsieur, quand on vous dit...

AMABLE, *brusquement.*

Allez-vous-en!... allez-vous-en!

(*Mme Brochet, qui a sursauté, sort effrayée.*)

* C. Mme B.
** C. A. Mme B.

SCÈNE V.

CHAVIGNOL, AMABLE. *

CHAVIGNOL

Il est fou, ce monsieur !... (*Amable s'assied.*) (*S'approchant de la fenêtre.*) Cocher ! attendez-moi... je descends. (*Voyant Amable assis.*) Il s'installe !... (*Haut.*) Voyons, monsieur, dépêchez-vous, parlez !

AMABLE.

Ah! monsieur, vous m'avez fait bien du mal!...

CHAVIGNOL.

Moi! comment ça?

AMABLE.

J'arrive de voyage ce matin... je me rends à votre ancien domicile, faubourg Saint-Germain... je vous demande...

CHAVIGNOL.

Ah ! enfin... voyons ce que vous me demandez... (*Il regarde à sa montre.*)

AMABLE, *se levant.*

Je vous demande au concierge... (*Mouvement de déception de Chavignol.*) Cet homme me répond que vous n'y demeurez plus, que vous avez cédé votre appartement à votre fille et... (*avec effort.*) à votre gendre...

CHAVIGNOL.

C'est exact... (*A lui-même.*) Il me tient là deux heures!...

AMABLE, *d'une voix sombre.*

Votre gendre !... Ainsi, vous avez marié votre fille !

CHAVIGNOL.

Oui, monsieur, oui... mariée... (*A lui-même.*) Cette pensée me rassérène...

AMABLE.

Mariée... pendant que j'allais en province chercher un héritage...

CHAVIGNOL.

Vous avez hérité, monsieur... j'en suis fort aise... (*Le congédiant.*) Bonjour, monsieur.

AMABLE.

Que voulez-vous que j'en fasse à présent, monsieur !

CHAVIGNOL.

Mais dame !... ce qu'il vous plaira... A l'avantage...

AMABLE.

Je voulais l'offrir à Mlle Irène, et vous l'avez mariée... mariée !...

* A. C.

CHAVIGNOL.

Vous l'avez déjà dit ; ce n'est pas le moment de vous répéter... je suis pressé... Au plaisir...

AMABLE.

Ah ! monsieur Chavignol ! (*Il secoue une chaise avec colère.*)

CHAVIGNOL.

Monsieur, vous brisez mes meubles ! *

AMABLE.

Vous avez bien brisé mon existence, vous !

CHAVIGNOL, *à lui-même.*

Ah ! mais, est-ce que tous les anciens prétendants à la main de ma fille vont venir me faire de ces scènes-là ? (*Haut.*) Monsieur, je vous ai écouté... je suis pressé... ainsi... votre serviteur !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, IRÈNE.

IRÈNE, *entrant très-agitée, sans voir Amable.*

Mon père !

CHAVIGNOL.

Ma fille !... ah ! bon !

AMABLE, *à part.*

C'est elle !

IRÈNE.

Tu sors ? **

CHAVIGNOL, *embarrassé.*

Oui... je... une maison de campagne qui se trouve à vendre... Et tu venais ?...

IRÈNE, *tristement.*

Ah ! papa...

CHAVIGNOL, *l'examinant.*

Hein... qu'est-ce que ?... (*Il court déposer ses provisions sur le guéridon de gauche.*) Qu'as-tu donc, ma chère enfant ?

IRÈNE.

Ce que j'ai... ce que j'ai !...

AMABLE, *s'avançant.*

Vous ne le devinez pas, monsieur ?

IRÈNE, *surprise.*

Monsieur Amable !... ***

AMABLE.

Vous ne le devinez pas ?

CHAVIGNOL, *lui tournant le dos.*

Monsieur, allez au diable ! (*A Irène.*) Voyons, qu'as-tu ?

* C. A.
** C. I. A.
*** I. C. A.

IRÈNE, *embarrassée par la présence d'Amable.*

Moi, mon père, rien...

AMABLE.

Si, mademoiselle !... si, vous avez quelque chose... je le vois, moi... je le sens... j'ai des yeux... j'ai de ça, moi !... (*Il frappe sur sa poitrine en regardant Chavignol.*)

CHAVIGNOL, *à lui-même.*

Voilà un être qui me crispe.

AMABLE, *à Irène.*

Vous souffrez... vous avez des peines intestines, mademoiselle...

CHAVIGNOL.

Madame... s'il vous plaît... appelez-la madame !...

AMABLE, *sans l'écouter.*

Oh ! ne le niez pas... vous avez pleuré... votre mari vous rend malheureuse...

IRÈNE.

Non, monsieur... du tout... au contraire... je suis heureuse... très-heureuse !...

CHAVIGNOL.

Vous l'entendez... je ne lui fais pas dire...

AMABLE.

Vous croyez ça... vous!

CHAVIGNOL, *à part.*

Je vais le flanquer par la fenêtre... non ! il y a un marchand de porcelaines dessous.

AMABLE.

Ah ! monsieur Chavignol... vous avez délabré mon existence!

CHAVIGNOL, *même jeu.*

C'est convenu... Au plaisir, mon jeune ami.

AMABLE, *voulant aller saluer Irène.*

Mademoiselle... je reviendrai !... *

CHAVIGNOL, *même jeu, et le retenant.*

Nous n'y serons pas !...

AMABLE.

Je reviendrai ! **

Ensemble.

AIR :

CHAVIGNOL.

Ah ! ça devient intolérable,
Conçoit-on cet entêtement !
Mais sortez donc; allez au diable,
Surtout allez-y sur-le-champ.

AMABLE.

Père aveugle, père coupable;
Je le prédis, de ton enfant
Le sort affreux et lamentable
Bientôt sera ton châtiment.

* I. A. C.
** I. C. A.

IRÈNE.

Quand le chagrin ici m'accable,
Il veut rester ! ah ! quel tourment !
Mais qu'il est donc insupportable !
Sortez, monsieur, et sur-le-champ !

(Amable sort.)

SCÈNE VII.

CHAVIGNOL, IRÈNE. *

CHAVIGNOL.

A-t-on jamais vu un pareil animal !... Et Bourrachard... qui m'attend ! *(Allant à Irène qui pleure.)* Hein ! que vois-je !... des larmes !... qu'est-ce que c'est ?

IRÈNE.

Ah ! mon père... je suis la plus malheureuse des femmes !

CHAVIGNOL.

Toi ! malheureuse !... mais tu disais à l'instant...

IRÈNE.

Je ne voulais pas devant M. Amable...

CHAVIGNOL.

Ainsi, ton mari...

IRÈNE.

C'est un monstre... *(Mouvemeut de Chavignol qui rit.)* Oui !... et je ne peux plus vivre avec cet homme-là !

CHAVIGNOL, *riant.*

Ah bah !... *(A part.)* Un premier nuage... j'ai connu ça...

IRÈNE.

Pourquoi m'as-tu mariée avec lui ?

CHAVIGNOL.

C'est toi qui l'as choisi.

IRÈNE.

Pourquoi me l'as-tu laissé choisir ?

CHAVIGNOL.

Ah ! bien !... bon ! par exemple !

IRÈNE.

Il fallait m'empêcher...

CHAVIGNOL.

Tu me disais que tu mourrais si tu ne l'épousais pas...

IRÈNE.

Mieux valait me laisser périr d'un seul coup que de m'exposer à périr à petit feu !

CHAVIGNOL, *riant.*

Il te fait mourir à petit feu ! Mais, quand je vous ai quittés, avant-hier, vous vous aimiez comme deux tourtereaux...

* I. C.

IRÈNE.

Je le hais !... je le déteste !... c'est un Tartufe... un hypocrite !... il ne m'a jamais aimée !...

CHAVIGNOL, *riant.*

Allons donc !

IRÈNE.

Tu m'as sacrifiée !

CHAVIGNOL.

Moi !

IRÈNE.

Oui... je ne m'y connaissais pas, moi, une jeune fille... Mais vous... un père... un vieillard... (*Mouvement de Chavignol.*) vous deviez bien voir que ce mari-là ne me convenait pas du tout...

CHAVIGNOL.

Mais, chère enfant...

IRÈNE, *l'interrompant, et avec animation.*

Vous deviez m'éclairer... c'est le devoir des pères... d'éclairer les enfants... vous ne m'avez pas éclairée... vous n'avez pas guidé mon inexpérience... (*Elle pleure.*)

CHAVIGNOL.

Ah ! bien... ah ! très-bien !... voilà que c'est ma faute... Et c'est aujourd'hui... c'est justement aujourd'hui... que tu viens me dire de ces choses-là !...

IRÈNE.

Pourquoi m'as-tu laissée épouser celui-là ?... il y en avait quatre qui demandaient ma main !

CHAVIGNOL, *se croisant les bras, comme un homme résigné.*

Hein ! ça se comprend-il des questions pareilles !

IRÈNE.

Air : *Si ça t'arrive encore.*

Un père sage, clairvoyant,
Entre eux m'aurait choisi, peut-être,
Un époux aimable, galant ;
Mais, moi, comment le reconnaître ?
On ne peut, hélas ! c'est fâcheux,
Juger ce qu'on ignore ;
Maintenant, je choisirai mieux...
Si ça m'arrive encore.

CHAVIGNOL, *scandalisé.*

Hein ! par exemple !...

IRÈNE.

Je suis sûr que M. Amable n'aurait pas été un tyran, comme M. Tiburce.

CHAVIGNOL.

Tiburce !... un tyran !... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !... Voyons, mon enfant...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TIBURCE.*

TIBURCE.

Ah! j'étais sûr de la trouver ici ! *(Irène a voulu fuir ; il l'a retenue.)* Demeurez, je vous prie, chère amie... j'ai une petite explication à vous demander...

IRÈNE, *sèchement.*

Et moi, je n'ai rien à vous dire, monsieur.

CHAVIGNOL.

Si fait... au contraire... il doit y avoir un malentendu... ** Je demande... j'exige qu'on s'explique ici même, à l'instant... devant moi. *(A part.)* Je prendrai le convoi de dix heures. *(Haut.)* Voyons !

(Ensemble.)

IRÈNE.

Mon père...

TIBURCE.

Monsieur...

(Tous trois ensemble.)

IRÈNE.

Il faut te dire que monsieur n'a pas pour moi la moindre complaisance, qu'il me refuse jusqu'à...

TIBURCE.

Il faut vous dire que, depuis hier, Irène est d'une humeur massacrante... qu'elle me boude...

CHAVIGNOL.

Un instant ; si nous parlons tous à la fois, il me sera impossible d'apprécier convenablement...

CHAVIGNOL, *continuant seul, et criant.*

Silence donc, saprebleu !... On n'entendrait pas Jupiter tonner, ici... *(A Tiburce.)* Monsieur, soyez galant... laissez d'abord parler ma fille... C'est une femme, elle a droit à des égards... Parle, mon enfant.

AMABLE, *paraissant et s'arrêtant au fond. — A part.*

Il est là !... Oh !... *(Il écoute.)*

IRÈNE.

Il n'a pas la plus petite attention pour moi, mon père ; il suffit que je désire une chose pour me la voir refuser par monsieur.

TIBURCE.

Ah ! quoi donc ?... Ce bracelet de chez Jeannisset ?...

IRÈNE.

Il me plaisait, monsieur !

* I. T. C.
** I. C. T.

TIBURCE.

Mais, tu en as déjà cinq !

IRÈNE.

Je n'ai pas celui-là !...

AMABLE, *à part.*

Si elle n'a pas celui-là... cancre !

IRÈNE.

Et ce matin, quand je vous ai dit que je désirais aller au concert de Pleyel.

TIBURCE.

Je n'avais pas le temps de t'y conduire... un travail pressé...

IRÈNE.

Oui, un prétexte... Est-ce aussi le même motif qui vous empêche de me mener ce soir aux Français, voir la tragédie nouvelle ?...

TIBURCE.

Nous l'avons vue avant-hier !

IRÈNE.

Et si je veux la revoir...

AMABLE.

Elle la reverra ! (*Il disparaît.*)

CHAVIGNOL, *à Irène.*

Deux fois !... une tragédie !... Ce pauvre Tiburce !

IRÈNE.

Au surplus, ce n'est pas pour le bracelet, ce n'est pas pour le spectacle... mais, quand on refuse quelque chose à sa femme après huit jours de mariage, c'est qu'on ne l'aime plus, monsieur. (*A son père qui fait un mouvement.*) Tu me l'as dit vingt fois !

CHAVIGNOL.

Ah ! bon !

TIBURCE.

Vous, monsieur ?

IRÈNE.

Taisez-vous ! *

TIBURCE.

Chère amie, lorsqu'on se marie, on doit songer à l'avenir... il faut faire des économies. Mes appointements et ta dot nous suffisent... mais nous aurons des enfants...

IRÈNE.

Non, monsieur, nous n'en aurons pas...

CHAVIGNOL.

Pourtant !...

TIBURCE, *à Irène.*

Plaît-il ?

* C. I. T.

IRÈNE.

Laissez-moi, monsieur!...

Ensemble.

AIR : *Eh quoi! toujours là dans mon âme* (*Chanteuse voilée*).

IRÈNE.

Je ne veux plus, ni vous entendre
Ni vous revoir .. je viens d'apprendre
Ce que valait ce cœur si tendre !
N'espérez pas
Suivre mes pas!

TIBURCE.

On ne peut rien lui faire entendre!
Voilà ce cœur si doux, si tendre :
Devais-je, hélas ! sitôt m'attendre
A ces débats,
A ces éclats!

CHAVIGNOL.

Ma chère enfant, daigne m'entendre...
A la raison il faut se rendre...
Et vous, monsieur, montrez-vous tendre,
Je ne veux pas
De tels débats !

(*Irène entre à gauche.*)

SCÈNE IX.

CHAVIGNOL, TIBURCE.*

CHAVIGNOL, *qui a suivi Irène jusqu'à la porte. On entend fermer le verrou. — Exaspéré.*

C'est ça, elle se barricade... Me voilà bien! Formez donc des projets de plaisir! Que va penser Bourrachard?

TIBURCE.

Eh bien! monsieur, que dites-vous de cela?...

CHAVIGNOL, *vivement.*

Ce que j'en dis, monsieur!... Je n'ai pas voulu vous blâmer en présence de votre femme...

TIBURCE.

Plaît-il?...

CHAVIGNOL.

Mais à présent que nous sommes seuls, et face à face... je vous dirai que vous avez tort!... Votre conduite est indigne!..

TIBURCE.

En quoi donc, monsieur?

CHAVIGNOL.

En quoi?... Vous le demandez!... Forcer ma fille à se réfugier chez moi aujourd'hui!... Je ne vous pardonnerai jamais ça! (*Il regarde ses provisions.*)

TIBURCE.

Mais, encore une fois, beau-père...

CHAVIGNOL.

Cette faible enfant que je vous avais confiée pour la rendre heureuse...

* C. T.

TIBURCE, *impatienté.*

Mais non pour lui passer tous ses caprices; c'est votre faute; vous avez mal élevé votre fille... C'est une enfant gâtée!

CHAVIGNOL, *vivement.*

Vous lui avez faussé le caractère; elle a toujours été d'une humeur charmante avec moi.

TIBURCE, *vivement.*

Parce que vous faisiez tout ce qu'elle voulait...

CHAVIGNOL, *de même.*

Allons donc, vous ne savez pas la prendre... Il faut savoir prendre les femmes...

TIBURCE, *de même.*

Vous me l'enseignerez.

CHAVIGNOL, *dignement.*

Pourquoi pas! J'ai été marié aussi, monsieur... avant vous et (*Appuyant.*) avant ma fille...

TIBURCE.

Qu'est-ce que ça prouve?

CHAVIGNOL.

Ce que ça prouve!...

TIBURCE.

Mais vous alliez sortir; brisons là.. et laissez-moi m'arranger avec ma femme... Après tout, je suis son mari, et...

CHAVIGNOL.

Et moi son père, monsieur...

TIBURCE.

Je ne dis pas non; mais...

CHAVIGNOL, *vivement.*

Vous ne dites pas non!... Ah! ça serait charmant que vous vinssiez me dire...

TIBURCE, *riant.*

Eh! non, non!... Mon Dieu, ne nous fâchons pas... ou nous serons encore ici tous demain matin.

CHAVIGNOL, *effrayé.*

Ah! diable!... vous avez raison, du calme...

TIBURCE.

Je connais Irène; elle m'aurait déjà cédé, si nous étions seuls, chez moi; mais ici, et se sentant soutenue par vous, elle résistera!... Et si vous l'encouragez aujourd'hui... ce sera à recommencer à chaque nouveau caprice... à la plus légère contrariété...

CHAVIGNOL.

Vous croyez?

TIBURCE.

Jusqu'à ce que le pli soit pris... et je m'en charge...

CHAVIGNOL, *inquiet.*

Vous faudra-t-il longtemps?

TIBURCE.

C'est selon... si vous ne m'entravez pas... Ah! si nous n'étions plus à Paris...

CHAVIGNOL.

Comment!... me séparer...

TIBURCE.

Oh! non... mais à quelque distance... Par exemple, cette place de receveur, à Mantes... pour laquelle vous deviez voir votre ami Prévalon, ce matin!

CHAVIGNOL.

Oui... oui... mais une affaire imprévue... une acquisition rurale...

TIBURCE, *vivement.*

Ah! beau-père, vous m'aviez bien promis... Songez donc... au lieu de me laisser végéter dans les bureaux... un bon emploi... à deux heures de Paris, par le chemin de fer.

CHAVIGNOL, *vivement.*

Le chemin de fer... (*Il tire sa montre et regarde ses provisions.*)

TIBURCE.

Le repos de mon ménage... le vôtre!

CHAVIGNOL.

Au fait!.... (*Il regarde sa montre.*)

TIBURCE, *regardant.*

Voyez... c'est l'heure pour trouver votre ami au ministère... Pendant ce temps-là... je vais calmer Irène... je vous le garantis...

CHAVIGNOL.

Onze heures un quart... Je prendrai le convoi de midi... Allons!... (*Il ôte son habit de campagne.*)

TIBURCE, *avec joie.*

Vous consentez?...

CHAVIGNOL.

Puisque c'est le seul moyen...* (*Il prend son habit noir.*) Allons, endossons la livrée du solliciteur... Moi, qui comptais tant m'amuser... Ayez donc des gendres!... (*Il va à la fenêtre.*)

TIBURCE, *frappant à la porte d'Irène.*

Irène! (*Elle ne répond pas. — Avec dépit.*) Quelle petite tête!

CHAVIGNOL, *à la fenêtre, et regardant de tous côtés.*

Eh bien!... eh bien!... et ma voiture?... (*Appelant.*) Madame Brochet! (*A lui-même.*) Voilà qui est fort, par exemple!... (*Appelant.*) Madame Brochet!

* T. C.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme BROCHET.*

Mme BROCHET, *accourant par le fond.*

Monsieur !

CHAVIGNOL.

La voiture !... où est la voiture ?...

Mme BROCHET.

Elle est partie avec le petit jeune homme !...

TIBURCE.

Un petit jeune homme ?...

CHAVIGNOL.

Eh bien ! je le trouve encore agréable, celui-là, me prendre mon cab...

TIBURCE, *à Mme Brochet.*

Quel jeune homme ?...

CHAVIGNOL, *riant.*

Eh bien ! oui, mon barbier... (*À Mme Brochet.*) Allez... (*Elle sort.*) Est-ce qu'un barbier ne peut pas être jeune ! Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?... M'emporter mon cabriolet... me voilà forcé de trotter à pattes, ce qui me retarde de vingt minutes, au moins... (*Enfonçant son chapeau.*) Sapristi !... Allons ! je prendrai le convoi d'une heure. (*À Tiburce.*) Et vous, calmez Irène !

Ensemble.

AIR *de la Chanteuse voilée* (*Brave alguazil*).

CHAVIGNOL.

Soyez galant
Et complaisant,
Et dissipez ce nuage ;
Qu'à mon retour,
La paix, l'amour
Ici brillent après l'orage.

TIBURCE.

Mari prudent
Et prévoyant,
Je déplore ce nuage,
Mais mon amour
Doit, en ce jour,
Prévoir la paix de mon ménage.

(*Chavignol sort.*)

TIBURCE, *en l'accompagnant.*

Adieu, beau-père... Merci ! et bonne chance !

SCÈNE XI.

TIBURCE, *seul, puis* IRÈNE.

TIBURCE, *seul.*

Ah !... enfin !... j'en suis venu à bout !... ce n'a pas été sans peine... C'est égal... il a beau dire, je ne céderai pas ; dans l'in-

* T. Mme B. C.

térêt même d'Irène... je ne le dois pas... (*Entendant tirer les verroux.*) Ah! la voici... (*Il recule jusqu'à la porte d'entrée et se tient derrière.*)

IRÈNE, *entrant.*

Je n'entends plus rien... ils sont partis...

TIBURCE, *qui est rentré.*

Pas encore. *

IRÈNE, *poussant un léger cri.*

Ah! (*Elle veut rentrer, mais Tiburce se place devant la porte.*)

TIBURCE, *souriant et voulant lui prendre la main.*

Comment! l'accès n'est pas encore passé?

IRÈNE.

Jamais! monsieur.

TIBURCE.

Tu me boudes encore?

IRÈNE.

Toujours!

TIBURCE, *ironiquement.*

Oh! toujours, c'est bien long! (*Irène garde le silence.*) Tu ne trouves pas?

IRÈNE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!

TIBURCE, *riant.*

Non pas, je suis trop heureux de te retrouver; voyons, sois franche, je suis sûr qu'au fond du cœur tu n'es pas si fâchée...

IRÈNE.

Ne le croyez pas!

TIBURCE, *riant.*

Quoi! ce serait sérieux?

IRÈNE.

Fort sérieux, je vous jure.

TIBURCE.

Des serments!... prends garde... tu m'en as déjà fait un...

IRÈNE.

Moi? et lequel, s'il vous plaît?

TIBURCE.

Celui de m'aimer toujours.

IRÈNE.

Quand vous le méritiez... quand vous étiez aimable... c'est possible.

TIBURCE.

Je le serais encore, si tu voulais.

IRÈNE.

Me laisser mener... tyranniser, n'est-ce pas? non, monsieur, non.

* T. I.

TIBURCE.

Voyons, sois gentille... cède aujourd'hui... une fois n'est pas cou ume.

IRÈNE.

Non, monsieur... je sais bien ce qui m'arriverait plus tard.

TIBURCE.

Il t'arriverait que je t'aimerais mille fois plus.

IRÈNE.

Je ne veux pas que vous m'aimiez... je vous le défends... *

TIBURCE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

IRÈNE.

Il rit ! il rit !... Tenez, je vous hais, je vous déteste !

TIBURCE.

Ce n'est pas vrai.

IRÈNE.

Ah ! voilà qui est fort... monsieur sait mieux que moi...

TIBURCE.

Puisque tu m'as préféré à tous mes rivaux... même à ce charmant rougeaud de M. Godet...

IRÈNE.

Parce que je ne vous connaissais pas... mais vous m'avez bien désillusionnée...

TIBURCE.

Oh ! tais-toi !... ne parle pas ainsi... Désillusionnée !... on te prendrait pour une femme incomprise... tout ce qu'il y a de plus ridicule... ce rôle ne convient pas à une femme jeune et jolie...

IRÈNE.

Laissez-moi... je vous prends en grippe... Tout me déplaît en vous... votre voix, votre figure, votre sourire, vos compliments...

TIBURCE.

Erreur... tu aimes toujours ton cher Tiburce...

IRÈNE.

Tiburce ! jusqu'à votre nom qui me dépite... m'agace... peut-on s'appeler Tiburce !

TIBURCE.

Tu m'as pourtant dit que tu trouvais mon nom gentil.

IRÈNE.

Moi ?

TIBURCE.

Oui... le lendemain de nos noces.

IRÈNE.

Vous l'avez rêvé.

* I. T.

TIBURCE, *à demi-voix.*

Non... nous venions de nous réveiller...

IRÈNE, *souriant malgré elle.*

Es-tu bête !

TIBURCE, *vivement.*

Ah ! tu as ri !

IRÈNE.

Non !

TIBURCE.

Si fait, tu as ri... tu dois être désarmée.

IRÈNE.

Non... non..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme BROCHET. *

Mme BROCHET, *entrant par la droite et apportant un petit écrin, et un pli cacheté.*

V'là ce qu'un commissionnaire vient d'apporter. (*Tiburce veut le prendre.*) Non, monsieur... pour madame.

IRÈNE, *vivement.*

Pour moi ! (*Elle prend les objets.*) C'est bien. (*Mme Brochet sort.*)

SCENE XIII.

TIBURCE, IRÈNE. **

TIBURCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

IRÈNE.

Le bracelet !... un billet pour le concert ! une loge pour les Français...

TIBURCE, *surpris.*

Ah ! bah !

IRÈNE.

Ah ! vilain... tu fais l'étonné !

TIBURCE.

Mais je te jure...

IRÈNE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous... Vous ne voulez pas avoir l'air de m'avoir cédé... mais c'est gentil de votre part... Ah ! que je suis contente !... Tiens ! embrasse-moi ! (*Elle lui saute au cou et l'embrasse.*)

* I. Mme B. T.
** I. T.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHAVIGNOL. *

CHAVIGNOL, *entrant par le fond. — Il les voit s'embrasser.*
Ah ! Dieu soit loué ! la paix est donc faite ?

IRÈNE, *joyeuse, lui montrant le bracelet et le coupon de loge.*
Voyez, petit père...

CHAVIGNOL.
Charmant !

TIBURCE, *à part.*
C'est lui qui a envoyé cela.

CHAVIGNOL, *à Tiburce, en lui secouant la main.* **
Mon gendre, c'est bien, c'est gentil !

TIBURCE.
Comment...

CHAVIGNOL, *lui secouant la main très-fort.*
Je vous dis que c'est très-gentil, que diable... laissez-moi vous témoigner ma satisfaction.

IRÈNE.
Je vais mettre mon chapeau et mon mantelet...*** nous irons au concert... puis dîner au restaurant... et de là au spectacle.

AIR *des Quatre Fils Aymon.*

IRÈNE.
Que je suis contente !
Va, dès aujourd'hui,
Je serai charmante
Pour toi, mon ami.

TIBURCE.
Va vite, ma chère,
Ici je t'attends.

CHAVIGNOL, *à part.*
Cette fois, j'espère,
J'ai la clef des champs !

Ensemble.

CHAVIGNOL.
Est-elle charmante,
Dans ce moment-ci !
Rendez-la contente,
Pour la voir ainsi !

TIBURCE.
Est-elle charmante,
Dans ce moment-ci !
Mon âme est contente,
De la voir ainsi !

IRÈNE.
Que je suis contente, etc.

(Irène embrasse encore son mari, et entre dans la chambre à gauche.)

* I. C. T.
** I. T. C.
*** T. I. C.

SCÈNE XV.

CHAVIGNOL, TIBURCE. *

CHAVIGNOL, *à part.*

Ah ! enfin ! me voilà donc libre ! (*Il ôte son habit noir et remet sa veste d'été.*) Mon gendre, c'est bien ! c'est très-bien !... (*Lui tendant la main.*)

TIBURCE.

Oui, c'est très-bien, j'attendais qu'Irène ne fût plus là pour vous le dire, à mon tour ; c'est fort bien... mais vous avez eu tort !

CHAVIGNOL.

Plaît-il ?...

TIBURCE.

La voilà persuadée que j'ai cédé... elle triomphe de ce qu'elle attribue à ma faiblesse...

CHAVIGNOL, *allant à lui.*

Qu'est-ce qu'il dit ?... Qu'est-ce que vous dites ?

TIBURCE.

Parbleu ! la belle finesse !... Vous avez envoyé tout cela à Irène, pour lui faire croire que cela venait de moi, et nous réconcilier...

CHAVIGNOL.

Moi ! ma foi, non !

TIBURCE, *vivement.*

C'est vous !

CHAVIGNOL, *de même.*

C'est vous !

TIBURCE.

Encore une fois, non ! mille fois non !... ce n'est pas moi.

CHAVIGNOL.

Ni moi non plus, que diable !... Si j'avais pensé... je ne dis pas... mais je n'y ai pas seulement songé.

TIBURCE.

Bien vrai ?

CHAVIGNOL.

Parole d'honneur !

TIBURCE.

Alors voilà qui est étrange... qui donc se serait permis ?...

CHAVIGNOL, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je devine...

TIBURCE.

Au surplus, je puis le savoir... cet écrin doit porter l'adresse du bijoutier... et en allant m'informer... (*Il cherche à ouvrir l'écrin.*)

* T. C.

CHAVIGNOL, *à part.*

Tout est perdu!... (*Haut.*) Inutile, mon ami, j'avoue que c'est moi.

TIBURCE, *qui a ouvert l'écrin malgré Chavignol.*

Non, ce n'est pas vous.

CHAVIGNOL.

Quand je vous dis que j'avoue!... *

TIBURCE.

Et moi, je vous dis que ce n'est pas vous... en voici la preuve au fond de cet écrin.

CHAVIGNOL, *à part.*

Un billet!

TIBURCE.

Des vers... un quatrain!...

CHAVIGNOL, *à part.*

Ah! le scélérat!

TIBURCE, *lisant.*

« Contre vous de la tyrannie
« Puisque l'étendard est levé...

CHAVIGNOL, *voulant lui prendre le billet.*

C'est la Marseillaise!

TIBURCE, *continuant.*

« Ah! souffrez qu'une main amie
« Vous présente ce bracelet!...»

CHAVIGNOL, *même jeu.*

Ça ne rime seulement pas!

TIBURCE.

Quel est l'insolent!... **

CHAVIGNOL, *même jeu.*

Moi!... c'est moi! une plaisanterie!

TIBURCE.

Laissez donc, monsieur... un A et un G. J'y suis!... Amable Godet!...

CHAVIGNOL.

Je ne crois pas!...

TIBURCE.

C'est lui, vous dis-je... il est de retour à Paris... ce matin même j'ai cru le voir sous nos fenêtres... mais comment ce drôle a-t-il pu deviner que ma femme désirait... Ah! je le saurai... (*Très-agité, appelant Irène.*) Irène!...

CHAVIGNOL, *voulant le calmer.*

Mon gendre!...

TIBURCE, *très-agité, appelant.*

Venez donc, madame, venez!

* C. T.
** T. C.

SCÈNE XVI.

CHAVIGNOL, TIBURCE, IRÈNE.

IRÈNE, *elle entre habillée et joyeuse.*

Me voici, mon ami ! (*Montrant le bracelet qu'elle a mis.*) Vois donc comme il me va bien !

TIBURCE.

Quelle audace ! *

CHAVIGNOL, *bas à Irène.*

Tais-toi !

IRÈNE.

(*Elle admire son bracelet.*) Il est charmant, hein !

TIBURCE.

Madame, rendez-moi ce bracelet.

IRÈNE.

Pourquoi ?...

TIBURCE.

Otez-le, et rendez-le-moi, madame.

IRÈNE, *contrariée.*

Vous me le reprenez ?

CHAVIGNOL, *bas.*

Je t'en donnerai un autre.

IRÈNE.

C'était bien la peine...

CHAVIGNOL, *bas.*

Un autre plus beau !...

IRÈNE.

Mais puisque celui-là me plaisait plus que les autres...

TIBURCE.

Précisément... je sais maintenant le motif de cette préférence...

IRÈNE.

Plaît-il ?

TIBURCE.

Allons donc, madame... ce bracelet... je le veux !

IRÈNE.

Je le veux... par exemple ! (*A son père.*) Qu'a-t-il donc ?

CHAVIGNOL.

Rien, rien !... (*Lui ôtant le bracelet.*) Cède-lui, va... je t'expliquerai... ** (*Donnant le bracelet à Tiburce.*) Voilà... vous voyez bien qu'au fond, elle n'y tient guère.

IRÈNE.

Mais si... mais si... j'y tiens beaucoup.

* T. I. C.
** T. C. I.

CHAVIGNOL, *à Irène qui va parler.*

Mais tais-toi donc !

TIBURCE.

Quant à ces coupons de loge et de concert, voilà ce que j'en fais... *(Il les déchire.)* Et maintenant je cours chez l'autre *, lui jeter à la face ses vers et ses cadeaux.

IRÈNE.

Tiburce !...

CHAVIGNOL.

Mon gendre !... *(Tiburce sort furieux.)*

SCÈNE XVII.

IRÈNE, CHAVIGNOL. **

IRÈNE.

Que signifie?...

CHAVIGNOL.

Il ne m'écoute pas... je ne peux pourtant pas le laisser se battre...

IRÈNE, *effrayée.*

Se battre !... un duel ! mon mari ! mais je ne veux pas qu'il se batte, moi !... je ne le veux pas... je l'aime !... Mon père, ne souffrez pas qu'il s'expose... s'il était blessé... j'en mourrais.

CHAVIGNOL, *à part.*

Ça va sans dire...

IRÈNE.

Mon Dieu ! quel malheur ! *(Se désolant.)* mon Dieu !...

CHAVIGNOL.

Voyons, calme-toi... il ne lui arrivera rien.

IRÈNE.

Mais s'il se bat ?...

CHAVIGNOL.

Il ne se battra pas. *(Il la prend dans ses bras et l'embrasse.)* Quand je te dis, mon enfant, que Tiburce ne se battra pas. *(A part.)* Ça me regarde ! Voilà une partie de plaisir qui a de la chance. *(Il va prendre son habit noir.)*

IRÈNE.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Ah ! courez donc sans plus attendre !

CHAVIGNOL.

Dévouons-nous !... oui, pour mon gendre
Courons nous faire exterminer !

* C. T. I.
** I. C.

(*A Irène.*)
Ici je vais le ramener.
(*Amable paraît à droite et disparaît aussitôt.*)
Nouveau retard!...

IRÈNE.
Prenez, mon père,
L'autre convoi...

CHAVIGNOL.
C'est ça, ma chère...
(*A part.*)
Mais ce convoi, je le crains bien,
Peut-être, hélas! sera le mien!
(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

IRÈNE, AMABLE, *qui reparaît.*

IRÈNE.

Comprend-on cela!... Tiburce, toujours si calme... si doux... avoir une [querelle... un duel!... mais pour qui?... avec qui?

AMABLE.

Avec moi, madame. *

IRÈNE.

Vous ici, monsieur!

AMABLE.

Oui, madame... **

IRÈNE.

Et vous allez vous battre avec mon mari?

AMABLE, *riant.*

C'est-à-dire... c'est lui qui va se battre avec moi... Il me cherche rue Chauchat, mais j'espère qu'il ne m'y trouvera pas!

IRÈNE.

Que lui avez-vous fait?

AMABLE.

Ce que je lui ai fait! C'est moi qui vous ai envoyé la loge et l'écrin... et le quatrain.

IRÈNE.

Vous! (*A part, avec dépit.*) Ce n'était pas lui! (*Haut.*) Mais de quel droit, monsieur? (*Elle va s'asseoir à droite, près de la table.*)

AMABLE.

Du droit de l'amour le plus ardent, le plus violent. (*Mouvement d'impatience d'Irène.*) Ah! si j'avais été votre époux (*Avec passion.*) votre heureux époux, Irène!...

* I. A.
** A. I.

IRÈNE, *haussant les épaules.*

Eh ! monsieur. (*Elle prend et froisse machinalement la lettre que Chavignol a laissée sur la table.*)

AMABLE.

Loin de rien refuser à ma femme, je l'aurais émaillée comme une madone espagnole !

IRÈNE, *qui lisait la lettre, poussant un cri d'indignation.*

Ah ! (*A part.*) qu'ai-je lu !...

AMABLE, *à part.*

Elle relit mon quatrain !...

IRÈNE, *relisant.*

« Ton esclavage !... brise tes fers !... (*Elle se lève.*)

AMABLE.

« Contre vous de la tyrannie... »

IRÈNE, *de même.*

Un dîner... à la campagne... avec des grisettes !... et des ânes !...

AMABLE.

« Puisque l'étendard est levé... »

IRÈNE, *exaspérée, à elle-même.*

Voilà cette affaire importante !... des grisettes !... ah !... c'est indigne !... Si je n'écoutais que ma colère... mais il faut absolument que je me venge !... Comment ?... (*Voyant Amable.*) Ah !... (*Elle prend les provisions de Chavignol, les place vivement sur le guéridon, en disant* :) Eh bien ! moi aussi, je dînerai... Nous verrons !...

AMABLE, *étonné.*

Qu'est-ce qu'elle fait ?

IRÈNE, *s'asseyant à table, et coupant plusieurs tranches de pâté.*

Asseyez-vous là, monsieur ! *

AMABLE.

Plaît-il ?

IRÈNE.

Asseyez-vous là... devant moi... dépêchez-vous donc !

AMABLE, *s'asseyant, étonné.*

Oui, madame...

IRÈNE, *lui servant du pâté.*

Et dînons !... (*Elle débouche une bouteille.*)

AMABLE, *à part, enchanté.*

Elle m'invite... à dîner !... Ah ! mon Dieu !... et moi qui sors de table !... (*Haut, se levant à demi.*) Pardon... je viens de déjeuner... de fort bien déjeuner... et il me serait difficile...

IRÈNE, *avec autorité.*

Mangez et buvez... ou, je ne vous revois de ma vie...

AMABLE, *se rasseyant et mangeant précipitamment.*

Oh !... dès que... (*A part.*) Et du pâté, encore !

* I. A.

IRÈNE, *à part.*

Ah ! monsieur Tiburce, vous comptiez dîner avec des grisettes... et des ânes... (*A Amable.*) Eh bien !... moi aussi...

AMABLE, *la regardant.*

Madame ?...

IRÈNE, *le servant.*

Mangez donc, monsieur...

AMABLE.

Oui... mad... (*A part.*) Ça me fera mal... je le sens. (*Il fourre des morceaux de pâté dans son chapeau et dans ses poches.*)

IRÈNE.

Et après, vous irez me chercher un fiacre... (*A part.*) Je veux aller à Saint-Germain... je veux connaître ces charmantes personnes...

AMABLE, *qui n'avait pas pu répondre, respirant.*

Un fiacre... (*A part.*) Je donne un pourboire au cocher, et je la conduis à New-York !

IRÈNE, *lui servant du pâté.*

Vous ne mangez pas, monsieur ! (*Amable prend sa fourchette et se dispose à manger.— Elle lui verse à boire.*) Vous ne buvez pas... (*Il prend son verre.*) Mangez donc... (*Il reprend sa fourchette.*) Buvez donc !... (*Il reprend son verre.*)

AMABLE, *très-embarrassé, ne sachant à quel ordre obéir.*

Ah !... j'étouffe...

IRÈNE.

Monsieur ?...

AMABLE *se reprenant.*

De joie...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CHAVIGNOL.*

CHAVIGNOL, *il entre en s'essuyant le visage.*

Impossible de le rejoindre... (*Apercevant Amable.*) Encore lui !... Eh bien ! monsieur, que faites-vous donc ?

AMABLE, *la bouche pleine.*

Quoi !

CHAVIGNOL, *furieux.*

Comment ! quoi !... vous dévorez mes provisions !

AMABLE.

Monsieur, je suis invité.

CHAVIGNOL.

Et vous, Irène, que signifie ?...

IRÈNE.

Oui, papa !... invité par moi ! **

* I. A. C.
** A. I. C.

CHAVIGNOL.

Par exemple ! ! !

AMABLE, *à lui-même.*

J'étouffe ! (*Il reprend son verre.*)

CHAVIGNOL, *le secouant.*

Monsieur !... si vous ne sortez pas !...

IRÈNE.

Laissez, mon père...

CHAVIGNOL.

Ce monsieur me crispe depuis ce matin !...

IRÈNE.

Mon père, vous ne savez pas ce qui s'est passé... Je vais vous expliquer... (*A Amable.*) Allez, monsieur Amable, allez faire ma commission.

AMABLE.

Le fiacre !... oui, madame, j'y cours... (*En sortant.*) J'étais invité, monsieur ! ! ! je l'étais ! (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

CHAVIGNOL, IRÈNE.*

CHAVIGNOL.

Un déjeuner !... un fiacre !... que signifie ?... et si ton mari ?...

IRÈNE.

Ne m'en parle plus... il me trompait... il me trahit... Il a des maîtresses...

CHAVIGNOL.

Des maîtresses, Tiburce !

IRÈNE.

J'en ai la preuve !

CHAVIGNOL.

Allons donc !

IRÈNE.

Je ne veux plus vivre avec lui... c'est bien décidé cette fois... Je vais à la maison chercher mon trousseau... et je reviens m'installer chez toi... (*Mouvement de Chavignol.*) je ne te quitterai plus... je veux une séparation.

CHAVIGNOL.

Un scandale !

IRÈNE.

Ce n'est pas assez... je veux un divorce !

CHAVIGNOL.

Il n'existe pas.

IRÈNE.

Il faut le demander.

* I. C.

CHAVIGNOL.

Inutile! L'Assemblée l'a repoussé deux fois.

IRÈNE.

C'est qu'elle ne sait pas toutes les indignités dont mon mari est capable... tu connais des représentants... il faut faire une pétition.

CHAVIGNOL.

Allons donc! on se moquerait de moi.

IRÈNE, *qui a préparé le papier, les plumes.*

Se moquer, parce qu'un mari rend sa femme malheureuse... Ah! bien, ça serait galant... Tu ne veux pas?... Eh bien, ce sera moi!... (*Elle va à la table.*)*

CHAVIGNOL, *riant.*

Qu'est-ce que tu vas leur dire?

IRÈNE.

Tu vas voir... (*Ecrivant*). « Messieurs... croiriez-vous qu'après huit jours... (*Appuyant.*) huit jours de mariage...

CHAVIGNOL, *s'approchant d'elle.*

S'amuseront-ils à la Chambre!...

IRÈNE, *écrivant.*

« Monsieur Tiburce Lannois reçoit des invitations pour des dîners sur l'herbe...

CHAVIGNOL, *à part.*

Hilarité générale... On demande l'ordre du jour...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, TIBURCE. **

TIBURCE, *entrant.*

Il n'était pas chez lui... mais on m'avertira dès qu'il sera rentré. (*D'un ton menaçant.*) Et alors!...

CHAVIGNOL.

Ah! vous voilà, monsieur!

IRÈNE.

Il est inutile d'exposer vos jours pour moi, monsieur.

TIBURCE.

Plaît-il? Qu'est-ce que c'est?... Que faites-vous donc là?

CHAVIGNOL.

Une pétition, monsieur.

IRÈNE, *se levant.*

Oui, monsieur... pour le divorce!...

TIBURCE.

Pour le divorce!...

* C. I.
** T. C. I.

CHAVIGNOL.

Oui, monsieur.

IRÈNE.

Vous serez libre... et dispensé de cacher vos correspondances mystérieuses.

TIBURCE.

Moi !

CHAVIGNOL.

On a des preuves, monsieur. (*Bas à Irène.*) Tu en es bien sûre, au moins ?

IRÈNE.

Vous pourrez même aller courir la pretentaine avec vos grisettes !

CHAVIGNOL, *surpris.*

Hein ! lui aussi ! Voyez-vous le gaillard !

TIBURCE.

Mais, madame... je vous jure...

CHAVIGNOL, *à Irène.*

Pourtant, s'il te jure...

IRÈNE, *ouvrant la lettre.*

Je vais le confondre, papa ! (*A Tiburce.*) Ah ! vous jurez ! * (*Elle lit.*) « Mon vieux, je t'ai laissé toute cette semaine dans ton esclavage...

CHAVIGNOL, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... (*Il fouille dans ses poches.*) Ma lettre de Bourrachard !...

IRÈNE, *à Tiburce, continuant.*

« Brise tes fers !... il y aura des grisettes... des ânes !... » Hein !

TIBURCE.

Eh bien ! qu'est-ce que tout ce galimatias prouve ?

CHAVIGNOL.

Au fait... ça ne... c'est bien vague...

TIBURCE.

Cette lettre... de qui ?

IRÈNE.

Vous le savez bien, monsieur !

TIBURCE, *cherchant à déchiffrer.*

Bour... Bourrach...

CHAVIGNOL, *à part, très-tourmenté.*

Je suis en nage !... (*Haut.*) C'est un herboriste.

TIBURCE.

Bourrachard !... je ne connais personne...

IRÈNE, *raillant.*

Vraiment ?... Mais il paraît qu'il vous connaît bien, lui.

* T. I. C.

TIBURCE.

Mais qui prouve que cette lettre soit pour moi !

IRÈNE, *montrant la place où elle l'a trouvée.*

Il n'y a que vous ou mon père... et je ne crois pas que vous osiez accuser un vieillard respectable...

CHAVIGNOL, *avec dignité.*

Par exemple !... (*A part.*) Quelle position délicate pour un père qui vient de marier...

TIBURCE, *réfléchissant.*

Alors... c'est donc quelque mauvais plaisant...

CHAVIGNOL.

Mais, dame !...

TIBURCE, *frappé.*

Ce petit drôle, peut-être... M. Amable...

CHAVIGNOL.

Voilà !... * Cette fois j'allais le dire... c'est M. Amable... c'est ce jeune Machiavel... c'est lui... je me souviens maintenant d'avoir vu... un papier... tantôt...

IRÈNE.

Il serait possible !... M. Amable... lui qui me disait...

TIBURCE, *vivement.*

Quoi donc ? **

CHAVIGNOL, *vivement, l'arrêtant.*

C'est un drôle... un polisson ! et s'il vient jamais rôder...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, AMABLE. ***

AMABLE.

Le fiacre est en bas. (*Les apercevant.*) Ah ! diable !

TIBURCE, *avec colère.*

Encore lui ! (*Il veut s'élancer.*)

IRÈNE, *le retenant.*

Tiburce ! je vous défends !... ****

CHAVIGNOL.

Du calme ! (*A Amable.*) Allez, monsieur, montez dans votre fiacre et allez rejoindre vos grisettes...

TIBURCE.

Et vos ânes... monsieur !

AMABLE, *ébahi.*

Hein ? quels ânes ?

* T. C, I.
** C. T. I.
*** C. A. T. I,
**** C. A. I. T.

IRÈNE.

Conduisez-les au concert...

CHAVIGNOL.

Et aux Français, monsieur !

AMABLE, *ahuri.*

Mes ânes !

TIBURCE, *lui présentant le bracelet.* *

Et portez-leur ce bracelet... avec vos vers !...

CHAVIGNOL.

A mirlitons.

AMABLE, *se fâchant.*

Monsieur... je n'ai pas d'ânes !

TIBURCE.

Amusez-vous bien... (*Il le salue en le conduisant vers le fond.*)

CHAVIGNOL.

Trémoussez-vous bien.

IRÈNE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

TIBURCE.

A l'avantage...

IRÈNE.

Mes compliments...

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

A votre ami Bourrachard !!!

AMABLE, *poussé vers la porte.*

Je n'ai pas d'ânes !!! (*Chavignol et Tiburce le mettent à la porte.*)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, *moins* AMABLE.**

CHAVIGNOL, *à Irène.*

Tu le vois... c'était lui... il s'en va confondu... sans avoir trouvé un mot à répondre !

TIBURCE.

Et tu m'accusais !...

IRÈNE.

C'est vrai... mais...

CHAVIGNOL, *effrayé — très-vivement, les poussant l'un vers l'autre.*

Tout est expliqué !... embrassez-vous... *** (*Ils s'embrassent.*) Enfin !... en prenant le convoi de cinq heures, j'arriverai encore pour le dîner et le bal champêtre... (*Il se dispose à ôter son habit noir.*)

* C. A. T. I.
** I. C. T.
*** C. I. T.

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Que fais-tu donc? * Est-ce que tu ne viens pas dîner avec nous chez Véry?

CHAVIGNOL.

Impossible!

IRÈNE, *câlinant.*

Comment, petit papa, tu refuses de dîner avec ta petite... Rène?

CHAVIGNOL.

Une autre fois.

IRÈNE, *d'un ton boudeur.*

Ah! tu n'es pas gentil! (*D'un ton mutin.*) Eh bien, si tu ne viens pas avec nous, nous irons avec toi, là!

CHAVIGNOL, *qui avait ôté son habit à moitié.*

Hein?... (*A part.*) Voilà une autre idée.

IRÈNE.

N'est-ce pas, Tiburce? (*A Chavignol.*) Où vas-tu?.. où dînes-tu?

CHAVIGNOL.

Où je dîne! (*Remmanchant son habit, — avec une résolution fougueuse.*) Avec vous!

IRÈNE, *frappant dans ses mains, sautant de joie et l'embrassant.***

Là!... et nous allons passer chez Jeannisset pour mon bracelet, et, après dîner, tu nous accompagneras aux Français.

TIBURCE.

C'est ça.

CHAVIGNOL, *avec une joie feinte.*

C'est ça! (*A part, — consterné.*) A la tragédie... comme autrefois; c'était bien la peine de marier ma fille!!

(*Chœur final*).

Air *de l'alguazil* (*Chanteuse voilée*).

CHAVIGNOL.

Résignons-nous,
Et filons doux
En bon père de famille;
C'est, je le vois,
Comme autrefois
Quand on a marié sa fille.

IRÈNE *et* TIBURCE.

Résignez-vous,
Car, entre nous,
D'un bon père de famille
Les seules lois,
Comme autrefois,
Sont de satisfaire sa fille.

IRÈNE, *au public.*

Père et mari
Chacun ici
Se rend à mes caprices;

* I. C. T.
** C. I. T.

A mon désir
De vous fléchir
Serez-vous moins propices ?
Ah ! sur nos torts,
Que nos efforts
Appellent votre clémence !
Public courtois,
Pour cette fois,
Cédez encor... par indulgence !...

TOUS.

Ah ! sur nos torts, etc., etc.

FIN.

TAMBOUR BATTANT

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR

MM. A. DECOURCELLE, TH. BARRIÈRE ET L. MORAND,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER, LE 30 OCTOBRE 1851,

---

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANTÉNOR DUROSEAU, peintre.................. M. Ravel.
CONSTANTINE CAVALIER...................... Mlle Cico.
ROSE BRIQUETTE, femme de chambre de Constantine. Mlle Aline Duval.

La scène est de nos jours, à Paris.

Un salon. Au fond, deux portes; entre les deux portes, une cheminée avec une glace sans tain, derrière laquelle on aperçoit la salle à manger. Portes latérales à droite et à gauche, premier plan. Fenêtres à droite et à gauche, deuxième plan. A droite, premier plan, un bureau; à gauche, premier plan, un guéridon. Deux fauteuils près de la cheminée, et, de chaque côté, une panoplie moderne. Chaises près de la table et du guéridon.

SCENE I.

CONSTANTINE, ROSE, *Constantine assise au fond et lisant; Rose à la fenêtre de gauche.*

CONSTANTINE.*

Rien, toujours rien.

ROSE, *regardant au dehors.*

Ah! voilà le général qui entre dans la cour des Tuileries. (*Elle salue militairement.*) Allons donc, tambours! (*Elle fait un geste de tambour-major; puis, elle bat aux champs sur les carreaux, en s'accompagnant de la voix.*) Plan, ranplan, plan plan.

CONSTANTINE.

Briquette!...

ROSE, *sans l'entendre.*

Ah! voilà le défilé qui commence. (*Elle fredonne un pas accéléré.*)

CONSTANTINE, *plus fort.*

Briquette!...

ROSE.

Colonel? (*Elle s'avance vers sa maîtresse, en marchant au pas.*)

CONSTANTINE.

Tu prendras chez mon libraire le dernier album d'Horace Vernet.

ROSE.

Pourquoi donc faire?

CONSTANTINE.

J'y trouverai peut-être enfin le portrait de mon pauvre frère. Mon oncle m'a assuré qu'il a été fait par un des peintres qui suivaient l'armée d'Afrique .. mais, lequel? voilà ce que j'ignore. (*Elle reprend sa lecture.*)

ROSE, *regardant par-dessus son épaule.*

Page 114... Comment, mademoiselle, vous êtes toujours au même passage? à la prise de Blidah.

* Rose, Constantine.

CONSTANTINE.

N'est-ce pas là...

ROSE.

Que vous avez perdu votre frère, le capitaine Cavalier; et moi, mon second mari*, Bou-Taba, tirailleur indigène? Eh bien, oui, c'est là! et puis après?... ils ne sont pas morts du croup, n'est-ce pas? ils n'ont pas montré les talons?.. ils ont reçu la chose en pleine poitrine... honneur aux braves!.. un roulement!.. et voilà!.. maintenant, donnez-moi le bouquin, et qu'il n'en soit plus question.

CONSTANTINE.

Tu as donc oublié nos conventions?

ROSE.

Oh! je sais bien... tous les jours, de dix heures à midi, je vous permets de donner un pleur au passé; et, en revanche, vous consentez que, de midi à deux heures, je redevienne Briquette la vivandière; mais, si vous m'en croyez, mademoiselle, à partir de demain, nous en resterons là... vous ne lirez plus; et moi... je ne fumerai plus.

CONSTANTINE.

Nous verrons.

ROSE, *soupirant.*

Ah! ce sera un fort sacrifice, allez! (*Montrant une pipe turque.*) Car, c'est tout ce qui me reste du passé et de mes deux époux.

AIR *de la Colonne.*

Temps bienheureux des courses dans la plaine!
Où nous avions not' sac pour oreiller,
Où le clairon, quand l' jour s' levait à peine,
A grand fracas venait nous réveiller;
A ton souv'nir j' sens mes yeux se mouiller.
En vains regrets ma vie est consumée,
Et je maudis mon repos chaque jour,
Car de c' passé d' coups d' fusils et d'amour,
Il ne m' reste que la fumée.

CONSTANTINE.

Eh bien, réjouis-toi, ma fille! car bientôt, peut-être, nous rentrerons sous les drapeaux.

ROSE, *avec joie.*

Mille tonnerres!

CONSTANTINE.

Eh! là-bas! il n'est pas encore midi.

* Constsntine, Rose.

ROSE.

C'est juste, mademoiselle, je voulais dire : quoi! vous auriez eu cette honnête pensée ?

CONSTANTINE.

Je l'ai eue ; et c'est pour cela que je donne congé de ce logement; car le régiment de mon oncle part dans six semaines pour l'Afrique et nous partirons avec le régiment.

ROSE.

Oh! mille noms... non! il n'est pas midi.. oh! je pourrai donc rerevêtir mon pantalon, ma carabine et mon petit tonneau. (*Elle montre à la panoplie les objets qu'elle nomme.*) Et vous, mademoiselle, qui sait, peut-être que là-bas un petit hussard blond... ou un grand dragon brun...

CONSTANTINE.

Oh! jamais, par exemple!

ROSE.

Je conçois ça, avec les militaires, il y a ça d'embêtant, c'est que ça n'est pas de durée,.. à preuve, mes deux vainqueurs : Ben-Voyou et Bou-Taba... Enfin! mais, d'un autre côté épouser un pékin...

CONSTANTINE.

Ni pékin, ni militaire... je ne veux pas me marier; les hommes m'ennuient.

ROSE.

Ah! que je comprends ça!

CONSTANTINE.

Ils manquent d'imprévu... Ils sont tous les mêmes : et, si jamais j'en viens à aimer quelqu'un, c'est que ce quelqu'un-là ne ressemblera pas à tout le monde.

ROSE.

Mamzelle, j'en connais un, dans le train, qui a des yeux jaunes et des cheveux verts.

CONSTANTINE.

Je ne parle pas du physique; je parle des relations... et des façons d'agir.

ROSE.

Oui, mamzelle.

CONSTANTINE.

D'abord, s'il me faisait la cour, ça m'ennuierait, et je le mettrais à la porte; et s'il avait la prétention de m'obtenir sans me faire la cour... je l'y mettrais également.

ROSE.

Oui, colonel.

CONSTANTINE.

Enfin...

Air *de la Fille du régiment.*

Je veux qu'il fasse en un seul jour
Ce que les autres font en mille ;
Je veux qu'il me fasse la cour...
D'une façon discrète, habile ;
Je veux qu'il m'aime éperdûment,
Subitement... tambour battant...
Et que je l'aime à l'instant même ;
Car voilà, oui voilà, oui voilà
Comment, moi, j'entends, oui j'entends
Le sentiment.
Car voilà,
Oui, voilà, (*ter*)
Comment il faut que l on m'aime,
je veux que l'on m'aime!
Comment j'entends qu'on aime!

ENSEMBLE.

Car voilà,
Oui, voilà... etc.

Tel est mon caractère!

ROSE.

Tant mieux! ça fait que nous reprendrons du service, ventrebleu!

CONSTANTINE.

Eh bien?

ROSE, *regardant la pendule.*

Mamzelle, il ne s'en faut plus que de dix minutes.

CONSTANTINE.

A propos, a-t-on mis l'écriteau à la porte?

ROSE.

Oui, mamzelle; on l'a accroché ce matin... Appartement fraîchement décoré à louer... Présentez armes... (*Se reprenant.*) Présentement.

CONSTANTINE.

Comment! présentement?... Je ne déménage qu'au demi-terme.

ROSE.

C'est juste!... je le dirai au portier.

CONSTANTINE.

C'est bien. Je vais à ma toilette... je monte à cheval à quatre heures.

ROSE.

Oui, colonel. (*Constantine entre à gauche.*)

SCENE II.

ROSE, *seule, la regardant s'éloigner.*

A la bonne heure au moins!

Air *de Julie* (Plus de Jeudi).

En fait de femm's, voilà comm' je les aime,
Jamais d' vapeurs, la gaîté d'un pinçon;
Ça n' vous a pas la figur' pâle et blême,
Ça monte à ch'val, ça nag' comme un poisson...
C'est vigoureux de cœur, de corps et d'âme,
Comme un ancien ça manie un mousquet,
Ça tir' l'épée, le sabre et l' pistolet!
Voilà c' que j'appelle une femme.

(*L'heure sonne.*)

Midi!... enfin! (*Chantant :*)

Le jour de gloire est arrivé!...

Nous allons en griller une!... (*Elle allume sa pipe et se promène gravement en fumant, les mains derrière le dos.*) Quand je pense qu'il y a des gens bien proportionnés, jouissant de leurs droits civiques et de toutes leurs facultés... et qui ne fument pas!... Quelle drôle de chose!... Moi, si je n'avais pas de tabac, je crois que je fumerais des salsifis! ma parole d'honneur. (*On frappe.*) Entrez! (*Elle s'assied à gauche.*)

LE CONCIERGE, *entrant.*

Mademoiselle Briquette! c'est un monsieur qui demande à voir l'appartement.

ROSE.

Eh bien! qu'il pénètre. Je me charge de ce monsieur.

LE CONCIERGE.

Entrez, monsieur. (*Anténor paraît. Le concierge sort.*)

SCENE III.

ROSE, ANTÉNOR.

ANTÉNOR, *flairant autour de lui.*

Hon!... on dirait que les cheminées fument.

ROSE.

Non, monsieur, c'est moi.

ANTÉNOR.

Tant mieux!

* Rose, Anténor.

ROSE.

Et je ne fais pas partie de l'immeuble.

ANTÉNOR.

Tant pis!

ROSE.

Monsieur, je n'aime pas les fadeurs.

ANTÉNOR.

Oh! ne vous fâchez pas; j'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose... car vous ne me plaisez pas... vous êtes gentille... mais vous ne me plaisez pas.

ROSE, *riant.*

Je le regrette. (*Elle continue à fumer.*)

ANTÉNOR, *toussant.*

Dites donc, jeune homme, est-ce que vous avez mal aux dents?

ROSE.

Parce que je fume?... Ne faites pas attention, c'est mon heure.

ANTÉNOR.

Votre heure?

ROSE, *lui versant un petit verre.*

A votre santé, monsieur... Vous vous appelez?

ANTÉNOR.

Anténor Duroseau.*

ROSE.

A votre santé, monsieur Duroseau.

ANTÉNOR, *regardant son verre.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROSE.

C'est du mêlé.

ANTÉNOR.

Ah! fort bien!... c'est un breuvage très-distingué. (*Il trinque avec Rose; à part.*) C'est une femme de lettres.

ROSE.

Monsieur est militaire?

ANTÉNOR.

Non... et vous?

ROSE.

Moi! j'ai servi cinq ans...

* Anténor, Rose.

ANTÉNOR.

Ah!

ROSE.

Dans les zéphyrs.

ANTÉNOR.

Ah!... une jolie arme!

ROSE.

Rose Briquette, ex-vivandière... veuve Ben-Voyou et Bou-Taba.

ANTÉNOR.

Je vous en félicite. (*Changeant de ton.*) Nous disons donc que ceci est le salon! *

ROSE.

Lui-même!

ANTÉNOR.

C'est assez mal tenu, mais c'est gentil... Est-ce qu'il n'y a que ça?

ROSE, *se levant.*

Que vous êtes bête!

ANTÉNOR.

Ah! mais dites donc, vous? est-ce que nous avons gardé..... la frontière ensemble?

ROSE.

Ne faites pas attention... l'habitude des camps... (*Montrant la porte du fond à droite.*) La pièce par laquelle vous êtes entré est la salle à manger.

ANTÉNOR.

Ah! il faut passer par la salle à manger pour...

ROSE.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR.

C'est très-commode ça, parce que si quelqu'un vient pendant qu'on est à table... on est forcé de l'inviter.

ROSE, *montrant la porte du fond à gauche.*

Ceci est la chambre à coucher.

ANTÉNOR.

Ah! voyons la ch...

ROSE.

Mais vous ne pouvez pas entrer... le lit n'est pas fait.

ANTÉNOR.

Il est habité?

* Rose, Antéuor.

ROSE.

Non, monsieur, mais...

ANTÉNOR.

Alors, je n'insiste pas.

ROSE, *désignant la porte du deuxième plan à gauche.*

Voici le cabinet de toilette... *

ANTÉNOR, *faisant un pas.*

Ah!

ROSE.

Mais vous n'aurez sans doute pas l'indiscrétion...

ANTÉNOR.

Je n'insiste pas. (*A part.*) Quelle drôle de manière de montrer les appartements!

ROSE.

D'ailleurs, ma maîtresse s'habille. (*Elle s'assied près du guéridon.*) **

ANTÉNOR.

Ah! vous avez une maîtresse? vous êtes bien heureuse!... moi, je n'en ai pas.

ROSE.

Qu'est-ce qui vous en empêche?

ANTÉNOR.

Mais, rien du tout. (*Rose a rempli deux verres et lui en offre un.*)

ROSE.

A votre santé, m'sieu.

ANTÉNOR, *s'asseyant.*

Ah!... seconde tournée... A la vôtre. (*Il trinque et boit.*) — (*A part.*) Quelle drôle de manière de montrer des appartements! (*Haut.*) Est-ce qu'elle est demoiselle, votre bourgeoise?

ROSE.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR.

C'est comme moi.

ROSE.

Vous êtes?...

ANTÉNOR.

Je suis garçon.

ROSE.

Ça me fait bien plaisir.

* Anténor, Rose.

** Rose, Anténor.

ANTÉNOR.

Moi pas.

ROSE.

Eh bien ! mariez-vous.

ANTÉNOR.

Je me marierai, si je veux.

ROSE, *riant.*

Oh ! je ne crois pas qu'on vous prenne de force.

ANTÉNOR.

Vous auriez tort de l'essayer... Essayez donc.

ROSE, *riant.*

Moi ? — Mais, assez causé comme ça. — Êtes-vous décidé ?

ANTÉNOR.

A quoi ?

ROSE.

Je vous demande si ça vous convient?

ANTÉNOR.

Quoi ?

ROSE.

Le logement.

ANTÉNOR.

Quel logement?

ROSE.

Celui que je viens de vous montrer, parbleu ! (*Elle se lève.*)

ANTÉNOR, *se levant.*

Ah ! celui que vous venez de me... — Oui, il me conviendrait... assez... si je l'avais vu.

ROSE.

Allons, puisqu'il faut vous mettre les points sur les I, je vais prévenir mamzelle Cavalier.*

ANTÉNOR.

C'est un joli nom... Mais, pardon ; c'est que ce logement, il me le faudrait bientôt.

ROSE.

Il sera libre au demi-terme.

ANTÉNOR.

Au demi-terme ?... c'est dans six semaines, n'est-ce pas?

ROSE.

Sans doute !

* Anténor, Rose.

ANTÉNOR.

Oh ! il me le faudrait plus tôt que ça.

ROSE.

Quand donc ?

ANTÉNOR.

Mais dans dix minutes.

ROSE.

Dix minutes !...

ANTÉNOR.

Un quart d'heure... Je vous donne un quart d'heure.

ROSE.

Plaît-il ?

ANTÉNOR.

C'est que mes meubles sont en bas, dans une tapissière, et vous comprenez...

ROSE, *riant.*

Par quel hasard ?

ANTÉNOR.

Voilà ce que c'est : J'avais donné congé, il y a trois mois, et, le même jour, j'étais parti pour un voyage, sans penser à retenir un autre logement. Mon absence s'est prolongée ; et, ce matin, 15 octobre, comme j'arrivais chez moi, mon successeur se disposait à prendre possession de mon toit.

AIR *du Verre.*

J'étais dans un grand embarras,
Car je n'avais plus de demeure,
Quand j' vis sa tapissière en bas,
Et ma foi ! je l'ai prise à l'heure.
Bref ! il me faut absolument
Un appartement, une chambre,
Car je serais fâché vraiment
De ne me coucher qu'en décembre.

ROSE, *riant.*

Ah ! vous êtes un drôle de bonhomme, vous !... Mais, j'entends ma maîtresse ; tâchez de vous arranger avec elle. (*Constantine paraît à la porte de gauche.*)

ANTÉNOR, *à part.*

Elle est très-bien, mamzelle Cavalier.

ROSE.

Mamzelle, ce monsieur vient pour le logement... seulement, il a l'air d'en être un peu pressé.

CONSTANTINE.

C'est bien. — Va tout préparer, et vivement...

ROSE.

Oui, mamzelle. (*Bas.*) C'est un pékin, mais il est bien drôle. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ANTÉNOR, CONSTANTINE, *elle est en amazone.**

CONSTANTINE.

Monsieur...

ANTÉNOR.

Fichtre ! les beaux yeux !

CONSTANTINE.

Vous dites ?

ANTÉNOR.

Je disais... à part... Fichtre ! les beaux yeux !

CONSTANTINE.

Monsieur, je vous prie de mesurer vos paroles.

ANTÉNOR.

Mais, c'est ce que je fais... je les mesure... à la beauté du sujet.

CONSTANTINE.

Ah çà, monsieur?

ANTÉNOR.

Oh ! voyez-vous, mademoiselle, si je vous trouvais laide, je vous le dirais... Je suis la franchise même... Demandez plutôt à votre planton... Non, à votre brosseur... non, à votre femme de chambre.

CONSTANTINE.

Pardon, monsieur, mais vous n'êtes pas venu, je pense, pour me faire des compliments?

ANTÉNOR.

J'avoue que je n'étais pas venu pour ça; mais si je reviens, ce ne sera pas pour autre chose.

CONSTANTINE.

Vous cherchez un logement?

ANTÉNOR.

Oui; et je cherche aussi une femme.

CONSTANTINE.

Le logement sera libre dans six semaines, monsieur. **

* Anténor, Constantine.

** Constantine, Anténor.

ANTÉNOR.

Et la femme?

CONSTANTINE.

Toute sa vie.

ANTÉNOR.

Ah!

CONSTANTINE.

Cela vous contrarie?

ANTÉNOR.

Moi? pas du tout, mademoiselle; car je ne vous aime pas.

CONSTANTINE.

Ça se trouve bien.

ANTÉNOR.

Je vous aurais peut-être aimée, mais j'ai un amour dans le cœur.

CONSTANTINE.

Tant mieux pour vous.

ANTÉNOR.

Tant pis; car cette passion abrégera mes jours.

CONSTANTINE.

Si elle pouvait abréger votre visite!..

ANTÉNOR.

Vous êtes franche aussi, mademoiselle; j'adore ça, moi.

CONSTANTINE.

Eh! monsieur, c'est que votre conduite est si étrange... ne pouvez-vous aller conter vos amours à d'autres?

ANTÉNOR.

Je ne connais personne à Paris.

CONSTANTINE.

Savez-vous, monsieur, que je perds patience, à la fin?

ANTÉNOR.

Hélas! mademoiselle, moi j'ai perdu l'espoir, c'est encore bien pis!

CONSTANTINE.

Monsieur, je désire être seule.

ANTÉNOR.

Ah! c'est de l'égoïsme!

CONSTANTINE.

Je vais appeler mes domestiques, monsieur.

ANTÉNOR.

Oh! ne les dérangez pas pour moi, je vous en prie. (*Constantine rit.*) Ah! vous avez ri, vous êtes désarmée.

CONSTANTINE.

Pas du tout, monsieur, au contraire.

ANTÉNOR.

Au fait, vous avez raison ; car, en souriant, vous découvrez des armes nouvelles.

CONSTANTINE.

Vous faites des madrigaux?

ANTÉNOR.

Oui, mademoiselle, mais ce n'est pas mon état... Je suis peintre... Anténor Duroseau, élève d'Horace Vernet.

CONSTANTINE.

Vous peignez des batailles?

ANTÉNOR.

Avec quelques succès.

CONSTANTINE, *souriant.*

Vous avez du talent?

ANTÉNOR.

Beaucoup.

CONSTANTINE.

Autant que de modestie?

ANTÉNOR.

Encore plus.

CONSTANTINE, *à part.*

Quel drôle de citoyen!

ANTÉNOR.

Ah! c'est une histoire bien étrange que celle que vous ne voulez pas que je vous raconte! Figurez-vous que j'étais allé à Châteauroux pour recueillir un petit héritage... ah! pourquoi ai-je quitté Châteauroux!

CONSTANTINE.

Ah! oui, pourquoi?

ANTÉNOR.

Je vais vous le dire.

CONSTANTINE, *s'asseyant à gauche.*

Je n'y tiens pas!...

ANTÉNOR.

Ça ne fait rien, je continue... Je quitte donc Châteauroux...

CONSTANTINE.

Vous savez que je n'entends pas?

ANTÉNOR.

Je vais parler plus haut : je quitte donc Châteauroux... (*Il s'as-*

sied à droite.) un certain soir qu'il ne faisait pas de lune... c'était le 10 juillet dernier.

CONSTANTINE, *surprise.*

Le 10 juillet!...

ANTÉNOR.

Oh! ce n'est rien encore... Je monte dans la diligence de Toulouse...

CONSTANTINE.

Bah!

ANTÉNOR.

Oh! si ce n'était que ça!... Il faisait si noir dans le coupé que je me crus seul un moment... mais peu à peu, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, et mon pied ayant rencontré... un confrère... je découvris, dans le coin opposé, une forme humaine, dont je dus laisser jusqu'à nouvel ordre le sexe en litige... car cette forme était littéralement noyée dans les milliers de plis d'un caban... omnibus... Je crus, d'abord, être en compagnie d'un affreux bédouin... Honteuse erreur! j'étais en tête-à-tête avec une femme... charmante!

CONSTANTINE.

Charmante!... la lune s'était donc levée?

ANTÉNOR.

Au contraire... il faisait noir... comme un charbonnier!

CONSTANTINE.

Alors, comment avez-vous pu distinguer?

ANTÉNOR.

Je n'ai rien distingué du tout... mais je suis sûr qu'elle est charmante... c'est un pressentiment, une idée fixe... je le parierais.

CONSTANTINE.

Vous pourriez perdre.

ANTÉNOR, *se levant et allant près d'elle.*

Voulez-vous parier?

CONSTANTINE, *se levant.*

Non... car il est possible... après tout... *.

ANTÉNOR.

Comme ça, vous ne voulez pas parier?

CONSTANTINE.

Non... ma foi non.

ANTÉNOR, *avec un sérieux comique.*

Alors, mademoiselle, je trouve très-déplacé que vous veniez

* Anténor, Constantine.

me débiner une femme que vous ne connaissez pas, à moi qui l'aime, qui l'estime... et qui ai juré de l'épouser.

CONSTANTINE.

Comment! vous lui avez juré?...

ANTÉNOR.

Pas à elle; mais c'est un petit serment que je me suis fait à moi-même... et que je tiendrai. Je continue. Seulement, je vous préviens que la fin de mon histoire est stupide.

CONSTANTINE, *riant.*

Je m'en rapporte bien au commencement. (*Elle remonte et va s'asseoir au fond, près de la cheminée.*)

ANTÉNOR.

Je dois vous dire d'abord, pour l'intelligence des faits, qu'il m'est impossible de dormir en diligence.

CONSTANTINE.

Ah! je ne l'aurais pas cru.

ANTÉNOR.

Plaît-il?

CONSTANTINE.

Rien... Je vous écoute.

ANTÉNOR.

Et, quand je voyage, avant de monter en voiture, j'ai l'habitude de prendre une certaine dose d'opium... Je sais ce qu'il m'en faut... Tant de kilomètres, tant de centigrammes.

CONSTANTINE.

Ah! fort bien!

ANTÉNOR, *s'asseyant près d'elle.*

Mon caban semblait dormir profondément. Profitant de l'occasion, je portai sa main charmante à mes lèvres... et...

CONSTANTINE.

Je sais.

ANTÉNOR.

Hein?

CONSTANTINE.

Je... je devine... Elle se réveilla?

ANTÉNOR.

Pas le moins du monde.

CONSTANTINE.

Enfin, monsieur?

ANTÉNOR.

Enfin, j'étais en train de compulser, de mémoire, les faits et

gestes de Faublas, Richelieu et autres petits coquins... pour voir si je ne trouverais rien d'applicable à ma situation... quand, tout à coup, je sens mes forces qui s'en vont, mes jambes qui s'allongent, mes idées qui se raccourcissent, et mes yeux qui diminuent... de diamètre et de circonférence.

CONSTANTINE, *riant, et se levant.*

C'était l'opium!

ANTÉNOR, *se levant.*

Oui, mademoiselle, c'était l'opium qui faisait son devoir de narcotique efficace, mais inintelligent. Et, quel songe! (*Constantine s'est levée et a été s'asseoir à droite près du bureau.*)

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Ce fut un songe oriental,
Plein de minarets, de mosquées,
Plein de femmes très-peu... masquées,
Une sorte de carnaval,
Moins le costume et moins le bal.
Parmi ces houris très-accortes,
Dont l'œil bleu pour moi s'animait,
La plus belle déjà m'aimait...
Mais mon rêve finit aux portes
Du paradis de Mahomet.

Quand je me réveillai, le burnous avait disparu, et j'étais seul dans le coupé.

CONSTANTINE, *se levant.*

Est-ce tout?

ANTÉNOR.

C'est tout!

CONSTANTINE.

Quoi! c'est là le dénoûment de votre roman?

ANTÉNOR.

Jusqu'à présent.

CONSTANTINE.

Vous espérez donc revoir la personne?

ANTÉNOR.

La revoir? non, puisque je ne l'ai pas encore vue; mais la voir.

CONSTANTINE.

Vous savez donc son nom?

ANTÉNOR.

Non.

CONSTANTINE.

Alors quel moyen comptez-vous employer pour...

ANTÉNOR.

J'ai une pièce de conviction... un objet laissé par elle dans la voiture, et qui ne me quitte jamais. Quand je vais dans le monde, je le tire de temps en temps de ma poche, comme ceci ; et si je rencontre mon inconnue, elle ne pourra s'empêcher de dire en le voyant...

CONSTANTINE.

Mon pistolet !

ANTÉNOR.

Précisément ; alors...

CONSTANTINE.

Alors ?

ANTÉNOR.

Alors, je lui demanderai sa main et je l'épouserai quinze jours après. J'ai fait venir exprès mes papiers, pour ne pas la faire attendre.

CONSTANTINE.

Et si elle vous rit au nez ?

ANTÉNOR.

J'attendrai qu'elle ait fini.

CONSTANTINE.

Et si elle est mariée ?

ANTÉNOR.

J'attendrai qu'elle ait fini... Ah ! non, au fait... Eh bien ! je me fourrerai dans la bouche ce petit souvenir, et... (*Apercevant sur la table de droite un pistolet pareil à celui qu'il tient.*) Ah ! mon Dieu !

CONSTANTINE.

Qu'y a-t-il* ?

ANTÉNOR, *prenant le pistolet.*

Pareil ! C'est le pareil ! Les deux font la paire... Mais alors, mon Arabe, mon inconnue, mon burnous... c'était donc vous ?

CONSTANTINE.

Eh bien ! oui, monsieur, c'était moi ; après ?

ANTÉNOR.

Mais alors, je suis le plus heureux des hommes !

CONSTANTINE.

Bah !

* Constantine, Anténor.

ANTÉNOR.

Je cours à la mairie!

CONSTANTINE.

Pourquoi donc faire?

ANTÉNOR.

Mais pour faire coller nos bans dans la petite machine de bois où il y a un grillage.

CONSTANTINE.

Ah çà, monsieur, êtes-vous fou?

ANTÉNOR.

Je vous aime tant!

CONSTANTINE.

Tout à l'heure, vous me disiez le contraire.

ANTÉNOR.

Tout à l'heure, je ne savais pas que vous fussiez *vous*, c'est-à-dire *elle*! et si je ne vous aimais pas, c'était mon amour pour *vous* qui m'en empêchait. C'est clair.

CONSTANTINE.

Voyons, monsieur, nous avons assez ri comme ça; parlons du véritable but de votre visite, parlons du logement.

ANTÉNOR.

Oui, parlons de notre logement.

CONSTANTINE.

Un salon...

ANTÉNOR.

Dont vous serez la reine!

CONSTANTINE.

Une salle à manger...

ANTÉNOR.

Où nous ferons le repas de noce. Elle est grande!

CONSTANTINE.

Une chambre à coucher...

AIR *de Lauzun.*

Un boudoir...

ANTÉNOR.

Où nous n' boud'rons pas,
Où je pourrai de mon épouse
Admirer les charmants appas,
Ses yeux, sa taille d'Andalouse;
Sa main blanche, son pied cambré

Sous le bas blanc qui le renferme...
CONSTANTINE, *riant et montrant le boudoir.*
Le tout fraîchement décoré...
Et libre pour le demi-terme. (*Sans le bis.*)

ANTÉNOR.

Ah! si vous continuez ainsi, nous ne pourrons jamais nous entendre.

CONSTANTINE.

Vous vous entendrez avec le propriétaire.

ANTÉNOR.

Mademoiselle, si vous ne finissez pas de me torturer, je me brûle la cervelle... dans trois minutes.

CONSTANTINE.

Vous êtes bien assez indiscret pour cela.

ANTÉNOR.

Ah! charmant! (*Il lui baise la main.*)

CONSTANTINE.

Monsieur, vous m'insultez.

ANTÉNOR.

Je vous aime tant! (*Il lui prend la taille.*)

CONSTANTINE.

Insolent! (*Elle lui donne un soufflet.*)

ANTÉNOR.

Adorable!

CONSTANTINE.

Plaît-il!

ENSEMBLE.

AIR *des Culottières.*

ANTÉNOR, *seul d'abord.*

Ce soufflet m'amorce,
J'en suis enchanté;
Car j'aime la force
Jointe à la beauté.

CONSTANTINE.

En vain je m'efforce
De le rebuter;
Ce soufflet l'amorce,
Loin de l'irriter.

Un nouvel outrage,
Et c'est fait de vous!

ANTÉNOR.

Tout ça m'encourage,
J'adore les coups.

ENSEMBLE.

ANTÉNOR.

Ce soufflet m'amorce, etc.

CONSTANTINE.

En vain je m'efforce, etc.

(*Constantine sort par la droite, en riant.*)

SCÈNE V.

ANTÉNOR, *puis* ROSE*.

ANTÉNOR, *voulant la suivre.*

Mademoiselle, croyez bien que mon amour seul...

ROSE, *paraissant à la porte de la chambre où est entrée sa maîtresse.*

On ne passe pas...

ANTÉNOR.

Je n'ai qu'un mot à...

ROSE.

Et moi, je vous dis que quand bien même vous seriez le petit caporal... on ne passe pas.

ANTÉNOR.

Mais, grenadier, tu m'affliges beaucoup, tu ne sais donc pas à quel point je l'aime ?

ROSE.

Vous aimez ma maîtresse ?

ANTÉNOR.

Comme un lion.

ROSE.

Je vous plains, alors.

ANTÉNOR.

Pourquoi ça?

ROSE.

Primo d'abord, elle ne veut pas se marier.

ANTÉNOR.

Oh ! à la rigueur, ça... ça me serait égal.

ROSE.

Vous dites?

ANTÉNOR.

Rose, dis-moi qu'elle m'aimera.

* Anténor, Constantine.
** Anténor, Rose.

ROSE.

Est-ce que je le sais, moi ?

ANTÉNOR.

Dis-le tout de même, Briquette, qu'est-ce que ça te fait?

ROSE.

Eh bien ! oui, elle vous aimera, na. Maintenant, j'espère que vous aller filer ?

ANTÉNOR.

Filer ! quand j'ai l'espoir d'être aimé d'elle !... car vous l'avez dit, madame Bou-Taba.

ROSE.

Mais...

ANTÉNOR.

Que faut-il faire pour toucher son cœur ? Tu dois savoir ça ! Aime-t-elle les cachemires, les diamants, les marrons glacés, les oranges ? Voyons, Rose, parle, éclaire-moi. Si tu veux me servir, je te donnerai une robe de mérinos bleu et un chapeau de paille noir.

ROSE.

Ça ne me tente pas.

ANTÉNOR.

Je te ferai ton portrait, en homme.

ROSE.

Ca m'irait mieux.

ANTÉNOR.

Et j'y joindrai une carabine et cinquante bouteilles de rhum.

ROSE.

De la Jamaïque?

ANTÉNOR.

Oui... la carabine.

ROSE.

Eh bien ! tenez, quoique pékin, vous me plaisez, et je veux bien vous indiquer la route à suivre. (*Elle fait le mouvement des cantonniers du chemin de fer.*)

ANTÉNOR.

Ah ! cette bonne Briquette.

ROSE.

Voici ce que ma maîtresse disait, pas plus tard que ce matin ; écoutez bien.

ANTÉNOR.

J'écoute avec soin.

ROSE.

« Pour que j'en vienne à aimer quelqu'un, il faudra que ce » quelqu'un ne ressemble à personne. »

ANTÉNOR.

Diable! on dit que je ressemble à mon père; on cite même ça comme une rareté.

ROSE.

« Qu'il n'agisse pas comme tout le monde. »

ANTÉNOR.

Je ne sais comment font les autres, moi.

ROSE.

« S'il me fait la cour, ça m'ennuiera, et je l'enverrai pro- » mener. »

ANTÉNOR.

Je ne lui ferai pas la cour.

ROSE.

« Mais s'il a la prétention de m'obtenir sans me faire la cour, » je le flanquerai à la porte. »

ANTÉNOR.

Diable! c'est gênant, ça.

ROSE.

Enfin, Monsieur, si j'ai bien compris, il faut que le patient fasse en un jour le chemin que les autres font en six mois.

ANTÉNOR.

Fichtre!

ROSE.

C'est-à-dire qu'il doit remplir toutes les formalités d'usage, telles que visites, bouquets, billets doux, mais vivement... sans ça... bernique! et s'il ne les remplit pas, rebernique.

ANTÉNOR.

Ah çà, mais, elle veut donc épouser un escamoteur?

ROSE.

Faut croire... Ah! une idée, Monsieur!.. si, pour la toucher, tout d'un coup, vous vous battiez pour elle?

ANTÉNOR.

Avec qui?

ROSE.

Avec le premier venu.

ANTÉNOR.

Mais, s'il me tue... le premier venu?

ROSE.

Je n'y pensais pas.

ANTÉNOR.

Moi, j'y pense.

ROSE.

Ah!.. autre chose!

ANTÉNOR.

Oui, autre chose.

ROSE.

Mademoiselle monte à cheval tout à l'heure...

ANTÉNOR.

Eh bien?

ROSE.

Avant de partir, je fais boire du vin blanc à Zamore; il prend le mors aux dents; monsieur se jette au devant de lui; il foule aux pieds monsieur, et...

ANTÉNOR.

Autre chose! je demande autre chose!..

ROSE.

Ah! ma foi!...

ANTÉNOR.

J'ai trouvé!

ROSE.

Vraiment?

ANTÉNOR.

Je m'en vais*.

ROSE.

C'est plus tôt fait.

ANTÉNOR.

Tu ne sais pas pourquoi je m'en vais?

ROSE

Non!

ANTÉNOR.

C'est afin de pouvoir revenir; car tu comprends bien que je ne pourrais pas revenir, si je ne m'en allais pas!

ROSE.

C'est clair!

ANTÉNOR.

Eh bien! voilà mon plan, qu'en dis-tu?

ROSE.

Je dis que vous avez perdu la tête; mais ça vous regarde.

ANTÉNOR.

Vous verrez, madame Ben-Voyou, tu verras... veuve Bou-Taba... à bientôt!... (*Il sort.*)

* Rose, Anténor.

SCENE VI.

ROSE, *puis* CONSTANTINE,*

ROSE.

Il est toqué!

CONSTANTINE, *entr'ouvrant sa porte.*

Il est parti?

ROSE.

Oui, mamzelle... il est parti... toqué.

CONSTANTINE.

Quel drôle de corps!

ROSE.

Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aimait.

CONSTANTINE.

Oui, je le sais, il me l'a assez répété.

ROSE.

Et ça ne vous a rien fait?

CONSTANTINE.

Si... ça m'a ennuyée.

ROSE.

Vrai!... et bien! ça métonne; moi, il m'amuse... il est cocasse, c't homme!... et je crois qu'il ne serait pas trop embêtant!.. pour un mari.

CONSTANTINE.

C'est possible!.. mais bah!.. d'ailleurs il est parti... qu'il aille se promener!.. je vais en faire autant. (*Elle met son chapeau, on sonne.*)

ROSE.

Ah! bon! c'est une visite, mamzelle; voilà votre promenade manquée!...

CONSTANTINE.

Dis que je n'y suis pas. (*Rose va sortir, un valet paraît.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, UN VALET, *puis* ANTÉNOR.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur Anténor Duroseau!

CONSTANTINE.

Encore lui! (*Elle s'assied à gauche.*)

ANTÉNOR.

Mademoiselle, je vous salue; je vous dérange peut-être?**

* Rose, Constantine.

** Constantine, Anténor, Rose.

ROSE.

Mais oui...

ANTÉNOR, *s'asseyant près de Constantine.*

Vous vous êtes toujours bien portée, depuis la dernière visite que j'eus l'honneur de vous faire ?

CONSTANTINE, *étonnée.*

Ah çà, monsieur, que signifie ?

ANTÉNOR.

Vous allez voir. (*Continuant.*) Il fait un temps magnifique; j'espérais vous rencontrer au bois... Vous amusâtes-vous au dernier raout de la princesse Chikanof ?

CONSTANTINE.

Mais, monsieur...

ANTÉNOR.

Ne m'interrompez pas, je vous en prie. (*Continuant.*) Avez-vous lu le dernier roman de madame Sand? On donne ce soir une pièce nouvelle aux Italiens... Les manches pagode ne sont plus de mode... Le ministère est changé. (*Il regarde à sa montre et se lève.*) Je vous demande pardon de vous quitter si tôt...

CONSTANTINE.

Si tôt !...

ANTÉNOR.

Mais, je craindrais de devenir importun en prolongeant cette visite... J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il salue et sort. Les deux femmes se regardent.*)

SCENE VIII.

CONSTANTINE, ROSE, *puis* ANTÉNOR.*

CONSTANTINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROSE, *riant.*

J'allais vous le demander.

CONSTANTINE.

Rose... va défendre ma porte ; dépêche-toi.

ROSE.

Oui, mamzelle. (*Elle sort par le fond. Anténor, qui est entré, s'efface derrière le rideau de la croisée de droite.*)

CONSTANTINE.

En vérité, cela ressemble à une mystification.

ANTÉNOR, *toussant.*

Hein ! hein !**

* Constantine, Rose.

** Anténor, Constantine,

CONSTANTINE, *se retourne.*

Encore ?

ANTÉNOR, *entrant cérémonieusement.*

Mademoiselle, je vous salue ! je vous dérange peut-être ?

CONSTANTINE.

Ah ! c'est trop fort !

ANTÉNOR.

Vous vous êtes toujours bien portée, mademoiselle, depuis la dernière visite que...

CONSTANTINE, *allant vivement à la cheminée.*

Monsieur, je vais décidément vous faire jeter à la porte.

ANTÉNOR, *remontant à la cheminée.*

A la porte ?

CONSTANTINE, *descendant.*

Oui, monsieur.

ANTÉNOR.

Pardon ; la veuve Bou-Taba m'a fait observer très-judicieusement qu'il y avait de nombreuses formalités à remplir avant de demander à la femme qu'on aime, et son cœur et sa main. Ainsi, il y a les visites, les lettres, les bouquets, les cadeaux !

CONSTANTINE.

Les cadeaux ?

ANTÉNOR.

Les petits cadeaux : on dit que ça entretient l'amitié.

CONSTANTINE.

Mais enfin, enfin !...

ANTÉNOR.

Enfin, mademoiselle, depuis une heure je suis venu vous voir trois fois ; je vais sortir dans cinq minutes, je rentrerai dans dix ; et, à la fin de la journée, je vous aurai rendu cinquante visites.

CONSTANTINE.

Cinquante visites !...

ANTÉNOR.

Nous passerons ensuite aux lettres, aux bouquets... (*Un domestique paraît avec un bouquet.*) Eh ! tenez... j'y arrive !

LE DOMESTIQUE.

Pour mademoiselle.

ANTÉNOR, *prenant le bouquet.*

Premier bouquet. (*Il le présente à Constantine qui lui tourne le dos ; alors, il le pose sur le guéridon.*)

CONSTANTINE.

Mais, c'est une véritable persécution.

SCENE IX.

Les Mêmes, ROSE, *un bouquet à la main.*

ROSE, *entrant.*

La consigne est donnée, mademoiselle (*Apercevant Anténor.*) Tiens! par où donc êtes-vous entré?

ANTÉNOR.

Par la cheminée. (*Un deuxième valet paraît, un bouquet plus gros que le précédent à la main.*)

LE VALET.

Pour mademoiselle.

ANTÉNOR, *même jeu.*

Deuxième bouquet!

ROSE, *prenant le bouquet.*

Ah! qu'il est beau! (*Elle le présente à Constantine.*)

CONSTANTINE, *le prenant.*

Oh! quel supplice! (*Elle le jette à terre.*)

LE VALET, *paraissant à la porte avec un énorme bouquet.*

Pour mademoiselle.

ANTÉNOR, *gravement.*

Troisième bouquet!

ROSE.

Encore un! (*Courant à la porte et renvoyant le valet.*) Il n'en faut plus! Ah bien! elle est trop forte, celle-là! (*Elle éclate de rire.*)

CONSTANTINE.

Comment, Rose, vous riez?

ROSE.

Ma foi! mamzelle, ce n'est pas ma faute; je n'ai pas pu m'en empêcher.

CONSTANTINE.

Taisez-vous. (*A Anténor qui s'assied à la table.*) Que veut dire cette plaisanterie?

ANTÉNOR.

C'est le prologue, mademoiselle*.

CONSTANTINE.

Le prologue! Que faites-vous donc, monsieur?

ANTÉNOR.

Je vous écris.

CONSTANTINE.

Vous m'écrivez, à moi?

* Constantine, Rose, Anténor.

ANTÉNOR, *écrivant.*

« 1er octobre 1850. »

ROSE.

Comment? mais c'est aujourd'hui le 15.

ANTÉNOR, *écrivant toujours.*

Je le sais bien... Mais je remonte... je remonte le courant... (*Chantant :*)

Du fleuve de la vie.

CONSTANTINE.

Monsieur, aurez-vous bientôt fini?

ANTÉNOR.

Quelques lignes encore, et je suis à vous.

CONSTANTINE, *frappant du pied.*

Ah!

ROSE, *bas à Constantine**.

Dites-donc, mamzelle, vous en vouliez un qui ne s'y prît pas comme tout le monde, je crois que vous y avez la main.

ANTÉNOR, *qui a plié sa lettre, agite la sonnette qui est sur la table. Rose va près de lui.*

Pour mademoiselle Cavalier, pressée. (*Il donne de l'argent à Rose.*)

ROSE, *étonnée.*

Eh bien?

ANTÉNOR.

J'affranchis. (*Il se remet à écrire. Rose remet la lettre à Constantine.*)

ROSE, *riant.*

Une lettre pour mamzelle.

CONSTANTINE.

C'est trop d'impertinence! (*Elle déchire la lettre et s'assied à gauche.*)

ANTÉNOR, *qui écrit toujours.*

C'est égal, elle compte toujours. (*Ecrivant.*) 15 octobre.

ROSE, *riant.*

Comment! il y a déjà quinze jours?

ANTÉNOR.

Il y aura tout à l'heure un mois. (*Il a plié la lettre et sonne de nouveau. Même jeu de Rose.*)

* Rose, Constantine, Anténor.

** Constantine, Rose, Anténor

ANTÉNOR.

Pour mademoiselle Cavalier, . très-pressée... (*Il donne la lettre à Rose et se remet à écrire.*)

ROSE.

Pour mademoiselle Cavalier... très-pressée !

ANTÉNOR.

Vingt octobre... minuit.

ROSE.

Minuit !

CONSTANTINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! en vérité, j'aurais tort de me fâcher de vos actions, monsieur, car vous êtes insensé. Rose, jette cela au feu.

ROSE.

Oh ! laissez-moi voir un peu, mademoiselle.

CONSTANTINE.

Oh ! mon Dieu, lis si tu veux.

ANTÉNOR, *sonnant.*

Toujours pour mademoiselle Cavalier; plus pressée que jamais.

ROSE.

Plus pressée que jamais ! (*Lisant.*) « Cruelle, je ne peux plus » vivre ainsi... »

ANTÉNOR, *écrivant.*

« Quinze novembre... Ma chère Constantine.

CONSTANTINE.

Ah ! c'est comme ça ?.. eh bien, je vais vous répondre...

ROSE, *lisant.*

« Quand j'aurai fait un malheur vous serez bien avancée, n'es- » ce pas ?.. c'est pourtant ce qui vous pend au nez.

ANTÉNOR.

« Mon ange adoré !.. »

CONSTANTINE, *écrivant et parlant.*

« Monsieur, vous êtes un importun... un fat !.. »

ROSE, *lisant.*

« Pend au nez, avec lequel j'ai l'honneur d'être... »

CONSTANTINE.

« Vous m'agacez, vous me crispez, tout en vous me déplaît...»

ANTÉNOR.

« Il est donc sorti de ton âme, ce secret qu'ont trahi tes yeux...»

ROSE, *lisant.*

« Vous m'aimerez.»

ANTÉNOR, *de même.*

« Tu m'aimes !...

CONSTANTINE, *écrivant.*

« Je vous déteste. »

ANTÉNOR, *se levant.*

Ah ! mademoiselle, je ne vous l'ai pas fait dire...

CONSTANTINE.

Quoi donc, monsieur ?

ANTÉNOR.

Vous me détestez, vous en faites l'aveu ? oh ! je l'ai bien entendu !

CONSTANTINE, *se levant.*

Oui, monsieur, je vous déteste !

ANTÉNOR.

Je n'en demande pas davantage... La glace est rompue... l'indifférence a fui !.. je suis le plus heureux des hommes !

CONSTANTINE.

Nous allons jeter monsieur par la fenêtre.

ROSE, *relevant ses manchettes.*

Tout de suite... allons !... oh !...

ANTÉNOR.

Je veux bien ; mais, pardon... M'épouserez-vous après, si je ne suis pas cassé ?

CONSTANTINE.

Il est insupportable.

ROSE, *frappée.*

Ah !.. attendez, mamzelle, j'ai une idée. (*A Anténor.*) Monsieur, il y a encore une formalité à remplir.

ANTÉNOR.

Laquelle ?

ROSE.

Mais, celle des cadeaux !

CONSTANTINE.

Y penses-tu ?..

ROSE, *à Constantine.*

Minute !...

ANTÉNOR.

Les cadeaux... eh bien ?

* Constantine, Anténor, Rose.

ROSE.

Eh bien! remplissez-la, séance tenante, sans sortir d'ici...

ANTÉNOR.

Sans sortir d'ici!...

ROSE.

Et nous vous épouserons.

ANTÉNOR.

Bien vrai?

CONSTANTINE.

Mais non!

ANTÉNOR.

Oh!... je vous prends au mot!... il n'y a plus à s'en dédire!.. (*Il remonte.*)

CONSTANTINE.

Du tout, monsieur... Je vous défends bien!...

ANTÉNOR, *près de la porte.*

Par ici!... par ici!... (*Il sort.*)

CONSTANTINE.

Encore une nouvelle extravagance. (*A Rose.*) Aussi, c'est ta faute!

ANTÉNOR, *rentrant avec deux vases.*

Deux étrusques que je vous supplie d'accepter. (*Il les pose sur le guéridon à gauche, et sort.*)

CONSTANTINE.

Mais que faire?... Que devenir?

ROSE.

Mademoiselle, voulez-vous que j'aille chercher la garde?

ANTÉNOR, *rentrant avec deux autres vases.*

Ainsi que ce vieux Japon... (*Il les pose sur la cheminée, et sort.*)

CONSTANTINE.

Briquette, jette-moi tout ça dans la rue!

ANTÉNOR, *rentrant un requin empaillé sous le bras, et un tableau sous l'autre.*

Ce requin empaillé...

ROSE et CONSTANTINE, *reculant en poussant un cri.*

Ah!... la vilaine bête!...

ANTÉNOR.

Et ce tableau?.. Mon dernier tableau. (*Il pose le tableau dans le fauteuil près de la cheminée.*)

CONSTANTINE.

Monsieur, je vous ordonne de dire à vos hommes... (*Ici l'on aperçoit à travers la glace sans tain plusieurs hommes portant divers meubles qu'ils placent au fur et à mesure dans la salle à manger.*)

ANTÉNOR.

Ce meuble de Boule, idem, en vieux laque... Idem, en vieux chêne... Ce bahut renaissance et ce salon rococo...

CONSTANTINE, *riant.*

Ah! ah! ah! décidément il est fou!

ROSE.

Il déménage!...

ANTÉNOR.

Au contraire! j'emménage!!

CONSTANTINE.

J'espère, monsieur, que vous allez faire remporter toute cette menuiserie...

ANTÉNOR.

Impossible... Mes hommes sont partis.

CONSTANTINE.

Eh bien, monsieur, faites-la reprendre demain, et allez au diable!...

ANTÉNOR.

J'irais volontiers, pour vous être agréable, mais je ne sais pas où c'est.

ROSE, *poussant un cri.*

Ah! * (*Regardant le tableau.*) Mamzelle, mamzelle... C'est la prise de Blidah!

CONSTANTINE, *remontant.*

La prise de Blidah!...

ANTÉNOR.

En effet!

CONSTANTINE, *s'approchant du tableau.*

Ciel!... cet officier qui tombe dans les bras d'un jeune homme... C'est lui!... c'est mon frère!

ANTÉNOR.

Bah!

ROSE.

Et ce jeune homme?

CONSTANTINE.

C'est moi!

* Rose, Constantine, Anténor.

ANTÉNOR.

Vous, Mademoiselle! vous êtes un jeune homme? non je veux dire... Mais alors... souvenez-vous... Celui qui vous a portée dans ses bras jusqu'à l'ambulance...

CONSTANTINE.

Barbe longue! grand chapeau! un homme de mauvaise mine,

ANTÉNOR.

C'était moi!

CONSTANTINE, *redescendant.*

Hein! c'était lui!

ROSE, *regardant toujours.*

Ah! me voilà, aussi, moi avec mon tonneau. Oh! c'est frappant! Ah! monsieur, il faut que je vous embrasse!

ANTÉNOR.

Comment donc! (*Il va à Constantine.*) Vous permettez?...

CONSTANTINE.

A une condition...

ANTÉNOR.

Laquelle?

CONSTANTINE, *montrant le tableau.*

C'est que vous me vendrez ce...

ANTÉNOR.

Vous le vendre? mais puisqu'il fait partie de notre... (*se reprenant*) de votre mobilier...

CONSTANTINE, *hésitant.*

Mais si, de ce mobilier, je ne voulais garder que ce tableau?

ANTÉNOR.

AIR *de Pauvre Jacques.*

Je le vois bien, j' n'ai pas su m' faire comprendre;
De moi, du moins, gardez ce souvenir...
— Mon mobilier, je le ferai reprendre...
Mais j' n'aurai pas longtemps à m'en servir.

ROSE, *pleurant.*

Pauvre pékin, va...

CONSTANTINE, *à part.*

Après tout, je lui dois la vie... et tout ce qui me reste de mon frère. (*Haut.*) Allons! vous êtes un brave garçon; et je vous pardonne votre volume de folies, en faveur de cette page. (*Elle désigne le tableau et lui donne la main.*)

ANTÉNOR.

Vous consentez?

* Constantine, Rose, Anténor.

CONSTANTINE.

Je consens.

ANTÉNOR.

Enfin ! (*Il lui baise la main avec transport. Changeant de ton.*) Mais, comme vous pourriez vous dédire, filons chez le notaire.

CONSTANTINE.

Comment, monsieur, vous voulez...

ANTÉNOR.

Oh ! ce sera bientôt fait !... Monsieur Duroseau, peintre, et mademoiselle Cavalier, militaire.

ROSE.

Mais les bans, monsieur.

ANTÉNOR, *décrochant un tambour et le donnant à Briquette.*

AIR *de Gothon* (3e acte).

Les bans ?... Eh bien ! ma Briquette, ici-même,
Tambour battant va nous les publier.

ROSE.

Compris !

CONSTANTINE.

Monsieur !...

ANTÉNOR.

Mad'moisel', je vous aime ;
A votre cœur mon cœur veut s'allier.

CONSTANTINE.

Si promptement ?

ANTÉNOR.

Tambour battant !
Puisqu'à l'amour on a planté des ailes,
Plan, ran tan plan (*bis*),
C'est pour qu'il fasse son chemin lestement.

CONSTANTINE.

Mais...

ANTÉNOR.

Ran tan plan !

CONSTANTINE.

Cependant...

ANTÉNOR.

Ran tan, plan !

CONSTANTINE.

Je crains...

ANTÉNOR.

Ah ! sur ces paroles cruelles

Un roulement !
Ran tan plan... (*bis*)
Signez, signez mon bonheur promptement.

CONSTANTINE.

A semblable folie
Je ne puis consentir.

ANTÉNOR.

Craignez-vous, chère amie,
De vous en repentir?

CONSTANTINE.

Mais...

ANTÉNOR.

Essayez, de grâce,
De votre prétendu ;
Et vous... mais le temps passe,
Et c'est du temps perdu !

CONSTANTINE, *au public.*

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vous l'avez vu, l'amour, dans cette affaire,
En peu de temps a changé mon destin.
Mais il nous reste encor beaucoup à faire :
Car vous pouvez nous laisser en chemin.

ROSE.

Plan, ran tan plan !
Ce soir, en plan
Vous n' voudrez pas que nous restions, sans doute,
D'une déroute
Préservez-nous...
Nous perdrions la bataille sans vous !

ANTÉNOR *et* CONSTANTINE, *ensemble, battant des mains.*

Plan, ran tan plan,
Signez, par un roul'ment
A nos amours une feuille de route ;
Plan, ran tan plan,
Ran tan plan (*bis*),
Et laissez-les passer tambour battant !

* Rose, Constantine, Anténor.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

UN CHAPEAU

DE PAILLE D'ITALIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. MARC-MICHEL ET LABICHE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier, le 14 août 1851.

Distribution de la pièce.

FADINARD, rentier	MM.	RAVEL.
NONANCOURT, pépiniériste		GRASSOT.
BEAUPERTHUIS		LHÉRITIER.
VÉZINET, sourd		AMANT.
TARDIVEAU, teneur de livres		KALEKAIRE.
BOBIN, neveu de Nonancourt		SCHEY.
ÉMILE TAVERNIER, lieutenant		VALAIRE.
FÉLIX, domestique de Fadinard		AUGUSTIN.
ACHILLE DE ROSALBA, jeune lion		LACOURIÈRE.
HÉLÈNE, fille de Nonancourt	Mlle	CHAUVIÈRE.
ANAIS, femme de Beauperthuis	Mmes	BERGER.
LA BARONNE DE CHAMPIGNY	Mlles	PAULINE.
CLARA, modiste		AZIMONT.
VIRGINIE, bonne chez Beauperthuis		GALLOIS.
UNE FEMME DE CHAMBRE DE LA BARONNE		CHOLLET.
UN CAPORAL	MM.	FLORIDOR.
UN DOMESTIQUE		ANDRIEUX.
INVITÉS DES DEUX SEXES.		
GENS DE LA NOCE.		

La scène est à Paris.

UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

ACTE PREMIER.

(CHEZ FADINARD).

Un salon octogone. Au fond porte à deux battants s'ouvrant sur la scène Une porte dans chaque pan coupé. Deux portes aux premiers plans latéraux. A gauche, contre la cloison, une table avec tapis, sur laquelle est un plateau avec carafe, verre, sucrier. — Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIE, FÉLIX

VIRGINIE, *à Félix, qui cherche à l'embrasser.*

Non, laissez-moi, monsieur Félix!... je n'ai pas le temps de jouer.

FÉLIX.

Rien qu'un baiser?

VIRGINIE.

Je ne veux pas!...

FÉLIX.

Puisque je suis de votre pays!... je suis de Rambouillet...

VIRGINIE.

Ah! ben! s'il fallait embrasser tous ceux qui sont de Rambouillet!...

FÉLIX.

Il n'y a que quatre mille habitants.

VIRGINIE.

Il ne s'agit pas de ça... M. Fadinard, votre bourgeois, se marie aujourd'hui... vous m'avez invitée à venir voir la corbeille... voyons la corbeille!...

FÉLIX.

Nous avons bien le temps... Mon maître est parti, hier soir, pour aller signer son contrat chez le beau-père... il ne revient qu'à onze heures, avec toute sa noce, pour aller à la mairie.

VIRGINIE.

La mariée est-elle jolie?

FÉLIX.

Peuh!... je lui trouve l'air godiche; mais elle est d'une bonne famille... c'est la fille d'un pépiniériste de Charentonneau... le père Nonancourt.

VIRGINIE.

Dites donc, monsieur Félix... si vous entendez dire qu'on ait besoin d'une femme de chambre... pensez à moi.

FÉLIX.

Vous voulez donc quittter votre maître... M. Beauperthuis?

VIRGINIE.

Ne m'en parlez pas... c'est un acariâtre, premier numéro... Il est grognon, maussade, sournois, jaloux... et sa femme

donc!... certainement, je n'aime pas à dire du mal des maîtres...

FÉLIX.

Oh! non!...

VIRGINIE.

Une chipie! une bégueule, qui ne vaut pas mieux qu'une autre.

FÉLIX.

Parbleu!

VIRGINIE.

Dès que Monsieur part... crac! elle part... et où va-t-elle?... elle ne me l'a jamais dit... jamais!...

FÉLIX.

Oh! vous ne pouvez pas rester dans cette maison-là.

VIRGINIE, *baissant les yeux.*

Et puis, ça me ferait tant de plaisir de servir avec quelqu'un de Rambouillet...

FÉLIX, *l'embrassant.*

Eure-et-Loir!

SCÈNE II.

VIRGINIE, FÉLIX, VÉZINET.

VÉZINET, *entrant par le fond, il tient un carton à chapeau de femme.*

Ne vous dérangez pas... c'est moi, l'oncle Vézinet... La noce est-elle arrivée?

FÉLIX, *d'un air aimable.**

Pas encore, aimable perruque!...

VIRGINIE, *bas.*

Qu'est-ce que vous faites donc?

FÉLIX.

Il est sourd comme un pot... vous allez voir... (*A Vézinet.*) Nous allons donc à la noce, joli jeune homme!... Nous allons donc pincer un rigodon!... Si ça ne fait pas pitié!... (*Il lui offre une chaise.*) Allez donc vous coucher.

VÉZINET.

Merci, mon ami, merci!... J'ai d'abord cru que le rendez-vous était à la mairie; mais j'ai appris que c'était ici; alors, je suis venu ici.

FÉLIX.

Oui! M. de la Palisse est mort... est mort de maladie...

VÉZINET.

Non pas à pied, en fiacre! (*Remettant son carton à Virginie.*) Tenez, portez ça dans la chambre de la mariée... c'est mon cadeau de noces... prenez garde... c'est fragile!...

VIRGINIE, *à part.*

Je vais profiter de ça pour voir la corbeille... (*Saluant Vézi-*

* Virginie, Vézinet, Félix.

net.) Adieu, amour de sourd !... (*Elle entre à gauche, deuxième porte, avec le carton.*)

VÉZINET.

Elle est gentille, cette petite... Eh ! eh ! ça fait plaisir de rencontrer un joli minois.

FÉLIX, *lui offrant une chaise.*

Par exemple !... à votre âge !... ça va finir !... gros farceur, ça va finir !...

VÉZINET, *assis à gauche.*

Merci !... (*A part.*) Il est très-convenable, ce garçon...

SCÈNE III.

VÉZINET, FADINARD, FÉLIX.

FADINARD, *entrant par le fond et parlant à la cantonade.*

Dételez le cabriolet !... (*En scène.*) Ah ! voilà une aventure !... ça me coûte vingt francs, mais je ne les regrette pas... Félix ! ..

FÉLIX.

Monsieur !...

FADINARD.

Figure-toi...

FÉLIX.

Monsieur arrive seul ?... et la noce de Monsieur ?...

FADINARD.

Elle est en train de s'embarquer à Charentonneau... dans huit fiacres... j'ai pris les devants pour voir si rien ne cloche dans mon nid conjugal... Les tapissiers ont-ils fini ?... A-t-on apporté la corbeille, les cadeaux de noce...

FÉLIX, *indiquant la chambre du deuxième plan à gauche.*

Oui, Monsieur... tout est là dans la chambre...

FADINARD.

Très-bien !... Figure-toi que, parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET, *à lui-même.*

Mon neveu se fait bien attendre...

FADINARD, *apercevant Vézinet.*

L'oncle Vézinet !... (*A Félix.*) Va t'en !... j'ai mieux que toi !... (*Félix se retire au fond; commençant son récit.*) Figurez-vous que, parti...

VÉZINET.

Mon neveu, permettez-moi de vous féliciter... (*Il cherche à embrasser Fadinard.*)

FADINARD.

Hein ?... quoi ?... Ah! oui... (*Ils s'embrassent, à part.*) On s'embrasse énormément dans la famille de ma femme !... (*Haut, reprenant le ton du récit.*) Parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET.

Et la mariée ?...

FADINARD.

Oui... elle me suit de loin.... dans huit fiacres... (*Reprenant.*) Parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET.

Je viens d'apporter mon cadeau de noces...

FADINARD, *lui serrant la main.*

C'est gentil de votre part... (*Reprenant son récit.*) J'étais dans mon cabriolet... je traversais le bois de Vincennes... tout à coup je m'aperçois que j'ai laissé tomber mon fouet...

VÉZINET.

Mon neveu, ces sentiments vous honorent.

FADINARD.

Quels sentiments!... Ah! sapristi! j'oublie toujours qu'il est sourd!... ça ne fait rien... (*Continuant.*) Comme le manche est en argent, j'arrête mon cheval et je descends... A cent pas de là, je l'aperçois dans une touffe d'orties... je me pique les doigts.

VÉZINET.

J'en suis bien aise.

FADINARD.

Merci!... je retourne... plus de cabriolet!... mon cabriolet avait disparu!...

FÉLIX, *redescendant.*

Monsieur a perdu son cabriolet?...

FADINARD, *à Félix.*

Monsieur Félix, je cause avec mon oncle qui ne m'entend pas... Je vous prie de ne pas vous mêler à ces épanchements de famille.

VÉZINET.

Je dirai plus : les bons maris font les bonnes femmes.

FADINARD.

Oui... turlututu!... ran plan plan!... Mon cabriolet avait disparu... Je questionne, j'interroge... On me dit qu'il y en a un d'arrêté au coin du bois... J'y cours, et qu'est-ce que je trouve?... Mon cheval en train de mâchonner une espèce de bouchon de paille, orné de coquelicots... Je m'approche... aussitôt une voix de femme part de l'allée voisine, et s'écrie : Ciel!... mon chapeau!... Le bouchon de paille était un chapeau!... Elle l'avait suspendu à un arbre, tout en causant avec un militaire...

FÉLIX, *à part.*

Ah! ah! c'est cocasse!...

FADINARD, *à Vézinet.*

Entre nous, je crois que c'est une gaillarde...

VÉZINET.

Non, je suis de Chaillot... j'habite Chaillot.

FADINARD.

Turlututu!... ran plan plan!...

VÉZINET.

Près de la pompe à feu!..:

FADINARD.

Oui, c'est convenu !... J'allais présenter mes excuses à cette dame et lui offrir de payer le dommage, lorsque ce militaire s'interpose... une espèce d'Africain rageur... Il commence par me traiter de petit criquet !... sapristi !... la moutarde me monte au nez... et, ma foi, je l'appelle beni-zoug-zoug !... Il s'élance sur moi... je fais un bond... et je me trouve dans mon cabriolet... la secousse fait partir mon cheval... et me voilà !... Je n'ai eu que le temps de lui jeter une pièce de vingt francs pour le chapeau... ou de vingt sous !... car je ne suis pas fixé... Je verrai ça, ce soir, en faisant ma caisse... (*Tirant de sa poche un fragment de chapeau de paille, orné de coquelicots.*) Voilà la monnaie de ma pièce?...

VÉZINET, *prenant le morceau de chapeau et l'examinant.*

La paille est belle !...

FADINARD.

Oui, mais trop chère la botte !...

VÉZINET.

Il faudrait chercher longtemps avant de trouver un chapeau pareil... j'en sais quelque chose.

FÉLIX, *qui s'est avancé et qui a pris le chapeau des mains de Vézinet.*

Voyons ?...*

FADINARD.

Monsieur Félix, je vous prie de ne pas vous mêler à mes épanchements de famille...

FÉLIX.

Mais, Monsieur !...

FADINARD.

Silence, maroufle !... comme dit l'ancien répertoire (*Félix remonte.*)

VÉZINET.

Dites donc... à quelle heure va-t-on à la mairie?

FADINARD.

A onze heures !... onze heures !... (*Il montre avec ses doigts.*)

VÉZINET.

On dînera tard... j'ai le temps d'aller prendre un riz au lait .. vous permettez ?... (*Il remonte.*)**

FADINARD.

Comment donc !... ça me fera extrêmement plaisir...

VÉZINET, *revenant à lui pour l'embrasser.*

Adieu, mon neveu !...

FADINARD.

Adieu, mon oncle... (*A Vézinet, qui chercher à l'embrasser.*) Hein ?... quoi ?... Ah ! oui... c'est un tic de famille. (*Se laissant embrasser.*) Là !... (*A part.*) Une fois marié, tu ne me pinceras pas souvent à jouer à ça... non... non...

* Félix, Vézinet, Fadinard.

** Fadinard, Vézinet, Félix (au fond).

VÉZINET.

Et l'autre côté ?

FADINARD.

C'est ce ce que je disais... « Et l'autre côté ? » (*Vézinet l'embrasse sur l'autre joue.*) Là...

ENSEMBLE.

AIR : *Quand nous sommes si fatigués.* (Représentants en vacances. Acte 1er.)

FADINARD.
Adieu caressant pot-au-feu,
A ta déplorable manie
Je compte me soustraire un peu.
En revenant de la mairie.

VÉZINET.
Adieu, je reviens, cher neveu,
Avec la noce réunie,
Vous embrasser encore un peu,
Avant d'aller à la mairie.

(*Vézinet sort par le fond. Félix entre à gauche deuxième plan en emportant le fragment de chapeau.*)

SCÈNE IV.

FADINARD, *seul.*

Enfin... dans une heure, je serai marié... je n'entendrai plus mon beau-père me crier à chaque instant : Mon gendre, tout est rompu !...—Vous êtes-vous trouvé quelquefois en relations avec un porc-épic ? Tel est mon beau-père !... J'ai fait sa connaissance dans un omnibus... Son premier mot fut un coup de pied... J'allais lui répondre un coup de poing, quand un regard de sa fille me fit ouvrir la main... et je passai ses six gros sous au conducteur... — Après ce service, il ne tarda pas à m'avouer qu'il était pépiniériste à Charentonneau... — Voyez comme l'amour rend ingénieux... Je lui dis : « Monsieur, vendez-vous de la graine de carottes ? » — Il me répondit : « Non, mais j'ai de bien beaux géraniums. » — Cette réponse fut un éclair. « Combien le pot ? — Quatre francs. — Marchons ! » — Arrivés chez lui, je choisis quatre pots (c'était justement la fête de mon portier), et je lui demande la main de sa fille. — « Qui êtes-vous ?—J'ai vingt-deux francs de rente... — Sortez ! — Par jour ! — Asseyez-vous donc ! » — Admirez-vous la laideur de son caractère ! — A partir de ce moment, je fus admis à partager sa soupe aux choux en compagnie du cousin Bobin, un grand dadais qui a la manie d'embrasser tout le monde... surtout ma femme... — On me répond à ça : « Bah ! ils ont été élevés ensemble ! » — ce n'est pas une raison... Et une fois marié...—Marié ! ! ! (*Au public.*) Etes-vous comme moi ?... Ce mot me met une fourmi à chaque pointe de cheveu... Il n'y a pas à dire... dans une heure, je le serai... (*vivement*) marié !... J'aurai une petite femme à moi tout seul !... et je pourrai l'embrasser sans que le porc-épic que vous savez, me crie : « Monsieur, on ne marche pas dans les plates-bandes ! » Pauvre petite femme !... (*Au public.*) Eh bien ! je crois que je lui serai fidèle... parole d'honneur !... Non ?... Oh ! que si !... Elle est si gentille, mon Hélène !... sous sa couronne de mariée !...

AIR : *du Serment.*

Connaissez-vous dans Barcelone
Dans Barcelone !
Une Andalouse au teint bruni,
Au noir sourcil ?
Eh ! bien, ce portrait de lionne,
Ce portrait de fière amazone,
A l'œil hardi
Trop dégourdi......
N'est pas du tout celui de ma houri,
Non Dieu merci !
Et c'est heureux pour un futur mari.

Une rose... avec une couronne d'oranger... telle est la lithographie de mon Hélène !... Je lui ai fait arranger un appartement délicieux... Ici, ça n'est déjà pas mal... (*Indiquant la gauche.*) Mais par là, c'est délicieux... un paradis en palissandre, avec des rideaux chamois... C'est cher, mais c'est joli, un mobilier de lune de miel !... Ah ! je voudrais qu'il fût minuit un quart !... — On monte !... c'est elle et son cortége !... — Voilà les fourmis !... En veux-tu, des fourmis ?...

SCÈNE V.

ANAIS, FADINARD, EMILE, *en costume d'officier. La porte s'ouvre; on voit en dehors une dame sans chapeau et un officier.*

ANAÏS, *à Emile.*

Non, monsieur Emile... je vous en prie...

EMILE.

Entrez, Madame; ne craignez rien. (*Ils entrent.*)

FADINARD, *à part.*

La dame au chapeau et son Africain !... Sapristi !

ANAÏS, *troublée.*

Emile, pas de scandale !

EMILE.

Soyez tranquille !... je suis votre cavalier... (*A Fadinard.*) Vous ne comptiez pas nous revoir sitôt, Monsieur ?...

FADINARD, *avec un sourire forcé.*

Certainement... votre visite me flatte beaucoup... mais j'avoue qu'en ce moment... (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?...

EMILE, *brusquement.*

Offrez donc un siége à Madame.

FADINARD, *avançant un fauteuil.*

Ah ! pardon... Madame désire s'asseoir ?... je ne savais pas... (*A part.*) Et ma noce que j'attends... (*Anaïs s'asseoit.*) *

ÉMILE, *s'asseyant à droite.*

Vous avez un cheval qui marche bien, Monsieur.

FADINARD.

Pas mal... Vous êtes bien bon... Est-ce que vous l'avez suivi à pied ?

* Anaïs, Fadinard, Émile.

ÉMILE.

Du tout, Monsieur; j'ai fait monter mon brosseur derrière votre voiture...

FADINARD.

Ah! bah!... Si j'avais su!... (*A part.*) J'avais mon fouet...

ÉMILE, *durement.*

Si vous aviez su?...

FADINARD.

Je l'aurais prié de monter dedans... (*A part.*) Ah ! mais... il m'agace, l'Africain !

ANAÏS.

Emile, le temps se passe, abrégeons cette visite.

FADINARD.

Je suis tout à fait de l'avis de Madame... abrégeons... (*A part.*) J'attends ma noce.

ÉMILE.

Monsieur, vous auriez grand besoin de quelques leçons de savoir vivre.

FADINARD, *offensé.*

Lieutenant! (*Emile se lève. Plus calme.*) J'ai fait mes classes...

ÉMILE.

Vous nous avez quittés fort impoliment dans le bois de Vincennes.

FADINARD.

J'étais pressé...

ÉMILE.

Et vous avez laissé tomber par mégarde, sans doute... cette petite pièce de monnaie...

FADINARD, *la prenant.*

Vingt sous!... tiens! c'était vingt sous!... Eh bien! je m'en doutais... (*Fouillant à sa poche.*) C'est une erreur... je suis fâché que vous ayez pris la peine... (*Lui offrant une pièce d'or.*) Voilà !

ÉMILE, *sans la prendre.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

FADINARD.

Vingt francs, pour le chapeau...

ÉMILE, *avec colère.*

Monsieur !...

ANAÏS, *se levant.*

Emile!

ÉMILE.

C'est juste ! j'ai promis à Madame de rester calme...

FADINARD, *fouillant de nouveau à sa poche.*

J'ai cru que c'était le prix... Est-ce trois francs de plus?... Je ne suis pas à ça près.

ÉMILE.

Il ne s'agit pas de ça, Monsieur... Nous ne sommes pas venus ici pour réclamer de l'argent.

FADINARD, *très-étonné.*

Non?... Eh bien!... mais, alors... quoi?...

ÉMILE.

Des excuses, d'abord, Monsieur... des excuses à Madame.

FADINARD.

Des excuses, moi! ..

ANAÏS.

C'est inutile, je vous dispense...

ÉMILE.

Du tout, Madame; je suis votre cavalier...

FADINARD.

Qu'à cela ne tienne, Madame... quoique, à vrai dire, ce ne soit pas moi personnellement qui aie mangé votre chapeau... et encore, Madame... êtes-vous bien sûre que mon cheval n'était pas dans son droit, en grignottant cet article de modes?

ÉMILE.

Vous dites?...

FADINARD.

Ecoutez donc!... Pourquoi Madame accroche-t-elle ses chapeaux dans les arbres?... Un arbre n'est pas un champignon, peut-être!... Pourquoi se promène-t-elle dans les forêts avec des militaires?... C'est très-louche, ça, Madame...

ANAÏS.

Monsieur!...

ÉMILE, *avec colère.*

Que voulez-vous dire?

ANAÏS.

Apprenez que M. Tavernier...

FADINARD.

Qui ça, Tavernier?

ÉMILE, *brusquement.*

C'est moi, Monsieur!

ANAÏS.

Que M. Tavernier... est... mon cousin... Nous avons été élevés ensemble...

FADINARD, *à part.*

Je connais ça... c'est son Bobin.

ANAÏS.

Et si j'ai consenti à accepter son bras... c'est pour causer de son avenir... de son avancement... pour lui faire de la morale...

FADINARD.

Sans chapeau?...

ÉMILE, *soulevant une chaise et en frappant le parquet avec colère.*

Morbleu!... *

ANAÏS.

Emile!... pas de bruit!...

* Anaïs, Émile, Fadinard.

ÉMILE.

Permettez, Madame...

FADINARD.

Ne cassez donc pas mes chaises!... (*A part.*) Je vais flanquer du haut de l'escalier... Non... il pourrait tomber sur la tête de ma noce.

ÉMILE.

Abrégeons, Monsieur...

FADINARD.

J'allais le dire... vous m'avez pris mon mot, j'allais le dire!

ÉMILE.

Voulez-vous, oui ou non, faire des excuses à Madame?*

FADINARD.

Comment donc!.. très-volontiers... Je suis pressé... Madame... veuillez, je vous prie, agréer l'assurance de la considération la plus distinguée... avec laquelle... Enfin, j'infligerai une volée à Cocotte.

ÉMILE.

Ça ne suffit pas.

FADINARD.

Non?... Je la mettrai aux galères à perpétuité.

ÉMILE, *frappant du poing sur une chaise.*

Monsieur!...

FADINARD.

Ne cassez donc pas mes chaises, vous! **

ÉMILE.

Ce n'est pas tout!...

VOIX DE NONANCOURT, *dans la coulisse.*

Attendez-nous... nous redescendons.

ANAÏS, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!... quelqu'un!...

FADINARD, *à part.*

Fichtre! le beau-père!... S'il trouve une femme ici... tout est rompu!...

ANAÏS, *à part.*

Surprise chez un étranger!... que devenir!... (*Apercevant le cabinet de droite.*) Ah!... (*Elle y entre.*)

FADINARD, *courant à elle.*

Madame, permettez... (*Courant à Emile.*) Monsieur...

ÉMILE, *entrant à gauche, premier plan.*

Renvoyez ces gens-là... nous reprendrons cet entretien.

FADINARD, *fermant la porte sur Emile et apercevant Nonancourt qui entre au fond.*

Il était temps!!!

* Émile, Anaïs, Fadinard.
** Émile, Fadinard, Anaïs.

SCÈNE VI.

FADINARD, NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN. (*Ils sont tous en costume de noce. — Hélène porte la couronne et le bouquet de mariée.*)

NONANCOURT.

Mon gendre, tout est rompu!... vous vous conduisez comme un paltoquet...

HÉLÈNE.

Mais, papa?...

NONANCOURT.

Silence, ma fille!

FADINARD.

Mais, qu'est-ce que j'ai fait?

NONANCOURT.

Toute la noce est en bas... Huit fiacres...

BOBIN.

Un coup d'œil magnifique!

FADINARD.

Eh bien?

NONANCOURT.

Vous deviez nous recevoir au bas de l'escalier...

BOBIN.

Pour nous embrasser.

NONANCOURT.

Faites des excuses à ma fille...

HÉLÈNE.

Mais, papa...

NONANCOURT.

Silence, ma fille!... (*A Fadinard.*) Allons, Monsieur, des excuses!

FADINARD, *à part.*

Il paraît que je n'en sortirai pas. (*Haut, à Hélène.*) * Mademoiselle, veuillez, je vous prie, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée...

NONANCOURT, *l'interrompant.*

Autre chose! — Pourquoi êtes-vous parti ce matin de Charentonneau sans nous dire adieu?...

BOBIN.

Il n'a embrassé personne!

NONANCOURT.

Silence, Bobin! (*A Fadinard.*) Répondez?

FADINARD.

Dame! vous dormiez!

BOBIN.

Pas vrai! je cirais mes bottes.

NONANCOURT.

C'est parce que nous sommes des gens de la campagne... des paysans...

* Nonancourt, Fadinard, Hélène, Bobin.

BOBIN, *pleurant.*

Des *pipiniéristes.*

NONANCOURT.

Ça n'en vaut pas la peine!

FADINARD, *à part.*

Hein? comme le porc-épic se développe!

NONANCOURT.

Vous méprisez déjà votre famille!

FADINARD.

Tenez, beau-père, purgez-vous... je vous assure que ça vous fera du bien!

NONANCOURT.

Mais le mariage n'est pas encore fait, Monsieur... on peut le rompre...

BOBIN.

Rompez, mon oncle, rompez!

NONANCOURT.

Je ne me laisserai pas marcher sur le pied! (*secouant son pied*) cristi!

FADINARD.

Qu'est-ce que vous avez?

NONANCOURT.

J'ai... des souliers vernis, ça me blesse, ça m'agace... ça me turlupine... (*secouant son pied*) cristi!

HÉLÈNE.

Ça se fera en marchant, papa. (*Elle tourne les épaules.*)

FADINARD, *la regardant faire, et à part.*

Tiens!... qu'est-ce qu'elle a donc?

NONANCOURT.

A-t-on apporté un myrte pour moi?

FADINARD.

Un myrte!... pourquoi faire?

NONANCOURT.

C'est un emblème, Monsieur...

FADINARD.

Ah!

NONANCOURT.

Vous riez de ça!... vous vous moquez de nous... parce que nous sommes des gens de la campagne... des paysans!...

BOBIN, *pleurant.*

Des *pipiniéristes!*

FADINARD.

Allez, allez!

NONANCOURT.

Mais ça m'est égal... Je veux le placer moi-même dans la chambre à coucher de ma fille, afin qu'elle puisse se dire... (*Secouant son pied.*) Cristi!

HÉLÈNE, *à son père.*

Ah! papa, que vous êtes bon! (*Elle tourne les épaules.*)

FADINARD, *à part.*

Encore !... ah ! ça, mais c'est un tic... je ne l'avais pas remarqué...

HÉLÈNE.

Papa !

NONANCOURT.

Hein ?

HÉLÈNE.

J'ai une épingle dans le dos... ça me pique.

FADINARD.

Je disais aussi...

BOBIN, *vivement, retroussant ses manches.*

Attendez, ma cousine...

FADINARD, *l'arrêtant.*

Monsieur, restez chez vous ! *

NONANCOURT.

Bah ! puisqu'ils ont été élevés ensemble...

BOBIN.

C'est ma cousine.

FADINARD.

Ça ne fait rien... on ne marche pas dans les plates-bandes !

NONANCOURT, *à sa fille, lui indiquant le cabinet où est Emile.*

Tiens ! entre là !

FADINARD, *à part.*

Avec l'Africain... merci !... (*Lui barrant le passage.*)** Non !... pas par là !...

NONANCOURT.

Pourquoi ?

FADINARD.

C'est plein de serruriers.

NONANCOURT, *à sa fille.*

Alors marche... secoue-toi... ça la fera déscendre. (*Secouant son pied.*) Cristi !... je n'y tiens plus... je vais mettre des chaussons de lisière. (*Il se dirige vers le cabinet où est Anaïs.*)

FADINARD, *lui barrant le passage.****

Non !... pas par là !

NONANCOURT.

Acause ?

FADINARD.

Je vais vous dire... c'est plein de fumistes.

NONANCOURT.

Ah ! ça, vous logez donc tous les corps d'état ?... Alors, filons !... ne nous faisons pas attendre !... Bobin, donne le bras à ta cousine... Allons, mon gendre, à la mairie !... (*Secouant son pied.*) Cristi !...

FADINARD, *à part.*

Et les deux autres qui sont là ! (*Haut.*) Je vous suis... le temps de prendre mon chapeau, mes gants...

* Nonancourt, Hélène, Fadinard, Bobin.
** Fadinard, Hélène, Bobin, Nonancourt.
*** Hélène, Bobin, Nonancourt. Fadinard.

ENSEMBLE.

NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN.

AIR : *Cloches sonnez (Mariée de Poissy).*

Vite, mon gendre, en carrosse !
Nos huit fiacres nous attendent en bas.
Et l'on dira : c'est une noce
Comme à Paris l'on n'en voit pas !

FADINARD.

Allez, montez en carrosse !
Cher beau-père, je suis vos pas.
Je cours rejoindre la noce,
Je descends, vous n'attendrez pas.

HÉLÈNE ET BOBIN.

Vite, monsieur, en carosse, etc.

Nonancourt, Hélène et Bobin sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

FADINARD, ANAIS, ÉMILE, *puis* VIRGINIE.

FADINARD, *courant vivement vers le cabinet où est la dame.*

Venez, Madame... vous ne pouvez pas rester chez moi...(*Courant au cabinet de gauche.*) Allons, Monsieur, décampons !... (*Virginie entre en riant par la deuxième porte de gauche. Elle tient à la main le morceau de chapeau de paille emporté par Félix, et ne voit pas les personnages en scène.— Pendant ce temps Fadinard remonte au fond, pour écouter s'éloigner Nonancourt. Il ne voit pas Virginie.*)

VIRGINIE, *à elle-même.* *

Ah ! ah ! ah ! c'est comique !

ÉMILE, *à part.*

Ciel ! Virginie !...

ANAÏS, *entr'ouvrant la porte.*

Ma femme de chambre !... Nous sommes perdus !... (*Elle écoute, ainsi qu'Emile, avec anxiété.*)

VIRGINIE, *à elle-même.*

Une dame qui va faire manger son chapeau dans le bois de Vincennes avec un militaire !...

FADINARD, *se retournant et l'apercevant; à part.*

D'où sort celle-là ? (*Il redescend un peu vers la gauche.*)

VIRGINIE, *à elle-même.*

Il ressemble à celui de Madame... Ça serait drôle tout de même !...

ÉMILE, *bas.*

Renvoyez cette fille, ou je vous tue !...

VIRGINIE.

Il faut que je sache...

FADINARD, *faisant un bond.*

Sacrebleu ! (*Il arrache le morceau de chapeau des mains de Virginie.*) Va-t'en !

* Émile, Fadinard, Virginie, Anaïs,

VIRGINIE, *surprise et effrayée en apercevant Fadinard.*

Monsieur! Monsieur!...

FADINARD, *la poussant vers la porte du fond.*

Va-t'en, ou je te tue!

VIRGINIE, *poussant un cri.*

Ah! (*Elle disparaît.*)

SCÈNE VIII.

EMILE, ANAIS, FADINARD.

FADINARD, *revenant.**

Quelle est cette créature?... que signifie?... (*Soutenant Anaïs qui entre en chancelant.*) Allons! bon!... elle se trouve mal! (*Il l'assied à droite.*)

ÉMILE, *allant à elle.*

Anaïs!...

FADINARD.

Madame, dépêchez-vous!... je suis pressé!

VOIX DE NONANCOURT, *au bas de l'escalier.*

Mon gendre! mon gendre!

FADINARD.

Voilà! voilà!

ÉMILE.

Un verre d'eau sucrée, Monsieur... un verre d'eau sucrée!**

FADINARD, *perdant la tête.*

Voilà! voilà!... saprebleu! quelle chance! (*Il prend ce qu'il faut sur le guéridon et tourne le verre d'eau sucrée.*)

ÉMILE.

Chère Anaïs!... (*A Fadinard brusquement.*) Allons donc... morbleu!

FADINARD, *tournant l'eau sucrée.*

Ça fond, vertubleu! (*A Anaïs.*) Madame... je ne voudrais pas vous renvoyer... mais je crois que si vous retourniez chez vous...

ÉMILE.

Eh! Monsieur, cela n'est plus possible, maintenant!

FADINARD, *étonné.*

Ah bah!... comment, plus possible?

ANAÏS, *d'une voix altérée.*

Cette fille...

FADINARD.

Eh bien, Madame...

ANAÏS.

Cette fille est ma femme de chambre... elle a reconnu le chapeau... elle va raconter à mon mari...

FADINARD.

Un mari!... ah! sapreloite! il y a un mari!...

ÉMILE.

Un jaloux, un brutal.

* Emile, Anaïs, Fadinard.

** Fadinard, Anaïs, Émile.

ANAÏS.

Si je rentre sans ce maudit chapeau... lui, qui voit tout en noir... il pourra croire des choses...

FADINARD, *à part.*

Jaunes!

ANAÏS, *avec désespoir.*

Je suis perdue... compromise!... ah! j'en ferai une maladie.

FADINARD, *vivement.*

Pas ici, Madame, pas ici!... l'appartement est très-malsain.

VOIX DE NONANCOURT, *au bas de l'escalier.*

Mon gendre! mon gendre!

FADINARD.

Voilà! voilà!... (*Il boit. Revenant à Emile.*) Qu'est-ce que nous décidons?

ÉMILE, *à Anaïs.*

Il faut absolument se procurer un chapeau tout semblable... et vous êtes sauvée!

FADINARD, *enchanté.*

Eh mais, parbleu!... l'Africain a raison!... (*Lui offrant le morceau de chapeau.*) Tenez, Madame... voici l'échantillon... et en visitant les magasins...

ANAÏS.

Moi, Monsieur!... mais je suis mourante!

ÉMILE.

Vous ne voyez donc pas que Madame est mourante...* Eh bien!... ce verre d'eau!...

FADINARD, *lui offrant le verre.*

Voilà... (*Le voyant vide.*) Ah! tiens! il est bu... (*Offrant l'échantillon à Emile.*) Mais, vous, Monsieur... qui n'êtes pas *mourante?*

ÉMILE.

Moi, Monsieur, quitter Madame dans un pareil état!...

VOIX DE NONANCOURT.

Mon gendre! mon gendre!

FADINARD.

Voilà!... (*Allant poser le verre sur la table.*) Mais, sapristi! Monsieur... ce chapeau ne viendra pas tout seul sur la tête de Madame!...

ÉMILE.

Sans doute, courez. Monsieur, courez!

FADINARD.

Moi!...

ANAÏS, *se levant très-agitée.*

Au nom du Ciel, Monsieur, partez vite!

FADINARD, *se récriant.*

Partez vite est joli!... mais je me marie, Madame... j'ai l'honneur de vous faire part de cet affreux événement... ma noce m'attend au pied de l'escalier...**

* Fadinard, Anaïs, Emile.
** Anaïs, Fadinard, Emile.

ÉMILE, *brusquement.*

Je me moque bien de votre noce !...

FADINARD.

Lieutenant !

ANAÏS.

Surtout, Monsieur, choisissez une paille exactement pareille... mon mari connait le chapeau.

FADINARD.

Mais, Madame...

ÉMILE.

Avec des coquelicots...

FADINARD.

Permettez...

ÉMILE.

Nous l'attendrons ici quinze jours, un mois... s'il le faut...

FADINARD.

De façon qu'il me faut galoper après un chapeau... sous peine de placer ma noce en état de vagabondage ! ah ! vous êtes gentil !...

ÉMILE, *saisissant une chaise.*

Eh bien, Monsieur, partez-vous?

FADINARD, *exaspéré, lui prenant la chaise.*

Oui, Monsieur, je pars... laissez mes chaises... ne touchez à rien ! sapristi ! (*A lui-même.*) Je cours chez la première modiste... mais, qu'est-ce que je vais faire de mes huit fiacres !... Et le maire qui nous attend ! (*Il s'assied machinalement sur la chaise qu'il tenait.*)

VOIX DE NONANCOURT.

Mon gendre ! mon gendre !

FADINARD, *se levant et remontant.*

Je vais tout conter au beau-père !

ANAÏS.

Par exemple !

ÉMILE.

Pas un mot... ou vous êtes mort !

FADINARD.

Très-bien !... ah ! vous êtes gentils !...

VOIX DE NONANCOURT, *qui frappe à la porte*

Mon gendre ! mon gendre !!!

ANAÏS ET ÉMILE, *courant à Fadinard.*

N'ouvrez pas ! (*Ils se jettent chacun à droite et à gauche de la porte qui s'ouvre de façon à être cachés pas les battants.*)

SCÈNE IX.

FADINARD, EMILE *et* ANAIS, *cachés,* NONANCOURT, *au fond; puis* FÉLIX.

NONANCOURT, *paraissant à la porte du fond et tenant un pot de myrte.*

Mon gendre tout est rompu ! (*Il veut entrer.*)

FADINARD, *lui barrant le passage.*

Oui... partons!

NONANCOURT, *voulant entrer.*

Attendez que je dépose mon myrte.

FADINARD, *le faisant reculer.*

N'entrez pas!... n'entrez pas!

NONANCOURT.

Pourquoi?

FADINARD.

C'est plein de tapissiers!... venez!... venez! (*Ils disparaissent tous deux. La porte se referme.*)

ANAÏS, *éplorée, se jetant dans les bras d'Emile.*

Ah! Emile!

ÉMILE, *de même, en même temps.*

Ah! Anaïs!

FÉLIX, *entrant et les voyant.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de modiste. — A gauche, un comptoir parallèle à la cloison latérale. — Au-dessus, sur une étagère, une de ces têtes en carton dont se servent les modistes. Une capote de femme est placée sur cette tête. — Sur le comptoir, un grand registre, encrier, plumes, etc. — A gauche, porte au troisième plan. — A droite, portes aux premier et deuxième plans. — Porte principale au fond. — Banquettes des deux côtés de cette porte. — Chaises. — On ne voit pas un seul article de modes dans cette pièce, excepté la tête en carton. — C'est un salon de modistes, les magasins sont censé être à côté, dans la pièce du deuxième plan de droite. — La porte du fond ouvre sur une antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARA, *puis* TARDIVEAU.

CLARA, *parlant à la cantonade à la porte de gauche, deuxième plan.*

Dépêchez-vous, Mesdemoiselles... cette commande est très-pressée... (*En scène.*) Monsieur Tardiveau n'est pas encore arrivé!... Je n'ai jamais vu de teneur de livres aussi lambin... Il est trop vieux... j'en prendrai un jeune.

TARDIVEAU, *entrant par le fond.*

Ouf!... me voilà!... je suis en nage... (*Il prend un foulard dans son chapeau et s'essuie le front.*)

CLARA.

Mon compliment, M. Tardiveau... vous arrivez de bonne heure.

TARDIVEAU.

Mademoiselle... ce n'est pas ma faute... je me suis levé à six heures .. (*A part.*) Dieu ! que j'ai chaud !... (*Haut.*) J'ai fait mon feu, j'ai fait ma barbe, j'ai fait ma soupe, je l'ai mangée...

CLARA.

Votre soupe !... Qu'est-ce que cela me fait?

TARDIVEAU.

Je ne peux pas prendre de café au lait... ça ne passe pas... et comme je suis de garde...

CLARA.

Vous?

TARDIVEAU.

Alors, j'ai été ôter ma tunique... parce que chez une modiste... l'uniforme...

CLARA.

Ah ça, mais, père Tardiveau, vous avez plus de cinquante-cinq ans...

TARDIVEAU.

J'en ai soixante-deux, Mademoiselle... pour vous servir.

CLARA, *à part.*

Merci bien.

TARDIVEAU.

Mais j'ai obtenu du gouvernement la faveur de continuer mon service...

CLARA.

En voilà du dévouement!

TARDIVEAU.

Non ! oh ! non !... c'est pour me retrouver avec Trouillebert.

CLARA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TARDIVEAU.

Trouillebert ?... un professeur de clarinette... alors, nous nous faisons mettre de garde ensemble, et nous passons la nuit à jouer des verres d'eau sucrée... c'est ma seule faiblesse... la bière ne passe pas. (*Il va prendre place dans le comptoir.*)

CLARA, *à part.*

Quel vieux maniaque !

TARDIVEAU, *à part.*

Dieu ! que j'ai chaud !... ma chemise est trempée.

CLARA.

Monsieur Tardiveau, j'ai une course à vous donner, vous allez courir...

TARDIVEAU.

Pardon... j'ai là mon petit vestiaire, et avant, je vous demanderai la permission de passer un gilet de flanelle.

CLARA.

Oui, en revenant... vous allez courir rue Rambuteau, chez le passementier...

TARDIVEAU.

C'est que...

CLARA.

Vous rapporterez des écharpes tricolores...

TARDIVEAU.

Des écharpes tricolores?...

CLARA.

C'est pour ce maire de province, vous savez...

TARDIVEAU, *sortant du comptoir.*

C'est que ma chemise est trempée.

CLARA.

Mais allez donc!... vous n'êtes pas parti?

TARDIVEAU.

Voilà! (*A part.*) Dieu! que j'ai chaud!... je changerai en revenant... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

CLARA, *puis* FADINARD.

CLARA, *seule.*

Mes ouvrières sont à l'ouvrage... tout va bien... C'est une bonne idée que j'ai eue de m'établir... Il n'y a que quatre mois, et déjà les pratiques arrivent... Ah! c'est que je ne suis pas une modiste comme les autres, moi!... Je suis sage, je n'ai pas d'amoureux... pour le moment. (*On entend un bruit de voitures.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

FADINARD, *entrant vivement.**

Madame, il me faut un chapeau de paille, vite, tout de suite, dépêchez-vous!

CLARA.

Un chapeau de..: (*Apercevant Fadinard.*) Ah! mon Dieu!

FADINARD, *à part.*

Bigre! Clara!... une ancienne!... et ma noce qui est à la porte! (*Haut, tout en se dirigeant vers la porte.*) Vous n'en tenez pas... très-bien... je reviendrai...

CLARA, *l'arrêtant.*

Ah! vous voilà!... et d'où venez-vous?

FADINARD.

Chut!... pas de bruit... je vous expliquerai ça... j'arrive de Saumur.

CLARA.

Depuis six mois?

FADINARD.

Oui... j'ai manqué la diligence... (*A part.*) Fichue rencontre!

CLARA.

Ah! vous êtes gentil!... c'est comme ça que vous vous conduisez avec les femmes!

* Clara, Fadinard.

FADINARD.

Chut! pas de bruit!... j'ai quelques légers torts, j'en conviens...

CLARA.

Comment, quelques légers torts?... Monsieur me dit : je vais te conduire au château des Fleurs... nous partons... en route, la pluie nous surprend... et au lieu de m'offrir un fiacre, vous m'offrez... quoi?... le passage des panoramas.

FADINARD, *à part.*

C'est vrai... j'ai été assez canaille pour ça.

CLARA.

Une fois là, vous me dites attends-moi, je vais chercher un parapluie...—J'attends, et vous revenez... au bout de six mois... sans parapluie!

FADINARD.

Oh! Clara... tu exagères... d'abord, il n'y a que cinq mois et demi... quant au parapluie, c'est un oubli... je vais le chercher... (*Fausse sortie.*)

CLARA.

Du tout, du tout... il me faut une explication!

FADINARD, *à part.*

Sapristi! et ma noce qui drogue à l'heure... dans huit fiacres... (*Haut.*) Clara, ma petite Clara... tu sais si je t'aime. (*Il l'embrasse.*)

CLARA.

Quand je pense que cet être-là avait promis de m'épouser!...

FADINARD, *à part.*

Comme ça se trouve! (*Haut.*) Mais je te le promets toujours...

CLARA.

Oh! d'abord, si vous en épousiez une autre!... je ferais un éclat.

FADINARD.

Oh! oh! qu'elle est bête!... moi, épouser une autre femme!... mais la preuve, c'est que je te donne ma pratique... (*Changeant de ton.*) Ah!... j'ai besoin d'un chapeau de paille d'Italie... tout de suite... avec des coquelicots.

CLARA.

Oui, c'est ça... pour une autre femme!

FADINARD.

Oh! oh! qu'elle est bête!... un chapeau de paille pour... non, c'est pour un capitaine de dragons... qui veut faire des traits à son colonel.

CLARA.

Hum! ce n'est pas bien sûr!... mais je vous pardonne... à une condition.

FADINARD.

Je l'accepte... dépêchons-nous!

CLARA.

C'est que vous dînerez avec moi.

FADINARD.

Parbleu !

CLARA.

Et vous me conduirez ce soir à l'Ambigu...

FADINARD.

Ah ! c'est une bonne idée !... voilà une bonne idée !... J'ai justement ma soirée libre... je me disais comme ça : mon Dieu! qu'est-ce que je vais donc faire de ma soirée !... Voyons les chapeaux !

CLARA.

C'est ici mon salon... venez dans mon magasin et ne faites pas l'œil à mes ouvrières. (*Elle entre à droite au deuxième plan. Fadinard va pour la suivre. Nonancourt entre.*)

SCÈNE III.

FADINARD, NONANCOURT, *puis* HÉLÈNE, BOBIN, VÉZINET, ET GENS DE LA NOCE DES DEUX SEXES.

NONANCOURT, *entrant et tenant un pot de myrte.*

Mon gendre !... tout est rompu ! *

FADINARD, *à part.*

Pristi ! le beau-père !

NONANCOURT.

Où est monsieur le maire ?

FADINARD.

Tout à l'heure... je le cherche... attendez-moi... (*Il entre vivement à droite, deuxième plan. Hélène, Bobin, Vézinet et les gens de la noce entrent en procession.*) **

CHOEUR.

AIR : *Ne tardons pas* (*Mariée de Poissy*).

Parents, amis,
En ce beau jour réunis,
à la mairie
Entrons en cérémonie.
C'est en ces lieux
Que deux cœurs bien amoureux
Vont, des époux,
Prononcer les serments si doux !

NONANCOURT.

Enfin, nous voilà à la mairie !... mes enfants, je vous recommande de ne pas faire de bêtises... gardez vos gants ceux qui en ont... quand à moi... (*Secouant son pied. A part.*) Cristi ! il est embêtant ce myrte !... si j'avais su, je l'aurais laissé dans le fiacre ! (*Haut.*) Je suis très-ému... et toi, ma fille?

HÉLÈNE.

Papa, ça me pique toujours dans le dos.

* Nonancourt, Fadinard.
** Bobin, Hélène, Nonancourt, Vézinet.

NONANCOURT.

Marche, ça la fera descendre. (*Hélène remonte.*)

BOBIN.

Père Nonancourt, déposez votre myrte.

NONANCOURT.*

Non! je ne m'en séparerai qu'avec ma fille! (*A Hélène, avec attendrissement.*) Hélène!...

AIR : *De la romance de l'amandier.*

Le jour même qui te vit naître
J'empotai ce frêle arbrisseau;
Je le plaçai sur ta fenêtre,
Il grandit près de ton berceau;
Il poussa près de ton berceau.
Et lorsque ta mère nourrice
Te donnait à téter le soir... (*bis.*)
Je lui rendais le même office
Au moyen... de mon arrosoir.
Oui je fus sa mère nourrice
Au moyen de mon arrosoir.

(*S'interrompant et secouant son pied.*) Cristi! (*Remettant le myrte à Bobin.*) Tiens! prends ça... j'ai une crampe!

VÉZINET.

C'est très-gentil ici... (*Montrant le comptoir.*) Voilà le prétoire... (*Montrant le livre.*) Le registre de l'état civil... nous allons tous signer là dessus.

BOBIN.**

Ceux qui ne savent pas?

NONANCOURT.

Y feront une croix. (*Apercevant la tête en carton.*) Tiens! tiens! un buste de femme!... ah! il n'est pas ressemblant!

BOBIN.

Non... celui de Charentonneau est mieux que ça.

HÉLÈNE.

Papa, qu'est-ce qu'on va me faire? ***

NONANCOURT.

Rien, ma fille... tu n'auras qu'à dire : *oui*, en baissant les yeux... et tout sera fini.

BOBIN.

Tout sera fini!... ah!... (*Passant le myrte à Vézinet.*) Tenez ça, j'ai envie de pleurer...

VÉZINET, *qui s'apprêtait à se moucher.*

Avec plaisir... (*A part.*) Diable! c'est que moi j'ai envie de me moucher. (*Remettant le myrthe à Nonancourt.*) Tenez, père Nonancourt.

NONANCOURT.

Merci! (*A part.*) Si j'avais su, je l'aurais laissé dans le fiacre.

* Bobin, Nonancourt, Hélène, Vésinet.
** Vézinet, Bobin, Nonancourt, Hélène.
*** Bobin, Vézinet, Nonancourt, Hélène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TARDIVEAU.*

TARDIVEAU, *rentrant tout essoufflé entre dans le comptoir.*

Dieu ! que j'ai chaud ! (*Il pose sur le comptoir des écharpes tricolores.*) Ma chemise est trempée !

NONANCOURT, *apercevant Tardiveau et les écharpes.*

Hum ! voici monsieur le Maire avec son écharpe... gardez vos gants.

BOBIN, *bas.*

Mon oncle, j'en ai perdu un...

NONANCOURT.

Mets ta main dans ta poche. (*Bobin met la main gantée dans sa poche.*) Pas celle-là, imbécile. (*Il les met toutes les deux. Tardiveau a pris un gilet de flanelle sous le comptoir.*)

TARDIVEAU, *à part.*

Enfin, je vais pouvoir changer !

NONANCOURT, *prend Hélène par la main et la présente à Tardiveau.*

Monsieur, voici la mariée... (*Bas.*) Salue. (*Hélène fait plusieurs révérences.*)

TARDIVEAU, *cachant vivement son gilet de flanelle et à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

NONANCOURT.

C'est ma fille.

BOBIN.

Ma cousine...

NONANCOURT.

Je suis son père...

BOBIN.

Je suis son cousin.

NONANCOURT.

Et voilà nos parents. (*Aux autres.*) Saluez. (*Toute la noce salue.*)

TARDIVEAU, *rend des saluts à droite et à gauche, à part.*

Ils sont très polis... mais ils vont m'empêcher de changer.

NONANCOURT.

Voulez-vous commencer par prendre les noms? (*Il pose son myrte sur le comptoir.*)

TARDIVEAU.

Volontiers. (*Il ouvre le grand livre et dit à part.*) C'est une noce de campagne qui vient faire des emplettes.

NONANCOURT.

Y êtes-vous ? (*Dictant.*) Antoine, Petit Pierre...

TARDIVEAU.

Les prénoms sont inutiles.

NONANCOURT.

Ah ! (*Aux gens de la noce.*) A Charentonneau on les demande.

* Tardiveau, Nonancourt, Hélène, Bobin, Vézinet.

TARDIVEAU.

Dépêchons-nous, Monsieur... j'ai extrêmement chaud

NONANCOURT.

Oui. (*Dictant.*) Antoine Voiture, Petit Pierre, dit Nonancourt. (*S'interrompant.*) Cristi !... Pardonnez à mon émotion... j'ai un soulier qui me blesse... (*Ouvrant ses bras à Hélène.*) Ah ! ma fille...

HÉLÈNE.

Ah ! papa !... ça me pique toujours.

TARDIVEAU.

Monsieur, ne perdons pas de temps. (*A part.*) Bien sûr, je vais attraper une pleurésie. Votre adresse ?

NONANCOURT.

Citoyen majeur.

TARDIVEAU.

Où demeurez-vous donc?

NONANCOURT.

Pépiniériste.

BOBIN.

Membre de la société d'horticulture de Syracuse.

TARDIVEAU.

Mais, c'est inutile !

NONANCOURT.

Né à Grosbois, le 7 décembre, nonante-huit

TARDIVEAU.

En voilà assez ! Je ne vous demande pas votre biographie !

NONANCOURT.

J'ai fini... (*A part.*) Il est caustique, ce maire. (*A Vézinet.*) A vous. (*Vezinet ne bouge pas.*)

BOBIN, *le poussant.*

A vous !...

VÉZINET, *s'avance majestueusement près du comptoir.*

Monsieur, avant d'accepter la mission de témoin... *

TARDIVEAU.

Pardon...

VÉZINET, *continuant.*

Je me suis pénétré de mes devoirs...

NONANCOURT, *à part.*

Où diable est passé mon gendre ?

VÉZINET.

Il m'a paru qu'un témoin devait réunir trois qualités...

TARDIVEAU.

Mais, Monsieur...

VÉZINET.

La première...

BOBIN, *entr'ouvrant la porte de droite, deuxième plan.*

Ah ! mon oncle ! venez voir.

* Tardiveau, Vézinet, Nonancourt, Hélène, Bobin.

NONANCOURT.

Quoi donc?... (*Regardant et poussant un cri.*) Nom d'un pépin !!! Mon gendre qui embrasse une femme...

TOUS.

Oh! (*Rumeur dans la noce.*)

BOBIN.

Le polisson !

HÉLÈNE.

C'est affreux !

NONANCOURT.

Le jour de ses noces !

VÉZINET, *qui n'a rien entendu, à Tardiveau.*

La seconde, est d'être Français... ou tout au moins naturalisé.

NONANCOURT, *à Tardiveau.*

Arrêtez !... Ça n'ira pas plus loin !... Je romps tout... Biffez, Monsieur, biffez ! (*Tardiveau biffe.*) Je reprends ma fille. — Bobin ! je te la donne !

BOBIN, *joyeux.*

Ah ! mon oncle !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FADINARD. (*Fadinard paraît.**)

TOUS.

Ah ! le voilà !

CHOEUR. — ENSEMBLE.

AIR : *C'est vraiment une horreur !* (Tentations d'Antoinette fin 3e acte.)

Ah ! vraiment c'est affreux !
C'est un trait scandaleux !
C'est honteux !
Odieux !
Oui, c'est monstrueux !

FADINARD.

Quel courroux orageux !
Qu'ai-je donc fait d'affreux,
De honteux,
D'odieux,
De si monstrueux ?

FADINARD.

Mais, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi avez-vous quitté vos fiacres ?

NONANCOURT.

Mon gendre, tout est rompu !

FADINARD.

C'est convenu.

* Vézinet, Nonancourt, Fadinard, Hélène, Bobin.

NONANCOURT.

Vous me rappelez les orgies de la Régence! Fi, Monsieur, fi!

BOBIN ET LES INVITÉS.

Fi, fi!

FADINARD.

Mais, qu'est-ce que j'ai encore fait?

TOUS.

Oh!

NONANCOURT.

Vous me le demandez?... Non!... Tu me le demandes! Quand je viens de te surprendre avec ta Colombine... arlequin!

FADINARD, *à part.*

Fichtre! il m'a vu! (*Haut.*) Alors, je ne le nierai pas.

TOUS.

Ah!

HÉLÈNE, *pleurant.*

Il l'avoue!

BOBIN.

Pauvre cousine! (*Embrassant Hélène.*) Fi, Monsieur, fi

FADINARD.

Tenez-vous donc tranquille, vous!... (*A Bobin, le repoussant.*) On ne marche pas dans les plates-bandes.

BOBIN.

C'est ma cousine!

NONANCOURT.

C'est permis.

FADINARD.

Ah! c'est permis... Eh bien! cette dame que j'ai embrassé est ma cousine aussi.

TOUS.

Ah!!!

NONANCOURT.

Présentez-la-moi... je vais l'inviter à la noce.

FADINARD, *à part.*

Il ne manquerait plus que ça. (*Haut.*) C'est inutile... elle n'accepterait pas... elle est en deuil.

NONANCOURT.

En robe rose?

FADINARD.

Oui, c'est de son mari.

NONANCOURT.

Ah! (*A Tardiveau.*) Monsieur, je renonce! Bobin, je te la retire.

BOBIN, *vexé, à part.*

Vieux tourniquet!

NONANCOURT.

Nous pouvons commencer... (*Aux autres.*) Prenons place (*Toute la noce s'assied à droite, en face de Tardiveau.*)

FADINARD, *à l'extrême gauche, sur le devant, à part.*

Que diable font-ils là?

TARDIVEAU, *quittant son grand livre et allant prendre son gilet de flanelle à l'extrémité du comptoir, à pa t.*

Non! je ne veux pas rester comme ça...

NONANCOURT, *à la noce.*

Eh bien! il s'en va ?... Il paraît que ce n'est pas ici qu'on marie.

TARDIVEAU, *son gilet de flanelle à la main, à part.*

Il faut absolument que je change. (*Il sort du comptoir, par l'avant-scène.*)

NONANCOURT, *à la noce.*

Suivons monsieur le Maire! (*Il prend son myrte sur le comptoir, et passe dans le comptoir en suivant Tardiveau. Toute la noce suit Nonancourt à la file; Bobin, prend le registre, Vézinet, l'écharpe; d'autres l'encrier, la plume, la règle Nonancourt donne le bras à sa fille Tardiveau se voyant suivi, ne sait ce que cela signifie, et sort précipitamment par la droite, premier plan.*)

CHOEUR.

AIR : *Vite! que l'on se rende.* (Tentations d'Antoinette acte 4e.)

Puisque ce dignitaire
Daigne guider nos pas,
Suivons monsieur le maire
Et ne le quittons pas!

SCÈNE VI.

FADINARD, *puis* CLARA.

FADINARD, *seul.*

Qu'est-ce qu'ils font?... où vont-ils?

CLARA, *entrant par la droite, deuxième plan.**

Monsieur Fadinard!

FADINARD.

Ah! Clara!...

CLARA.

Dites-donc... voici votre échantillon... je n'ai rien de pareil à ça.

FADINARD.

Comment!

CLARA.

C'est une paille très fine... qui n'est pas dans le commerce... Oh! vous n'en trouverez nulle part, allez! (*Elle lui rend le fragment de chapeau.*)

FADINARD, *à part.*

Sapristi! me voilà bien!

CLARA.

Si vous voulez attendre quinze jours, je vous en ferai venir un de Florence?

* Fadinard, Clara.

FADINARD.

Quinze jours!... Petite bûche!

CLARA.

Je n'en connais qu'un semblable à Paris.

FADINARD, *vivement.*

Je l'achète !

CLARA.

Oui, mais il n'est pas à vendre... Je l'ai monté, il y a huit jours, pour madame la baronne de Champigny. (*Clara s'approche du comptoir et range dans le magasin.*)

FADINARD, *à part, se promenant.*

Une baronne!... Je ne peux pas me présenter chez elle et lui dire : Madame, combien le chapeau ?... Ma foi, tant pis pour ce monsieur et cette dame !... je vais d'abord me marier, et après...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TARDIVEAU, *toute la noce.**

TARDIVEAU, *Il entre très-effaré par la porte du fond, il tient son gilet de flanelle à la main.*

Dieu ! que j'ai chaud ! (*Au même instant, toute la noce débouche à sa suite. Nonancourt avec son myrte, Bobin portant le registre et Vézinet l'écharpe. Tardiveau, en les voyant, reprend sa course et entre à gauche.*)

CHOEUR.

Même chœur que ci-dessus.

Puisque ce dignitaire, etc.

CLARA, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que c'est que ça? (*Elle entre à gauche.*)

FADINARD.

Quel commerce font-ils là?... père Nonancourt! (*Il va suivre sa noce, lorsqu'il est arrêté par Félix qui entre vivement par le fond.*)

SCÈNE VIII.

FERDINAND, FÉLIX, *puis* CLARA.**

FÉLIX.

Monsieur, je viens de la maison.

FADINARD, *vivement.*

Eh! bien ? ce militaire ?...

FÉLIX.

Il jure... il grince... il casse les chaises...

FADINARD.

apristi!

* Tardiveau, Clara.
** Fadinard, Félix, Clara.

FÉLIX.

Il dit que vous le faites poser... que vous deviez être de retour dans dix minutes... mais qu'il vous repincera tôt ou tard quand vous rentrerez...

FADINARD.

Félix, tu es mon domestique, je t'ordonne de le flanquer par la fenêtre.

FÉLIX.

Il ne s'y prêterait pas.

FADINARD, *vivement.*

Et la dame?... la dame?...

FÉLIX.

Elle a des attaques de nerfs... elle se roule... elle pleure.

FADINARD.

Ça séchera.

FÉLIX.

Alors, on a envoyé chercher le médecin, il l'a fait mettre au lit et il ne la quitte pas.

FADINARD, *criant.*

Au lit?... où ça, au lit?... dans quel lit?...

FÉLIX.

Dans le vôtre, Monsieur!

FADINARD, *avec force.*

Profanation!... je ne veux pas!... la couche de mon Hélène... que je n'osais pas même étrenner du regard!... et voilà une dame qui vient y rouler ses nerfs!... va, cours... fais-la lever... tire les couvertures...

FÉLIX.

Mais, Monsieur...

FADINARD.

Dis-leur que j'ai trouvé l'objet... que je suis sur la piste!...

FÉLIX.

Quel objet?

FADINARD, *le poussant.*

Va donc, animal!... (*A lui-meme.*) Il n'y a plus à hésiter... Une malade chez moi, un médecin!... il me faut ce chapeau à tout prix!... dussé-je le conquérir sur une tête couronnée... ou au sommet de l'obélisque!... oui, mais... qu'est-ce que je vais faire de ma noce!... Une idée!... si je les introduisais dans la colonne!... C'est ça... je dirai au gardien : « Je retiens le monument pour douze heures; ne laissez sortir personne!... » (*A Clara qui rentre étonnée par la gauche, en regardant à la cantonade. — La ramenant vivement sur le devant.*) Clara!... vite!...* où demeure-t-elle?...

CLARA.

Qui ça?

FADINARD.

Ta baronne!

* Félix, Fadinard, Clara.

CLARA.

Quelle baronne?

FADINARD.

La baronne au chapeau, crétine!...

CLARA, *se révoltant.*

Ah! mais, dites donc!...

FADINARD.

Non!... cher ange!... je voulais dire : cher ange!... Donne-moi son adresse.

CLARA.

M. Tardiveau va vous y conduire... le voici... mais, vous m'épouserez?...

FADINARD.

Parbleu!...

SCÈNE IX.

FADINARD, CLARA, TARDIVEAU, *puis toute la noce.*

TARDIVEAU, *entre par la gauche, et de plus en plus effaré.*

Mais, qu'est-ce que c'est que ces gens-là?... Pourquoi diable me suivent-ils?... Impossible de changer!...

CLARA.

Vite, conduisez Monsieur chez la baronne de Champigny.

TARDIVEAU.

Mais, Madame...

FADINARD.

Dépêchons-nous... c'est pressé!... (*A Tardiveau.*) J'ai huit fiacres .. prenez le premier... (*Il l'entraîne par le fond. Toute la noce débouche par la gauche et s'élance à la suite de Tardiveau et de Fadinard.*)

CHŒUR.

Même chœur que le précédent.

Puisque ce dignitaire, etc.

(*Clara voyant emporter son grand livre veut le retenir, le rideau tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un riche salon. — Trois portes au fond s'ouvrant sur la salle à manger. — A gauche une porte conduisant dans les autres pièces de l'appartement. — Sur le devant, une causeuse. — A droite, porte principale d'entrée ; plus loin, une porte de cabinet. — Sur le devant, adossé à la cloison, un piano ; ameublement somptueux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE DE CHAMPIGNY, ACHILLE DE ROSALBA.

(*Au lever du rideau, les trois portes du fond sont ouvertes, on aperçoit une table splendidement servie.*)

ACHILLE, *entrant par la droite et regardant dans la coulisse.*

Charmant ! ravissant !... c'est décoré avec un goût !... (*Regardant au fond*) Et par ici... une table servie !...

LA BARONNE, *entrant par la gauche.*

Curieux !...

ACHILLE.

Ah ! ça, ma chère cousine... * vous nous invitez à une matinée musicale, et je vois les préparatifs d'un souper... Qu'est-ce que cela signifie ?

LA BARONNE.

Cela signifie, mon cher vicomte, que j'ai l'intention de garder mes invités le plus longtemps possible... Après le concert, on dînera, et après le dîner, on dansera... Voilà le programme.

ACHILLE.

Je m'y conformerai... Est-ce que vous avez beaucoup de chanteurs ?

LA BARONNE.

Oui, pourquoi ?

ACHILLE.

C'est que je vous aurais priée de me conserver une petite place... j'ai composé une romance....

LA BARONNE, *à part.*

Aïe !...

ACHILLE.

Le titre est délicieux : *Brise du soir* !

LA BARONNE.

C'est neuf surtout.

ACHILLE.

Quant à l'idée... c'est plein de fraîcheur... on fait les foins... un jeune pâtre est assis dans la prairie...

LA BARONNE.

Certainement... c'est très-gentil... en famille... pendant

* Achille, la Baronne.

qu'on fait le wisth... Mais aujourd'hui, mon cousin... place aux artistes!... Nous aurons les premiers talents, et, parmi eux, le chanteur à la mode, le fameux Nisnardi de Bologne.

ACHILLE.

Nisnardi!... Qu'est-ce que c'est que ça?

LA BARONNE.

Un ténor, arrivé depuis huit jours à Paris, et qui est déjà célèbre... on se l'arrache.

ACHILLE.

Je ne le connais pas.

LA BARONNE.

Ni moi... mais j'y tenais... je lui ai fait offrir trois mille francs pour chanter deux morceaux...

ACHILLE.

Prenez *Brise du soir*... pour rien!

LA BARONNE, *souriant*.

C'est trop cher... Ce matin, j'ai reçu la réponse du signor Nisnardi... la voici!...

ACHILLE.

Ah! un autographe... voyons!...

LA BARONNE, *lisant*.

« Madame, vous me demandez deux morceaux, j'en chante» rai trois... Vous m'offrez mille écus, ce n'est pas assez...

ACHILLE.

Mazette!...

LA BARONNE, *continuant*.

« Je n'accepterai qu'une fleur de votre bouquet. »

ACHILLE.

Ah!... c'est délicat!... c'est... tiens! j'en ferai une romance!...

LA BARONNE.

C'est un homme charmant!... Jeudi dernier, il a chanté chez la comtesse de Bray... qui a de si jolis pieds... vous savez?...

ACHILLE.

Oui... Eh! bien!...

LA BARONNE.

Devinez ce qu'il lui a demandé?

ACHILLE.

Dame! je ne sais pas... un pot de giroflées?

LA BARONNE.

Non... un soulier de bal!

ACHILLE.

Un soulier!... Ah! voilà un original!

LA BARONNE.

Il est plein de fantaisies.

ACHILLE.

Après ça... tant qu'elles ne passeront pas la cheville...

LA BARONNE.

Vicomte!...

ACHILLE.*

Dame! écoutez donc!... un ténor!... (*On entend le bruit de plusieurs voitures.*)

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu!... seraient-ce déjà mes invités?... Mon cousin, veuillez me remplacer, je ne serai pas longtemps. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE II.

ACHILLE, *puis un* DOMESTIQUE.

ACHILLE, *à la baronne qui sort.*

Soyez tranquille, belle cousine... comptez sur moi.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la droite.*

Il y a là un Monsieur qui demande à parler à madame la baronne de Champigny.

ACHILLE.**

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il n'a pas voulu le donner... Il dit que c'est lui qui a eu l'honneur d'écrire ce matin à madame la baronne.

ACHILLE, *à part.*

Ah! j'y suis... le chanteur, l'homme au soulier, je suis curieux de le voir.. Diable!... il est exact... On voit bien que c'est un étranger... N'importe!... un homme qui refuse trois mille francs, on doit le combler d'égards... (*Au domestique.*) Faites entrer... (*A part.*) D'ailleurs, c'est un musicien, un confrère...

SCÈNE III.

FADINARD, ACHILLE.

FADINARD, *paraissant à droite, très-timidement.*

Pardon, Monsieur!... (*Le domestique sort.*)

ACHILLE.

Entrez donc, mon cher, entrez donc!...

FADINARD, *embarrassé et s'avançant avec force saluts.*

Je vous remercie... j'étais bien là... (*Il met son chapeau sur sa tête et l'ôte vivement.*) Ah!... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je fais... ces domestiques... ce salon doré... (*Indiquant la droite.*) Ces grands portraits de famille qui avaient l'air de me dire : Veux-tu t'en aller! nous ne vendons pas de chapeaux!... Tout ça m'a donné un trac!...

ACHILLE, *le lorgnant, à part.****

Il a bien l'air d'un Italien!... Quel drôle de gilet!... (*Il rit en le lorgnant.*) Eh! eh! eh!...

* La Baronne, Achille.

** Achille, le Domestique.

*** Achille, Fadinard.

FADINARD, *lui faisant plusieurs saluts.*

Monsieur... j'ai bien l'honneur... de vous saluer... (*A part.*) C'est quelque majordome !...

ACHILLE.

Asseyez-vous donc !...

FADINARD.

Non, merci... je suis trop fatigué... c'est-à-dire... je suis venu en fiacre...

ACHILLE, *riant.*

En fiacre?... c'est charmant !

FADINARD.

C'est plus dur... que charmant.

ACHILLE.

Nous parlions de vous à l'instant... Ah ! mon gaillard ! il parait que vous aimez les petits pieds?...

FADINARD, *étonné.*

Aux truffes?...

ACHILLE.

Ah ! très-joli !... très-joli !... c'est égal, votre histoire de soulier est adorable... adorable !...

FADINARD, *à part.*

Ah ! ça, qu'est-ce qu'il me chante?... (*Haut.*) Pardon... s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler à madame la baronne...

ACHILLE.

C'est prodigieux, mon cher... vous n'avez pas le moindre accent...

FADINARD.

Oh ! vous me flattez...

ACHILLE.

Ma parole ! vous seriez de Nanterre...

FADINARD, *à part.*

Ah ! ça, qu'est-ce qu'il me chante?... (*Haut.*) Pardon.. s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler...

ACHILLE.

A madame de Champigny !... Elle va venir, elle est à sa toilette... et je suis chargé de la remplacer, moi, son cousin, le vicomte Achille de Rosalba.

FADINARD, *à part.*

Un vicomte !... (*Il lui fait plusieurs saluts, à part.*) Je n'oserai jamais marchander un chapeau de paille à ces gens-là !...

ACHILLE, *l'appelant.*

Dites donc?...

FADINARD, *allant à lui.*

Monsieur le vicomte?...

ACHILLE, *s'appuyant sur son épaule.*

Qu'est-ce que vous penseriez d'une romance intitulée : *Brise du soir ?*

FADINARD.

Moi?... mais... et vous ?

ACHILLE.

C'est plein de fraîcheur... On fait les foins... Un jeune pâtre...

FADINARD, *retirant son épaule de dessous le bras d'Achille.*

Pardon... s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler...

ACHILLE.

C'est juste... Je cours la prévenir... Enchanté, mon cher, d'avoir fait votre connaissance...

FADINARD.

Oh ! Monsieur le vicomte !... c'est moi... qui...

ACHILLE, *sortant.*

C'est qu'il n'a pas le moindre accent... pas le moindre!.. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

FADINARD, *seul.*

Enfin, me voici chez la baronne !... Elle est prévenue de ma visite ; en sortant de chez Clara, la modiste, je lui ai vite écrit un billet pour lui demander une audience... Je lui ai tout raconté, et j'ai fini par cette phrase que je crois pathétique : « Madame, deux têtes sont attachées à votre chapeau... rappe- » lez-vous que le dévouement est la plus belle coiffure d'une » femme !... » Je crois que ça fera bien, et j'ai signé : le *comte de Fadinard*. Ça ne fera pas mal non plus... parce qu'une baronne... Sapristi ! elle met le temps à sa toilette !... et ma diable de noce qui est toujours là, en bas... C'est qu'il n'y a pas à dire, ils ne veulent pas me lâcher... depuis ce matin, je suis dans la situation d'un homme qui se serait posé une place de fiacres .. pas sur l'estomac !... c'est très-incommode... pour aller dans le monde... sans compter le beau-père... mon porc-épic... qui a toujours le nez à la portière pour me crier : Mon gendre, êtes-vous bien? .. Mon gendre, quel est ce monument?... Mon gendre, où allons-nous?... Alors, pour m'en débarrasser, je lui ai répondu : au Veau qui Tête !... et ils se croient dans la cour de cet établissement ; mais j'ai recommandé aux cochers de ne laisser monter personne... Je n'éprouve pas le besoin de présenter ma famille à la baronne... Sapristi ! elle met le temps à sa toilette !.... si elle savait que j'ai chez moi deux enragés qui disloquent mes meubles... et que, ce soir, peut-être... je n'aurai pas même une chaise à offrir à ma femme... pour reposer sa tête... Oui, à ma femme !... Ah ! tiens ! je ne vous ai pas dit... un détail !... je suis marié !... c'est fini !... Que voulez-vous !... le beau-père écumait... sa fille pleurait et Bobin m'embrassait... Alors, j'ai profité d'un embarras de voitures pour entrer à la mairie, et de là, à l'église... Pauvre Hélène !... si vous l'aviez vue avec son air de colombe !... (*Changeant de ton.*) Ah ! sapristi ! elle met le temps à sa toilette !... Ah ! la voici !...

SCÈNE V.

FADINARD, LA BARONNE.*

LA BARONNE, *entrant par la gauche, en toilette de bal et avec un bouquet.*

Mille pardons, cher Monsieur, de vous avoir fait attendre...

FADINARD.

C'est moi, Madame, qui suis confus.... (*Dans son trouble, il remet son chapeau sur sa tête et l'ôte vivement, à part.*) Bien ! voilà mon trac qui me reprend.

LA BARONNE.

Je vous remercie d'être venu de bonne heure... nous pourrons causer... Vous n'avez pas froid?

FADINARD, *s'essuyant le front.*

Merci... je suis venu en fiacre...

LA BARONNE.

Ah! dame! il y a une chose que je ne puis pas vous donner... c'est le ciel de l'Italie.

FADINARD.

Ah! Madame!... d'abord, je ne l'accepterais pas... ça me gênerait... et puis, ce n'est pas là ce que je suis venu chercher...

LA BARONNE.

Je le pense bien... Quel magnifique pays que l'Italie!

FADINARD.

Ah! oui... (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc à parler de l'Italie?

LA BARONNE.

AIR : *De la fée aux roses.*

Le souvenir retrace à mon âme charmée
Ses palais somptueux, ses monts et ses coteaux...

FADINARD, *comme pour lui rappeler le but de sa visite.*

Et ses chapeaux!

LA BARONNE

Et ses bois d'orangers où la brise embaumée
Mêle des chants d'amour aux chansons des oiseaux;
Son golfe aux tièdes eaux
Berçant mille vaisseaux ;
Et ses blés d'or si beaux...

FADINARD, *de même.*

Dont on fait de très-jolis chapeaux...
Que mangent les chevaux.

LA BARONNE, *étonnée.*

Comment?

FADINARD, *un peu ému.*

Madame la baronne a sans doute reçu le billet que je lui ai fait l'honneur... non! que je me suis fait l'honneur... c'est-à-dire, que j'ai eu l'honneur de lui écrire!...

* La Baronne, Fadinard.

LA BARONNE.

Certainement... c'est d'une délicatesse... (*Elle s'assied sur la causeuse et fait signe à Fadinard de prendre une chaise.*)

FADINARD.

Vous avez dû me trouver bien indiscret...

LA BARONNE.

Du tout.

FADINARD, *s'asseyant sur une chaise, près de la baronne.*

Je demanderai à madame la baronne la permission de lui rappeler... que le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme.

LA BARONNE, *étonnée.*

Plaît-il?

FADINARD.

Je dis... le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme.

LA BARONNE, *étonnée.*

Sans doute. (*A part.*) Qu'est-ce que cela veut dire?

FADINARD, *à part.*

Elle a compris... elle va me remettre le chapeau...

LA BARONNE.

Convenez que c'est une belle chose que la musique!...

FADINARD.

Hein?

LA BARONNE.

Quelle langue! quel feu! quelle passion!

FADINARD, *se montant à froid.*

Oh! ne m'en parlez pas! la musique!... la musique!!... la musique!!! (*A part.*) Elle va me remettre le chapeau.

LA BARONNE.

Pourquoi ne faites-vous pas travailler Rossini, vous?

FADINARD.

Moi? (*A part.*) Elle a une conversation très-décousue, cette femme-là! (*Haut.*) Je rappellerai à madame la baronne que j'ai eu l'honneur de lui écrire un billet...

LA BARONNE.

Un billet délicieux et que je garderai toujours!... croyez-le bien... toujours... toujours!

FADINARD, *à part.*

Comment! voilà tout!

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous pensez d'Alboni?

FADINARD.

Rien du tout!... mais je ferai observer à madame la baronne... que dans ce billet, je lui demandais...

LA BARONNE.

Ah! folle que je suis! (*Regardant son bouquet.*) Vous y tenez donc beaucoup?

FADINARD, *se levant, et avec force.*

Si j'y tiens!... comme l'Arabe à son coursier!

LA BARONNE, *se levant.*

Oh! oh! quelle chaleur méridionale! (*Elle se dirige vers le piano pour détacher une fleur de son bouquet.**) Il y aurait de la cruauté à vous faire attendre plus longtemps...

FADINARD, *sur le devant de la scène, à part.*

Enfin, je vais le tenir ce malheureux chapeau! Je pourrai rentrer chez moi... (*Tirant sa bourse.*) Il s'agit maintenant... Dois-je marchander?... Non! une baronne!... ne soyons pas crasseux!

LA BARONNE, *lui remettant gracieusement une fleur.*

Voici, Monsieur, je paie comptant.

FADINARD, *prenant la fleur avec stupéfaction.*

Qu'est-ce que c'est que ça?... Un œillet d'Inde!!! Ah ça! elle n'a donc pas reçu ma lettre... je porterai plainte contre le facteur!...

SCÈNE VI.

FADINARD, LA BARONNE, INVITÉS DES DEUX SEXES.

(*Les invités entrent par la droite.*)

CHOEUR.

AIR : *De Nargeot.*

LES INVITÉS.

Quel plaisir
De venir
Chez l'amie
Qui nous convie.
Heureux jours
Qui toujours
Auprès d'elle semblent trop courts.

LA BARONNE.

De remplir
Son désir,
Votre amie
Vous remercie.
Heureux jours
Qui toujours
Près de vous me semblent trop courts.

LA BARONNE.

Je vous ai promis
Un chanteur exquis
Saluez, voici
Le fameux Nisnardi.

FADINARD, *à part.*

Qui, moi, Nisnardi!
Que diable est ceci?

LA BARONNE.

Rival du grand Rubini!

FADINARD.

Mais, non!.. quelle erreur!

* Fadinard, la Baronne.

LA BARONNE, *souriant.*

Taisez-vous, monsieur!
De Bologne les bravos
Ont des échos.

FADINARD, *à part.*

Pour rester ici
Soyons Nisnardi
Au lieu de Fadinardi.

(*Parlé.*) Je ne le nierai pas, Mesdames... je suis Nisnardi! le grand Nisnardi!... (*A part.*) Sans ça, on me flanquerait à la porte.

TOUS, *saluant.*

Signor!...

LA BARONNE.

En attendant que nous soyons tous réunis pour applaudir le rossignol de Bologne... si ces dames voulaient faire un tour dans les jardins...

REPRISE.

LES INVITÉS.

Quel plaisir etc.

LA BARONNE.

De remplir etc.

FADINARD.

Quel plaisir
De courir
Après des pailles d'Italie!
Le jour
Qu'on se marie
Et qu'on se doit tout à l'amour!

FADINARD, *à part.*

Au fait, c'est peut-être un moyen. (*Allant à la baronne qui allait sortir avec ses invités par la gauche.*) Pardon, madame la baronne...* j'aurais une petite prière à vous adresser... mais je n'ose...

SCÈNE VII.

FADINARD, LA BARONNE, *puis* UNE FEMME DE CHAMBRE.*

LA BARONNE.

Parlez, vous savez que je n'ai rien à refuser au signor Nisnardi.

FADINARD.

C'est que... ma demande va vous paraître bien fantasque... bien folle...

LA BARONNE, *à part.*

Ah! mon Dieu! je crois qu'il a regardé mes souliers!...

FADINARD.

Entre nous, voyez-vous, je suis un drôle de corps... Vous savez... les artistes!... et il me passe par la tête mille fantaisies.

* Fadinard, la Baronne.

LA BARONNE.

Je le sais.

FADINARD.

Ah! tant mieux!... et quand on refuse de les satisfaire... ça me prend ici... à la gorge... je parle comme ça... (*Simulant l'extinction de voix.*) Impossible de chanter!...

LA BARONNE, *à part.*

Ah! mon Dieu! et mon concert! (*Haut.*) Parlez, Monsieur, que vous faut-il? que désirez-vous?

FADINARD.

Ah! voilà!... c'est très-difficile à demander...

LA BARONNE, *à part.*

Il me fait peur... il ne regarde plus mes souliers.

FADINARD.

Je sens que si vous ne m'encouragez pas un peu... c'est tellement en dehors des usages...

LA BARONNE, *vivement.*

Mon bouquet peut-être?

FADINARD.

Non, ce n'est pas cela... c'est infiniment plus excentrique...

LA BARONNE, *à part.*

Comme il me regarde!... Je suis presque fâchée de l'avoir annoncé à mes invités.

FADINARD.

Mon Dieu! que vous avez donc de jolis cheveux!

LA BARONNE, *se reculant vivement et à part.*

Des cheveux!... par exemple!

FADINARD.

Ils me rappellent un délicieux chapeau que vous portiez hier...

LA BARONNE.

A Chantilly!...

FADINARD, *vivement.*

Précisément... Ah! le délicieux chapeau! le ravissant chapeau!

LA BARONNE.

Comment, Monsieur... c'est cela?

FADINARD, *avec feu.*

AIR : *Quand les oiseaux.*

Oui, je n'osais pas vous le dire!...
Mais, enfin, le mot est lâché!
Après ce chapeau je soupire,
Mon bonheur s'y trouve... accroché!
Sous cette coiffure jolie
Mon œil ébloui rencontra
Les traits divins que voilà;
Et je me dis : Si, pour la vie
L'image doit m'être ravie...
Le cadre au moins me restera!
(*A part.*) Quel plat madrigal je fais là!
(*Haut.*) Oui, le cadre me restera!

LA BARONNE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah!

FADINARD, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! (*A part, sérieux.*) Je l'aurai!

LA BARONNE.

Je comprends... c'est pour faire pendant au soulier...

FADINARD.

Quel soulier?

LA BARONNE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

FADINARD, *riant.*

Ah! ah! ah! (*A part, sérieux.*) Quel soulier?

LA BARONNE, *tout en riant.*

Soyez tranquille... Monsieur... ce chapeau... vous l'aurez!

FADINARD.

Ah!

LA BARONNE.

Demain... je vous l'enverrai...

FADINARD.

Non, tout de suite... tout de suite!

LA BARONNE.

Mais cependant...

FADINARD, *reprenant son extinction de voix.*

Tenez... entendez-vous?... Ma voix... je l'ai dans les talons... Hoû! hoû!

LA BARONNE, *agitant vivement une sonnette.*

Ah! mon Dieu! Clotilde! Clotilde!... (*Une femme de chambre paraît à droite, la baronne lui dit vivement un mot à l'oreille; elle sort.*) Dans cinq minutes, vous serez satisfait...* (*Riant.*) Je vous demande pardon... Ah! ah!... Mais, un chapeau!... c'est si original!... Ah! ah! ah! (*Elle sort à gauche en riant.*)

SCÈNE VIII.

FADINARD, *puis* NONANCOURT, *puis* UN DOMESTIQUE.

FADINARD, *seul.*

Dans cinq minutes j'aurai décampé avec le chapeau... je laisserai ma bourse en paiement. (*Riant.*) Ah! ah!... je pense au père Nonancourt... doit-il rager dans son fiacre!

NONANCOURT, *paraît à la porte de la salle à manger, il a une serviette à la boutonnière et des rubans de diverses couleurs au revers de son habit.*

Où diable est donc passé mon gendre?...

FADINARD.

Le beau-père!

NONANCOURT, *un peu gris.*

Mon gendre, tout est rompu! **

* La Baronne, Fadinard.
** Nonancourt, Fadinard.

FADINARD, *se retournant.*
Hein?... vous! Qu'est-ce que vous faites là?

NONANCOURT.
Nous dînons.

FADINARD.
Où ça?

NONANCOURT.
Là!

FADINARD, *à part.*
Sapristi! le dîner de la baronne!

NONANCOURT.
Satané Veau-qui-Tête!... quelle crâne maison!... j'y reviendrai quelques fois!

FADINARD.
Permettez!...

NONANCOURT.
Mais, c'est égal! votre conduite est celle d'un pas grand chose!

FADINARD.
Beau-père!...

NONANCOURT.
Abandonner votre femme le jour de la noce, la laisser dîner sans vous!...

FADINARD.
Et les autres?

NONANCOURT.
Ils dévorent!

FADINARD.
Me voilà bien!... je sens une sueur froide... (*Il arrache la serviette à Nonancourt et s'en essuie le front.*)

NONANCOURT.
Je ne sais pas ce que j'ai... je crois que je suis un peu pohard...

FADINARD.
Allons, bien!... Et les autres?

NONANCOURT.
Ils sont comme moi... Bobin s'est jeté parterre en allant chercher la jarretière... Nous avons ri!... (*Secouant son pied.*) Cristi!

FADINARD, *à part, mettant la serviette dans sa poche.*
Que va dire la baronne?... Et ce chapeau qui n'arrive pas!... Si je l'avais, je décamperais...

CRIS, *dans la salle à manger.*
Vive la mariée! vive la mariée!

FADINARD, *remontant au fond.*
Voulez-vous vous taire! voulez-vous vous taire!

NONANCOURT, *assis sur la causeuse.*
Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon myrte... Fadinard?

FADINARD, *revenant à Nonancourt.*
Vous... rentrez... vite! (*Il veut le faire lever.*)

NONANCOURT, *résistant.*

Non... je l'ai empoté le jour de sa naissance...

FADINARD.

Oui... vous le retrouverez... il est dans le fiacre. (*Un domestique venant de la droite a traversé la scène avec un candelabre non allumé, il ouvre la porte du fond et pousse un cri en apercevant la noce à table.*)

LE DOMESTIQUE.

Ah !

FADINARD.

Tout est perdu ! (*Il lâche Nonancourt qui retombe assis sur la causeuse, il saute à la gorge du domestique et lui arrache son candélabre.*) Silence !... Tais-toi ! (*Il le pousse dans un cabinet à droite et l'enferme.*) Si tu bouges, je te jette par la fenêtre. (*La baronne paraît par la gauche.*)

SCÈNE IX.

FADINARD, NONANCOURT, LA BARONNE.

FADINARD, *tenant le candélabre.*

La baronne !

LA BARONNE, *à Fadinard.*

Que faites-vous donc, avec ce candélabre ?

FADINARD.

Moi... je... je cherche mon mouchoir... que j'ai perdu... (*Il se retourne comme pour chercher, on voit son mouchoir à moitié sorti de sa poche.*)

LA BARONNE, *riant.*

Mais... vous l'avez dans votre poche...

FADINARD.

Tiens ! c'est vrai... il était dans ma poche.

LA BARONNE.

Eh bien, Monsieur... vous a-t-on remis ce que vous désirez ?...

FADINARD, *se plaçant devant Nonancourt pour le cacher.*

Pas encore, Madame... pas encore ! Et... je suis pressé !...

NONANCOURT, *à lui-même, se levant.*

Je ne sais pas ce que j'ai... Je crois que je suis un peu pochard.

LA BARONNE, *indiquant Nonancourt.*

Quel est ce monsieur ?

FADINARD.

C'est mon... Monsieur m'accompagne... (*Il lui donne machinalement le flambeau, Nonancourt le met dans son bras, comme s'il tenait son myrte.*)

LA BARONNE, *à Nonancourt.*

Mon compliment... C'est un talent, Monsieur, que de bien accompagner...

* Nonancourt, Fadinard, la Baronne.

FADINARD, *à part.*

Elle le prend pour un musicien.

NONANCOURT.

Salut, Madame et la compagnie... (*A part.*) C'est une belle femme! (*Bas à Fadinard.*) Elle est de la noce?

FADINARD, *à part.*

S'il parle, je suis perdu... Et le chapeau qui ne vient pas!

LA BARONNE, *à Nonancourt.*

Monsieur est Italien?

NONANCOURT.

Je suis de Charentonneau...

FADINARD.

Oui... un petit village... près d'Albano.

NONANCOURT.

Figurez-vous, Madame, que j'ai perdu mon myrte.

LA BARONNE.

Quel myrte?

FADINARD.

Une romance... le myrte... c'est très-gracieux!

LA BARONNE, *à Nonancourt.*

Si Monsieur désire essayer le piano?... C'est un Pléyel.

NONANCOURT.

Comment que vous dites?

FADINARD.

Non... c'est inutile...

LA BARONNE, *apercevant les rubans à la boutonnière de Nonancourt.*

Tiens... ces rubans?...*

FADINARD.

Oui... une décoration.

NONANCOURT.

La jarretière!

FADINARD.

C'est ça... l'ordre de la jarretière de... Santo-Campo, Piétro-Néro... (*A part.*) Dieu! que j'ai chaud!

LA BARONNE.

Ah! ce n'est pas joli... J'espère, Messieurs, que vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous...

NONANCOURT.

Comment donc, Madame!... demain!... Pour aujourd'hui j'ai ma suffisance...

LA BARONNE, *riant.*

Tant pis!... (*A Fadinard.*) Je vais chercher nos invités qui meurent d'impatience de vous entendre...

FADINARD.

Trop bons!..

NONANCOURT, *à part.*

Encore des invités!... Quelle crâne noce!...

LA BARONNE, *à Nonancourt.*

Votre bras, Monsieur.

* Nonancourt, la Baronne, Fadinard.

FADINARD, *à part.*

Oh ! me voilà gentil ! (*Nonancourt passant son candélabre au bras gauche et offrant le droit à la baronne, tout en l'emmenant.*) Figurez-vous, Madame, que j'ai perdu mon myrte... (*La baronne et Nonancourt entrent à gauche, Nonancourt tenant toujours le candélabre.*)

SCÈNE X.

FADINARD, *puis une femme de chambre, avec un chapeau de femme dans un foulard, puis* BOBIN.

FADINARD, *tombant sur un fauteuil.*

Patatras ! On va nous flanquer tous par la fenêtre !...

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Monsieur, voilà le chapeau !*

FADINARD, *se levant.*

Le chapeau !... le chapeau ! (*Il prend le chapeau en embrassant la bonne.*) Tiens ! voilà pour toi... et ma bourse !

LA BONNE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc !

FADINARD, *tout en ouvrant le foulard.*

Enfin, je le tiens ! (*Il tire un chapeau noir.*) Un chapeau noir... en crêpe de Chine ! (*Il le foule aux pieds, ramenant la bonne qui sortait.*) Arrive ici, petite malheureuse !... L'autre ? l'autre !... réponds !

LA BONNE, *effrayée.*

Ne me faites pas de mal, Monsieur !

FADINARD.

Le chapeau de paille d'Italie, où est-il ? Je le veux !

LA BONNE.

Madame en a fait cadeau à sa filleule, madame de Beauperthuis.

FADINARD.

Mille tonnerres ! C'est à recommencer !... Où demeure t-elle ?

LA BONNE.

12... rue de Ménars.

FADINARD.

C'est bien... va-t'-en... tu m'agaces... (*La bonne ramasse le chapeau et se sauve.*) Ce que j'ai de mieux à faire... c'est de filer... La noce et le beau-père s'arrangeront avec la baronne... (*Il va pour sortir à droite.*)

BOBIN, *passant sa tête à la porte de la salle à manger.*

Cousin ! cousin !

FADINARD.

Hein ?

BOBIN.

Est-ce qu'on ne va pas danser ?

FADINARD.

Si ! je vais chercher les violons. (*Bobin disparaît.*) Et maintenant, 12, rue de Ménars... (*Il sort vivement.*)

* Fadinard, la Femme de chambre.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, NONANCOURT, INVITÉS, *puis* FADINARD *et* ACHILLE, *puis toute la noce. (Nonancourt donne toujours le bras à la baronne et tient toujours le candélabre, tous les invités les suivent.)*

CHOEUR.

AIR : *De la valse de satan.*

Quel plaisir ! nous allons entendre
Ce fameux, ce divin chanteur !
On dit que sa voix douce et tendre
Sait ravir l'oreille et le cœur.

LA BARONNE, *aux invités.*

Veuillez prendre place... le concert va commencer. (*Les invités s'asseyent, à Nonancourt.*) Où est donc monsieur Nisnardi?

NONANCOURT.

Je ne sais pas. (*Criant.*) On demande monsieur Nisnardi ! *

TOUS.

Le voici ! le voici !

ACHILLE, *ramenant Fadinard.***

Comment ! Signor, une désertion !

NONANCOURT, *à part.*

Lui, Nisnardi !...

FADINARD, *à Achille qui le ramène.*

Je ne m'en allais pas... je vous assure que je ne m'en allais pas !...

TOUS.

Bravo ! bravo ! (*On l'applaudit avec frénésie.*)

FADINARD, *salue à droite et à gauche.****

Messieurs... Mesdames... (*A part.*) Pincé sur le marchepied du fiacre !

LA BARONNE, *à Nonancourt.*

Mettez-vous au piano... (*Elle s'assied sur la causeuse auprès d'une dame.*)

NONANCOURT.

Vous voulez que je me mette au piano ? je vas me mettre au piano ! (*Il pose le candélabre et s'assied devant le piano. Toute la société est assise à gauche, de manière à ne pas masquer la porte du fond.*)****

LA BARONNE.

Signor Nisnardi, nous sommes prêts à vous applaudir...

FADINARD.

Certainement... Madame... trop bonne...

QUELQUES VOIX.

Silence ! silence !

FADINARD, *près du piano à l'extrême droite.*

Quelle position !... Je chante comme une corde à puits... (*Haut, toussant.*) Hum ! hum !

* La Baronne, Nonancourt.
** La Baronne, Achille, Fadinard, Nonancourt.
*** Fadinard, la Baronne, Achille, Nonancourt.
**** La Baronne, Achille, Fadinard, Nonancourt.

TOUS.

Chut ! chut !

FADINARD, *à part.*

Qu'est-ce que je vais leur chanter? (*Haut et toussant.*) Hum ! hum !

NONANCOURT.

Faut-y taper? Je tape ! (*Il frappe très-fort sur le piano, sans jouer aucun air.*)

FADINARD, *entonnant à pleine voix.*

« Toi qui connais les hussards de la garde...

CRIS AU FOND.

Vive la mariée !!! (*Etonnement de la société. La noce entonne au fond l'air du galop autrichien. Les trois portes du fond s'ouvrent. La noce fait irruption dans le salon, en criant :*) En place pour la contredanse !

NONANCOURT.

Au diable la musique ! Voilà toute la noce ! (*A Fadinard.*) Vous, allez faire danser votre femme !

FADINARD.

Allez vous promener ! (*A part.*) Sauve qui peut !

(*Les invités de la noce s'emparent malgré elles des dames de la société de la baronne et les font danser. Cris, tumulte. Le rideau tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une chambre à coucher chez Beauperthuis. — Au fond, alcôve à rideaux. — Un paravent ouvert au premier plan, à gauche. — Porte d'entrée à droite de l'alcôve. — Autre porte à gauche. — Portes latérales. — Un guéridon à droite, contre la cloison.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUPERTHUIS, *seul.*

(*Au lever du rideau, Beauperthuis est assis devant le paravent. Il prend un bain de pieds. Une serviette cache ses jambes. Ses souliers sont à côté de sa chaise. Une lampe sur un guéridon. Les rideaux de l'alcôve sont ouverts*).

C'est bien drôle!... c'est bien drôle ! Ma femme me dit, ce matin, à neuf heures moins sept minutes : « Beauperthuis, je sors, je vais acheter des gants de Suède... » et elle n'est pas encore rentrée à neuf heures trois quarts du soir. — On ne me fera jamais croire qu'il faille douze heures cinquante-deux minutes pour acheter des gants de Suède... à moins d'aller les chercher dans leur pays natal !... A force de me demander où ma femme pouvait être, j'ai gagné un mal de tête fou... Alors,

j'ai mis les pieds à l'eau, et j'ai envoyé la bonne chez tous nos parents, amis et connaissances... — Personne ne l'a vue... Ah! j'ai oublié de l'envoyer chez ma tante Grosminet... Anaïs y est peut-être... (*Il sonne et appelle.*) Virginie ! Virginie !

SCÈNE II.

BEAUPERTHUIS, VIRGINIE*.

VIRGINIE, *apportant une bouilloire.*

Voilà de l'eau chaude, Monsieur !

BEAUPERTHUIS.

Très-bien !... mets-la là!... Ecoute...

VIRGINIE, *posant la bouilloire à terre.*

Prenez garde, elle est bouillante...

BEAUPERTHUIS.

Te rappelles-tu bien quelle toilette avait ma femme ce matin, quand elle est sortie?....

VIRGINIE.

Sa robe neuve à volants... et son beau chapeau de paille d'Italie...

BEAUPERTHUIS, *à lui-même.*

Oui... un cadeau de la baronne... sa marraine... Un chapeau de cinq cents francs au moins!... pour aller acheter des gants de Suède... (*Il met de l'eau chaude dans son bain de pieds.*) C'est bien drôle !

VIRGINIE.

Le fait est que ce n'est pas ordinaire...

BEAUPERTHUIS.

Bien certainement ma femme est en visite quelque part...

VIRGINIE, *à part.*

Dans le bois de Vincennes.

BEAUPERTHUIS.

Tu vas aller chez madame Grosminet...

VIRGINIE.

Au Gros-Caillou !

BEAUPERTHUIS.

Je suis sûr qu'elle est là.

VIRGINIE, *s'oubliant.*

Oh ! Monsieur, je suis sûre que non...

BEAUPERTHUIS.

Hein?... tu sais donc?...

VIRGINIE, *vivement.*

Moi, Monsieur?... Je ne sais rien... Je dis... je ne crois pas... C'est que voilà deux heures que vous me faites courir... Je n'en puis plus, moi, Monsieur... Le Gros-Caillou... c'est pas à deux pas...

BEAUPERTHUIS.

Eh bien ! prends une voiture... (*Lui donnant de l'argent.*) Voilà trois francs... va... cours !

* Beauperthuis, Virginie.

VIRGINIE.

Oui, Monsieur... (*A part.*) J'vas prendre le thé chez la fleuriste du cinquième.

BEAUPERTHUIS, *la voyant.*

Eh bien?

VIRGINIE.

Voilà, Monsieur... Je pars!... (*A part.*) C'est égal! tant que je n'aurai pas revu le chapeau de paille... Ah! ça serait amusant tout de même. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

BEAUPERTHUIS, *puis* FADINARD.

BEAUPERTHUIS, *seul.*

La tête me part!... J'aurais dû y mettre de la moutarde... (*Avec une fureur concentrée.*) O Anaïs! si je croyais!!!... Il n'est pas de vengeance... pas de supplice que... (*On sonne. — Radieux.*) Enfin!... la voici!... Entrez. (*On sonne très-bruyamment.*) J'ai les pieds à l'eau... Tu n'as qu'à tourner le bec... Entre, chère amie!...

FADINARD, *entre; il est égaré, éreinté, essoufflé**.

Monsieur Beauperthuis, s'il vous plaît?...

BEAUPERTHUIS.

Un étranger! Quel est ce monsieur?... Je n'y suis pas...

FADINARD.

Très-bien! c'est vous! (*A lui-même.*) Je n'en puis plus... On nous a tous rossés chez la baronne... moi, ça m'est égal... mais Nonancourt est furieux. Il veut mettre un article dans les *Débats* contre *le Veau qui Tête.* Etrange hallucination! (*Essoufflé.*) Ouf!

BEAUPERTHUIS.

Sortez, Monsieur... sortez!

FADINARD, *prenant une chaise.*

Merci, Monsieur... Vous demeurez haut... votre escalier est raide... (*Il vient s'asseoir près de Beauperthuis.*)

BEAUPERTHUIS, *ramenant la serviette sur ses jambes.*

Monsieur, on n'entre pas ainsi chez les gens!... Je vous réitère....

FADINARD, *soulevant un peu la serviette.*

Vous prenez un bain de pieds? Ne vous dérangez pas... je n'ai que peu de chose à vous dire... (*Il prend la bouilloire.*)

BEAUPERTHUIS.

Je ne reçois pas... je ne suis pas en état de vous écouter!... j'ai mal à la tête.

FADINARD, *versant de l'eau chaude dans le bain,*

Chauffez votre bain...

BEAUPERTHUIS, *criant.*

Aïe! (*Lui arrachant la bouilloire qu'il repose à terre.*) Voulez-

* Beauperthuis, Fadinard.

vous laisser ça ! Que demandez-vous, Monsieur? Qui êtes-vous?

FADINARD.

Léonidas Fadinard, vingt-cinq ans, rentier... marié d'aujourd'hui... Mes huit fiacres sont à votre porte.

BEAUPERTHUIS.

Qu'est-ce que ça me fait, Monsieur, je ne vous connais pas.

FADINARD.

Ni moi non plus... et je ne désire pas faire votre connaissance... Je veux parler à madame votre épouse.

BEAUPERTHUIS.

Ma femme!... vous la connaissez?

FADINARD.

Pas du tout! mais je sais à n'en pas douter qu'elle possède un objet de toilette, dont j'ai le plus pressant besoin... Il me le faut!

BEAUPERTHUIS.

Hein?

FADINARD, *se levant.*

AIR : *Ces bosquets de lauriers.*

Il me le faut, Monsieur... Remarquez bien
Ce que ces mots renferment d'énergie.
Je l'obtiendrai, quel que soit le moyen,
Affreux produit de la belle Italie!
Veut-on le vendre? Eh bien, je le paierai
Le prix coûtant, plus une forte prime;
Refusez-le?... soit! je le volerai!
Il me le faut, Monsieur... et je l'aurai..,
Pour l'avoir j'irai jusqu'au crime,
Je me vautrerai dans le crime.

BEAUPERTHUIS, *à part.*

C'est un voleur au bonsoir. (*Fadinard se rassied et verse de l'eau chaude.—Criant.*) Aïe!.. Encore un coup, Monsieur, sortez!

FADINARD.

Pas avant d'avoir vu Madame...

BEAUPERTHUIS.

Elle n'y est pas.

FADINARD.

A dix heures du soir... c'est invraisemblable...

BEAUPERTHUIS.

Je vous dis qu'elle n'y est pas.

FADINARD, *avec colère.*

Vous laissez courir votre femme à des heures pareilles... ça serait par trop jobard, Monsieur! (*Il verse énormément d'eau bouillante.*)

BEAUPERTHUIS.

Aïe! sacrebleu!... je suis ébouillanté! (*Il met avec fureur la bouilloire de l'autre côté.*)

FADINARD, *se levant et remportant sa chaise à droite.*

Je vois ce que c'est... Madame est couchée... mais ça m'est

égal... mes intentions sont pures... je fermerai les yeux... et nous traiterons à l'aveuglette cette négociation...

BEAUPERTHUIS, *se levant debout dans son bain, et brandissant la bouilloire ; suffoquant de colère.*

Monsieur ! ! !

FADINARD.

Où est sa chambre, s'il vous plaît ?

BEAUPERTHUIS.

Je vous brûle la cervelle ! (*Il lance la bouilloire ; Fadinard pare le coup en fermant le paravent sur Beauperthuis. Les souliers de Beauperthuis se trouvent en dehors du paravent.*)

FADINARD.

Je vous l'ai dit, Monsieur... j'irai jusqu'au crime !... (*Il entre dans la chambre, à droite.*)

SCÈNE IV.

BEAUPERTHUIS, *dans le paravent, puis* NONANCOURT.

BEAUPERTHUIS, *qu'on ne voit pas.*

Attends un peu, Cartouche... attends, Papavoine !... (*On l'entend se r'habiller.*)

NONANCOURT, *entrant avec son myrte, et boitant.*

Qui est-ce qui m'a bâti un malôtru de cette espèce !... Il monte chez lui, et il nous plante à la porte !... Enfin, me voilà chez mon gendre ! Je vais pouvoir changer de chaussures !...

BEAUPERTHUIS, *se dépêchant.*

Attends... attends-moi !

NONANCOURT.

Tiens ! il est là-dedans... Il se déshabille .... (*Apercevant les souliers.*) Des souliers ! sapristi ! quelle chance !... ((*Il les prend, quitte les siens et met ceux de Beauperthuis. — Avec soulagement.*) Ah ! .. (*Il pose ses souliers à la place où il a pris ceux de Beauperthuis.*) Ça va mieux !... Et ce myrte que je sens pousser dans mes bras... je vais le poser dans le sanctuaire conjugal...

BEAUPERTHUIS, *allongeant le bras et prenant les souliers que Nonancourt a posés.*

Mes souliers !...

NONANCOURT, *frappant au paravent.*

Dis donc, toi... où est la chambre ?

BEAUPERTHUIS, *dans le paravent.*

La chambre !... Oui... un peu de patience ! j'ai fini...

NONANCOURT.

Parbleu ! je trouverai bien... (*Il entre dans la chambre du fond, à gauche de l'alcôve. — Au même instant, Vézinet entre par l'entrée principale.*)

* Beauperthuis, Nonancourt.

SCÈNE V.

BEAUPERTHUIS, VÉZINET.*

BEAUPERTHUIS.

Cristi ! j'ai les pieds enflés... mais ça ne fait rien !... (*Il sort du paravent en boitant et saute sur Vézinet, qu'il prend d'abord pour Fadinard, et le saisit à la gorge.*) A nous deux, gredin !...

VÉZINET, *riant.*

Non ! non ! j'ai assez dansé... je suis fatigué !

BEAUPERTHUIS, *stupéfait.*

Ce n'est pas celui-là !... c'en est un autre !... Toute une bande !... Où est passé le premier ?... Brigand, où est ton capitaine ?

VÉZINET, *très-aimable.*

Merci !... je ne prendrai plus rien... j'ai sommeil. (*Bruit d'un meuble qui tombe dans la chambre où est entré Fadinard.*)

BEAUPERTHUIS.

Il est là ! (*Il s'élance dans la chambre, à droite.*)

SCÈNE VI.

VÉZINET, NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN, DAMES DE LA NOCE.

VÉZINET.

Encore un invité que je ne connais pas !... Il a sa robe de chambre... Il paraît qu'on va se coucher... Je n'en suis pas fâché !... (*Il cherche et regarde dans l'alcôve.*)

NONANCOURT, *revenant. Il a son myrte.*

La chambre nuptiale est par-là... Mais j'ai réfléchi... j'ai besoin de mon myrte pour mon discours solennel !... (*Il le pose sur le guéridon.— S'adressant au paravent.*) R'habillez-vous, mon gendre !... Je vais faire monter la mariée...

VÉZINET, *qui a regardé sous le lit.*

Pas de tire-bottes ! (*Bobin, Hélène et les autres dames paraissent à la porte d'entrée.*) **

BOBIN, *et les dames.*

CHOEUR.

AIR : *De Werther.*

C'est l'amour
Dans ce séjour
Qui vous réclame,
Entrez, madame.
Le jour fuit
Voici la nuit.
Moment bien doux
Pour deux époux.

HÉLÈNE, *hésitant à entrer.*

Non... je ne veux pas... je n'ose pas...

* Beauperthuis, Vézinet.

** Nonancourt, Hélène, Bobin.

BOBIN.

Eh bien! ma cousine, redescendons.

NONANCOURT.

Silence, Bobin!... * Ton rôle de garçon d'honneur expire sur le seuil de cette porte...

BOBIN, *soupirant.*

Hein?

NONANCOURT.

Entre, ma fille... pénètre sans crainte puérile, dans le domicile conjugal...

HÉLÈNE, *très-émue.*

Est-ce que mon mari... est déjà là?

NONANCOURT.

Il est dans ce paravent... il se coiffe de nuit. **

HÉLÈNE, *effrayée.*

Oh! je m'en vais...

BOBIN.

Redescendons, ma cousine...

NONANCOURT.

Silence! Bobin!...

HÉLÈNE, *très-émue.*

Papa... je suis toute tremblante.

NONANCOURT.

Je le conçois... c'est dans le programme de ta situation... Mes enfants... voici le moment, je crois, de vous adresser quelques paroles bien senties... — Allons, mon gendre, passez votre robe de chambre...et venez vous placer à ma dextre...

HÉLÈNE, *vivement.*

Oh! non, papa!...

NONANCOURT.

Eh bien! restez dans votre paravent... et veuillez me prêter une religieuse attention. — Bobin, mon myrte. (*Il fait asseoir Hélène.*)

BOBIN, *le prenant sur le guéridon et le lui donnant en pleurnichant.*

Voilà!

NONANCOURT, *tenant son myrte, et avec émotion.*

Mes enfants!... (*Il hésite un moment, puis se mouche bruyamment. Reprenant.*) Mes enfants...

VÉZINET, *à Nonancourt, et à sa droite.* ***

Savez-vous où l'on met le tire-bottes?

NONANCOURT, *furieux.*

Dans la cave... Allez vous faire pendre!

VÉZINET.

Merci! (*Il se remet à chercher.*)

NONANCOURT.

Je ne sais plus où j'en étais...

* Hélène, Nonancourt, Bobin.
** Nonancourt, Hélène, Bobin.
*** Vézinet, Nonancourt, Hélène, Bobin.

BOBIN, *pleurnichant.*

Vous étiez à... dans la cave... allez vous faire pendre!

NONANCOURT.

Très-bien! (*Reprenant et changeant son myrte de bras.*) Mes enfants... c'est un moment bien doux pour un père, que celui où il se sépare de sa fille chérie, l'espoir de ses vieux jours, le bâton de ses cheveux blancs... (*Se tournant vers le paravent.*) Cette tendre fleur vous appartient, ô mon gendre!... Aimez-la, chérissez-la, dorlotez-la... (*A part, indigné.*) Il ne répond rien, le Savoyard!... (*A Hélène.*) Toi, ma fille... tu vois bien cet arbuste... je l'ai empoté le jour de ta naissance... qu'il soit ton emblème!... (*Avec une émotion croissante.*) Que ses rameaux toujours verts te rappellent toujours... que tu as un père... un époux .. des enfants!... Que ses rameaux... toujours verts.. que ses rameaux... toujours verts... (*Changeant de ton, à part.*) Va te promener!... j'ai oublié le reste!... (*Pendant ce discours, Bobin et les dames ont tiré leurs mouchoirs et sanglotent.*)

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! papa!...

BOBIN, *pleurant.*

Que vous êtes bête, mon oncle!...

NONANCOURT, *à Hélène, après s'être mouché.*

J'éprouvais le besoin de t'adresser ces quelques paroles bien senties... Maintenant, allons nous coucher.

HÉLÈNE, *tremblante.*

Papa, ne me quittez pas!

BOBIN.

Ne la quittons pas!

NONANCOURT.

Sois paisible, mon ange... J'ai prévu ton émoi.... j'ai stipulé quatorze lits de sangle pour les grands parents. Quant aux petits, ils coucheront dans les fiacres...

BOBIN.

A l'heure!

VÉZINET, *tenant un tire-bottes, à Nonancourt.*

Dites donc... j'ai trouvé un tire-bottes...*

NONANCOURT.

Zut!... — Va, ma fille! (*Avec un soupir.*) Heue!...

BOBIN, *soupirant.*

Heue!...

CHOEUR.

AIR : *De Zampa.*

Elle a sonné l'heure mystérieuse
me
Qui du bonheur te garde les secrets.
vous

* Bobin, Hélène, Nonancourt, Vézinet.

me
Puisse à jamais l'hymen te rendre heureuse
vous
Et t'épargner
vous sauver les pleurs et les regrets.

(*Les dames emmènent la mariée dans la chambre à la gauche du fond. — Bobin veut s'élancer ; Nonancourt le retient et le fait entrer dans la chambre de droite en lui donnant son myrte. — Vézinet disparaît derrière les rideaux de l'alcôve du fond, qui se ferment.*)

SCÈNE VII.

NONANCOURT, *puis* FADINARD.

NONANCOURT, *regardant le paravent et avec indignation.*

Ah ça! mais... il ne bouge pas, là-dedans!... Est-ce que ce monstre-là se serait endormi pendant mon discours! (*Il ouvre brusquement le paravent.*) Personne! (*Le voyant entrer vivement par la porte de gauche, premier plan, que cachait le paravent.*) Ah!!!

FADINARD, *entre vivement,* et parcourt la scène. A lui-même.*

Elle n'y est pas... j'ai parcouru tout l'appartement, elle n'y est pas!

NONANCOURT.

Mon gendre... que signifie?...

FADINARD.

Encore vous!... mais vous n'êtes pas un beau-père... vous les un morceau de colle-forte!

NONANCOURT.

Dans ce moment solennel, mon gendre...

FADINARD.

Laissez-moi tranquille!

NONANCOURT, *le suivant.***

Je crois devoir blâmer l'anachronisme de votre température... vous êtes tiède, mon gendre...

FADINARD, *impatienté.*

Allez vous coucher.

NONANCOURT.

Oui, Monsieur, j'y vais... mais demain, dès l'aube... nous reprendrons cette conversation. (*Il entre dans la chambre à droite où est entré Bobin.*)

SCÈNE VIII.

FADINARD, BEAUPERTHUIS.

FADINARD, *se promenant, agité.*

Elle n'y est pas!... j'ai fouillé partout! j'ai tout bouleversé... je n'ai rencontré sur ma route qu'une collection de chapeaux

* Nonancourt, Fadinard.
** Fadinard, Nonancourt.

de toutes les couleurs... bleu, jaune, vert, gris.., l'arc-en-ciel... et pas un fétu de paille!

BEAUPERTHUIS, *entrant par la même porte que Fadinard.*

Le voilà!...* il a fait le tour de l'appartement... ah! je te tiens!... (*Il le saisit au collet.*)

FADINARD.

Lâchez-moi!

BEAUPERTHUIS, *cherchant à l'entraîner vers l'escalier.*

Ne te défends pas.., j'ai un pistolet dans chaque poche...

FADINARD.

Pas possible!... (*Tandis que les deux mains de Beauperthuis le tiennent au collet, Fadinard plonge les siennes dans les poches de Beauperthuis, prend les pistolets, et le couche en joue.*)

BEAUPERTHUIS, *le lâchant et reculant effrayé.*

A l'assass...

FADINARD, *criant.*

Ne criez pas... ou je commets un déplorable fait-Paris.

BEAUPERTHUIS.

Rendez-moi mes pistolets...

FADINARD, *hors de lui.*

Donnez-moi le chapeau... le chapeau ou la vie!...

BEAUPERTHUIS, *anéanti et suffoquant.*

Ce qui m'arrive là est peut-être unique dans les fastes de l'humanité!... j'ai les pieds à l'eau... j'attends ma femme... et voilà un Monsieur qui vient me parler de chapeau et me viser avec mes propres pistolets...

FADINARD, *avec force et le ramenant au milieu de la scène.*

C'est une tragédie!... vous ne savez pas... un chapeau de paille mangé par mon cheval... dans le bois de Vincennes... tandis que sa propriétaire errait dans la forêt avec un jeune milicien!

BEAUPERTHUIS.

Eh bien?... qu'est-ce que ça me fait?

FADINARD.

Mais vous ne comprenez pas qu'ils se sont incrustés chez moi... à bail de trois, six, neuf...

BEAUPERTHUIS.

Pourquoi cette jeune veuve ne rentre-t-elle pas chez elle?...

FADINARD.

Jeune veuve! plût au Ciel! mais il y a un mari!

BEAUPERTHUIS, *riant.*

Ah bah! ah! ah!

FADINARD.

Une canaille! un gredin! un idiot! qui la pilerait sous ses pieds... comme un frêle grain de poivre.

BEAUPERTHUIS.

Je comprends ça.

* Beauperthuis, Fadinard.

FADINARD.

Oui, mais nous le fourrerons dedans... le mari! grâce à vous... gros farceur! gros gueux-gueux! n'est-ce pas que nous le fourrerons dedans?

BEAUPERTHUIS.

Monsieur, je ne dois pas me prêter...

FADINARD.

Dépêchons-nous... voici l'échantillon... (*Il le lui montre.*)

BEAUPERTHUIS, *à part, voyant l'échantillon.*

Grand Dieu!

FADINARD.

Paille de Florence... coquelicots...

BEAUPERTHUIS, *à part.*

C'est bien ça! c'est le sien!... et elle est chez lui... les gants de Suède étaient une craque!

FADINARD.

Voyons... combien?...

BEAUPERTHUIS, *à part.*

Oh! il va se passer des choses atroces... (*Haut.*) Marchons, Monsieur. (*Il lui prend le bras.*)

FADINARD.

Où ça?

BEAUPERTHUIS.

Chez vous!

FADINARD.

Sans chapeau?

BEAUPERTHUIS.

Silence! (*Il écoute vers la chambre où est Hélène.*)

VIRGINIE, *entrant par le fond.*

Monsieur, je viens du Gros-Caillou ..* personne!

BEAUPERTHUIS, *écoutant.*

Silence!

FADINARD, *à part.*

Grand Dieu! la bonne de la dame!

VIRGINIE, *à part.*

Tiens! le maître de Félix!

BEAUPERTHUIS, *à lui-même.*

On parle dans la chambre de ma femme... elle est rentrée!... oh! nous allons voir!... cristi! (*Il entre vivement en boitant dans la chambre où est Hélène.*)

SCÈNE IX.

FADINARD, VIRGINIE.

FADINARD, *effaré.*

Que viens-tu faire ici, petite malheureuse? **

VIRGINIE.

Comment! ce que je viens faire?... je rentre chez mon maître, donc!

* Beauperthuis, Virginie, Fadinard.

** Fadinard, Virginie.

FADINARD.

Ton maître!... Beauperthuis... ton maître!...

VIRGINIE.

Qu'est-ce qu'il a?

FADINARD, *à part, hors de lui.*

Malédiction!... c'était le mari... et je lui ai tout dit!...

VIRGINIE.

Est-ce que madame...

FADINARD.

Va-t'en, pécore!... va-t'en, ou je te coupe en tous petits morceaux!... (*Il la pousse dehors.*) Et ce chapeau que je pourchasse depuis ce matin avec ma noce en croupe... le nez sur la piste, comme un chien de chasse... j'arrive, je tombe en arrêt... c'est le chapeau mangé!...

SCÈNE X.

FADINARD, BEAUPERTHUIS, HÉLÈNE, NONANCOURT, BOBIN, VÉZINET, DAMES DE LA NOCE. (*Cris dans la chambre d'Hélène.*)

FADINARD.

Il va la massacrer... défendons cette infortunée!... (*Il va s'élancer mais la porte s'ouvre, Hélène, en coiffe de nuit, entre tout éplorée suivie des dames de noce et de Beauperthuis stupéfait.*)

LES DAMES, *en dehors.*

Au secours! au secours!...

FADINARD, *pétrifié.*

Hélène!

HÉLÈNE.

Papa! papa!

BEAUPERTHUIS.

Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là!... dans la chambre de ma femme!... (*Nonancourt sort de la chambre de droite, bonnet de coton, en bras de chemise, son habit sur le bras et tenant son myrte, Bobin le suit, même costume.*)

NONANCOURT *et* BOBIN.

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?

BEAUPERTHUIS, *stupéfait.*

Encore!...

FADINARD.

Toute la noce!!! voilà le bouquet! *

CHOEUR.

AIR : *Neveu du mercier.*

BEAUPERTHUIS.

Je n'y puis rien comprendre!
D'où sortent ces gens-là? pourquoi
Viens-je ici de surprendre
Tout ce monde chez moi.

NONANCOURT.

Je n'y puis rien comprendre!
Pourquoi ce bruit, ces cris d'effroi!

* Beauperthuis, Hélène, Fadinard, Nonancourt, Bobin.

Tout est rompu, mon gendre;
Ne comptez plus sur moi.

FADINARD.

Je n'y puis rien comprendre!
Ils ont le diable au corps, ma foi!
Se faire ici surprendre
Lorsqu'en bas je les croi.

BOBIN.

Je n'y puis rien comprendre
Cousine, d'où vient votre effroi?
Je saurai vous défendre;
Comptez, comptez sur moi.

HÉLÈNE.

Je n'y puis rien comprendre!
Ah! je succombe à mon effroi!
Qui donc pour me surprendre
Osa venir chez moi!

LES DAMES.

Je n'y puis rien comprendre!
Quel est cet étranger? pourquoi
Ose-t-il la surprendre
Et causer son effroi?

BEAUPERTHUIS.

Que faisiez-vous là dedans, chez moi?...

NONANCOURT ET BOBIN, *avec un cri d'étonnement.*

Chez vous?...

HÉLÈNE ET LES DAMES, *en même temps.*

Oh! Ciel!...

NONANCOURT, *indigné, donnant une poussée à Fadinard.*

Chez lui!... pas chez toi!... chez lui!...

FADINARD, *criant.*

Beau-père! vous m'ennuyez!!

NONANCOURT, *indigné.*

Comment! être immoral et sans vergogne... tu nous mène. coucher chez un inconnu! et tu souffres que ta jeune épouse.. chez un inconnu!... mon gendre, tout est rompu!

FADINARD.

Vous m'agacez!... (*A Beauperthuis.*) Monsieur, vous daignerez excuser une légère erreur...

NONANCOURT.

Repassons nos habits, Bobin...*

BOBIN.

Oui, mon oncle. (*Ils se r'habillent.*)

FADINARD.

C'est ça!... et filons chez moi... Je passe devant avec ma femme!... (*Il va vers elle, Beauperthuis le retient.*)

BEAUPERTHUIS, *à voix basse.*

Monsieur, la mienne n'est pas rentrée!

FADINARD.

Elle aura manqué l'omnibus.

BEAUPERTHUIS, *qui ôte sa robe de chambre et met son habit.*

Elle est chez vous.

* Beauperthuis, Fadinard, Hélène, Nonancourt, Bobin.

FADINARD.

Je ne crois pas... la dame qui campe chez moi est une négresse... la vôtre est-elle négresse?

BEAUPERTHUIS.

Est-ce que j'ai l'air d'un gobe-mouche, Monsieur?

FADINARD.

J'ignore cet oiseau.

NONANCOURT.

Bobin, ma manche...

BOBIN.

Voilà, mon oncle.

BEAUPERTHUIS.

Où demeurez-vous, Monsieur?

FADINARD.

Je ne demeure pas!...

NONANCOURT.

8, place...

FADINARD, *vivement.*

Ne lui dites pas!...

NONANCOURT, *criant.*

8, place Baudoyer!... vagabond!...

FADINARD.

V'lan!...

BEAUPERTHUIS.

Très-bien!

NONANCOURT.

En route, ma fille!

BOBIN.

En route, tout le monde!

BEAUPERTHUIS, *à Fadinard, lui prenant le bras.*

En route, Monsieur!

FADINARD.

C'est une négresse!...

CHOEUR. — ENSEMBLE.

AIR : *Final du plastron.*

Le soir du mariage,
Se tromper de maison!
C'est un trait, je le gage,
Digne de Charenton.

BEAUPERTHUIS.

Ah! du sanglant outrage
Qui fait rougir mon front,
Dans un affreux carnage
Je vais laver l'affront!

FADINARD.

Son œil morne et sauvage
Me donne le frisson!
Dans quel affreux carnage
Va nager ma maison.

(*Sortie générale; Beauperthuis, boitant, entraîne Fadinard : la noce les suit.*)

SCÈNE XI.

VIRGINIE, VÉZINET.

VIRGINIE, *entrant par la porte de gauche, premier plan. Elle tient une tasse sur une soucoupe; entr'ouvrant les rideaux de l'alcôve.*
Monsieur! voilà votre bourrache...

VÉZINET, *se levant sur son séant.*
Merci! je ne prendrai plus rien!

VIRGINIE, *jetant un grand cri et laissant tomber la tasse.*
Ah!...

VÉZINET.
Vous pareillement! (*Il se recouche.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une place. — Rues à droite et à gauche. — Premier plan, à droite, la maison de Fadinard; une autre maison au deuxième plan. — Premier plan, à gauche, un poste de la garde nationale, avec guérite. — Il est nuit.—La scène est éclairée par un réverbère suspendu à une corde qui traverse le théâtre du premier plan de gauche au troisième plan de droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARDIVEAU, *en garde national;* UN CAPORAL, GARDES NATIONAUX. (*Un garde national est en faction. Onze heures sonnent. Plusieurs gardes nationaux sortent du poste.*)

LE CAPORAL.
Onze heures!... à qui de prendre la faction?

LES GARDES.
A Tardiveau! à Tardiveau!

TARDIVEAU.
Mais, Trouillebert, j'en ai monté trois dans le jour pour être exempté de cette nuit... le serein m'enrhume.

LE CAPORAL, *riant.*
Tais-toi donc, farceur! jamais le serein n'enrhuma son semblable... (*Tous rient.*) Allons, allons! Arme au bras! — Et nous, Messieurs, en patrouille.

CHOEUR.

AIR : *J'aime l'uniforme.*

La ville sommeille
Et compte sur nous;
La patrouille veille :
Malheur aux filous!

(*La patrouille sort à droite.*)

SCÈNE II.

TARDIVEAU, *puis* NONANCOURT, HÉLÈNE, VÉZINET, BOBIN, LA NOCE.

TARDIVEAU, *seul, posant son fusil et son shako dans la guérite et mettant un bonnet de soie noire, un cache-nez.*

Dieu! que j'ai chaud! Voilà pourtant comme on attrape de mauvais rhumes... Ils font un feu d'enfer là-dedans. J'avais beau répéter à Trouillebert : Trouillebert, vous mettez trop de bûches!... — Ah! ben, oui. — Et je suis en moiteur... j'aurais presqu'envie de changer de gilet de flanelle... (*Il défait deux ou trois boutons de son habit et s'arrête.*) Non!... il peut passer des dames! (*Étendant la main.*) Ah!... bien!... ah!... très-bien!... voilà la pluie qui recommence! (*Il s'enveloppe dans la capote des factionnaires.*) Ah! parfait! parfait! voilà la pluie, à présent! (*Il s'abrite dans la guérite. — Toute la noce entre par la gauche, avec des parapluies. Nonancourt tient son myrte. Bobin donne le bras à Hélène. Vézinet n'a pas de parapluie et s'abrite tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre, mais les mouvements des personnages le laissent toujours à découvert.*)

NONANCOURT, *entrant le premier avec son myrte.*

Par ici, mes enfants, par ici!... Sautez le ruisseau! (*Il saute, toute la noce suit et saute le ruisseau.*)

CHOEUR.

AIR : *Des deux Cornuchet.*

Ah! vraiment, c'est atroce!
Quelle affreuse noce!
Où donc nous fait-on courir
Quand nous devrions dormir!

NONONCOURT.

Quelle noce! quelle noce!

HÉLÈNE, *regardant autour d'elle.*

Ah! papa!... Et mon mari?...

NONANCOURT.

Allons, bon! nous l'avons encore égaré!

HÉLÈNE.

Je n'en puis plus!

BOBIN.

C'est éreintant!

UN MONSIEUR.

Je n'ai plus de jambes.

NONANCOURT.

Heureusement, j'ai changé de souliers.

HÉLÈNE.

Aussi, papa, pourquoi avez-vous renvoyé les fiacres?

NONANCOURT.

Comment, pourquoi? trois cent soixante quinze francs, tu

* Tardiveau, Bobin, Hélène, Nonancourt, Vézinet.

trouves que ce n'est pas assez!... Je ne veux pas manger ta dot en cochers de fiacres!

TOUS.

Ah! ça... mais... où sommes-nous ici?

NONANCOURT.

Le diable m'emporte si je le sais... J'ai suivi Bobin.

BOBIN.

Du tout, mon oncle, c'est nous qui vous avons suivi.

VÉZINET, *à Nonancourt.*

Pourquoi nous a-t-on fait lever sitôt?... Est-ce qu'on va encore s'amuser?

NONANCOURT.

La faridondaine, oh! gai! (*Furieux.*) Ah! gredin de Fadinard!

HÉLÈNE.

Il nous a dit d'aller chez lui... place Baudoyer.

BOBIN.

Nous sommes sur une place.

NONANCOURT.

Est-elle Beaudoyer? voilà la question! (*A Vézinet qui s'abrite sous son parapluie.*) Dites donc, vous, qui êtes de Chaillot, vous devez savoir ça. (*Criant.*) Est-elle Baudoyer?

VÉZINET.

Oui, oui, joli temps pour les petits pois.

NONANCOURT, *le quittant brusquement.*

Au sucre!... Tarare pompon... petit patapon! (*Il est près de la guérite.*)

TARDIVEAU, *éternuant.*

Hatchi!

NONANCOURT.

Dieu vous bénisse!... Tiens!... une sentinelle... Pardon, sentinelle... la place Baudoyer, s'il vous plaît?

TARDIVEAU.

Passez au large.

NONANCOURT.

Merci!... Et pas un passant... pas même un savoyard d'auvergnat!

BOBIN.

A onze heures trois quarts!

NONANCOURT.

Attendez! nous allons savoir... (*Il frappe à une maison, deuxième plan à droite.*)

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites, papa?

NONANCOURT.

Il faut nous informer... On m'a dit que les parisiens se faisaient un plaisir d'indiquer leur chemin aux étrangers.

UN MONSIEUR, *en bonnet de nuit, en robe de chambre, paraissant à la fenêtre.*

Qu'est-ce que vous demandez, sacrebleu?

NONANCOURT.

Pardon, Monsieur... la place Baudoyer, s'il vous plaît?

LE MONSIEUR.

Attends! brigand! scélérat! canaille! (*Il verse un pot à l'eau par la fenêtre et ferme. Nonancourt évite l'eau, Vézinet, qui est sans parapluie, la reçoit sur la tête.*)

VÉZINET.

Sac à papier! j'étais sous la gouttière!

NONANCOURT.

Ce n'est pas un parisien... c'est un marseillais.

BOBIN, *qui est monté sur une borne, au fond, pour lire le nom de la place.*

Baudoyer!... mon oncle!... Place Baudoyer... nous y sommes.

NONANCOURT.

Quelle chance!... Cherchons le numéro 8.

TOUS.

Le voilà... Entrons! entrons! *

NONANCOURT.

Ah! sapristi!... pas de portier! et mon gueux de gendre ne m'a pas donné la clef!

HÉLÈNE.

Papa, je n'en puis plus... je vais m'asseoir.

NONANCOURT, *vivement.*

Pas par terre, ma fille... nous sommes en plein macadam.

BOBIN.

Il y a de la lumière dans la maison.

NONANCOURT.

C'est l'appartement de Fadinard... il sera rentré avant nous... (*Il frappe et appelle bruyamment.*) Fadinard, mon gendre!... (*Tous appellent avec lui.*) Fadinard!

TARDIVEAU, *à Vézinet.*

Un peu de silence, Monsieur!

VÉZINET, *gracieusement.*

Trop honnête, Monsieur... je me brosserai à la maison.

NONANCOURT, *criant.*

Fadinard!!!

BOBIN.

Votre gendre se fiche de nous.

HÉLÈNE.

Il ne veut pas ouvrir, papa.

NONANCOURT.

Allons chez le commissaire.

TOUS.

Oui, oui... chez le commissaire.

* Tardiveau, Vézinet, Bobin, Hélène, Nonancourt.

CHOEUR.

AIR :

Ce gendre nous berne !
Oh ciel ! quelle indignité !
Cherchons la lanterne
Celle de l'autorité !

(Ils remontent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉLIX.

FÉLIX, *arrivant par la rue de droite.*

Ah ! mon Dieu !... que de monde !...

NONANCOURT.

Son groom !... Arrive ici, Mascarille. *

FÉLIX.

Tiens ! c'est la noce de mon maître !... Monsieur, avez-vous vu mon maître ?

NONANCOURT.

As-tu vu mon gueux de gendre ?

FÉLIX.

Voilà plus de deux heures que je cours après.

NONANCOURT.

Nous nous passerons de lui... Ouvre-nous la porte, Pierrot.

FÉLIX.

Oh ! Monsieur... impossible... ça m'est bien défendu... la dame est encore là-haut.

TOUS.

Une dame !

NONANCOURT, *avec un cri sauvage.*

Une dame !!!

FÉLIX.

Oui, Monsieur... qui est chez nous... sans chapeau... depuis ce matin... avec...

NONANCOURT, *hors de lui.*

Assez !... (*Il rejette Félix à droite.*) Une maîtresse !... un jour de noces...

BOBIN.

Sans chapeau !...

NONANCOURT.

Qui se chauffe les pieds au foyer conjugal !... Et nous, sa femme... nous, ses belles gens... nous flânottons depuis quinze heures avec des myrtes dans nos bras... (*Donnant le myrte à Vézinet.*) Turpitude ! turpitude ! **

HÉLÈNE.

Papa... papa... je vais me trouver mal...

* Vézinet, Bobin, Hélène, Félix, Nonancourt.
** Félix, Vézinet, Nonancourt, Hélène, Bobin.

NONANCOURT, *vivement.*

Pas par terre, ma fille... tu flétrirais ta robe de cinquante-trois francs! (*A tous.*) Mes enfants, jetons une malédiction sur cet immonde polisson, et retournons tous à Charentonneau.

TOUS.

Oui, oui!

HÉLÈNE.

Mais, papa, je ne veux pas lui laisser mes bijoux, mes cadeaux de noces.

NONANCOURT.

Ma fille, ceci est d'une femme d'ordre... (*A Félix.*) Grimpe là-haut, jocrisse... et descends-nous la corbeille, les écrins, tous les bibelots de ma fille.

FÉLIX, *hésitant.*

Mais, Monsieur...

NONANCOURT.

Grimpe!... Si tu ne meurs d'envie que je greffe une de tes oreilles. (*Il le pousse dans la maison, à droite, premier plan.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* FÉLIX, *puis* FADINARD.

HÉLÈNE.

Papa, vous m'avez sacrifiée.

BOBIN.

Comme *Éphigénie!*

NONANCOURT.

Que veux-tu? il était rentier!... voilà ma circonstance atténuante aux yeux de tous les pères... Il était rentier, le capon!

FADINARD, *accourant de la gauche effaré, exténué.*

Ah! la rate! la rate! la rate!

TOUS.

Le voilà! **

FADINARD.

Tiens! voilà ma noce! (*Faiblissant.*) Beau-père, je voudrais m'asseoir sur vos genoux?

NONANCOURT *le repoussant.*

Nous n'en tenons pas, Monsieur!... tout est rompu!

FADINARD, *prêtant l'oreille.*

Taisez-vous!

NONANCOURT, *outré.*

Plaît-il?

FADINARD.

Taisez-vous donc, maugrebleu!

NONANCOURT.

Taisez-vous vous-même, sauvageon!

* Vézinet, Bobin, Hélène, Nonancourt.

** Vézinet, Bobin, Hèlènee, Fadinard, Nonancourt.

FADINARD, *rassuré.*

Non ! je me trompais... il a perdu mes traces... et puis, ses souliers le gênent... il boite... comme feu Vulcain... Nous avons quelques minutes à nous... pour éviter cet affreux massacre.

HÉLÈNE.

Un massacre !

NONANCOURT.

Quel est ce feuilleton ?

FADINARD.

Le chacal a mon adresse... Il va venir, bourré jusqu'à la gueule de poignards et de pistolets... Il faut faire échapper cette dame.

NONANCOURT, *avec indignation.*

Ah ! tu en conviens, Sardanapale !

TOUS.

Il en convient !!!

FADINARD, *ahuri.*

Plaît-il ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FÉLIX, *portant la corbeille, des paquets, un carton à chapeau de femme.*

FÉLIX.

Voilà les bibelots ! (*Il les pose à terre.*)

FADINARD.

Hein ?... Qu'est-ce que c'est que ça ? *

NONANCOURT.

Gens de la noce... que chacun de nous prenne un colis... et opérons le déménagement...

FADINARD.

Comment !... le trousseau de mon Hélène !...

NONANCOURT.

Elle ne l'est plus... Je la remporte avec armes et bagages dans mes pépinières de Charentonneau !...

FADINARD.

M'enlever ma femme... à minuit !... Je m'y oppose !...

NONANCOURT.

Je brave ton opposition !...

FADINARD, *cherchant à arracher un carton à chapeau dont s'est emparé Nonancourt.*

Ne touchez pas au trousseau !

NONANCOURT, *résistant.*

Veux-tu lâcher, bigame !... (*Il tombe assis.*) Ah !... tout est rompu, mon gendre...** (*En tombant, le bas du carton qui contient le chapeau est resté dans ses mains, et le couvercle dans celles de Fadinard.*)

* Vézinet, Bobin, Hélène, Nonancourt, Fadinard, Félix.

** Bobin, Hélène, Nonancourt, Vézinet, Fadinard.

VÉZINET, *ramassant le carton.*

Prenez donc garde!... un chapeau de paille d'Italie!...

FADINARD, *criant.*

Hein?... d'Italie?...

VÉZINET, *l'examinant.*

Mon cadeau de noces... Je l'ai fait venir de Florence... pour 500 francs.

FADINARD, *tirant son échantillon.*

De Florence!... (*Lui prenant le chapeau et le comparant à l'échantillon sous le reverbère.*) Donnez ça!... Est-il possible!... moi, qui depuis ce matin... et il était... (*Étouffant de joie.*) Mais, oui... conforme!... conforme!... conforme!... et des coquelicots!... (*Criant.*) Vive l'Italie!... (*Il le remet dans le carton.*)

TOUS.

Il est fou!...

FADINARD, *sautant et chantant et embrassant tout le monde.*

Vive Vézinet!... vive Nonancourt!... vive ma femme!.. vive Bobin!... vive la ligne!... (*Il embrasse Tardiveau.*)

TARDIVEAU, *ahuri.*

Passez au large!... sac à papier!...

NONANCOURT, *pendant que Fadinard embrasse follement tout le monde.*

Un chapeau de 500 francs!... tu ne l'auras pas, gredin!... (*Il tire le chapeau du carton et referme le couvercle.*)

FADINARD, *qui n'a rien vu, passant le cordon du carton à son bras et follement.*

Attendez-moi là... je la coiffe... et je la flanque à la porte!... Nous allons rentrer!... nous allons rentrer!... (*Il entre éperdument dans la maison.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* FADINARD, LE CAPORAL, GARDES NATIONAUX.

NONANCOURT.

Aliénation complète?... nullité de mariage!... Bravissimo!... En route, mes amis... cherchons nos fiacres... (*Ils remontent et rencontrent la patrouille qui arrive au fond.*)

LE CAPORAL.

Halte-là, Messieurs!... ** Que faites-vous là avec ces paquets?...

NONANCOURT.

Caporal, nous déménageons...

LE CAPORAL.

Clandestinement!...

NONANCOURT.

Permettez, je...

* Bobin, Hélène, Nonancourt, Fadinard, Vézinet.
** Bobin, Hélène, le Caporal, Nonancourt, Vézinet.

LE CAPORAL.

Silence!... (*A Vézinet.*) Vos papiers?...*

VÉZINET.

Oui, Monsieur, oui... 500 francs... sans les rubans!...

LE CAPORAL.

Oh! oh!... nous voulons faire le farceur!...

NONANCOURT.

Du tout, caporal... ce malheureux vieillard...

LE CAPORAL.

Vos papiers?... (*Sur un signe qu'il fait, deux gardes nationaux prennent au collet, l'un Nonancourt, et l'autre Bobin.*)

NONANCOURT.

Par exemple!...

HÉLÈNE.

Monsieur... c'est papa...

LE CAPORAL, *à Hélène.*

Vos papiers?

BOBIN.

Puisqu'on vous dit que nous n'en avons pas... Nous sommes venus....

LE CAPORAL.

Pas de papiers!... au poste!... vous vous expliquerez avec l'officier. (*On les pousse vers le poste.*)

NONANCOURT.

Je proteste à la face de l'Europe!..

CHOEUR.

AIR : *C'est assez de débats.* (Petits moyens.)

LA PATROUILLE.

Au violon! au violon!
Marchez! pas de rébellion!
Et plus tard nous verrons
S'il faut écouter vos raisons.

LA NOCE.

Quoi la noce au violon!
Ah! pour nous quel cruel affront!
Soldats, nous protestons!
Ecoutez au moins nos raisons.

(*On les pousse dans le corps de garde. Nonancourt tient toujours le chapeau. Félix qui se débat est mis au poste comme les autres. La patrouille entre avec eux.*)

SCÈNE VII.

TARDIVEAU, *puis* FADINARD, ANAIS, ÉMILE.

TARDIVEAU.

La patrouille est rentrée.. j'ai bien envie d'aller prendre mon riz au lait.... (*Pendant ce qui suit, il ôte sa capote grise qu'il*

* Bobin, Hélène, Nonancourt, le Caporal, Vézinet.

accroche au fusil, et met son shako sur la baïonnette, de manière à figurer un factionnaire au repos.)

FADINARD, *sortant de la maison avec le carton, suivi d'Anaïs et d'Emile.**

Venez, venez, Madame... j'ai trouvé le chapeau... c'est votre salut... votre mari sait tout... il est sur mes talons... coiffez-vous et partez!... (*Il tient le carton, Anaïs et Émile l'ouvrent, regardent dedans et jettent un grand cri.*)

TOUS TROIS.

Ah!...

ANAÏS.

Ciel!...

ÉMILE, *regardant dans le carton.*

Vide!...**

FADINARD, *égaré et tenant le carton.*

Il y était!... il y était!... c'est mon vieux Bosco de beau-père qui l'a escamoté!... (*Se retournant.*) Où est-il?.. où est ma femme?... où est ma noce?...

TARDIVEAU, *en train de s'en aller.*

Au poste, Monsieur... tout ça au violon... (*Il sort à droite.*)

FADINARD.

Au violon!... ma noce!... et le chapeau aussi!... Comment faire?

ANAÏS, *désolée.*

Perdue!...

ÉMILE, *frappé.*

Ah!... j'y vais... j'y vais... je connais l'officier!... (*Il entre au poste.*)

FADINARD, *joyeux.*

Il connaît l'officier!... nous l'aurons!... (*Bruit de voiture à gauche.*)

BEAUPERTHUIS, *dans la coulisse.*

Cocher, arrêtez-moi là!...

ANAÏS.

Ciel! mon mari!...

FADINARD.

Il a pris un cab....., le lâche!

ANAÏS.

Je remonte chez vous!...

FADINARD.

Arrêtez!... il vient fouiller mon domicile!...

ANAÏS, *très-effrayée.*

Le voici!...

FADINARD, *la poussant dans la guérite.*

Entrez là!... (*A lui-même.*) Et l'on appelle ça un jour de noce!...

* Tardiveau, Fadinard, Anaïs, Émile.

** Tardiveau, Anaïs, Fadinard, Émile.

SCÈNE VIII.

ANAIS, *cachée*, FADINARD, BEAUPERTHUIS.*

BEAUPERTHUIS, *entrant en boitant un peu.*

Ah! vous voilà, Monsieur!... vous m'avez échappé... (*Il secoue le pied.*)

FADINARD.

Pour acheter un cigarre... Je cherche du feu... Vous n'avez pas de feu?...

BEAUPERTHUIS.

Monsieur, je vous somme d'ouvrir votre domicile... et si je la trouve!.. je suis armé, Monsieur!...

FADINARD.

Au premier, la porte à gauche, tournez le bouton, s'il vous plaît.

BEAUPERTHUIS, *à lui-même.*

Cristi!... c'est drôle, j'ai les pieds enflés! (*Il entre.*)

FADINARD, *suivant un moment des yeux.*

Il y en a un de biche à la porte.

SCÈNE IX.

FADINARD, ANAIS, *puis* ÉMILE, *à la fenêtre du poste.*

ANAÏS, *sortant de la guérite.***

Je suis morte de peur... où me cacher?... où fuir?

FADINARD, *perdant la tête.*

Rassurez-vous, Madame, j'espère qu'il ne vous trouvera pas là-haut! (*Une fenêtre du poste s'ouvre à un étage supérieur.*)

ÉMILE, *à la fenêtre.*

Vite! vite! voici le chapeau!

FADINARD.

Nous sommes sauvés... le mari est là... jetez! jetez! (*Tavernier lance le chapeau qui reste accroché au réverbère.*)

ANAÏS, *jetant un cri.*

Ah!

FADINARD.

Sapristi! (*Il saute avec son parapluie pour le décrocher; mais ne peut y atteindre. — On entend dégringoler dans l'escalier de Fadinard et Beauperthuis crier:*)

BEAUPERTHUIS, *dans l'escalier.*

Sacrrredié!!!

ANAÏS, *effrayée.*

C'est lui!

FADINARD, *vivement.*

Saprelotte! (*Il jette la capote grise de garde national sur les épaules d'Anaïs, rabat le capuchon sur sa tête, et lui met le fusil*

* Anaïs, Fadinard, Bobin.
** Anaïs, Fadinard.

entre les mains.) De l'aplomb ! s'il approche, croisez... *ette* ! passez au large !

ANAÏS.

Mais ce chapeau... il va le voir !

SCÈNE X.

ANAIS, *en faction*, FADINARD, BEAUPERTHUIS, *puis* ÉMILE, *puis* TARDIVEAU.*

FADINARD, *courant au devant de Beauperthuis et l'abritant sous son parapluie pour l'empêcher de voir le chapeau de paille qui se balance au dessus de sa tête.*

Prenez garde, vous allez vous mouiller.

BEAUPERTHUIS, *boitant encore plus fort.*

Le diable emporte votre escalier sans quinquet!

FADINARD.

On éteint à onze heures.

ÉMILE, *sortant du poste, bas.*

Occupez le mari ! ** (*Il va au fond, à droite, monte sur une borne et s'occupe à scier la corde avec son épée.*)

BEAUPERTHUIS.

Lâchez-moi donc ! .. il ne pleut plus... il y a des étoiles ! (*Il veut regarder en l'air.*)

FADINARD, *le couvrant avec le parapluie.*

C'est égal... vous allez vous mouiller.

BEAUPERTHUIS.

Mais, parbleu ! Monsieur... je suis un bien grand imbécile...

FADINARD.

Oui, Monsieur. (*Il élève le parapluie très-haut et saute pour décrocher le chapeau, et comme il tient le bras de Beauperthuis, ce mouvement fait sauter Beauperthuis malgré lui.*)

BEAUPERTHUIS.

Vous l'avez fait sauver.

FADINARD.

Pour qui me prenez-vous? (*Il saute de nouveau.*)

BEAUPERTHUIS.

Qu'avez-vous donc à sauter, Monsieur?

FADINARD.

Des crampes... ça vient de l'estomac.

BEAUPERTHUIS.

Parbleu ! je vais interroger ce factionnaire...

ANAÏS, *à part.*

Dieu !

FADINARD, *le retenant brusquement.*

Non, Monsieur... c'est inutile (*A part, regardant Emlie.* Bravo!... il scie la corde... (*Haut.*) Il ne répondra pas... il e) défendu de parler sous les armes !

* Anaïs, Fadinard, Beauperthuis.

** Anaïs, Émile, Fadinard, Beauperthuis.

BEAUPERTHUIS, *cherchant à se dégage*.

Mais lâchez-moi donc!

FADINARD.

Non... vous allez vous mouiller. (*Il le couvre plus que jamais et saute.*)

TARDIVEAU, *revenant de la droite et stupéfait de voir un factionnaire.*

Un factionnaire à ma place! *

ANAÏS.

Passez au large!

BEAUPERTHUIS.

Hein!... cette voix! (*Il se retourne.*)

FADINARD, *mettant le parapluie en travers.*

Un conscrit!

TARDIVEAU, *apercevant le chapeau.*

Ah!... qu'est-ce que c'est que ça?

BEAUPERTHUIS.

Quoi? (*Il écarte le parapluie et lève la tête.*)

FADINARD.

Rien! (*Il lui enfonce son chapeau sur les yeux. Au même instant la corde est coupée. Le réverbère tombe.*)

BEAUPERTHUIS.

Ah!

TARDIVEAU, *criant.*

Aux armes! aux armes!

FADINARD, *à Beauperthuis.*

Ne faites pas attention... c'est le réverbère en tombant. (*Ici les gardes nationaux sortent du poste. Des gens paraissent aux fenêtres avec des lumières. — Pendant le chœur, Fadinard décroche le chapeau, le donne à Anaïs qui le met sur sa tête.*)

CHOEUR.

AIR : *Vivent les hussards d'Berchini.* (Tentations d'Antoinette, acte 2.)

Quel bruit! quel vacarme infernal!
Qui fait cet affreux bacchanal?
C'est indécent! c'est illégal!
Dressons procès-verbal!

*Après le chœur, Beauperthuis est parvenu à retirer son feutre de dessus ses yeux.***

BEAUPERTHUIS.

Mais, encore une fois, Messieurs...

ANAÏS, *le chapeau sur la tête, s'approchant, les bras croisés et avec dignité.*

Ah! je vous trouve donc enfin, Monsieur!...

BEAUPERTHUIS, *pétrifié.*

Ma femme!...

* Anaïs, Tardiveau, Fadinard, Beauperthuis.

** Anaïs, Beauperthuis, Fadinard, Gardes nationaux (deuxième plan à gauche.)

ANAÏS.

Voilà donc la conduite que vous menez?...

BEAUPERTHUIS, *à part.*

Elle a le chapeau !

ANAÏS.

Vous colleter dans les rues, à une pareille heure!...

BEAUPERTHUIS.

Paille de Florence !

FADINARD.

Et des coquelicots...

ANAÏS.

Me laisser rentrer seule... à minuit, quand, depuis ce matin, je vous attends chez ma cousine Eloa.

BEAUPERTHUIS.

Permettez, Madame, votre cousine Eloa...

FADINARD.

Elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS.

Vous êtes sortie pour acheter des gants de Suède. . On ne met pas quatorze heures pour acheter des gants de Suède...

FADINARD.

Elle a le chapeau !

ANAÏS, *à Fadinard.*

Monsieur, je n'ai pas l'avantage...

FADINARD, *saluant.*

Moi non plus, Madame, mais vous avez le chapeau ! * (*S'adressant aux gardes nationaux.*) Madame a-t-elle le chapeau ?

LES GARDES NATIONAUX ET LES GENS AUX FENÊTRES.

Elle a le chapeau ! elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS, *à Fadinard.*

Mais pourtant, Monsieur, ce cheval du bois de Vincennes...

FADINARD.

Il a le chapeau !

NONANCOURT, *paraissant à la fenêtre du poste.*

Très-bien, mon gendre!... Tou est raccommodé !

FADINARD, *à Beauperthuis.*

Monsieur, je vous présente mon beau-père !

NONANCOURT, *de la fenêtre.*

Ton groom nous a conté l'anecdote.!. C'est beau... c'est chevaleresque !... c'est français!... Je te rends ma fille, je te rends la corbeille, je te rends mon myrte... Tire-nous des cachots !

FADINARD, *s'adressant au caporal.*

Monsieur, y aurait-il de l'indiscrétion à vous réclamer ma noce ?

LE CAPORAL.

Avec plaisir, Monsieur. (*Criant*) Lâchez la noce ! (*Toute la noce sort du poste.*)

* Anaïs, Fadinard, Beauperthuis.

CHOEUR.

AIR : *C'est l'amour.* (Acte 4.)

Fadinard brise nos fers !
Nous sommes fiers
De sa belle âme !
Que sa femme
Et ses amis
Embrassent tous cet Amadis ! !

(*Pendant le chœur, la noce entoure et embrasse Fadinard.*)

VÉZINET, *reconnaissant le chapeau sur la tête d'Anaïs.**)

Oh ! mon Dieu ! mais cette dame...

FADINARD, *très-vivement.*

Otez-moi ce sourd de là ! **

BEAUPERTHUIS, *à Vézinet.*

Quoi, Monsieur ?

VÉZINET.

Elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS.

Allons, je suis dans mon tort !... Elle a le chapeau ! (*Il baise la main de sa femme.*)

CHOEUR.

AIR : *Final de la tour d'Ugolin.*

Heureuse journée,
Charmant hyménée !
S/Mon âme étonnée
Bénit le destin.
Grâce au mariage
Dont le nœud l'/m'engage,
Ce couple, je gage,
J'aurai l'avantage
Va/De dormir enfin !

VÉZINET.

AIR *nouveau d'Hervé !*

Quelle noce charmante !

FADINARD.

Ah ! oui !... c'était divin
Mais les plus doux plaisirs doivent avoir leur fin.
Allons tous nous coucher.

NONANCOURT, *tenant son myrte.*

Je vote la mesure !

FADINARD, *prenant le bras de sa femme.*

Viens, mon ange, au cœur... d'oranger !
Et, puisses-tu, témoin de ma triste aventure,
A mon chef marital ne jamais adjuger
Un chapeau... qu'un cheval ne pourrait pas manger.

TOUS.

A son chef marital, etc.

* Bobin, Nonancourt, Hélène, Fadinard, Vézinet, Anaïs, Beauperthuis.
** Vézinet, Beauperthuis, Hélène, Nonancourt, Fadinard, Anaïs, Bobin.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

DIEU MERCI!

LE COUVERT EST MIS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

(Tirée du Théâtre russe)

PAR

M. LEON GOZLAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER, LE 14 OCTOBRE 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE GÉNÉRAL DE SAINT-PAULIN................	M. PELLERIN.
Mme DE SAINT-PAULIN, sa femme................	Mme THIERRET.
HERMANCE, leur fille..........................	Mlle DURAND.
LOMBARD, mari d'Hermance......................	M. VALAIRE.
ROUSSILLON, domestique de Saint-Paulin	M. SCHEY.
AUGUSTINE, femme de chambre chez les Saint-Paulin..	Mme DUPUIS.

La scène est à Paris.

Une salle à manger. Porte au fond; de chaque côté de la porte, un buffet avec quelques plats et une pile de serviettes, etc. Au milieu, une table avec douze assiettes, plats, vases de fleurs, etc.; chaque assiette a sa serviette. De chaque côté du théâtre, six chaises.

SCÈNE I.

ROUSSILLON, AUGUSTINE.

(*Ils prennent sur un buffet quelques plats chargés de pièces froides, etc., qu'ils posent successivement sur la table d'apparat.*)

ROUSSILLON, *posant un plat sur la table.*

On devrait mettre ça dans les journaux : le père, la mère et la fille se marient le même jour.

AUGUSTINE, *même jeu.*

Seulement, le père et la mère se remarient après cinquante ans de ménage... et rien qu'à l'église ; et la fille se marie pour la première fois... et partout.

ROUSSILLON.

C'est égal, c'est tout de même assez drôle.

AUGUSTINE, *arrivant en scène par la gauche, suivie de Roussillon, qui descend par la droite.*

Laissons les vieux, et ne nous occupons que des jeunes. — Enfin, ce beau mariage si longtemps désiré se fait en ce moment; les jeunes époux sont à la municipalité, entourés de leurs grands-parents et de tous leurs témoins.

ROUSSILLON.

Mademoiselle Hermance, notre jeune maîtresse s'appellera donc aujourd'hui madame Lombard?

AUGUSTINE.

Comme je m'appellerai bientôt madame Roussillon.... Nous ferons comme nos maîtres, veux-tu, Roussillon? — Nous irons d'abord à la municipalité ; nous déjeunerons au retour, ainsi qu'ils vont faire ; après le déjeuner, mariage à l'église ; après le mariage à l'église, dîner, bal, etc., etc.

ROUSSILLON.

Tu oublies les radis.

AUGUSTINE.

Et tout cela en voiture!

ROUSSILLON.

Tout cela en voiture.

AUGUSTINE.

Ah ! quel beau jour !

ROUSSILLON.

Tu oublies le poivre. *

AUGUSTINE, *remontant et plaçant une chaise devant chacun des six couverts de gauche.*

Tu auras la cravate blanche, des souliers vernis, un bel habit noir.

ROUSSILLON, *même jeu, à droite.*

Ça dépend.

AUGUSTINE.

Moi, le voile, la couronne, le bouquet de fleurs d'oranger.

ROUSSILLON, *arrivant au milieu de la table, au fond.*

Ça dépend aussi.

AUGUSTINE, *de même.*

Comment, monsieur !

ROUSSILLON.

Non, je veux dire... Passe-moi les huîtres... — Très-bien ! (*Il jette un regard attentif sur le couvert.*) Il ne manque rien?...

AUGUSTINE.

Rien.

ROUSSILLON.

Absolument rien ?

AUGUSTINE.

Absolument rien.

ROUSSILLON, *revenant à l'avant-scène.*

Maintenant, le père, la mère de la future, la future elle-même et le futur, le riche M. Lombard, peuvent venir, si bon leur semble : tout est fini, tout est prêt... Dieu merci ! le couvert est mis. (*Il répète.*) Dieu merci ! (*il embrasse Augustine*) le couvert est mis. Dis donc comme moi, Augustine : Dieu merci ! le couvert est mis.

AUGUSTINE, *en riant.*

Quelle idée !

ROUSSILLON, *en riant.*

C'est mon idée... Dis : Dieu merci...

AUGUSTINE, *en riant.*

Pourquoi le dirais-je ?

ROUSSILLON.

Pour me faire plaisir.

AUGUSTINE, *en riant.*

C'est inutile.

ROUSSILLON.

Puisque c'est pour me faire plaisir, ça n'est pas inutile.

* Augustine, Roussillon.

AUGUSTINE.

Mais quel plaisir peux-tu avoir à ce que je dise...?

ROUSSILLON.

C'est un si bon débarras pour tous les deux d'avoir terminé de mettre ce couvert, de n'avoir, ni toi ni moi, rien omis, rien oublié, rien cassé, que je serais ravi que tu partageasses en ce moment ma vive satisfaction, et que pour preuve tu t'écriasses avec moi du fond de l'âme : Dieu merci ! le couvert est mis.

AUGUSTINE, *en souriant.*

Je consens bien à partager tes joies et tes chagrins; mais tes folies... N'est-ce pas une folie de vouloir...? Mais laissons cela.

ROUSSILLON.

Si tu comptes traiter de folie toutes mes volontés...

AUGUSTINE.

Pas toutes; mais...

ROUSSILLON.

Tu veux faire un choix... c'est différent... c'est différent!

AUGUSTINE.

Si tu prends le ton fâché...

ROUSSILLON.

Si tu refuses ainsi d'obéir dans les petites choses, que sera-ce, bon Dieu! dans les grandes!... Tu m'obligerais...

AUGUSTINE.

A quoi?

ROUSSILLON.

A faire le maître.

AUGUSTINE.

Le maître!... Faites un peu le maître, s'il vous plaît!

ROUSSILLON.

Ce n'est pas dans mon caractère, tu le sais bien; j'aime mieux te prier de me dire, là... tout simplement, afin de m'être agréable : Dieu merci! le couvert est mis.

AUGUSTINE.

Non, je veux vous entendre commander.

ROUSSILLON.

Et moi, je ne veux pas commander... je ne commanderai jamais... Je t'engage donc à dire...

AUGUSTINE.

Ah! tu ne renonces pas à ton idée?

ROUSSILLON.

Que penserais-tu de moi si je te cédais sur ce point?—Voyons, sois gentille... dis-le tout bas, je m'en contenterai... si bas que

tu voudras... Allons! Dieu merci! le couvert est mis... (*Pause muette.*) J'attends... (*Seconde pause muette.*) J'attends... (*Troisième pause muette.*) J'attends... Rien! — Je vais te donner un de ces petits gâteaux aux amandes, et tu diras... *

AUGUSTINE.

Je n'aime pas les petits gâteaux aux amandes.

ROUSSILLON.

Alors tu ne refuseras pas ce biscuit au chocolat, et tu diras...**

AUGUSTINE.

Ah çà! me prenez-vous pour une perruche? Croyez-vous qu'on me fait parler en me donnant des sucreries?

ROUSSILLON.

Faut-il que je t'embrasse pour que tu dises...

AUGUSTINE.

Quel entêté vous faites!

ROUSSILLON.

Et toi?

AUGUSTINE.

Moi, j'ai raison.***

ROUSSILLON.

Ce n'est pas la cuisinière de madame qui serait aussi revêche.

AUGUSTINE, *sèchement*

Adressez-vous à elle. (*Elle s'assied à droite, à l'angle de la table.*)

ROUSSILLON.

Ni sa couturière.

AUGUSTINE, *plus sèchement.*

Qu'est-ce que cela me fait?

ROUSSILLON.

Tu parlais tout à l'heure du ton que j'avais; le tien, il me semble...

AUGUSTINE.

Le mien est ce qu'il doit être...

ROUSSILLON.

Si, quand tu seras ma femme, tu dois prendre souvent ce ton-là... (*Il s'assied à l'angle gauche de la table.*)

AUGUSTINE.

Je le baisserai encore moins.

* Roussillon, Augustine.

** Augustine, Roussillon.

*** Roussillon, Augustine.

ROUSSILLON, *en colère.*

Si tu étais ma femme... (*Se levant.*)

AUGUSTINE, *de même.*

Si j'étais votre femme...

ROUSSILLON, *prenant la chaise placée à l'angle de la table et la lançant de côté.*

Vous vous soumettriez!

AUGUSTINE, *même jeu.*

Peut-être!

ROUSSILLON, *tout en remontant, lançant une autre chaise.*

Je vous dis que vous vous soumettriez!

AUGUSTINE, *lançant une autre chaise.*

Eh bien! non!

ROUSSILLON, *lançant une chaise.*

Je vous y forcerais.

AUGUSTINE, *lançant une chaise.*

Vous!

ROUSSILLON, *lançant une chaise.*

Moi!

AUGUSTINE, *lançant une chaise.*

Nous verrions cela!

ROUSSILLON, *lançant une chaise.*

Vous diriez, toutes les fois que cela me plairait (*frappant sur la table*) : Dieu merci! le couvert est mis!

AUGUSTINE.

Et moi, je ne le dirais pas. Au reste, je ne suis pas... je ne serai pas... je ne veux pas être votre femme!

ROUSSILLON, *jetant la chaise qui reste.*

Tant mieux!

AUGUSTINE, *bousculant l'autre.*

Tant mieux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, HERMANCE, *en toilette de mariée*, LOMBARD, *pareillement en habits de noces.*

HERMANCE, *tombant au milieu du désordre.*

Ah! mon Dieu!

LOMBARD.

Que veut dire?...

ROUSSILLON.

Nous mettions le couvert.

LOMBARD.

On ne le dirait pas. (*Il descend la scène.*)

HERMANCE, *de même.*

Un pareil désordre! quand mon père et ma mère vont venir!*

LOMBARD.

Avec tous nos témoins réunis au salon.

HERMANCE.

Je veux savoir...

AUGUSTINE, *balbutiant.*

C'est que... madame...

LOMBARD, *à Roussillon.*

Parleras-tu, toi?

ROUSSILLON.

C'est que... monsieur...

AUGUSTINE.

Il a tort!

ROUSSILLON.

Oses-tu bien!

AUGUSTINE.

C'est un grossier!...

ROUSSILLON.

C'est une...

AUGUSTINE.

C'est un bourru!

ROUSSILLON.

C'est une...

AUGUSTINE.

Quoi?

ROUSSILLON.

Eh bien!... tu es une... tu es une...

HERMANCE.

Assez!... je vous renvoie sur-le-champ tous les deux, si vous ne nous dites, l'un ou l'autre, pour quel motif, quand nous vous avions confié le soin de mettre le couvert de noces et de tout disposer pour notre retour, vous vous êtes livrés à un combat qui annonce clairement une dispute, une querelle.

LOMBARD, *à Roussillon.*

Eh bien!... voyons!...

ROUSSILLON.

Quand j'ai eu fini de mettre le couvert, je me suis dit en me détirant : Dieu merci! le couvert est mis.

* Roussillon, Lombard, Hermance, Augustine.

LOMBARD.

C'est là tout?

ROUSSILLON.

Non, monsieur : j'ai voulu faire dire à Augustine la même chose....

LOMBARD, *vivement.*

Quelle chose?

ROUSSILLON.

Dieu merci! le couvert est mis.

AUGUSTINE.

Et moi, je ne l'ai pas voulu.

ROUSSILLON.

De parole en parole, nous en sommes venus aux gros mots, des gros mots aux grands gestes, enfin à nous envoyer quelques chaises à la tête.

LOMBARD.

En vérité! on ne saurait dire lequel est le plus stupide de vous deux. Où donc avez-vous servi? — Qui vous a élevés? — Dans quel monde avez-vous vécu, pour en venir si grossièrement aux mains à propos d'une pareille niaiserie?

AUGUSTINE, *présentant une chaise à Hermance.*

Vous en parlez bien à votre aise, monsieur; mais si...

LOMBARD.

Allons donc!

AUGUSTINE.

Tiens! une femme a sa volonté. (*Hermance s'assied.*)

LOMBARD.

Sa volonté... sa volonté...

AUGUSTINE.

Oui, monsieur, sa volonté.

ROUSSILLON.

Mais l'homme a ses droits aussi...

LOMBARD.

Sans doute...

ROUSSILLON, *à Augustine.*

Tu vois?...

LOMBARD.

Allez-vous recommencer? Mais prenez donc exemple sur nous, croyez-vous que si je disais, moi, qui ne suis pas autrement fait que votre Roussillon, à ma chère Hermance que voilà, une femme comme vous, Augustine : — Ma chère amie, dites, je vous prie : « Dieu merci! le couvert est mis. »

HERMANCE, *se levant.*

Je ne le dirais pas.

LOMBARD, *étonné.*

Vous ne le diriez pas!

HERMANCE, *naturellement.*

Non.

AUGUSTINE, *regardant Roussillon.*

Entends-tu? (*Roussillon et Augustine un peu en arrière, écoutant avec surprise et riant sous cape.*)

LOMBARD.

Et pourquoi?

HERMANCE.

Vous avez parlé des droits qu'a l'homme sur la femme, et, par conséquent, des droits que vous avez sur moi; or...

LOMBARD.

Vous exagérez ma pensée... J'ai dit que nous devions servir d'exemple à nos gens; mais...

HERMANCE.

C'est cela : vous, l'exemple de l'autorité; moi, l'exemple de l'obéissance absolue.

LOMBARD.

Absolue... non! D'ailleurs, je fonde ce droit, non sur le caprice, mais sur l'affection; je l'exprime par la prière. Ainsi, ma chère, n'est-il pas vrai que si je vous priais de dire?...

HERMANCE.

Je connais votre manière de prier. Ce matin, je voulais aller à la mairie avec un mantelet de satin blanc; vous vouliez, vous, que je misse une mantille de soie rose.

LOMBARD.

Et c'est vous qui l'avez emporté.

HERMANCE.

Après une heure de discussion.

LOMBARD.

Amicale. Enfin, vous n'avez pas cédé.

HERMANCE.

Non. Je n'ai pas cru devoir céder.

LOMBARD.

Vous avez peut-être bien fait. Il s'agissait tantôt d'une chose de goût, et le vôtre, qui vaut assurément mieux que le mien, devait triompher. Mais il s'agit, en ce moment, d'une chose d'ordre. Qu'est-ce que je demande? Que vous fassiez sentir à nos gens que nous avons un peu plus de bon sens qu'ils n'en ont

montré dans leur très-sotte querelle, et que vous ayez le mérite de le leur prouver en disant le plus simplement du monde : Dieu merci ! le couvert est mis.

HERMANCE.

Je ne vous ai pas cédé ce matin; si je vous cédais maintenant, vous me croiriez une femme sans caractère.

LOMBARD, *froidement.*

Je n'insiste pas; mais il est fâcheux, en vérité, que cet exemple de résistance de votre part se produise devant nos gens, juste le premier jour, la première heure de notre mariage.

HERMANCE.

A qui la faute?... à vous!

LOMBARD.

A vous! — D'où vient le refus?

HERMANCE.

De l'exigence. D'où vient l'exigence? — De vous!

LOMBARD, *sèchement.*

N'en parlons plus.

HERMANCE, *de même.*

Comme il vous plaira. (*Roussillon s'oublie, et rit un peu plus haut.*)

LOMBARD, *à Roussillon.*

De quoi ris-tu, imbécile?

ROUSSILLON.

Je ne ris pas.

LOMBARD.

Tu as ri!

ROUSSILLON, *gravement.*

J'ai souri.

LOMBARD.

Pourquoi as-tu souri?

ROUSSILLON.

Dame, monsieur...

LOMBARD.

Tais-toi! (*A Hermance à demi-voix et avec animation.*) Voilà, madame, le prix de votre conduite, le fruit de votre action, le résultat de votre étrange résistance, de votre rébellion. Vous m'avez rendu ridicule en m'abaissant au niveau de mon domestique; et mon domestique rit de me voir exactement dans la même position que lui. Augustine ne lui a pas cédé, et vous ne me cédez pas; cela le réjouit, réjouissez-vous aussi!

HERMANCE, *de même.*

Vous vous figurez cela. (*Roussillon rit.*)

LOMBARD, *de même.*

Tenez! il rit encore.

HERMANCE, *à haute voix.*

Chassez-le! (*Augustine rit de satisfaction.*)

LOMBARD, *à haute voix.*

Le chasser! Mais c'est absolument comme si je me chassais moi-même, puisque vous nous avez mis tous les deux, je viens de vous le dire, au même niveau flatteur.

HERMANCE.

Alors, c'est moi qui vais dire à cet impertinent...

LOMBARD, *montrant Augustine qui rit.*

Il y a aussi une impertinente. (*A demi-voix.*) Tenez, ne dites rien ni à l'un ni à l'autre. Mais à l'avenir n'encouragez pas, je vous en supplie, l'esprit d'opposition entre vos serviteurs.

HERMANCE, *vivement à Augustine, qui n'a cessé de rire.*

Augustine!

AUGUSTINE.

Madame...

HERMANCE, *durement.*

Je n'ai plus besoin de vos services.

LOMBARD.

Que faites-vous?

AUGUSTINE.

Et pourquoi madame me renvoie-t-elle? Si j'ai ri, c'est de joie, c'est d'orgueil, c'est par esprit de corps, c'est parce que j'ai vu avec plaisir que madame pensait comme moi.

LOMBARD, *à Hermance.*

Que vous disais-je?

HERMANCE.

Encore une fois, je n'ai plus besoin de vos services; on vous paiera votre mois...

AUGUSTINE.

Mais encore une fois, madame, j'ai été si contente, si heureuse que vous ne vouliez pas dire...

HERMANCE.

Qui vous a dit que je ne voulais pas dire?...

AUGUSTINE.

Vous-même, madame, et assez haut...

HERMANCE, *à part.*

Quelle confusion!

LOMBARD, *bas, à Hermance.*

Il est un moyen bien simple d'avoir raison de tout ceci et d'en finir; dites : Dieu merci! le couvert est mis.

HERMANCE.

Tous vos conseils me blessent à la fin, monsieur!

LOMBARD

Madame!

HERMANCE.

Ils m'humilient!

LOMBARD.

C'est moi qui suis humilié, moi, qui n'ai pas même assez d'autorité pour vous faire dire... mais je vous proteste que cela sera dit en votre présence.

HERMANCE.

Jamais!

LOMBARD.

Augustine, dix louis pour toi, et dis : Dieu merci, le couvert est mis.

ROUSSILLON, *qui a remonté derrière la table, bas à Augustine, dont il s'est approché.*

Dis vite! *

HERMANCE.

Vingt louis si tu ne le dis pas.

ROUSSILLON, *bas à Augustine.*

Ne dis rien!

LOMBARD.

Obéis, et tu auras cinq cents francs.

ROUSSILLON, *bas à Augustine.*

Va donc, entêtée!

HERMANCE.

Mille francs si tu n'obéis pas.

ROUSSILLON, *bas à Augustine.*

Tais-toi, bavarde!

LOMBARD.

Deux mille francs!

ROUSSILLON, *bas à Augustine.*

Mais, va donc!

AUGUSTINE.

Eh bien!... Dieu merci!...

HERMANCE, *arrêtant vivement Augustine par le bras et l'entraînant. Bas.*

Si vous achevez, je dirai tout à Roussillon... mon coiffeur!... Souvenez-vous!... (*Augustine baisse la tête.*)

* Lombard, Hermance, Augustine, Roussillon.

LOMBARD.

Que veut dire ?... achevez !...

AUGUSTINE.

Impossible !

ROUSSILLON, *à part, repassant derrière la table.*

Madame lui aura promis une fameuse somme...

LOMBARD, *allant prendre Roussillon par le bras et le faisant descendre.*

Puisqu'il en est ainsi, c'est Roussillon qui dira...

ROUSSILLON.

Moi, je dirai tout ce qu'on voudra *.

HERMANCE, *énergiquement à Lombard.*

Prenez garde, monsieur... cette obstination...

LOMBARD.

J'irai jusqu'au bout...

HERMANCE, *se dirigeant à droite, avec dignité.*

Inutile, monsieur, je me retire. Je ne veux pas être donnée plus longtemps en spectacle à nos domestiques, être leur risée et la vôtre. (*Sur le point de sortir, et près du centre de la table.*) Allez ! votre affreux caractère se dévoile... Oh ! que ne l'ai-je connu une heure plus tôt ! (*Elle jette avec dépit, émotion et colère, une serviette en l'air.*)

LOMBARD, *qui a fait le même mouvement à gauche, et qui se trouve aussi au centre de la table.*

Oh ! pourquoi ai-je connu le vôtre une heure trop tard ! (*Il jette avec colère une serviette en l'air.*)

HERMANCE, *péniblement.*

Il n'est plus temps !

LOMBARD, *péniblement.*

Malheureusement !

HERMANCE, *la poitrine gonflée.*

Oui, malheureusement !... Ah ! si en ne se mariant pas religieusement on rendait nul le mariage civil !

LOMBARD.

Si l'on avait seulement vingt-quatre heures pour se repentir ! (*Il jette une serviette.*)

HERMANCE, *sur le point de pleurer.*

On a toute la vie, monsieur, pour se repentir... toute la vie ! (*Elle jette une serviette.*)

LOMBARD, *jetant une serviette.*

Quelle faute ! quelle faute !

* Roussillon, Lombard, Hermance, Augustine.

HERMANCE, *jetant une serviette.*

Quelle punition!

LOMBARD, *jetant une serviette.*

Quel malheur!

HERMANCE, *pleurant, et jetant une serviette.*

Quel supplice!

ROUSSILLON, *à Augustine.*

Pleurons et jetons des serviettes, nous aussi. (*Roussillon et Augustine se lamentent et jettent des serviettes.*)

LOMBARD.

Eh bien! rendons ce supplice moins cruel, madame, en ne vivant pas ensemble, quoique mariés.

HERMANCE, *pleurant plus fort.*

J'y consens, monsieur; plus rien de commun entre nous. (*Elle jette deux serviettes.*)

LOMBARD, *jetant plusieurs serviettes.*

Plus rien!

HERMANCE, *pleurant à chaudes larmes et s'asseyant à droite.*

Oh! ma mère! ma mère!

LE GÉNÉRAL, *dans la coulisse.*

A table! à table!

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-PAULIN, LE GÉNÉRAL DE SAINT-PAULIN.

Mme DE SAINT-PAULIN, *entrant au milieu d'un nuage de serviettes et d'un déluge de pleurs.*

Ciel! oh! ciel! Que se passe-t-il ici? Quel ouragan!

LE GÉNÉRAL.

Quelle mitraille de serviettes!

Mme DE SAINT-PAULIN.

Ma fille, dans les larmes!

HERMANCE.

Ma mère, je suis bien malheureuse!

LE GÉNÉRAL.

Que signifie ce tremblement de serviettes et de chaises quand j'arrive pour déjeuner?... * Car, j'ai faim, très-faim!

HERMANCE, *suffoquée.*

Mon mari...

* Roussillon, Lombard, le Général, Mme de Saint-Paulin, Hermance, Augustine.

Mme DE SAINT-PAULIN.

Déjà !...

LOMBARD.

Sachez, belle-maman...

HERMANCE.

Non ! c'est moi qui veux vous dire...

LE GÉNÉRAL.

L'un ou l'autre... Mais que nous apprenions vite... car j'ai faim, très-faim ! Je meurs de faim !

HERMANCE, *dans les bras de sa mère.*

Monsieur... (*Elle désigne Lombard.*) Monsieur a voulu me forcer...

Mme DE SAINT-PAULIN.

Forcer ! et à quoi ?

HERMANCE.

Me forcer à dire...

AUGUSTINE.

Ah ! madame !

LE GÉNÉRAL, *à Lombard.*

Parlez ! Je succombe à la faim !

LOMBARD.

Or, belle-maman...

Mme DE SAINT-PAULIN.

Taisez-vous !... Parle, toi, ma fille.

HERMANCE.

Il a voulu me forcer à dire ce qu'Augustine elle-même n'avait pas voulu dire.

ROUSSILLON.

Et ce que je voulais faire dire à Augustine.

LE GÉNÉRAL.

Dire... n'a pas voulu dire... M'obligerez-vous de dire ?... Car enfin ma faim !... (*A Lombard.*) Mais parlez donc, monsieur !

LOMBARD.

Or, cher beau-père...

Mme DE SAINT-PAULIN.

Taisez-vous, monsieur !... Achève, ma chérie ; voyons, que n'as-tu pas voulu dire ?

ROUSSILLON.

Dieu merci ! le couvert est mis.

Mme DE SAINT-PAULIN.

Silence, drôle ! (*A Hermance.*) Dis-moi ce que tu n'as pas voulu dire ?

ROUSSILLON.

Dieu merci ! le couvert est mis.

Mme DE SAINT-PAULIN.

Silence, maroufle !... Au nom du ciel, dis-moi...

HERMANCE.

Mais c'est précisément là ce que je n'ai pas voulu dire...

Mme DE SAINT-PAULIN, *riant.*

Quoi ! c'est pour cela !

LE GÉNÉRAL.

Quelle triple faim ! (*Il remonte un peu et examine les plats qui sont sur la table.*)

Mme DE SAINT-PAULIN.

C'est à ne pas y croire. (*Elle rit.*)

LE GÉNÉRAL.

Vous ne croyez pas à ma faim ?

Mme DE SAINT-PAULIN.

Qui vous parle de votre faim ?

LE GÉNÉRAL.

Moi, j'en parle.

Mme DE SAINT-PAULIN, *riant.*

Ah ! tu n'as pas voulu dire !... La bonne plaisanterie.

LE GÉNÉRAL.

Quelle atroce faim ! (*Il reprend sa place.*)

Mme DE SAINT-PAULIN, *riant.*

Si vous n'avez jamais d'autre querelle dans votre ménage...

HERMANCE, *à Mme de Saint-Paulin.*

Eh quoi ! ma mère, vous trouvez que cela ne suffit pas ?

Mme DE SAINT-PAULIN, *riant.*

Ah ! grands fous que vous êtes !

LE GÉNÉRAL.

De véritables fous... Du reste, cela ne m'étonne pas. Une fois, mon meilleur ami, le général... le général... Non, c'était un colonel... mais non, c'était un avocat... n'importe ! Le commandant Dumortier... S'appelait-il Dumortier?

Mme DE SAINT-PAULIN.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Coquine de mémoire! La faim m'ôte toutes les facultés... (*A madame de Saint-Paulin.*) Aidez-moi donc, sacrebleu !

Mme DE SAINT-PAULIN.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Je veux parler de mon meilleur ami, le notaire Dupilon ; or, ce Dupilon... Est-ce bien Dupilon?... Mais non...

Mme DE SAINT-PAULIN.

Non, général.

LE GÉNÉRAL.

Tu sais bien, Hermance*, celui qui avait une propriété près de celle des époux Mornax, dans le Gers, un petit parent de ta cousine... de ta cousine chose... Enfin, passons...

Mme DE SAINT-PAULIN.

Passons, général.

LE GÉNÉRAL.

Cré chien ! quelle faim !... Ce général Dumortier donc, voulut un jour forcer sa femme à dire... à dire... à dire...

Mme DE SAINT-PAULIN.

A dire... quoi ?

LE GÉNÉRAL.

Ma foi ! je ne m'en souviens plus. — Sa femme résista ; lui insista ; elle persista. Enfin, il en résulta quelque chose comme la dispute qui nous empêche, en ce moment, de déjeuner. — Je veux manger !

Mme DE SAINT-PAULIN.

Mais ce capitaine, que fit-il ?

LE GÉNÉRAL.

Ce qu'il fit ?... Il tua sa femme.

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE SAINT-PAULIN.

Il tua sa femme !

LE GÉNÉRAL.

Je la mangerais en ce moment, si je l'avais.

Mme DE SAINT PAULIN.

Mais vous n'êtes pas un homme.

LE GÉNÉRAL.

Non, madame, non ! Je suis un appétit. Mais, finissons-en **, ou je ne réponds plus de moi. — Est-ce qu'on empêche d'honnêtes gens de déjeuner, parce qu'une péronnelle veut dire ou ne

* Roussillon, Lombard, Mme de Saint-Paulin, le Général, Hermance, Augustine.

** Roussillon, Lombard, le Général, Mme de Saint-Paulin, Hermance, Augustine.





